

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

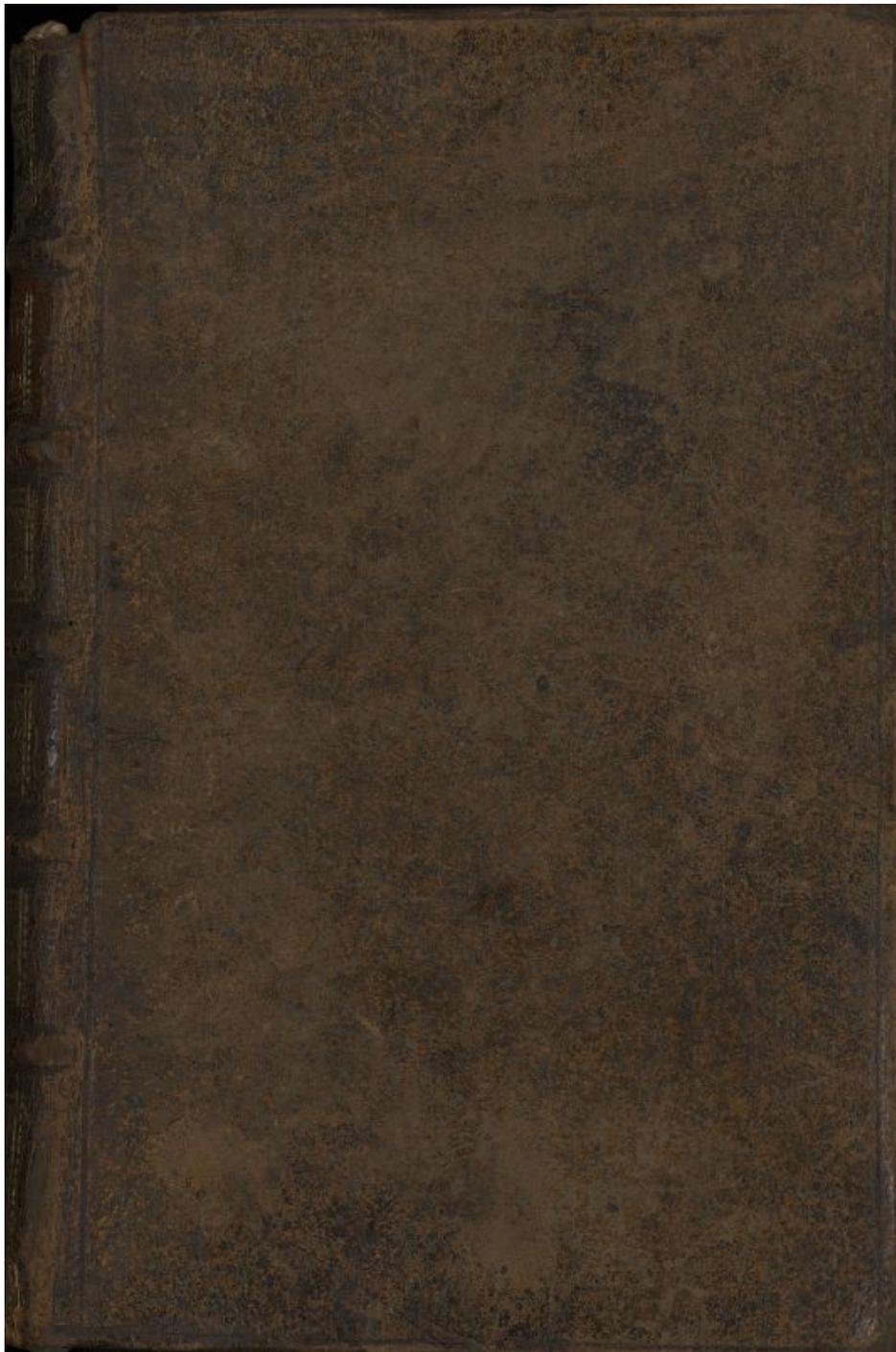
**La connaissance parfaite des  
chevaux, contenant la manière de les  
gouverner, nourrir et entretenir en  
bon corps et de les conserver en  
santé dans les voyages**

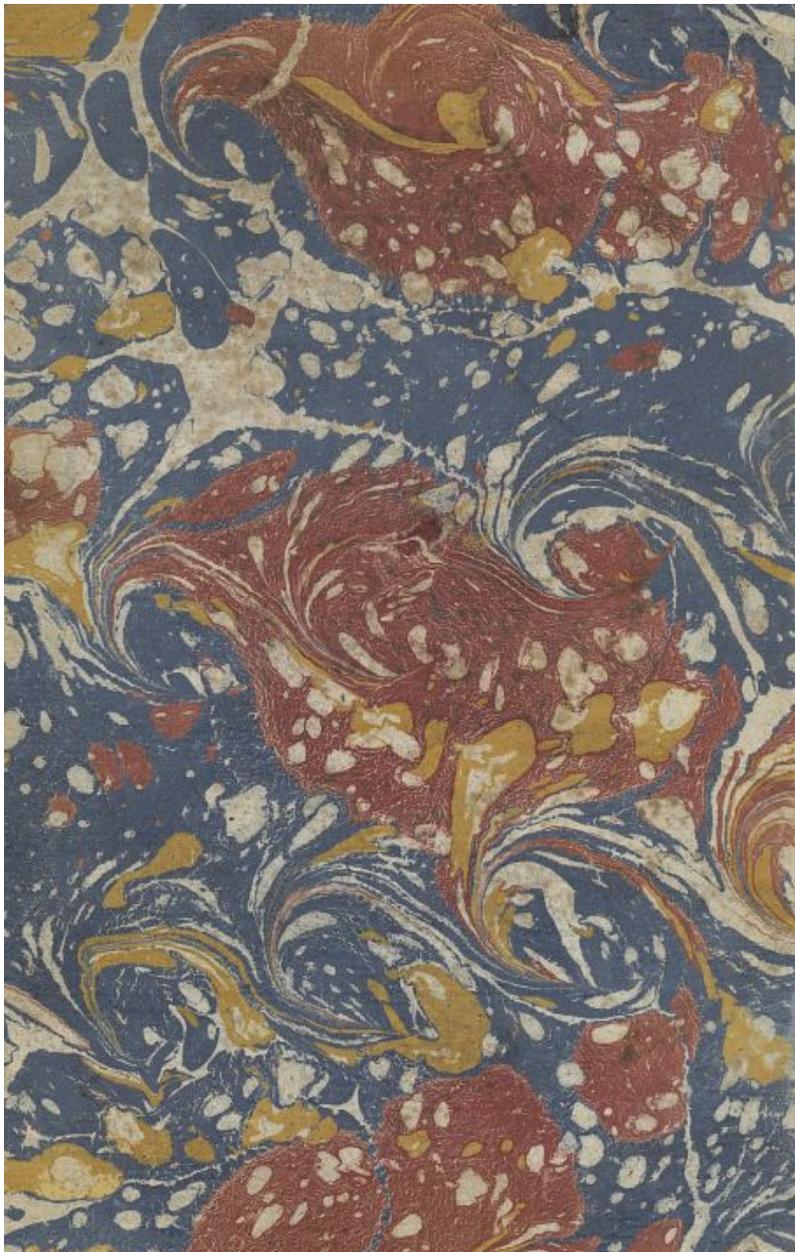
*Cote : enva 155937*

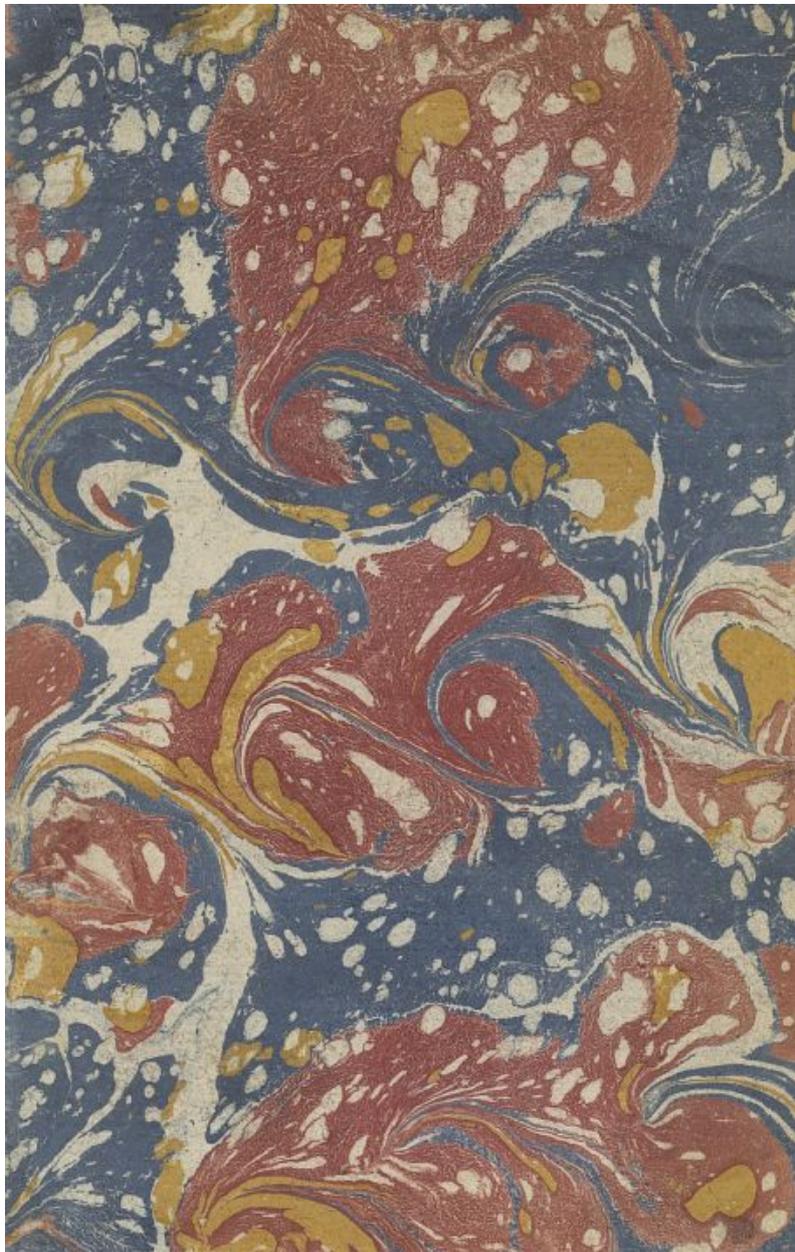


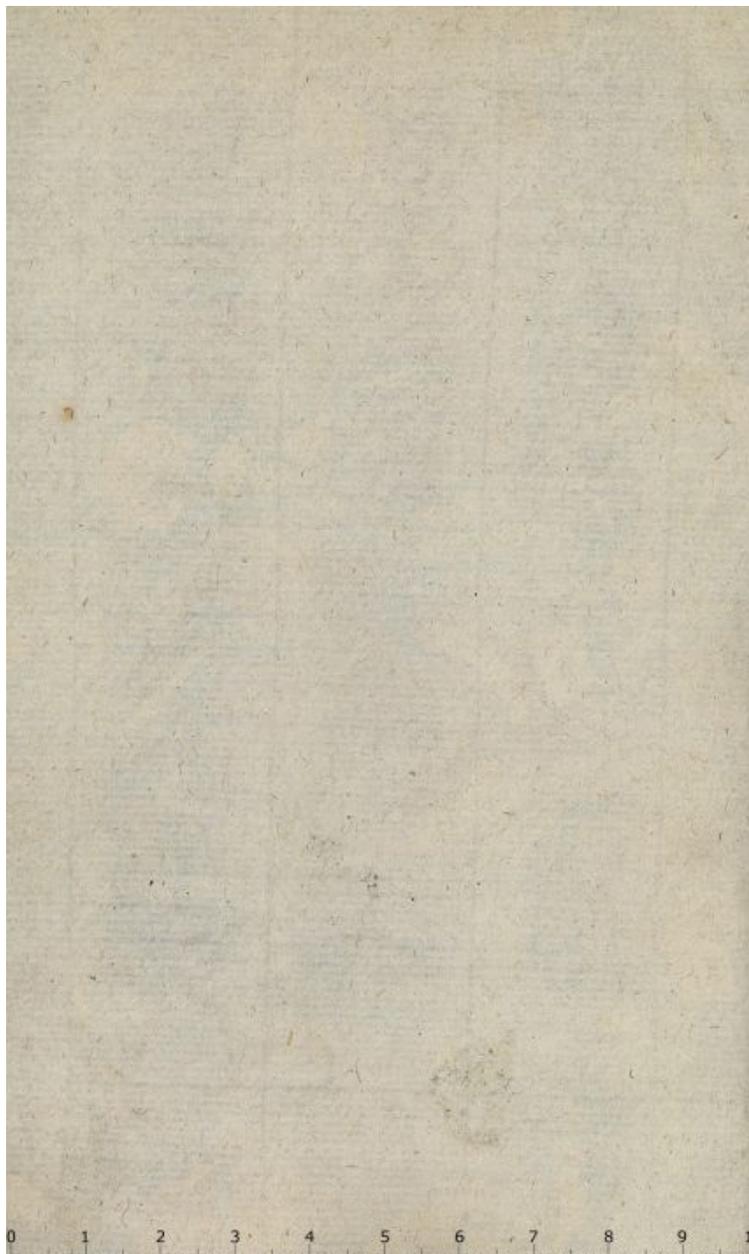
Exemplaire de l'Ecole nationale vétérinaire de Maisons  
Alfort

Adresse permanente : [http://www.biusante.parisdescartes  
.fr/histmed/medica/cote?extalfo00092](http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?extalfo00092)









- F. 802 -

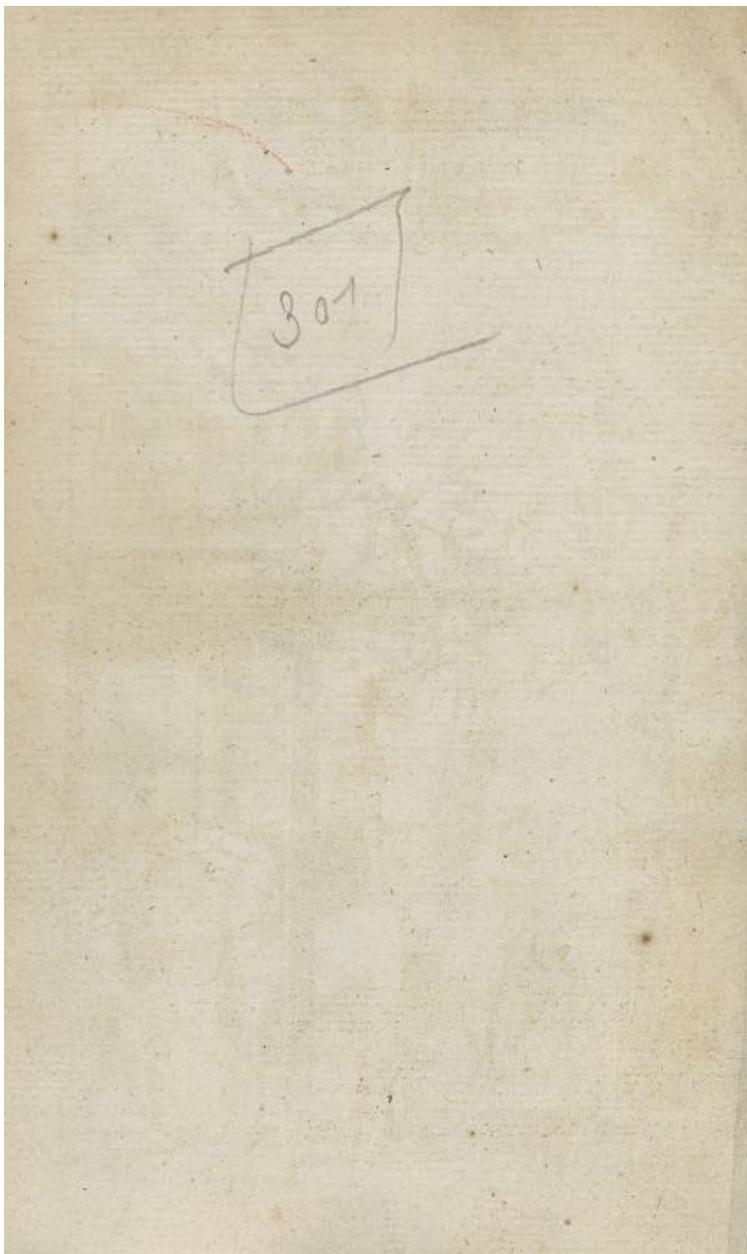
- 1 vol. -

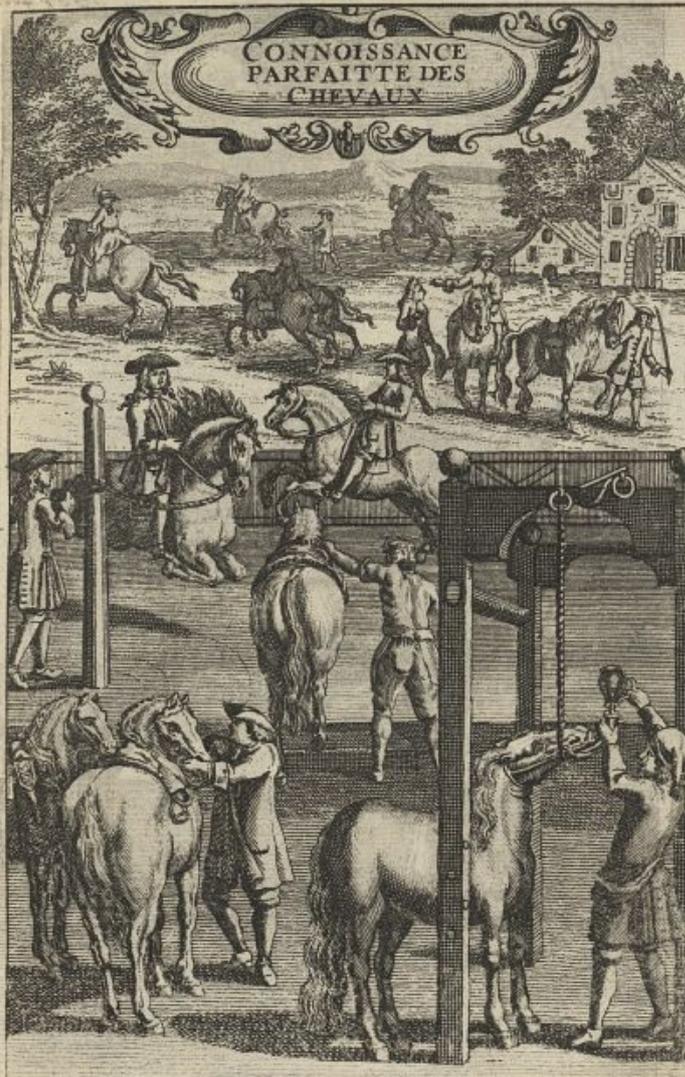
4 exemplaires

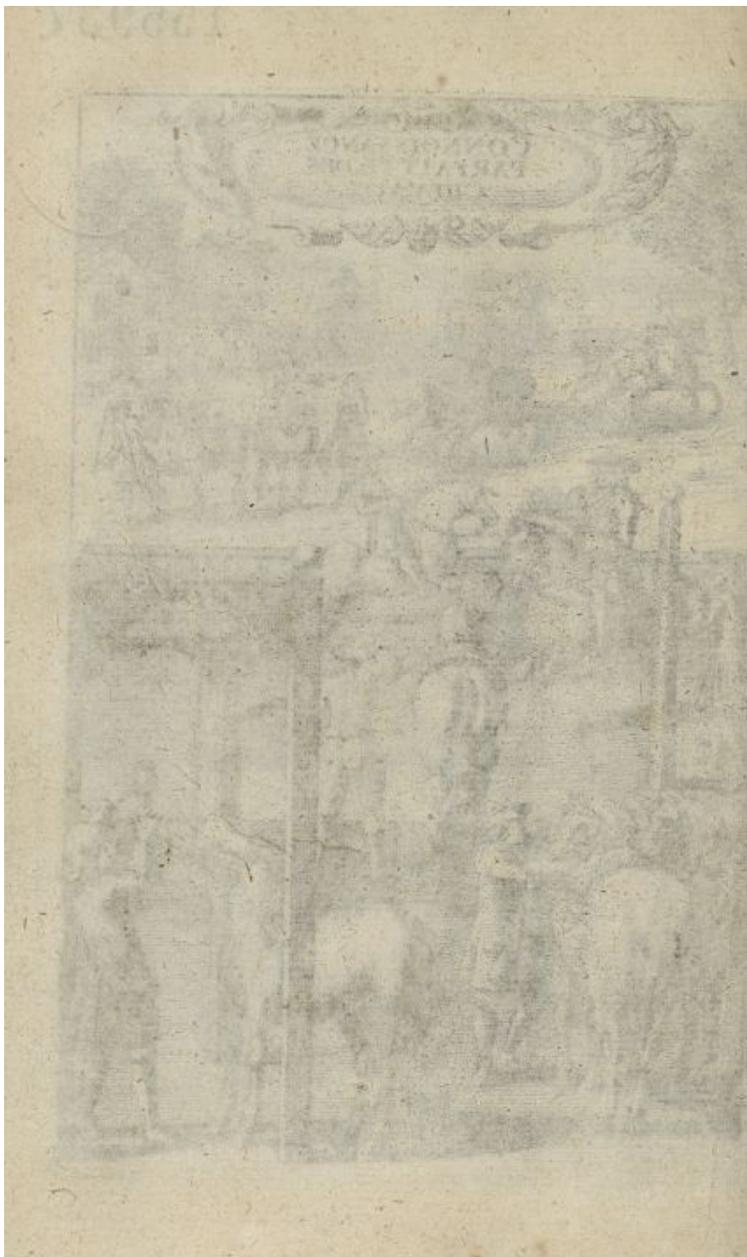
3 — (1230)

1 — (1802)

- Ex: F. 804 -







LA CONNOISSANCE  
PARFAITE  
DES CHEVAUX,

C O N T E N A N T

LA MANIERE DE LES GOUVERNER,  
nourrir & entretenir en bon corps, & de les  
conserver en fanté dans les voyages.

*Avec un détail general de toutes leurs maladies, des signes &  
des causes d'où elles proviennent, des moyens de les prevenir  
& de les en guerir par des remedes experimentez depuis  
long-tems & à la portée de tout le monde.*

Joint à une nouvelle instruction sur le haras, bien plus étendu  
que celles qui ont paru jusqu'à present, afin d'élever  
de beaux & de bons Poulains pour toutes sortes  
d'usages.

E T

L'ART DE MONTER A CHEVAL,  
ET DE DRESSER LES CHEVAUX DE MANEGE,

Tiré non seulement des meilleurs Auteurs qui en ont écrit, mais  
encore des Memoires manuscrits de feu Monsieur DELCAMPES,

*Le tout enrichi de Figures en Taille-douce.*

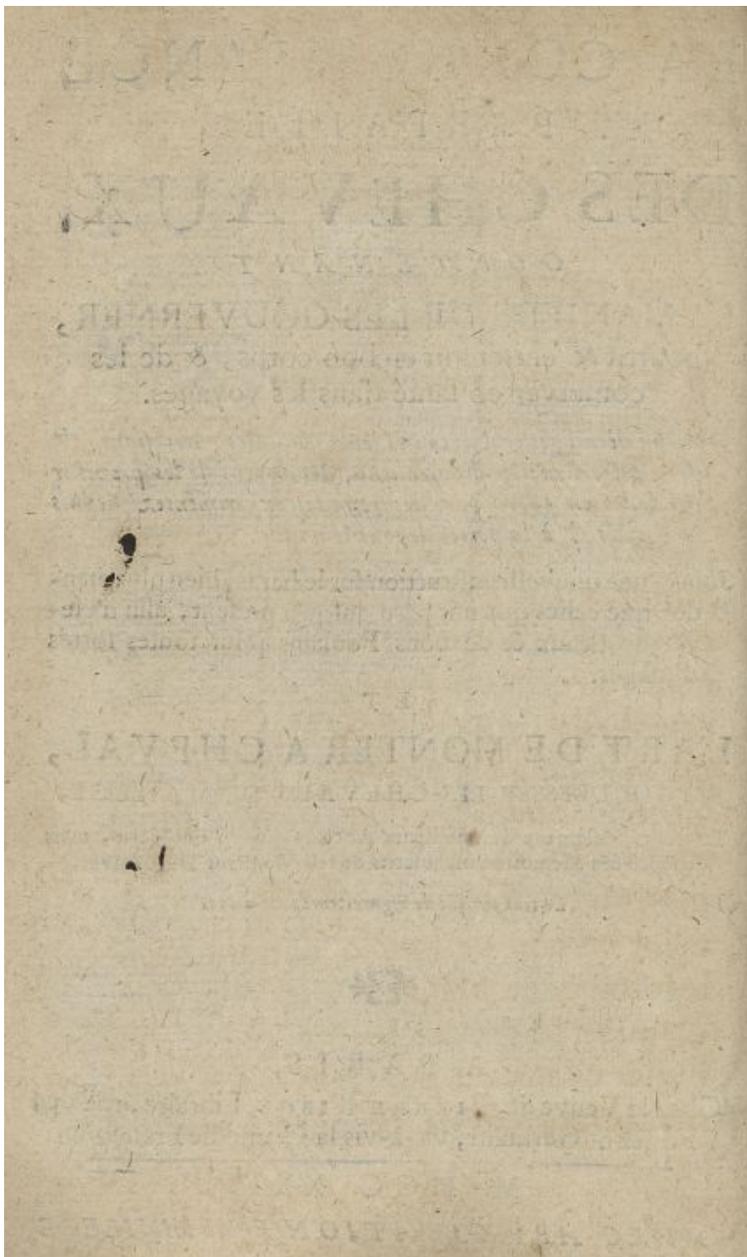


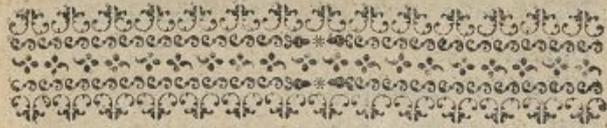
A P A R I S,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU Libraire, rue des  
Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comedie Françoise.

M. D C C. X X X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.





P R E F A C E.

**I**L faut convenir qu'il n'y a rien de plus difficile à connoître que les divers mouvemens de la nature au-dedans des animaux. Tel souvent croit en juger sainement, qui s'y trompe à tous momens : & c'est néanmoins de cette connoissance que dépend absolument celle qu'on doit avoir des Chevaux, principalement à l'égard des différentes maladies auxquelles ils sont sujets. Ce sont, pour ainsi dire, des machines mouvantes & dont il faut sçavoir démêler les ressorts, pour porter un jugement certain de tant d'infirmités qui les attaquent. Mais sans aller plus loin, & pour suivre ici l'ordre qu'on s'est prescrit dans cet ouvrage, nous commencerons par le premier Livre qui

P R E F A C E.

traite positivement de la connoissance parfaite des Chevaux.

Avant que d'entrer dans ce détail, on a jugé à propos de parler des différentes espèces de Chevaux qui sont le plus en usage en France; ensuite on est venu à la connoissance qu'on doit avoir de toutes leurs parties, pour ne s'en point laisser imposer par ceux qui les vendent. Il est vrai que ce n'est pas une science d'un jour, & qu'elle demande beaucoup d'application, & bien de la pratique, sans quoi on n'est toujours que novice en cet art.

Outre ces connoissances qu'on a établies avec le plus de netteté qu'il a été possible, on a cru que ce seroit faire plaisir aux amateurs des Chevaux, de les instruire de la maniere de les nourrir, & de les gouverner, non seulement lorsqu'ils restent à l'écurie, mais encore durant qu'ils sont en voyage. Ces instructions sont des plus importantes, & souvent faute de les suivre,

P R E F A C E.

on a le déplaisir de voir en peu de tems déperir des Chevaux.

On sçait qu'il y a des Auteurs qui ont écrit avant nous sur cette matiere, que M<sup>r</sup>. de Solleysel en a parfaitement bien parlé : c'est une justice qu'il lui faut rendre ; & que s'il s'étoit rendu plus qu'il n'a fait à la portée de tout le monde, son ouvrage seroit accompli. C'est donc ce défaut là qu'on a repris ici, & sur lequel on s'est particulièrement étendu : car enfin les Chevaux fins qui ont été l'unique objet de ce fameux Auteur, ne conviennent pas à tout chacun ; il en est bien plus de communs que de ceux-là : & comme le traitement des uns & des autres est bien différent, on a traité amplement de ce qui étoit propre aux Chevaux de tirage, & à ceux dont les particuliers se servent ordinairement pour monter. C'est donc ce détail où l'on est tombé, qui fait la nouveauté de ce Livre, & où la plûpart de ceux qui nourrissent des Chevaux,

a iij

P R E F A C E.

trouveront mieux leur compte.

On n'a rien oublié de la manière de les sçavoir harnacher dans le besoin, crainte que leurs harnois ne les blessent, parce que de cette negligence souvent il arrive aux Chevaux des inconveniens très-dangereux, c'est à quoi on ne peut trop veiller : on a dit aussi quels étoient les meubles d'une écurie, & comment on devoit s'en servir.

Mais ce qu'il y a de plus particulier ici, & qu'on a traité plus à fond que personne jusqu'à présent, c'est le haras. Cette matiere qui est des plus importantes en fait de Chevaux, semble avoir été negligée en quelque façon par les Auteurs modernes. On veut croire qu'ils n'y ont pas fait reflexion, ou qu'ils ont cru que ce détail n'étoit point tout-à-fait necessaire: cependant, sauf ce qu'on leur doit par honnêteté, il est certain qu'ils se sont trompez dans leur pensée, puisque, ce qu'on peut dire sur le haras, est, à proprement parler, l'origi-

P R E F A C E

ne des Chevaux & les principes de leur generation, qui les font naître plus ou moins beaux, qu'on a bien sçû conduire ces principes, ou les rectifier, quand on y a remarqué des défauts: ainsi donc on trouvera sur cela dans cet Ouvrage, ce qu'on a oublié de mettre dans ceux qui l'ont précédé. Passons au second Livre.

C'est ici que la nature parle, & où il faut absolument l'étudier. Un Cheval ne peut dire son mal; c'est à celui qui le gouverne, à le deviner: cette science ne demande pas moins d'attaché que celle dont on a déjà parlé; & comme il est impossible de guerir un mal sans en connoître la cause, il arrive que si l'on en confond les symptomes, les rémedes, au lieu d'y apporter du soulagement, ne font que l'aigrir.

Sur ce principe on s'est ici appliqué fortement à les démêler. On a fait remarquer les endroits où survenoient la pluspart de ces infirmités; afin que

a iiij

P R E F A C E.

considerant ces parties affligées, on pût être certain de ce mal.

Non content de cela, on a donné les remedes qu'on croyoit devoir convenir aux maladies des Chevaux, pour les en guerir. Ceux qui se sont voulu avant nous distinguer en cet endroit, sont tombez dans deux extremitez, les uns pour avoir ordonné des medemens trop simples, & dont la vertu par consequent étoit beaucoup inferieure à la force du mal, & les autres pour en avoir prescrit de si chers, qu'ils épouventent la plus grande partie de ceux qui nourrissent des Chevaux, par la dépense qu'il y faut faire, & la difficulté de les trouver. Il a donc fallu trouver un milieu en cela; & c'est ce qu'on a fait avec toutes les recherches possibles, fondées non seulement sur l'expérience qu'on en a, mais encore sur tout ce qu'on a pu tirer de meilleur des Traitez de Medecine qu'on a jugé y avoir plus de raport.

P R E F A C E.

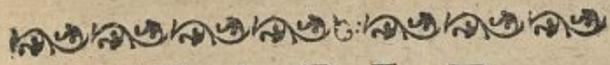
Quelques Auteurs, pour développer les causes des maladies des Chevaux, se sont arrêtés à l'ancien systême : le chaud & le froid sont les qualitez qu'ils ont principalement considérées, par raport à ce qui est dans le médicament, & à ce qu'il fait sentir au Cheval malade : mais comme ces qualitez prétenduës operent differens effets, qu'elles sont capables de faire sentir du froid à certains Chevaux, & de mettre la masse de leur sang dans un très-grand repos, lorsqu'elles sont le contraire en d'autres : on a cru que le chaud & le froid étoient des qualitez respectives, auxquelles on devoit avoir peu d'égard. Ce qui a déterminé à suivre un autre systême bien plus certain ; ce sont les secondes qualitez auxquelles on s'est attaché, comme étant bien moins variables. Les acides & les alkalis sont les principes qui nous ont ici servi de fondement : ce qui est acide coagule presque toujours les liqueurs

P R E F A C E.

sulphureuses , & jamais il ne fait un effet contraire.

Ce qu'on trouvera encore ici de fort commode pour ceux qui ont des Chevaux malades , c'est que les remèdes qu'on y ordonne , sont des plus à leur portée , supposé qu'ils les composent eux-mêmes , ou qu'ils veuillent les acheter chez les Apotiquaires.

Quant à la troisième partie de cet Ouvrage , on avoue de bonne foi que les meilleurs Auteurs qui ont écrit sur le manège , y ont la meilleure part , qu'on les a consultez là-dessus avec toute l'exactitude possible ; & que si l'on s'est avisé de traiter de cette matière , c'est pour l'instruction de ceux qui sont éloignés des Academies , & qui sont bien aises de sçavoir ce que c'est que bien monter à Cheval , & afin que dans un volume ils trouvent de quoi se satisfaire sur tout ce qui regarde les Chevaux.

  
**T A B L E**  
**D E S C H A P I T R E S**  
Contenus dans ce Volume.

---

L I V R E P R E M I E R.

- C**HAPITRE I. Des différentes especes de Chevaux, qui sont en usage en France, page 1.  
CHAP. II. De la connoissance qu'on doit avoir de toutes les parties d'un Cheval pour en juger. 10.  
CHAP. III. Quels doivent être les yeux des Chevaux pour être bons, & comment juger s'ils sont tels, ou autrement. 20.  
CHAP. IV. De l'âge des Chevaux, & comment en juger avec certitude. 28.  
CHAP. V. De ce qu'il faut observer à l'égard des défauts dont les jambes & les pieds des Chevaux sont susceptibles. 38.  
CHAP. VI. Remarque sur plusieurs autres parties défectueuses des Chevaux, pour s'en garantir lorsqu'on veut les acheter. 51.  
CHAP. VII. Breve recapitulation des bonnes ou mauvaises qualitez d'un Cheval, pour en concevoir tout d'un coup une juste idée, avec quelques autres remarques nécessaires. 62.  
CHAP. VIII. Des differens poils des Chevaux, avec les jugemens qu'on en peut porter. 74.  
CHAP. IX. De quelques marques naturelles qui viennent aux Chevaux, & des presages qu'on en tire. 86.  
CHAP. X. Comment nourrir & gouverner les Chevaux pour les maintenir en bon corps. 93.

T A B L E

CHAP. XI. Des soins qu'il faut prendre après les Chevaux, lors qu'on veut s'en servir. 106.

CHAP. XII. Des différentes sortes de brides, & de ce qu'il faut observer pour faire qu'elles brident bien un Cheval, tant en voyage qu'en d'autres courses particulieres. 114

CHAP. XIII. Comment connoître si un Cheval est bien embouché. 123.

CHAP. XIV. La véritable methode de gouverner les Chevaux lorsqu'ils sont en voyage. 127.

CHAP. XV. De ce qu'il faut faire pour rétablir en bon corps les Chevaux fatiguez d'un voyage, & des soins ordinaires qu'on doit leur donner à l'écurie. 141.

CHAP. XVI. De la maniere de nourrir les Chevaux de Carosses & de ceux destinez à tirer, & des moyens de rétablir les Chevaux amaigris de fatigue. 152.

CHAP. XVII. Autre methode d'engraisser les Chevaux. 165.

CHAP. XVIII. Où l'on traite du haras & de tout ce qu'on y doit observer pour avoir de beaux poulains. 170.

CHAP. XIX. De quelques observations à faire pour bien conduire un haras. 181.

CHAP. XX. De la generation, de la formation, de la nourriture & sortie du poulain du ventre de sa mere; des inconveniens qui peuvent y survenir, & des moyens d'y remedier. 186.

CHAP. XXI. Comment on doit gouverner les poulains & du tems auquel on doit les sevrer de leur mere. 194.

CHAP. XXII. Des moyens d'avoir de beaux Mulets, & de faire que les Cavales ayent beaucoup de lait. 200.

# DES CHAPITRES:

## LIVRE SECOND.

- C**HAP. I. Des symptomes ordinaires qui donnent à connoître qu'un Cheval est malade, avec un petit Traité sur les Medicamens en general qui conviennent pour les guerir. 207.
- C**HAP. II. Des différentes fièvres dont un Cheval peut être atteint, comment l'en guerir & le gouverner après qu'il en est guerri. 214.
- C**HAP. III. De la pousse & de la morve. 227.
- C**HAP. IV. Des maladies qui surviennent aux yeux des Chevaux. 238.
- C**HAP. V. De la Gourme, & du Morfondement. 250.
- C**HAP. VI. Des remedes contre le farcin. 264.
- C**HAP. VII. De la gale des Chevaux, des ébullitions de sang & des demangaisons qui leur infectent la peau. 277.
- C**HAP. VIII. Quels sont les medicamens propres pour guerir les tranchées, & la retention d'urine. 286.
- C**HAP. IX. De l'incontinence, ou flux involontaire d'urine, ses remedes, & comment secourir le Cheval qui pisse le sang. 298.
- C**HAP. X. De l'avant-cœur, de la palpitation du cœur & des avives. 303.
- C**HAP. XI. Du flux de ventre & du dégoût. 316.
- C**HAP. XII. Methode pour remedier à la courbature, à la fourbure, & au gras fondu. 325.
- C**HAP. XIII. Des Chevaux fortraits, & de ceux qui sont maigres pour avoir trop souffert de fatigues, avec des moyens pour les engraisser. 339.
- C**HAP. XIV. De la toux, & des vers dont les Chevaux sont attaquez. Comment les en guerir. 348.
- C**HAP. XV. Remede contre la rage des Chevaux, les descentes ou hernies auxquelles ils sont sujess, & les

T A B L E

<i>testicules enfléz.</i>	358.
CHAP. XVI. <i>Des maux de tête.</i>	370.
CHAP. XVII. <i>Des morsures de bêtes venimeuses, de l'atteinte &amp; du javart, &amp; de la maniere d'y remédier.</i>	374.
CHAP. XVIII. <i>des Bleymes, entorses ou dislocations du boulet, &amp; des enclouëures &amp; chicots.</i>	388.
CHAP. XIX. <i>Comment remédier aux nerfs foulez, aux courbes, &amp; aux éparvins.</i>	398.
CHAP. XX. <i>Des soins qu'on doit apporter après les surcos, les Fusées, les Osselets, Molletes &amp; Vessigons.</i>	405.
CHAP. XXI. <i>De la cure des Malandres, Solandres, des Grampes &amp; du Jardon, Capelets, coups de pied &amp; enflûre en consequence, ou autres qui surviennent aux jambes des Chevaux.</i>	414.
CHAP. XXII. <i>De plusieurs autres incommoditez qui naissent aux jambes des Chevaux.</i>	424.
CHAP. XXIII. <i>Ce que c'est que Varisses, Crevasses, Poireaux, Crapaudine, Fics, Seimes &amp; Quarte. Leurs remedes.</i>	428.
CHAP. XXIV. <i>Des maux auxquels la couronne du pied du Cheval est sujette, des eaux dangereuses qui tombent sur les jambes &amp; les pieds des Chevaux, des formes, des maladies de la fourchette, comme teignes, excroissances de chair &amp; la methode de remédier à tous ces accidens.</i>	441.
CHAP. XXV. <i>Médicamens pour les mules traversières, quenës de rat ou arrêtes, peignes &amp; loups.</i>	453.

---

L I V R E T R O I S I E M E.

CHAP. I. <i>Des qualitez que doit avoir celui qui veut apprendre à monter à Cheval &amp; comment il y doit être.</i>	461.
--	------

## DES CHAPITRES.

- CHAP. II. De l'importance qu'il y a de connoître un Cheval de manège à fond, avant que le faire travailler. Comment cette connoissance s'acquiert. De quelle maniere il faut dresser le Cheval, & quel il doit être. 471.
- CHAP. III. Comment gouverner les Chevaux au manège, chacun suivant leur genie particulier. 477.
- CHAP. IV. Du tems auquel on doit monter un Cheval qu'on dresse, & de quelques observations là-dessus. 482.
- CHAP. V. De quelques points essentiels à un homme qui veut dresser un Cheval, & comment l'obliger à prendre une cadence terre à terre. 486.
- CHAP. VI. De ce qu'on peut souhaiter dans un bon Cheval, après qu'il sçait faire trois ou quatre bonnes courbettes. 492.
- CHAP. VII. De l'utilité qu'il y a de faire lever un Cheval demi à courbettes, & demi terre à terre, & de ce qu'on doit faire pour l'accoutumer à souffrir les talons. 495.
- CHAP. VIII. Des instructions qu'on doit donner au Cheval accoutumé à souffrir les talons, & comment y rendre sensibles ceux qui ne s'en soucient point. 500.
- CHAP. IX. De quelques observations à faire quand on veut monter à Cheval. 503.
- CHAP. X. De certaines instructions nécessaires pour achever d'ajuster le Cheval. 504.
- CHAP. XI. De quelle longueur & largeur doivent être les passades pour être bonnes; du tems qu'on doit prendre pour faire la demi-volte, & combien il faut de passades pour qu'elles soient de bonne grace. 507.
- CHAP. XII. De la maniere de faire partir de bonne grace son Cheval de la main. Combien il doit y avoir de courbettes à l'arrêt. Et de ce qu'on apprend au

## TABLE DES CHAPITRES.

- Cheval pour le perfectionner dans toutes les justesses  
du manege.* 510.
- CHAP. XIII. *Methode pour faire manier les Chevaux  
après avoir appris le passage.* 514.
- CHAP. XIV. *De ce qu'il faut faire après que le Che-  
val manie par le droit de son plein gré, & comment  
le faire tourner aisément, & plier en maniant sur  
les voltes.* 517.
- CHAP. XV. *Comment il faut qu'un Cheval soit instruit  
pour être bien ajusté, & quelle est la fin de toutes  
les justesses.* 522.
- CHAP. XVI. *De quelques autres airs dont on doit  
instruire le Cheval, outre celui de terre & de cour-  
bettes.* 529.
- CHAP. XVII. *De ce qu'il faut faire lorsque le Che-  
val est assuré entre les deux piliers à se lever devant  
pour l'aide de la langue & de la gaulle.* 535.
- CHAP. XVIII. *De la suite des leçons dont il faut se  
servir pour apprendre au Cheval à faire des caprio-  
les en perfection; & ce que c'est que l'air d'un pas  
un saut.* 541.

Fin de la Table des Chapitres.



LA CONNOISSANCE  
PARFAITE  
DES CHEVAUX.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Des différentes especes de Chevaux qui sont  
en usage en France.*



L est constant que les Chevaux  
tiennent toûjours quelque ca-  
ractere singulier des contrées  
où ils ont pris naissance, & que  
ce n'est que par certaines mar-  
ques différentes qu'ils en portent, qu'ils  
diffèrent les uns des autres.

A

De quelque pays que soit un Cheval, il a ses qualitez particulieres qui peuvent le rendre estimable pour l'usage auquel il est propre. Il y en a partout qui sont parfaitement bien faits chacun dans leur taille & selon leur espece; & quoi qu'on en voye de diverses corpulences parmi toutes ces especes differentes, une personne bien versée dans les Chevaux néanmoins jugera d'abord si un Cheval est Barbe, Turc, Napolitain, Cheval d'Espagne, &c. Et pour les donner à connoître chacun en particulier, voici ce qu'il est bon d'observer.

Nous n'entrerons point ici dans ces détails qui semblent un peu fabuleux, & où sont tombez quelques Auteurs qui ont écrit des Chevaux; nous laisserons ces anciennes regions & dont les noms sont aujourd'hui changez, & nous ne parlerons ici que de celles d'où il nous vient des Chevaux & dont nous avons connoissance.

Nous avons les *Chevaux Turcs* qui sont de plusieurs races differentes par rapport aux terres diverses & nombreuses, dont les Etats du grand Turc sont composez. Les *Barbes* qui nous viennent de Barbarie, les *Napolitains*, les *Chevaux d'Espagne*, les *Roussins* qu'on amene d'Allemagne ou de Hollande, les *Chevaux Anglois*, les *Polois*, les *Hongrois*, la Gascogne, l'Auver-

## DES CHEVAUX. 3

gne, le Limoufin, le Poitou, la Normandie, la Bretagne & la Bourgogne nous fournissent aussi de très-bons Chevaux pour l'usage auquel ils sont propres: car on ne prétend pas ici ne traiter que des Chevaux de selle & de parade: le dessein qu'on s'est formé est de s'étendre davantage sur cette matière, & de parler encore généralement des Chevaux de tirage & d'attelage. Voyons donc en particulier ce que la nature leur a donné à chacun de bon ou de mauvais.

### DES CHEVAUX TURCS.

Les Chevaux Turcs sont hauts de terre & d'une taille inégale, ils sont très-beaux, vîtes & de bonne haleine; mais ils n'ont point d'ordinaire de bouche, & n'élevent que très-peu les jambes; ils vivent longtems & sont fort vigoureux, sains & nets de tous leurs membres, qui sont des qualités très-bonnes pour un Cheval.

Parmi les Chevaux Turcs, il y en a de blancs, c'est le poil le plus ordinaire. On en voit aussi d'allezans, de bayes, mais fort peu de morceaux. Les meilleurs viennent de Medie, qui est une Province de Perse; ces Chevaux sont grands, hardis, larges de croupe, très-vigoureux, fort vîtes & travaillent beaucoup. Il est vrai qu'en France

A ij

#### 4 LA CONNOISSANCE

Ces Chevaux sont rares, il n'y a que chez les Princes où l'on en puisse voir.

Il vient aussi des Chevaux d'Arabie qui sont fort vîtes à la course; les Cavalles y sont en si grand usage & de si bonne haleine, qu'elles sont bien du chemin en peu de tems sans s'incommoder. Ces Chevaux sont de race de Perse ainsi que ceux d'Arménie: les premiers sont plus petits & n'ont pas la taille si noble; ils sont à la vérité plus larges de jambes, d'une encolure moins fiere, & ils sont moins sujets à se mettre en colere. Ils sont très-bons Chevaux & de grand prix.

Nous voyons en France des Chevaux Mauresques, qui sont très-excellens & propres pour les longues courses; ils sont de corpulence mediocre & grands travailleurs: il ne leur manque qu'un peu de fierté pour être parfaits.

Les Persans sont des Chevaux très-estimez, & qui vivent long-tems; on s'en sert beaucoup en Turquie. Au reste tous les Chevaux dont on vient de parler, ne sont que des especes différentes rangées sous le genre des Chevaux Turcs.

#### DES NAPOLITAINS.

Les Chevaux Napolitains ont la taille

## DES CHEVAUX.

grande, l'encolure fiere & bien tournée, ils sont robustes & très-vifs. M<sup>r</sup>. le Prince de Vergagne, fils de feu Monsieur le Duc de Nevers, en a un très-bel attelage. On les employe à la guerre, au manège, pour toutes sortes d'airs ; ils sont propres pour les voyages tant pour la selle que pour l'attelage. Il les faut avoir bien choisis, autrement il s'en trouve de très-malins & capables de causer du mal à un Cavalier.

## DES CHEVAUX D'ESPAGNE.

Plusieurs Auteurs ont des sentimens partagez sur les Chevaux d'Espagne. Les uns disent qu'ils ont la tête belle & grande, les membres bien proportionnez, mais qu'ils ont la croupe étroite, qu'ils sont forts & robustes pour voyager, peu propres à la verité à la course, étans durs à l'éperon & fort obéissans dans leurs premières années, puis après qu'ils deviennent très-vicieux. D'autres disent qu'ils sont beaux, qu'ils ont le port noble, mais peu de vigueur, & qu'ils se rendent paresseux au milieu de leur carrière ordinaire.

Il y en a d'autres, dit un habile Auteur en matiere de Chevaux, qui sont très-beaux & dignes de porter un Roy en triomphe ; & la plus commune opinion veut que

6 LA CONNOISSANCE  
les Chevaux d'Espagne soient beaux &  
très-legers.

La Biscaye & la Galice donnent de très-beaux Chevaux. Les Genêts d'Espagne ont la marche grave & hardie, le trot relevé, le galop admirable, & la carrière très-vîte: ils sont ordinairement blancs, allezans ou fauves avec les crins pendans jusques à terre: & l'on en trouve parmi eux qui sont si fiers, qu'on a mille peines à les dompter. L'Andalousie est la contrée qui fournit les meilleurs Chevaux: ceux de Cordouë sont plus grands & plus nombreux: ils sont beaucoup en usage pour la guerre; & en un mot on peut dire que l'Espagne en plusieurs de ses Provinces, produit quantité de Chevaux, qui sont très-excellens & susceptibles de toutes les justesses qu'on peut leur apprendre.

#### DES BARBES.

Le Barbe est un Cheval qui vient de Barbarie, & qui a la taille menuë & les jambes déchargées. On dit que les Barbes meurent, mais qu'ils ne vieillissent jamais, parce qu'ils conservent leur vigueur jusqu'à la fin; c'est pourquoi on en fait des étalons qui sont les meilleurs du monde. Ces Chevaux quand ils sont bien choisis, vont

DES CHEVAUX. 7

merveilleusement bien à toutes fortes d'airs pourvû qu'ils soient court-jointez. Il y a des *Barbes* en Affrique qui attrapent les Autruches à la course, & qu'on vend ordinairement dix mille livres. On en a vû à Paris de cette espece.

Ces Chevaux sont vîtes, & si courageux à la guerre, qu'ils agissent toûjours tant qu'ils ont une goutte de sang dans les veines. Ils sont très-propres au manege & ne valent rien pour voyager.

DES ROUSSINS

Les Rouffins nous viennent d'Allemagne & de Hollande: il y en a qui sont très-beaux de taille & qui vont à toutes fortes d'airs, pliant naturellement les bras en sautant, ce qui n'est pas commun aux autres Chevaux.

Cependant on trouve peu de Rouffins qui soient parfaits au manege; on en voit bien plus qui s'accommodent à tirer, qu'à travailler dans une carriere. Ces Chevaux vieillissent bien tôt, ce qui fait qu'on est souvent obligé de les garder long-tems à l'écurie.

DES CHEVAUX ANGLOIS.

On estime fort les Chevaux Anglois pour

A iiij

8 LA CONNOISSANCE  
la course ; ils sont ordinairement de belle  
taille & courtaux. Ceux qui viennent d'Ir-  
lande sont aussi très-excellens ; on les ap-  
pelle *Aubins*, parce qu'ils vont lamble, ce  
qui n'est pas naturel à la plus grande par-  
tie des Chevaux Anglois, qui le vont ce-  
pendant à merveille, lorsqu'on a pris soin  
de leur apprendre ce pas.

DES POLONOIS,  
ET DES HONGROIS.

La Pologne nous donne des Chevaux  
qui sont très-bons. Ceux qui viennent de  
Hongrie sont grands travailleurs, ils sont  
infatigables en voyage, souffrans très-bien  
la faim & le froid sans que leur vigueur  
diminuë. Ils ont la tête quarrée & grande,  
les nazeaux un peu étroits, les mâchoires  
étenduës, le cou gros & robuste, la criniere  
grande, les côtes de même, le fil de l'é-  
chine courbé, la queuë bien fournie, l'on-  
gle bien étendu, les flancs creux, & tout  
le corps fait en angle, leur croupe est  
sans raye, leur taille plus longue que hau-  
te, leur ventre est plat & resserré, ils ont  
les os grands & sont d'une espece de mai-  
greur qui leur convient assez, & qui rend  
les autres Chevaux desagreables ; enfin les  
Hongrois sont des Chevaux dont la lai-

DES CHEVAUX. 9  
deur les fait souvent paroître beaux.

### DES CHEVAUX DE BOURGOGNE.

Il est rare de voir de ce pays-là des Chevaux propres au manege ; la plûpart ne sont bons que pour tirer , & si l'on s'en sert pour monter , ce n'est point par parade , d'autant qu'ils n'ont rien de fin en eux , ayant les jambes rondes , l'encolure courte & mal tournée , la tête grosse & chargée de chair , ce qui fait qu'ils sont sujets au mal des yeux & souvent même à devenir aveugles , lorsqu'on les travaille trop quand ils sont jeunes. Il est vrai que ce sont des Chevaux de grand service pour le harnois , qu'ils sont infatigables , & que lorsqu'ils peuvent se sauver de l'aveuglement , on ne peut trop les payer. La Franche-Comté nous donne beaucoup de ces Chevaux , c'est pourquoi on les appelle des *Comtois*.

Nous avons encore des Chevaux *Bressans* qui ont la tête plus décharnée & l'encolure plus belle ; ils ont aussi meilleure grace sous un Cavalier que les precedens , mais on ne les estime pas tant pour le tirage.

### DES CHEVAUX DE FLANDRES.

On vend des Chevaux qu'on appelle

*Flandrins* du nom de leur Pays, parce qu'ils viennent de Flandres. Ils sont de belle taille & font bien leur montre. Les bons sont rares, ce qui fait qu'on les fait passer pour Chevaux Normans; & nous n'avons point de marque plus assurée pour connoître ces Flandrins, que leurs pieds qui sont gros & larges.

---

## CHAPITRE II.

*De la connoissance qu'on doit avoir de toutes les parties d'un Cheval pour en juger.*

**Q**uelque versé qu'on puisse être dans la connoissance des Chevaux, il ne faut pas néanmoins se persuader qu'on puisse juger d'un coup d'œil, de leurs bonnes ou mauvaises qualitez. Il y a des défauts qui veulent être examinez plus d'une fois, & qui imposent aisément aux yeux si l'on n'y prend garde de près.

Les  
jambes  
de de-  
vant.  
Pour donc commencer à descendre dans le détail des parties qui composent le Cheval & à juger par elles de sa bonté ou de ses défauts, on parlera d'abord des *jambes*, comme des colonnes qui servent de soutien à tout le corps, & sans lesquelles il ne peut agir.

Un Cheval pour être bon doit avoir les jambes de devant larges & plates, nerveuses, & non charnuës, celles-ci sont sujettes à trop d'inconveniens; il faut rejeter les jambes arondies, parce qu'il est à craindre qu'il n'y ait quelque humeur entre le nerf & l'os qui les rende telles; & lorsqu'on remarque cela dans un Cheval, on dit qu'il a des *jambes de bauf*.

Il faut aussi que le *genou* soit plat & large, le *canon* de même, il doit encore être court, le *boulet* conforme en grosseur à la taille du Cheval, & jamais rond, d'autant qu'il pourroit y avoir quelque enflure qui y causeroit cette grosseur, & qui seroit dangereuse de lui attirer quelque autre mal.

Il est bon que le *fanon* soit accompagné d'un petit toupet de poil; c'est une marque que le Cheval a les jambes saines. Que le *pâture* soit court, si c'est un Cheval de fine taille, & un peu plus long aux Chevaux d'une grosse corpulence, autrement la jointure de la jambe leur grossit en peu de tems, ce qui est en eux un grand défaut. On appelle les premiers des *Chevaux courts-jointez*, & les autres *longs-jointez*.

Il faut prendre garde, quand on examine les jambes d'un Cheval, que le *sabot* & la *couronne* soient d'égale grosseur, que

12 LA CONNOISSANCE

la corne soit luisante, grisâtre, & pleine.  
La corne blanche est la marque d'un mauvais pied, qui s'use en peu tems.

Les talons ne doivent être ni trop hauts ni trop bas. Les premiers font que d'ordinaire les Chevaux n'ont point de pas, & les autres qu'ils sont sujets à se blesser dans les lieux pierreux & raboteux. On observera aussi que les quartiers de ces talons ne s'excèdent point l'un l'autre.

Que la fourchette qui doit être menuë, ne soit point altérée, & que la sole soit forte & épaisse avec une petite cavité au milieu du pied.

Que les bras soient nerveux, fort égaux, larges & longs, parce que les Chevaux se lassent moins que quand ils les ont courts, il n'y a que les Chevaux de manège auxquels cela convient, & qui plus ils les ont courts, plus ils ont de mouvement; il n'y a rien dans leur travail qui les rende plus agréables à la vûë que cette qualité. Voilà ce qu'on peut dire des jambes de devant, passons à celles de derriere, & voyons quelles en font les bonnes marques.

Les  
jambes  
de der-  
riere.

Les jambes de derriere doivent être de même que celles de devant, c'est-à-dire, larges & plates, & descendre à plomb du jarret au boulet, autrement c'est un défaut qui marque que le Cheval a les

jarrets ou les reins foibles : & pour ce qui regarde le reste des parties qui composent ces jambes, elles demandent la même attention que celles des jambes de devant.

L'on estime un Cheval qui a les *cuisses* grosses, longues, charnuës dedans & dehors, & beaucoup chargées de muscles & de nerfs, au lieu que c'est un défaut lorsqu'il les a sèches, c'est dit-on, un Cheval *mal gigotté*, d'autant qu'il paroît serré du derrière. Il est bon de remarquer que plus les Chevaux ont les cuisses entr'ouvertes sous la queue, plus les hanches s'élargissent ; ce qui fait qu'ils en vont plus grand pas, & qu'ils marchent plus ferme.

Il faut que les *jarrets* soient grands ; point resserrez ni pliez, qu'ils soient larges, musculieux & nerveux ; & lorsque avec cela on y remarque beaucoup de souplesse, on peut dire que ce sont des jarrets parfaits. Venons à présent au reste des parties du corps.

Le Cheval doit avoir la *tête* petite & sèche, en sorte que le cuir semble y adhérer principalement à l'endroit où finit le crin entre les deux oreilles ; & l'on tient pour un très-bon signe, lorsque les nerfs & les veines y paroissent. Ces qualitez pour la tête sont essentielles aux Chevaux de manège & de parade qui n'ont point du tout d'a-

La tête.

grément avec une grosse tête: il n'y a que les Chevaux de trait dans lesquels on peut la souffrir, encore faut-il que ce soit de ces têtes grosses seulement d'ossemens, & non pas de chair, celles-ci étant fort sujettes aux maux des yeux. Outre la difformité qui paroît sur un Cheval à grosse tête, c'est qu'il est encore pesant à la main, & qu'il incommode beaucoup celui qui le monte.

Le cou. Le *cou* doit-êtré long & aphilé vers la tête, les *mâchoires* petites & maigres, la *bouche* mediocrement fenduë, il faut qu'elle soit écumeuse, s'il se peut, parce que c'est une marque d'un Cheval d'une bonne constitution.

La langue. Il est bon que la *langue* soit déliée, ni trop grande ni trop courte. Les Chevaux qui l'ont grosse, sont lourds ordinairement à la bride, & on a de la peine à les bien emboucher. On n'y regarde pas de si près à la verité à l'égard des Chevaux de tirage, parce que cette partie ne les fait pas moins estimer, quand ils sont bons d'ailleurs.

Les *barres* doivent en être petites & seches, afin que le Cheval obéisse au mors; les lèvres déliées & tournées en dehors, & pour la même raison: toutes ces marques regardent proprement les Chevaux de parade.

Les oreilles. Le Cheval doit avoir les *oreilles* petites,

droites, pointuës & très-peu épaïsses, bien éveilléës, placées avantageusement; c'est ordinairement au plus haut de la tête, il faut qu'il les porte toujours en avant, s'il est possible, soit qu'il galope ou qu'il aille le pas. Ce n'est point qu'on n'estime aussi les *oreillards*; mais ils n'ont pas à beaucoup près tant de graces que les autres, & souvent même ils sont pesants & lourdauts.

On choisit ordinairement un Cheval qui a le front <sup>Le</sup>mediocrement large, le devant de la tête étroit, avec un épi, & marqué d'une étoile, ce qui ne se connoît point néanmoins dans les Chevaux blancs, gris ou d'autres poils qui en approchent. Cette étoile est essentielle, & l'on tient que sans cette marque un Cheval est défectueux.

Ce seroit ici l'endroit où l'on devoit parler des yeux; mais comme ces parties sont les plus délicates du Cheval, & celles qui demandent plus d'attention, nous en ferons un Chapitre particulier; & pour revenir à la tête, & en parler en abrégé, on pose pour maxime, qu'une tête de Cheval pour être belle doit être courte, bien placée; ce qu'on remarque lorsque le Cheval la ramene en sa situation naturelle, qui est quand le front & le nez tombent à plomb.

Des na- Les *nazeaux* doivent être fendus & lar-  
zeaux. ges, cela aide beaucoup un Cheval à res-  
pirer; plus ils sont vermeils en dedans,  
plus ils marquent de chaleur & de vivacité,  
& on ne le remarque toujours que trop,  
lorsque le Cheval s'ébroüic.

La La bouche du Cheval soit gran-  
bou- de & mediocrement fenduë, si l'on veut  
che. qu'il soit embouché aisément; autrement  
il est dangereux que le mors ne le blesse;  
nous en avons déjà dit quelque chose ail-  
leurs. Et pour définir en peu de mots une  
bonne bouche, c'est celle qui appuye éga-  
lement, qui est ferme & legere, qui obéit  
aisément, & s'arrête de même sans bran-  
ler, & qui est bien saine. Une bonne bou-  
che est une excellente qualité dans un Che-  
val, elle est comme une regle qui le con-  
duit & le rend maniable; au lieu qu'une  
mauvaise bouche est dangereuse pour ce-  
lui qui le monte, & très-desagréable pour  
le Cheval même. Une bouche écumante  
est d'un bon presage; ceux qui ne l'ont  
pas, sont d'un mauvais temperament. L'é-  
cume en doit être blanche, non fluide,  
pâle, rouge ni jaunâtre.

L'en- Une *encolure* pour être belle, doit être  
colure. décharnée, monter droit en haut en par-  
tant du garot, & aller en diminuant jus-  
qu'à la tête. Les plus longues sont les plus  
estimées

estimées, ainsi que celles qui relevent davantage que les autres. On ne fait cas d'une encolure charnuë & épaisse que dans les Barbes, les Chevaux d'Espagne, les Jumens & dans les Chevaux de trait, où l'encolure n'est pas ce qu'on recherche le plus.

Le *crin* doit être en petite quantité, & Le traînant à terre, on entend celui qui est <sup>crin.</sup> à la queuë: la criniere trop épaisse gâte souvent la belle encolure d'un Cheval, & demande trop de soin pour garantir le Cheval de la galle ou de quelques autres ordures en ces parties.

C'est un ornement pour un Cheval d'avoir le *garot* relevé & assez long; la *poi-* <sup>Garot.</sup> <sup>La poi-</sup> <sup>trine.</sup> *trine* large & ouverte, pour les Chevaux de selles, & pour ceux qu'on destine au trait: il n'y a que les Chevaux de Frise & les Rouffins auxquels cela n'est point propre. Les Chevaux qui ont la poitrine serrée & étroite, sont foibles, de peu de valeur, & même dangereux.

Les Chevaux de charette ont besoin d'*épaules* qui soient larges, cela leur donne plus de facilité à tirer, & fait que les harnois les blessent moins: au lieu qu'il en faut aux Chevaux de monture qui soient ni trop petites ni grosses, qu'elles soient plates, nerveuses & seches, & que la partie qui

B

les joint au poitrail, soit petite; les grosses épaules rendent le Cheval pesant & par conséquent sujet à se fatiguer bientôt & à choper à tout moment, ce qui est fort incommode pour un Cavalier.

Les épaules. Il faut aussi prendre garde que les épaules soient agissantes, & qu'elles ne soient pas, comme on dit, *chevillées*; ce qui arrive bien souvent aux Chevaux trop chargés d'épaules.

Reins. On estime dans un Cheval les reins doubles, & non point ceux qui sont bas, d'autant que ceux-ci le rendent mou, & difficile à bien seller, si l'on veut que la selle ne le blesse pas.

Les côtes. Les côtes doivent être amples de tout pour mieux embrasser les parties qui y sont contenuës. Le Cheval en est plus robuste, moins sujet aux maladies du flanc, & les Chevaux de tirage en ont l'haleine meilleure.

Le ventre. Le ventre pendant n'est point estimé; on l'appelle un *ventre de vache*, les Chevaux de carosse veulent un grand ventre, ainsi que les Chevaux de tirage: il faut qu'il soit rond, non avallé & enfermé dans les côtes, qui pour bien faire doivent être ouvertes.

L'échine. L'échine courte; & voici principalement à l'endroit où doit poser la selle: s'il s'y

trouve beaucoup de poil, c'est marque que le Cheval a de la vigueur; & si elle est longue & ample, on juge de-là qu'il est très-vite à la course.

Il est à propos qu'un Cheval ait les *flancs* <sup>Les</sup> pleins & qu'au haut on découvre un épi <sup>flancs</sup> de chaque côté, qui pour le mieux doivent s'approcher l'un l'autre par le haut des hanches.

Une *croupe* d'un Cheval est belle, quand elle est large & ronde, non avallée, ni coupée, sa rondeur doit continuer en son état jusqu'au haut de la queue, & être divisée en deux parties par un canal qui regne tout du long, jusqu'à l'endroit où touche la croupière. <sup>La</sup>

La *queue* <sup>La</sup> doit avoir le tronc gros, court & fort, il faut qu'elle soit garnie de crin, ferme, forte & sans mouvement, placée raisonnablement haute; car lorsqu'elle l'est trop, cela rend la croupe des Chevaux pointuë, ce qui est un défaut. Les Chevaux qui l'ont trop basse, sont ordinairement foibles de reins, & ont la croupe desagréeble.

Enfin après avoir parcouru de l'œil toutes les parties, & les avoir examinées à fonds, on prendra garde si le Cheval se plante bien sur ses membres, c'est-à-dire, si étant arrêté en une place, il y a en haut plus de distance de l'un à l'autre des br

20 LA CONNOISSANCE  
qu'aux deux pieds ; c'est ce qui fait une des  
beautez du Cheval. Mais sans aller plus  
loin & afin de connoître quelles sont toutes  
les parties dont on vient de parler ; voici  
une figure d'un Cheval qui les démontre  
toutes.

FIGURE II.

---

CHAPITRE III.

*Quels doivent être les yeux des Chevaux pour  
être bons, & comment juger s'ils sont tels ou  
autrement.*

**L**es yeux, il est vrai, sont les miroirs  
des passions, & il semble que les re-  
gardant attentivement, cela suffiroit pour  
tirer une connoissance parfaite des bonnes  
ou mauvaises qualitez d'un Cheval, & de  
ce que seroient en effet les yeux mêmes  
qu'on examine. Mais on se trompe souvent  
dans cet examen ; car pour se rendre ha-  
bile en cela, il faut une grande experien-  
ce, fondée sur beaucoup d'application ; &  
tel en croit sçavoir juger parfaitement, qui  
tous les jours n'y est que novice.

Le premier coup d'œil ne décide pas  
du fait : il faut considerer plus d'une fois  
les parties sans se rebuter, & encore faut-  
il pour cela en les voyant, une certaine si-





tuation, qu'on ne peut changer sans risquer de s'y tromper. Commençons par dire quelles sont les qualités d'un bon œil de Cheval, puis nous parlerons de la manière d'en connaître les défauts.

On estime dans un Cheval des yeux beaux, bien nets & bien clairs, parce que delà, comme à travers d'un corps diaphane, on peut juger de son intérieur; on ne fait pas moins de cas de ceux qui ont de la vivacité & du feu, étant de très-bons préjuges pour un Cheval.

Beaucoup de résolution & de fierté dans l'œil d'un Cheval sont d'excellentes qualités, car on aime que cet animal ait le regard superbe; il est bon aussi qu'il l'ait fixe, & non hagard.

Les yeux médiocrement gros sont les meilleurs, on fait peu de cas de ceux qui sont trop petits, on les appelle des *yeux de cochon*. Il s'y en trouve néanmoins quelquefois qui sont bons; mais cela est rare.

Les yeux enfoncés accompagnés de sourcils élevés, sont la marque souvent d'un Cheval malicieux, & duquel il faut se méfier. Les plus gros ne sont pas ceux qu'on estime le plus, il faut pour bien faire, qu'ils aillent la tête, & que la prunelle en soit grande; parce que les yeux qui sortent trop, marquent souvent un Cheval

dont les défauts font dangereux : il est vrai qu'ils font hardis & courageux ; mais avec cela , il ne s'y faut fier que pour le trait.

Il y en a qui disent que les yeux noirs dans un Cheval marquent un temperament doux , & que les blancs qu'on appelle *yeux de chat*, ne sont pas si bons ; que les premiers voyent mieux de jour , & que les autres sont plus assurez pour la nuit. Voilà en peu de mots les bonnes qualitez des yeux d'un Cheval , il n'est plus question que de sçavoir comment pouvoir connoître veritablement les mauvaises.

On suppose qu'un Cheval forte d'une écurie , ou de quelqu'autre endroit obscur ; il faut si-tôt qu'il met la tête dehors , lui examiner les yeux tout au travers , & non vis-à-vis. Cette remarque est essentielle , autrement on s'exposeroit à se tromper dans cet examen.

Choisissez toujours l'ombre pour considerer les yeux d'un Cheval , & jamais au soleil ; il faut même en un endroit où l'on en est à couvert , porter la main au-dessus de l'œil , pour en rabattre le grand jour.

Il faut donc exactement prendre garde d'abord , ainsi qu'on a déjà dit , que l'œil du Cheval soit clair ; & comme cette neteté ne se remarque que sur la vitre , qui est ce cristal transparent qui enferme tou-

te la substance de l'œil; c'est aussi cette partie qu'il faut considérer avec attention, & voir si quelque obscurité ou nuage ne la couvre point, & si elle n'est point tachée de blanc tout autour; toutes ces marques sont des accidens qui sont à craindre, & dont il faut se méfier.

Qu'on se souvienne qu'on a déjà averti, que ce n'est pas tout d'un coup que cette connoissance s'acquiert, mais cependant qu'avec le tems & la patience on en vient à bout. Continuons cet article comme un des plus importans qu'il y ait en fait des Chevaux.

Il y en a, comme on sçait, qui sont *lunatiques*. Quelques Auteurs disent que cette maladie est un écoulement d'humeurs qui venant à tomber sur l'œil, le troublent & le rendent de couleur de feuille morte; & ils soutiennent que tout étant sujet aux influences de la lune, ce mal en est un pur effet lorsqu'elle est dans son décours. Ce seroit inutilement qu'on voudroit s'opposer au torrent de ceux qui soutiennent cette opinion, pour les en desabuser. On n'écrit point ici pour former des disputes; c'est pourquoi on les laisse dans leur erreur, qui ne contribuë ni en bien ni en mal à la connoissance que nous cherchons.

Pour donc reprendre le fil de notre dis-

B iij

tours, on prendra garde dans l'examen qu'on fait des yeux à cette marque feüille-morte, si ces parties ne sont point enflées, & ne jettent point une eau qui est claire, plus chaude qu'elle ne devroit être naturellement, pour lors on ne doutera point qu'un Cheval ne soit lunatique.

Ce n'est pas dans ces symptômes seuls que gist la principale connoissance de la maladie dont on parle, ils sont apparens, & on en peut juger sur la fluxion qui y descend; mais c'est lorsque cette fluxion est passée, qu'il est plus difficile de sçavoir si un Cheval est lunatique ou non, cela demande plus d'attention & d'expérience. Voici les marques cependant sur lesquelles on peut établir cette certitude.

Si un Cheval est lunatique, son œil qui a souffert dans le tems de la fluxion, paroîtra plus petit que l'autre, il sera trouble & noir, & brun dans le fond. Lors donc qu'on s'en appercevra, il faudra le rejeter.

L'œil du Cheval est sujet à un accident qu'on appelle *dragon*, & qui n'est autre chose qu'une tache blanche qu'on voit sur la prunelle. Ce mal dans son commencement est difficile à remarquer à cause de sa petitesse, & dangereux dans son progres, parce que tôt ou tard il rend le Cheval bor-

gne. Ainsi on ne s'en chargera point lorsqu'on connoîtra ce défaut.

On prendra garde encore que le Cheval qu'on veut acheter, n'ait pas la prunelle d'un blanc verdâtre, quoique assez transparente. Telles veuës ordinairement sont fort sujettes à tomber.

Quand un Cheval a un œil trouble, fort brun & plus petit que l'autre, c'est mauvais signe, ou pour mieux dire, un œil perdu, & qui presage bien-tôt la perte de l'autre. Il est bon de sçavoir qu'il faut qu'un tel œil soit brun & trouble, car autrement tout petit œil n'est pas sujet à se perdre, cette petitesse lui étant survenue, ou par quelque coup qu'on lui aura donné, ou par quelque autre inconvenient.

Il est souvent plus difficile qu'on ne pense, de connoître si un Cheval est aveugle ou non, tant les yeux de cet animal sont trompeurs. Voici quelques observations qui le font remarquer, sans qu'il soit besoin d'y regarder.

Par exemple, on prendra garde si un Cheval a le pas assuré quand il marche, & qu'on le tient en main. A la bonne heure si cela est; au lieu que s'il semble craindre, c'est une marque qu'il est aveugle.

Un Cheval donne à connoître qu'il est aveugle, lorsqu'étant dans l'écurie il dref-

se les oreilles, & tourne de côté & d'autre quand il entend quelqu'un derrière lui, d'autant que pour lors il est craintif; c'est pourquoi il faut faire attention à cela, lorsqu'on entre dans une écurie.

Au reste, on connoît aisément qu'un Cheval est aveugle, pour peu qu'on soit verlé dans cet art. Les indices en sont trop apparens pour s'y tromper, & il faut y être tout-à-fait novice, quand on ne le remarque pas.

Les Chevaux sont encore sujets à des fluxions qui leur tombent sur les yeux, & qui se connoissent lorsque les yeux sont humides ou enflés dessous, & que cette humidité est chaude. On conseille de ne se point charger de tels Chevaux, de quelque manière que leur soit provenüe cette fluxion, soit par quelque coup ou autrement.

Qu'on se donne bien de garde, quand on veut examiner les yeux d'un Cheval, de prendre pour bon ou mauvais signe la manière dont se servent pour cela quelques prétendus connoisseurs, comme par exemple, d'en tirer un méchant augure, lorsque passant la main ou le doigt devant les yeux, le Cheval les tient toujours ouverts; au lieu que quand il les ferme, ils en jugent avantageusement. Cette maxime ne vaut rien, & tous les jours on s'y trouve trompé.

Il est encore à craindre qu'un Cheval ne soit ombrageux, à cause des suites fâcheuses qui en arrivent. Ce mal lui vient d'une debilité de vûë, qui lui fait juger des objets autrement qu'ils ne sont, de manière que souvent il en a peur; ce qui fait que voulant les fuir, il s'échape de deffous son Cavalier ou au harnois, en danger de blesser celui qui le monte, ou de renverser ce qu'il traîne.

Il y en a qui disent que les Chevaux ombrageux ont des poils sous les paupieres, contre l'ordre de la nature, qui leur ofusquent la vûë, & leur rendent les objets plus difformes qu'autrement. C'est à quoi on pourra prendre garde.

D'autres avec plus de raison, semble-t'il, attribuent ce défaut à une humeur grossiere qui tombe sur les yeux des Chevaux, & qui venant à leur obscurcir la veuë, la leur rend très-incertaine, & peu capable de discerner veritablement ce qu'ils voyent. D'où il arrive que ces animaux mettent quelquefois leur Cavalier en danger.

Souvent aussi on connoît ce défaut à la démarche d'un Cheval, qui semble ne marcher qu'en tremblant, allant par caprice de côté ou d'autre, comme s'il avoit peur. Quand on remarque cela, il faut ne point acheter ce Cheval.

## CHAPITRE IV.

*De l'âge des Chevaux, & comment en juger avec certitude.*

L'Age des Chevaux se connoît en plusieurs manieres ; & cette connoissance est d'autant plus necessaire , qu'elle aide à n'y point être trompé , lorsqu'on les achete. Un jeune Cheval est d'un service bien plus grand qu'un vieux, & est bien plus assuré aux usages auxquels on le destine : c'est pourquoi on l'achete plus cher ; outre qu'ayant quelquefois à remedier aux maladies qui lui arrivent , il est necessaire de proportionner les medicamens à son âge.

Il est bon neanmoins , avant que de s'arrêter tout-à-fait à la jeunesse des Chevaux, de sçavoir à quoi les meilleurs connoisseurs la détermine. Car de croire qu'un Cheval passé six ans ne soit plus estimé , c'est un abus ; car il s'ensuivroit de là , qu'il ne seroit en état de rendre de bons services que depuis quatre ans jusqu'à six.

Il semble qu'on ait pris plaisir à se former cette opinion , pour mieux aider à se tromper ; on se fonde sur la grande jeunesse d'un Cheval. Il est vrai que cette qua-

lité en fait une partie du prix ; mais est-on sûr qu'il puisse servir long-tems sans s'user, & combien en voyons-nous qui dans un an ont les jambes ruinées, n'ayant pû résister au travail qu'on leur a fait faire, & qui même y deviennent aveugles, quoi qu'on les ait achetez avec de très-bons yeux. Ainsi donc que ceux qui veulent acheter des Chevaux pour leur service, ne s'attachent point opiniâtement à cet âge : un Cheval depuis sept jusqu'à dix ans n'est point vieux, c'est le tems où ils sont meilleurs lorsqu'ils ne sont point usez, qu'ils ont les jambes bonnes, le flanc & les autres parties de même. Car on peut juger delà que s'ils se sont bien maintenus jusqu'à cet âge, ils se maintiendront encore long-tems en bon état.

Ce n'est pas aussi qu'on veuille condamner ceux qui ont envie d'avoir de jeunes Chevaux ; mais ils n'empêcheront pas aussi de dire, qu'ils risquent plus que d'autres, qui ne s'arrêtent point si scrupuleusement qu'eux à cette maxime ; car l'avantage qu'ont ceux-ci, c'est qu'ils achètent leurs Chevaux un tiers, quelquefois moitié meilleur marché que les autres : outre qu'ils sont assurez d'avoir des Chevaux formez, & qui sont dans leur force & dans leur bonté.

Les jeunes Chevaux pour ne point tomber dans des inconveniens aufquels ils sont sujets, doivent être ménagés, & demandent de grands soins, autrement ils tombent en peu de tems en ruine; & s'il étoit certain ce que la plupart des prétendus connoisseurs en Chevaux soutiennent à l'avantage des jeunes, il seroit fort difficile d'en trouver de propres pour le manege ou pour la guerre, puisqu'il faut être long-tems à les instruire pour les rendre adroits, souples & bien obéissans, lorsqu'on ne veut pas les ruiner en les instruisant, & qu'on veut leur conserver leur bonne grace.

Ce n'est pas à six ans qu'on trouve des Chevaux tels qu'on les souhaite pour ces usages; c'est à huit ou neuf ans qu'on les y peut compter propres, & qu'un bon Ecuyer les prendra à quel prix qu'il les puisse avoir, pourvu qu'ils soient bons.

On est souvent obligé d'essuyer des caprices des jeunes Chevaux, & d'en souffrir l'incommodité & le méchant service; & combien voyons-nous de gens aheurtez à ce sentiment, choisir de jeunes Chevaux pour le harnois, préferablement à d'autres plus âgés? il ne faut pas aussi s'étonner s'il y a tant de ces premiers Chevaux, qui sont ruinez pour n'avoir pas été ménagés.

Tout cela supposé, qu'on achete donc plû-

tôt un Cheval de moyen âge, qu'un si jeune, sur tout quand c'est en vuë d'en tirer bien du service ; mais dans l'un & l'autre cas, & pour ne le point avoir trop vieux, voici ce qu'il faut remarquer pour connoître véritablement l'âge.

C'est aux dents qu'il faut avoir recours ; & pour conduire cette connoissance par degrez, il faut sçavoir que le Cheval naît d'abord avec quatre dents, qu'on appelle *dents de lait*, sçavoir deux en haut & deux en bas, & qui se font assez bien distinguer des autres par leur blancheur. Les *crochers* viennent ensuite, puis quatre autres à la place des dents de lait. Il y a après cela les *coins* qui sont situez près des crochers, & aux deux côtez des dents de devant.

Quand le Cheval a atteint trente mois, on lui voit douze dents de lait au devant de la bouche, six dessus & six dessous, & quelque tems après, c'est-à-dire, environ vers trois ans, ou à trois ans accomplis même, il en tombe quatre de ces douze, deux dessus & deux dessous, à la place desquelles il en naît autant, qu'on appelle les *pinces*, à cause que les Chevaux s'en servent pour brouter l'herbe qu'ils pincent en la prenant : ces dents sont ordinairement placées au milieu, & lorsqu'on les voit, le

Cheval n'a que deux ans & demi, ou trois ans tout au plus ; mais quand il a changé quatre dents dessus & autant dessous, il a trois ans & demi, ou quatre ans quelquefois, reste donc quatre dents de lait aux quatre coins, lesquelles tombent à quatre ans & demi.

Quand toutes les dents de lait d'un Cheval lui sont tombées, & que ses coins ne font que commencer à pousser, on peut juger qu'il vient à cinq ans, & que lorsqu'il a percé ses coins, il a cinq ans accomplis, pourvu que la dent soit aussi haute dedans que dehors, & que la chair dont elle étoit pleine auparavant, se soit retirée.

De cinq à cinq ans & demi le coin reste creux en dedans, & s'emplit lorsque le Cheval atteint six ans, & pour lors la dent croît plate, & est égale par le haut dedans & dehors, qui devant ce tems-là ne se trouve excéder la gencive, qu'environ l'épaisseur de deux écus.

Lorsque le Cheval est parvenu à l'âge de six ans, on n'a plus égard qu'aux coins, aux dents mitoyennes & aux crochets pour connoître si un Cheval marque. Les coins le démontrent, comme on a déjà dit, lorsqu'ils sont creux dans le milieu environ l'épaisseur d'une ligne, avec une petite marque noire dans le fonds : à six ans cette marque

que disparoît un peu , & les coins excèdent la gencive d'un travers de doigt.

A sept ans le coin s'allongent environ d'un demi-pouce & le creux diminuë , & à huit ans un cheval a razé , le coin & excède la gencive d'un peu plus de demi pouce.

Il faut remarquer que pour l'ordinaire , il ne croît point de crochets aux cavales ; & si par hazard elles en ont , ils sont bien plus petits que ceux des chevaux : celles qui n'en n'ont point sont plus estimées que les autres. C'est à quoi il est bon de prendre garde.

Il y en a qui disent que la petite noirceur qui est au milieu de la dent , & dont on a parlé , y paroît jusqu'à l'âge de douze ans , auquel tems les autres dents commencent à se jeter en dehors , & à grossir par dedans ; ce n'est pourtant pas l'opinion de quelques Auteurs qui ont écrit en cet art , & qui veulent absolument qu'un cheval doit avoir razé à huit ans.

Les chevaux accoutumés au sec , paroissent bien plus âgés que les autres , parce que ce qu'ils mangent leur usent plutôt les dents que le vert ; mais ce n'est qu'à deux ans ou deux ans & demi que cela se remarque.

Plus les dents , appelez les coins , sont longues , plus le cheval est vieux ; & ces

C

dents pour l'ordinaire ont coûtume de se rouïller & de devenir jaunes : & une chose à quoi il est bon de faire attention , c'est que si la marque noire n'est point creuse, & que la dent où elle paroît soit rase , il faut s'en méfier , car le cheval n'est point jeune.

Lorsque le cheval a rasé , & qu'ayant avec le doigt touché au crochet de dessus, on le trouve tout usé & égal au palais , on peut certainement juger que le cheval a du moins dix ans, de même que quand les crochets de dessous s'allongent & paroissent arondis , émouffez & crasseux.

On juge donc par ce qu'on vient de dire, qu'il est important de s'appliquer fortement à la connoissance des crochets , & des dents des coins ; autrement on courra toujours risque de se tromper à l'âge des chevaux : au lieu que s'y arrêtant attentivement on viendra à bout de son entreprise.

La vieillesse des chevaux se reconnoît lorsqu'ils ont les dents fort grosses & rondes ; & enfin qu'elles paroissent toutes usées & jaunes.

D'autres jugent de cette vieillesse , par la quantité des rides qu'ils ont sur le cou & autour des yeux , & par les poids blancs qu'ils ont de semez par tout le corps : il seroit fort difficile de connoître par le der-

nier indice, si les chevaux gris ou blancs feroient vieux ou non ; c'est pourquoi, on n'y a jamais en gueres d'égard.

La connoissance que voici est plus certaine : on prend la levre de deffous du cheval, on la pouffe avec la main en haut, & autant qu'on en remarque de plis, autant le cheval a d'années ; & c'est encore pour lui une marque de vieillesse lorsque cette partie se détache par relaxation des muscles, qu'elle devient plus grosse & plus charnuë que celle de deffus, qu'elle est moins unie à l'os.

Un flanc avalé & alteré, des pieds ruinez, une mauvaise marche & des salieres excessivement creuses, sont des marques infailibles de la vieillesse d'un cheval, ainsi que lorsque l'os de la ganache est trois ou quatre doigts plus haut que la barbe & qu'en passant la main par deffus, on sent qu'il se termine en pointe ; au lieu que s'il est rond, c'est signe que le cheval est jeune.

Pour connoître l'âge des chevaux, il faut tirer la peau de la machoire : si elle se remet tout d'un coup, c'est un signe de jeunesse ; si au contraire elle tarde long-tems à se remettre à sa place ; le cheval est vieux. Les sentimens sont partagez sur la cèrritude de cette remarque, c'est pour-

quoi on ne s'y fie pas tout-à-fait.

Une marque certaine de la vicillesse d'un cheval, est lorsque les pinces de dessous vont en avant & font un creux sous la langue, de maniere qu'elles égalent celles de dessous. Il en est de même lorsque le cheval fille, ce qui arrive plutôt aux uns qu'aux autres.

Les Maquignons qui ont des chevaux qui fillent, & pour mieux tromper ceux qui en achètent, leur arrachent avec des pincettes les poils blancs qui sont à l'endroit des sourcils, qui peignent, pour cacher cette marque de vicillesse; c'est pourquoi il est bon de prendre garde à ces parties, & si on les voit pelées, on doit s'en méfier.

Un cheval qui a le palais décharné & desséché est toujours vieux; & une chose à quoi il faut prendre garde autant qu'on le peut, c'est de voir s'il n'est point contremarqué. C'est encore une tromperie dont usent la plupart des marchands de chevaux.

On appelle *Cheval contremarqué*, celui auquel on a creusé la dent du coin avec un burin & noirci le creux pour tâcher d'imiter la nature; mais ceux qui sont verbez parmi les chevaux, démêlent toujours cette friponnerie, par certaines rayes qui pa-

roissent sur la dent & qui sont des marques d'un burin échappé, parce que le cheval n'a pas toujours la patience de souffrir en repos cette operation.

Mais sans se travailler l'esprit à connoître, si ce qu'on voit sur le coin du cheval est véritablement une contremarque, descendez aux autres particularitez qui font connoître qu'un cheval est vieux, & dont on a parlé : après cela vous ne pourrez plus douter de la fraude.

Les *Chevaux Béguts* marquent presque toute leur vie, les Hongres plus que les autres ; mais cet indice est aisé à développer pour n'y point être trompé, parce que cette marque est à toutes les dents, au lieu qu'elle ne doit paroître qu'aux coins. Ainsi lorsqu'on s'apercevra de ces signes, on aura recours à d'autres pour connoître la vieillesse d'un cheval, comme de voir, par exemple, si les crochets & les autres dents ne sont point trop longues.

Il n'y a rien, semble-t il, de plus simple que ces connoissances ; lorsqu'on les lit dans un livre, tout y paroît aisé à développer ; mais c'est bien autre chose quand on en vient à la pratique, il faut une longue experience & beaucoup d'étude avant que d'y être habile. On peut dire cepen-

dant que qui voudra s'attacher exactement à remarquer tout ce qu'on a dit pour connoître l'âge des chevaux, on s'y trompera rarement. Il est vrai qu'il faudra plus de tems à un novice, pour éplucher un cheval depuis les pieds jusqu'à la tête, qu'à un parfait connoisseur, qui par un examen qu'il en sçaura faire à la manière, jugera tout d'un coup de sa bonté & de ses défauts. Passons à d'autres connoissances qui ne sont pas moins essentielles, & voyons quels sont les défauts qu'il y a à considérer aux jambes.

### CHAPITRE V.

*De ce qu'il faut observer à l'égard des défauts dont les jambes & les pieds des Chevaux sont susceptibles.*

**N**ous avons dit quelles devoient être les jambes d'un Cheval pour être bonnes ; & comme nous ne sommes point descendu dans le détail des inconveniens auxquels elles sont sujettes, il est à propos d'enter en cette connoissance, soit pour y remédier si l'on peut, quand ils lui arrivent lorsque nous l'avons ; ou pour nous en méfier, lorsque nous voulons l'acheter.

Les chevaux sont quelquefois *Bouletez*, & l'on remarque ce défaut lorsqu'ils se tiennent droits sur leurs jambes, c'est-à-dire, que depuis le genou par devant les autres parties qui les composent tombent à plomb sur la couronne. On appelle encore cela des *jambes usées*, & ce mal arrive aux chevaux qui sont vieux, ou pour avoir été trop poussés au travail. Ce défaut n'est pas bien difficile à connoître; il ne faut que voir un cheval planté sur ses membres pour en juger, ou le faire marcher au petit pas. Si bien donc que quand on veut en acheter un, on doit rebuter celui qu'on trouve atteint de ce mal, parce qu'il est sujet à choper & à tomber souvent, ce qui est dangereux pour un cavalier.

Tout cheval qui a la jointe longue & flexible, est un cheval défectueux & qui n'est point bon au travail. Cela se connoît lorsqu'il a le boulet trop mince & trop pliant. C'est donc une des remarques qu'il faut faire absolument.

Ce n'est pas seulement au devant de la jambe qu'on doit faire attention à la flexibilité du boulet, c'est encore au derrière où elle est souvent la plus foible, & où elle démontre en effet que le cheval a de la foiblesse à cette partie. Ce défaut est considérable; c'est pourquoi on se donne-

ra de garde d'achepter les chevaux qui en seront atteints. Les molettes leur viennent plutôt derrière que devant ; ainsi qu'on ne neglige point cet avis.

Il faut aussi rebûter les *jambes arquées*, car ce sont autant de jambes que le grand travail a ruiné, & qu'on ne peut jamais rétablir. Rien n'est plus désagréable à la vûë qu'un cheval qui porte ses jambes en arc quand il marche ; & quelque service qu'il rende en cet état, personne ne veut s'en charger. Il y a aussi les *chevaux brassicours*, qui naissent les jambes courbées en arcs & dont on ne fera aucun état. Quelques-uns s'en servent néanmoins pour le tirage ; mais ces chevaux ne durent pas long-tems, ou du moins si on en achete, il n'y faut point mettre beaucoup d'argent.

Quand on manie les jambes d'un cheval, il faut passer la main au long du nerf au derrière de la jambe de devant, depuis le pli du genou jusqu'au boulet, & prendre garde si le nerf est gros, ferme & détaché de l'os. Si en coulant la main tout du long, on ne sent point de dureté qui arrête, & si entre le nerf & l'os, on ne trouve point de glaires mouvantes qui se dérobent sous le doigt, quand tout cela se remarque aux jambes d'un cheval, c'est un mauvais signe.

Les *molettes* sont un grand défaut, qui font regarder un cheval comme un animal de rebut. Elles se connoissent très-bien sans qu'on y touche, & sont plus dangereuses quand elles causent de la douleur, que lorsqu'elles sont mortes; & si on les trouve endurcies, gare que bientôt le cheval ne devienne estropié.

Les Maquignons qui ne s'étudient qu'à tromper les acheteurs, ont la finesse de resserrer les *molettes* pour un tems, mais quand on veut découvrir cette fraude, il faut remarquer si en cet endroit le poil est plus uni qu'ailleurs, & si la jambe n'est point travaillée. Quand ces indices paroissent, il faut laisser là le cheval & ne le point acheter.

On prendra garde que les chevaux n'ayent point d'*osselets* aux genoux. Ce défaut est d'autant plus difficile à connoître, qu'il semble que le genou & les petits os ne soient qu'une même chose; c'est pourquoi on n'y sçauroit regarder de trop près ni avec trop d'attention pour le découvrir, & il n'y a que les connoisseurs qui soient capables de démêler ces deux substances. Mais quand on a tant fait que d'être parvenu à ce point, & qu'on voit un cheval entaché d'*osselets*, on ne s'en charge pas.

Non plus que de ceux qui ont des *sur-os*. Il y en a de trois sortes ; le *sur-os* simple , le *chevillé* , le *sur-os* dans le genou. Le premier tient seulement à l'os , sans adherer au nerf , c'est le moins dangereux de tous ; le second s'appelle *chevillé* , c'est un calus qui croît en dedans & en dehors le genou , il est mauvais ; & le troisième est le *sur-os* dans le genou ; ce dernier est pire que les autres , parce que le cheval en devient estropié. Il y a encore la *fusée* , qui ne vaut rien. Ainsi les chevaux sur les jambes desquels on voit l'un ou l'autre de ces *sur-os* , est beaucoup risquable quand on l'achete.

On rejettera aussi les *malandres*. Ce mal fait boiter le cheval , sur tout quand il est vieux , au sortir de l'écurie ; & une *malandre* n'est autre chose qu'une crevasse qui est comme un dépôt sur lequel il se fait un écoulement d'humeurs , qui dans la suite peut ruiner les jambes d'un cheval , qui sont toujours roides & douloureuses.

Le *Boulet couronné* est encore une très-mauvaise marque pour un cheval. C'est un indice d'une jambe usée , & un amas de mauvaises humeurs endurcies à cette partie , & qui ne peuvent que causer du préjudice à un cheval.

Quand on manira la jambe du cheval, & qu'on sentira au côté du boulet en dedans & en dehors, comme une petite humeur mollasse & grosse comme la moitié d'une noix, c'est une marque d'une jambe un peu ruinée par le travail, & qui néanmoins ne doit pas rebuter tout à fait un homme qui veut acheter un cheval. Il est vrai que ce défaut en doit diminuer le prix. Les boulets trop petits ne valent rien, ils sont trop foibles & dénotent qu'un cheval n'est pas capable d'un long travail.

Les chevaux sont sujets à des inconvéniens qu'on appelle *formes*; c'est un mal très-dangereux & capable de les rendre estropiez en peu de tems. Ce sont des grosseurs qui croissent sur le paturon, entre la couronne & le boulet, sur l'un des deux tendons qui sont en cet endroit. Ces tumeurs sont dures, caleuses & fort attachées au paturon. Ce défaut est trop considérable pour ne pas mépriser un cheval qui en est atteint.

Quand un cheval est arrêté & qu'il ne peut demeurer également planté sur ses membres, c'est une marque qu'il a ses jambes usées. Cela lui peut venir quelquefois simplement de lassitude, avançant tantôt une jambe, tantôt l'autre, quel-

quefois aussi par trop de vivacité, comme s'inquiétant de rester en place, & montrant toujours, comme on dit, le chemin de saint Jacques : mais qui démêlera cela ? si ce n'est un homme versé dans la connoissance des chevaux ; en tout cas ce mal n'est pas des plus dangereux, ce ne peut être qu'un indice d'une jambe fatiguée, qu'on peut rétablir. Il n'y a en cela qu'une remarque à faire, qui est que lorsqu'en cette posture le cheval ne se contente pas de s'appuyer seulement sur la pince pour se soulager, mais qu'il tient en l'air une des jambes de devant, c'est un mauvais présage, & sur lequel il est bon de faire une meure attention pour s'en méfier.

Un cheval mal planté est toujours douteux ; nous dirons dans un chapitre particulier ce qu'on doit examiner à l'égard de cette situation, & de celle que doit véritablement avoir un cheval pour en juger avantageusement. Passons aux pieds qui sont comme les bases sur lesquelles porte tout le corps, & qui ne doivent pas être d'un moins bon temperament que les jambes.

Il est constant qu'un cheval qui a de mauvais pieds, est très-peu propre, à quelque usage qu'on veuille l'employer, sur tout dans les pays rudes, montagneux & pierreux. On ne peut s'en servir qu'à

labourer la terre, encore faut-il qu'elle soit douce; autrement ses pieds y travaillent beaucoup, & s'y usent en peu de tems.

Les pieds qui ont peu de corne sont pour l'ordinaire foibles, & de peu de durée; on veut néanmoins, qu'il y ait des chevaux, qui avec de tels pieds ne laissent pas de rendre de bons services; mais cela est rare.

Quand on leve le pied d'un cheval, & qu'on lui trouve le fer percé extraordinairement, & dans les endroits où il n'a pas coûtume de l'être; c'est une marque que la corne en est usée, & par conséquent qu'un cheval n'est pas capable d'un bon travail.

Les cercles aux pieds des chevaux, démontrent qu'ils ont les pieds alterez, ou que leur corne n'est point ferme.

Il faut rebuter ceux qui ont les pieds gras, ce qu'on ne reconnoît que lorsqu'on pare le pied. Cette connoissance n'est gueres du ressort d'un novice en fait de chevaux. Il faut y être beaucoup versé pour n'y point être trompé. On remarquera seulement que ces chevaux ont toujours le sabot plus gros qu'ils ne le doivent avoir à proportion de leur corps.

Les avalures rendent les pieds d'un cheval méprisables & defectueux, sur tout quand elles en occupent une quatrième partie. Ces défauts proviennent de plusieurs causes dif-

ferentes, les unes plus dangereuses que les autres, & toutes fort préjudiciables au cheval.

Une fourchette petite & trop sèche, est un défaut; il faut qu'elle soit proportionnée au pied du cheval, autrement il s'encastele; & quand cette fourchette est grosse & qu'elle excède la corne des talons, cela ne vaut rien aussi; ces défauts sont sujets à faire boiter les chevaux.

Lorsqu'on tient le pied du cheval levé, il faut être soigneux d'examiner que la folle ne soit point plus haute que la corne, ni trop foible, que le pied ne soit point comble, ni écailleux par dessus, c'est une difformité très-grande, outre qu'il est difficile de bien ferrer un cheval.

On fera attention aux encastelures, car un cheval encastelé est toujours foible & sujet aux seimes. On s'aperçoit aisément de ce défaut, d'autant que les chevaux seimez n'appuyent que légèrement leur pied à terre, & seignent, à cause de la secheresse extrême qui les rend débiles.

Pour connoître les seimes, on regarde les quartiers de dedans qui sont fendus depuis le poid jusqu'au fer, tout au travers de la corne; ces quartiers-là sont presque toujours ferrez. Il y a plusieurs sortes de seimes, les unes où ils se forment de la matière, ce

sont les plus dangereuses ; & les autres où il n'y en vient point. Ce mal fatigue terriblement un cheval , qui se rebute au moindre travail qu'on lui donne ; c'est pourquoi on ne conseille pas d'acheter de ces chevaux.

Les chevaux qui ont l'ongle de derrière bas sont mous au travail ; parce qu'ils se fatiguent en posant le pied : un ongle qui est sec , écaillé & grand , avec un petit creux , est la marque d'un cheval qui a de la foiblesse.

On prendra garde en levant le pied du cheval , s'il n'est point atteint de la crapaudine , qui est une espèce de poireau qui croît au dessus de la couronne. Cet inconvénient est de peu de conséquence , & ne doit pas rebuter une personne qui voudra acheter un cheval , parce qu'on le guérit facilement.

Il faut se méfier des petits pieds , ils sont sujets à trop d'inconvénients. Les gros pieds rendent les chevaux pesans & peu laborieux , & les font souvent broncher : on doit craindre également les pieds larges , pour les mêmes raisons , outre qu'ils se déferrent trop souvent. Voilà les défauts qu'on peut examiner & connoître à l'égard des jambes de devant ; voyons ceux auxquels celles de derrière sont sujettes.

## DEFAUTS DES JAMBES

DE DERRIERE.

On voit quelquefois sur ces jambes des calus assez durs & élevez plus que le reste de la jambe, quelquefois de l'épaisseur d'un demi doigt, & quelquefois moins : il ne croît point de poil à ces endroits, qui re-gnent depuis le genou jusqu'ou le boulet prend naissance. On appelle ces calus des *queuë de rat*, par la ressemblance qu'il y a entr'elles & la partie de ce petit animal. Ce mal est à apprehender, sur tout pour les chevaux de carosses, & diminuë de leur prix.

Les poireaux sont dangereux, par l'écou-lement des humeurs mauvaises & puantes qui s'y jettent. Ces maux qui croissent sur le boulet & sur le paturon s'augmentent considerablement ; ils tracent comme les racines d'une plante, & gagnent insensible-ment la jambe. Ce défaut est aisé à remar-quer, & lorsqu'on s'en apperçoit, il faut laisser là le cheval.

On n'achetera point aussi de chevaux qui auront des fics. Cet inconvenient leur croît dans la fourchette & à coté ; ils res-semblent exterieurement à des poireaux, hormis qu'on n'y voit découler aucune mau-  
vaïse

vaïse humeur au commencement.

On trouve quelquefois qu'un cheval a un pied plus grand que les autres, c'est signe qu'il a été guéri de quelques fics qui y sont survenus, il peut être de service pendant un tems; mais cette tache doit diminuer de son prix.

Il y a des chevaux qui ont des fics par tout le corps, la place où ils sont est vive, & sujette à jeter une humeur puante, il en croît aussi au plat des jambes de derrière; & en quelque endroit que ces maux puissent venir, on peut dire, qu'ils rendent un cheval fort défectueux.

On peut acheter un cheval qui a les *mules traversières*, que bien des gens appellent *crevasses*, pourvu que les jambes ne soient pas enflées; ces mules naissent ordinairement autour du derrière du boulet, à l'endroit du pli.

Quand en levant le pied de derrière du cheval, & que tâtant dans le paturon, on trouve une humidité puante sous le poil, c'est une mauvaise marque: ce sont, disent les connoisseurs en chevaux, de malignes eaux, qui marquent le mauvais temperament du cheval, & qu'on peut néanmoins détourner: ce qui fait qu'on ne rebutte point un cheval pour cela, sur tout si le jarret est sec & le pli du paturon de même.

D

Comme les maux de jambes sont extrêmement dangereux pour les chevaux de carrosses & pour ceux de tirage, à cause qu'ils travaillent dans les villes où il y a de la boue qui est corrosive, il est bon, quand on les achete, de prendre garde s'ils n'en sont point atteints, & de les choisir avec des jambes peu garnies de poil.

On aura l'œil que ces jarrets soient secs, qu'il n'y ait ni veignons, ni variffes, qu'ils ne soient point gras ni enflés, ce sont des défauts d'où il en naît une infinité d'autres, & qui rendent en peu de tems les jambes d'un cheval ruinées.

Si les boulets sont enflés ou couronnés, s'il y a dessus quelque moleffe, & que cette moleffe tiende du nerf, le cheval est à rejeter, car il est incapable de rendre aucun service.

Les chevaux rampis sont des chevaux défectueux. Voyez à la table des termes de manège ce que cela signifie, ainsi que bien d'autres mots dont on s'est réservé de donner la définition en cet endroit. Les chevaux dont on parle peuvent s'acheter, parce qu'on remédie à ce défaut par la ferrure principalement lorsqu'ils sont jeunes.

On sçait que la principale chose qu'on doit pratiquer lorsqu'on examine un cheval, c'est de voir s'il ne boite point; & pour cela

on le fait marcher sur le pavé au pas & au trot en le tenant en main , & il est constant que la repercussion qui se fait des nerfs de la jambe par le moyen du pavé qui est un corps dur & solide , est le véritable secret pour ne point être trompé dans cet examen.

En quelque endroit qu'on puisse acheter un cheval ; soit en foire , soit dans un marché , ou ailleurs , il faut d'abord voir s'il est bien situé sur ses membres : s'il tourne la pince en dehors ou en dedans , ou qu'il avance les deux pieds de derrière sous le ventre , on peut dire qu'il se plante mal , & cela ne provient que d'une très-mauvaise cause : car ou le cheval est travaillé , ou ruiné tout-à-fait ; ainsi il est dangereux de s'en charger.

---

## CHAPITRE VI.

*Remarques sur plusieurs autres parties defectueuses des chevaux , pour s'en garantir lorsqu'on veut les acheter.*

**A** Prés avoir parlé des défauts qui surviennent aux jambes & aux pieds des chevaux , & avoir donné les moyens de les connoître , nous allons descendre dans le

détail de plusieurs autres , qui ne sont pas moins considerables , & dont la connoissance est du moins aussi essentielle , pour ne pas être trompé dans le choix qu'on fait d'un cheval.

Les chevaux jeunes & vieux ont quelquefois des glandes mauvaises sous la ganache : dans le premier âge , c'est un signe qu'ils n'ont pas jetté leur gourme , ou qu'ils l'ont jettée imparfaitement ; s'ils sont plus vieux , c'est une mauvaise marque , & qui peut empêcher qu'on ne les achete. Ces glandes ont leurs causes différentes , nous en parlerons plus au long dans le traité des maladies ; & pour bien connoître ce défaut , il faut passer la main entre les deux os de la ganache près du gosier ; & c'est là qu'on trouvera ces glandes , ou quelque dureté quelquefois qui est un indice d'un cheval qui n'est pas bien sain.

Il est de ces duretez qui sont fixes , & d'autres qui sont roulantes : les premières sont les plus dangereuses , quoique néanmoins elles soient guerissables quand elles ne proviennent que de morfondement ; mais si c'est de morve , on n'en répond pas ; & pour l'éprouver là dessus.

Serrez avec la main les nazeaux du cheval , tenez les lui long-tems de cette maniere sans qu'il puisse prendre haleine , lâchez-les

lui pour voir s'il reniflera comme s'il vouloit se moucher, & puis vous observerez s'il n'en découle point quelque humeur glaireuse; s'il n'en sort que très-peu, ce n'est pas là une affaire; mais s'il en fluë beaucoup de matiere vilaine, comme celle d'un abcez, on en augurera mal; & on laissera le cheval.

Les épaules grosses & charnuës ne conviennent point à un beau cheval qu'on monte, elles ne sont propres tout au plus que pour un cheval de tirage ou de carosse, afin de pouvoir donner plus aisément dans le trait sans se blesser.

Outre les défauts dont on a déjà parlé, il est encore nécessaire d'examiner la posture d'un cheval, & son allüre: on entend par la posture, lorsqu'il est bien ou mal planté. Nous avons dit quelque chose de la bonne attitude qui lui convenoit; voyons à present quelle est la mauvaise.

Un cheval mal situé sur ses membres, est celui dont les jambes sont écartées également en haut comme en bas, dont les genoux sont ferrez, & dont les pieds sont tournez en dedans ou en dehors; cette situation est aisée à remarquer quand le cheval est dans l'écurie, & ne peut provenir que d'une mauvaise cause.

Il en est de même, quand un cheval a les

jarrets ferrez , on l'appelle alors un *cheval crochu* : s'il a la jambe de derriere en avant sous le ventre , cela ne vaut rien non plus que lorsque le boulet paroît comme déboëté en dehors comme en dedans ; & c'est aussi une mauvaise situation quand il ne pose ses pieds que sur les pinces. Voilà les marques d'un cheval mal planté. Quand à son allûre , voici comme on peut en observer les circonstances.

On fait marcher un cheval pour voir s'il n'est point boiteux ; si sa démarche est dégingandée , s'il n'a pas le hauffer ou le lever de la jambe bon , & que le soutien & l'apui en paroissent mauvais , le cheval n'est point estimé. Voyez la distinction de ces termes dans le dictionnaire fait exprés.

C'est une allûre dangereuse pour un cheval , & pour celui qui le monte, lorsqu'il croise les jambes en marchant , parce qu'il est non seulement sujet à se heurter , mais encore à tomber en courant.

Un cheval qui a le pas pesant , peu assuré , lent & incommode quand on est dessus , doit être regardé indifferemment.

Pour bien marcher , il faut qu'il soit leger à la main , qu'il prenne plaisir à mâcher son mors , qu'il tienne sa tête haute & fasse mouvoir son épaule , & enfin que son pas soit tride.

Il est vrai que dans un cheval destiné au trait on ne peut pas souhaiter tous ces avantages ; car il peut être lourd à la main , avoir le pas mal assuré & lent , & très-incommode pour être monté , & ne pas laisser pour cela que d'être bon cheval pour tirer. Il suffit qu'il ait de la vigueur & de la force pour cet usage : une situation si belle ne lui est pas tout-à-fait si nécessaire.

On n'estime point un cheval qui a les hanches trop longues , quoiqu'il aille bien le pas ; parce que le devant se ruine facilement , ne pouvant pas résister au derrière qui pousse avec trop de force. On n'y prend pas garde de si près à un cheval de carosse ou de trait , où l'on ne cherche pas absolument des hanches qui plient , comme il seroit à souhaiter qu'on trouvât dans les chevaux de monture.

Ayant bien considéré l'allure d'un cheval qu'on veut acheter , on en examinera le corps pour voir s'il l'a bon , & s'il n'en manque point , ainsi que de flanc , c'est-à-dire , si la dernière côte est fort éloignée de l'os de la hanche. Il est vrai , que quoiqu'on s'aperçoive de cette dernière marque , le cheval a toujours assez de corps ; mais il est bon de sçavoir qu'il le perd dans le travail.

Les côtes trop ferrées d'un cheval marquent qu'il manque de flanc & lui retreussent le corps. C'est aussi en lui un défaut qui ne lui laisse point l'haleine libre, & qui le rend sujet à la toux.

Les chevaux serrez des côtes sont fort difficiles à serrer, peu laborieux & sujets à avoir un ventre de vache; parce que cette partie du corps ne pouvant contenir dans les côtes, est obligée de tomber en bas; ce qui frappe désagréablement les yeux dans un cheval de selle; & on dit ordinairement qu'un tel cheval a trop de boyau. On n'y prend pas garde de si près à un cheval de harnois.

On dit aussi qu'il est étroit de boyau, qui est un défaut contraire au premier. S'il lui vient de maigreur ou de trop de fatigue, ce n'est pas une affaire; ce n'est qu'un cheval éflaqué, qu'on peut rétablir par le repos, la bonne nourriture & les rafraîchissemens qu'on juge convenir à son temperament.

On n'estime point pour le carosse ni pour le trait un cheval qui est serré de flanc; car il faut qu'il mange beaucoup pour résister longtemps au travail; ce qu'il ne pourroit pas faire sans comprimer les parties qui servent à la respiration; qu'il n'auroit plus aussi libre qu'il doit l'avoir pour lors.

Lorsqu'on veut acheter un cheval & qu'on remarque qu'il est étroit de boyau, on ne s'en dégoutera pas d'abord. Il faut l'examiner de près, & voir si ce défaut ne provient point de quelques maux dont les jarrets seroient atteints, comme des éparvins, des jardons, ou des capelets. Si cela est, & que ces maux soient guerissables, on ne s'en étonnera pas, d'autant qu'on ne voit point de chevaux qui aient un de ces trois défauts, qui ne soient étroits de boyau; la douleur qu'ils en ressentent en est la cause. Il est vrai qu'ils ne sont pas de fatigue, ni à la selle, au carosse, ni au trait, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement guéris.

Si les maux, au contraire, qui sont sur les jarrets des chevaux, sont incurables, c'est perdre son argent que d'en acheter; car ces chevaux, quelque dépense qu'on puisse faire après eux, ne sont jamais propres à rien.

Un flanc trop avallé est aussi un défaut dans un cheval; c'est un acheminement à la pousse, si le cheval est déjà un peu âgé.

Celui qui observe un cheval pour en connoître tous les défauts, doit bien prendre garde lorsqu'il respire, s'il ne tire point à soi la peau du ventre au défaut

des côtes, ou pour parler en terme de Maquignon, *s'il ne fait point la corne*. C'est un présage d'un flanc alteré, ou de quelque autre facheux inconvenient qui doit bien-tôt arriver au cheval : ce n'est pas que cette corde ne paroisse aussi sur des chevaux poussez outre mesure, ou fatiguez de quelques grands voyages ; en ce cas on peut les rétablir.

Un cheval poussif est absolument à rejeter. On connoit ce mal lorsque le flanc lui redouble, & qu'ayant respiré & tiré son flanc à lui, il se relâche tout-à-coup.

La pousse se remarque encore quand le cheval tire son haleine à lui, & que le mouvement paroît au haut des côtes, & pour peu qu'on veuille y faire attention. On le reconnoît encore mieux quand le flanc du cheval lui bat au dessus de l'épine du dos.

On ne fait attention à la pousse qu'à l'égard des vieux chevaux : les jeunes le sont rarement, c'est à dire devant six ans ; & si vous en voulez éprouver là-dessus, prenez leur le gosier, ferrez leur près de la ganache, & le faites touffer : si la toux est sèche, elle ne vaut rien. Si avec cette mauvaise qualité elle se retire souvent, c'est encore pis ; mais si elle est pleine & qu'elle semble n'être causée que par quelque humeur qui lui picote le poumon, on ne doit point

s'en allarmer. Si le cheval pete en touffant, c'est presque toujours une marque de la pousse.

Le meilleur tems pour s'asseurer d'un cheval contre la pousse, est lorsqu'il est à l'écurie, qu'il ne fait aucun exercice violent, après qu'il a bû, ou en mangeant l'avoine. Il n'y a personne alors, pour peu qu'il soit connoisseur en chevaux, qui ne découvre cette maladie.

Comme un cheval peut être guéri de la courbature, on ne le rebutera pas tout-à-fait; mais cet inconvenient doit le diminuer de prix. On connoît ce mal aux chevaux, presque de la même maniere qu'on fait la pousse & qu'elle arrive aux jeunes comme aux vieux.

Les chevaux soufleurs ne seront pas tout-à-fait rejettez; il n'y a que le prix médiocre qui pourra les faire acheter. On distingue un cheval soufleur d'un qui est pouffif, en ce que le premier n'a point le flanc agité: on le connoît pour soufleur, si en le galopant ou trotant peu de tems, il soufle jusqu'à faire peur: ce soufle se passe quand il se repose & est naturel. Il y a des chevaux soufleurs qui gromelent en galopant, il ne faut pas croire que ce soit un préjugé de la pousse, mais un effet qui bouche seulement les conduits de la respiration.

Il y a des gens qui ne s'en veulent point charger du tout, à cause des suites facheuses qu'ils en apprehendent. Le trait fatigue terriblement ces chevaux.

Les chevaux de trait sont sujets à tromper là-dessus, si on ne commence par les faire tirer, d'autant qu'il y en a qui à la montre trottent bien, & ne soufflent point après, mais qui lorsqu'on les a fait tirer un peu, chifflent extrêmement.

Et une remarque qui est bonne à faire ici pour un tel cheval, est qu'il est bon tireur lorsqu'il baisse les hanches en tirant, & qu'il leve l'encolure & la tête; au lieu que quand il leve les hanches & baisse la tête, c'est mauvais signe. On doit observer la même chose à l'égard des chevaux de carosse.

On ne peut trop encore examiner la bouche d'un cheval, sur tout lorsqu'on le destine pour monter; parce qu'un cheval qui a mauvaise bouche, ou qui n'en a point du tout, est souvent sujet à jouer quelque mauvais tour à son cavalier. Nous avons dit ce que c'étoit qu'une bonne bouche, voyons comment on connoît qu'elle est mauvaise.

Si vous voulez bien examiner un cheval sur cet article, mettez-lui le doigt dans la bouche, appuyez-lui fortement sur la bar-

re, & s'il vous paroît que cela ne lui fasse aucune douleur, c'est une marque qu'il a la bouche dure.

Si le cheval a des barres hautes, rompuës ou blessées, on peut douter qu'il ait bonne bouche; & qu'il l'a mauvaise, quand la barbe même est blessée. Car c'est une marque qu'il a eu la bouche trop ferme & peu sensible.

On connoît parfaitement bien si un cheval a mauvaise bouche, lorsque le faisant partir de la main & arrêter, on sent qu'il begaye, c'est-à-dire, qu'il leve le nez, qu'il branle la tête & secouë la bride.

Le manque de bonne bouche aux chevaux leur vient quelquefois pour l'avoir trop petite, ne pouvant souffrir à cause de cela, que le mors porte à l'endroit du palais, ou pour avoir les levres grosses & repliées sur les dents, ou bien parceque les barres ne sont pas assez sensibles, ou que la barbe est trop basse & empêche que la gourmette ne joigne pas bien. L'instabilité de la langue, qui fuit la sujettion du mors, peut encore en être cause, ainsi que la trop grande ardeur du cheval, qui n'écoutant pas ce qu'on lui demande, veut aller étourdiment où sa fougue l'entraîne.

Quand on voit un cheval qui saigne à la bouche, qui l'a écorchée ou blessée, c'est

mauvais signe, parce qu'un tel cheval n'est point sensible, & par conséquent incapable de faire un bon arrêt.

Ce défaut de bouche est considérable dans tous les chevaux, soit de selle, de carosse ou de tirage, & principalement dans les deux premiers emplois; car combien en voit-on arriver d'accidens. Il est vrai que cela n'est pas si dangereux au charroi; car on ne risque que de perdre la marchandise qu'ils traînent, qui est toujours beaucoup; au lieu qu'un cheval de selle ou de carosse, regardent les personnes mêmes & l'équipage qu'ils conduisent.

---

## CHAPITRE VII.

*Breve récapitulation des bonnes ou mauvaises qualitez d'un cheval, pour en concevoir tout d'un coup une juste idée, avec quelques autres remarques nécessaires.*

**Q**Uoiqu'on ait déjà dit quelque chose des bonnes ou mauvaises qualitez d'un cheval, on ne laissera pas de faire ici comme une récapitulation des matieres dont on a parlé; puisqu'il est vrai de dire, qu'on ne sçauroit trop repeter des instructions qui ne s'apprennent que très-diffici-

lement par la lecture, & qui sont presque toujours imparfaites, si elles ne sont accompagnées d'une longue expérience.

On se souviendra donc que les têtes charnues & grosses ne sont point estimées; il faut qu'elles soient seches & nerveuses. Les grosses têtes néanmoins ne seront point rejetées dans un cheval de trait, pourvû qu'elles ne soient point chargées de chair.

On ne fait point de cas d'un cheval qui a les oreilles grandes & pendantes, les nezaux étroits & abaissés, les yeux petits & enfoncés, le cou gros & long avec un peu de crin, la poitrine étroite & les épaules abatuës, les côtes maigres, les flancs serrez, les jambes tortuës, les genoux durs & l'ongle bas & délié.

Les Allemans disent que le bon cheval doit avoir plusieurs parties semblables à divers animaux; qu'il doit tenir trois choses du loup, sçavoir, le bon apétit, les yeux luisans & le coup fort; trois du renard, la queue longue, les oreilles courtes & le bon pas; & trois de la femme, sçavoir, la criniere longue, la poitrine ouverte & l'encolure superbe.

On tire un bon augure d'un cheval qui bat la terre de son pied. Quand tous les membres semblent lui trembler en hennissant, ou lorsqu'il renifle, c'est marque d'un bon

temperament & qu'il est gai.

On rebutera les chevaux sujets à mordre & ceux qui tirent du derriere ; car c'est signe qu'ils sont foibles. On ne se chargera point de ceux qui sont ombra-geux, & qui s'épouvantent de la moindre chose. Les chevaux durs à l'éperon sont très-incommodes. Ceux qui n'ont point de bouche sont dangereux, parce qu'il n'y a point d'assurance pour ceux qui les montent.

Il est nécessaire qu'un cheval ait bon pied & bon œil ; quand il remuë continuellement la queue haut & bas, c'est mauvais signe ; s'il jette toujours l'oreille en arriere, c'est une marque de surdité ; & d'une difficulté de respirer, lorsqu'il a l'extremité du nez pendante.

Les bonnes qualitez d'un cheval sont d'être prompt à l'arrêt & à obéir à ce qu'on lui demande ; on prendra garde s'il n'est pas difficile à monter, ce défaut est quelquefois dangereux ; s'il n'est point rétif, mal-aisé à étriller ; ce n'est pas qu'un homme qui sçait ce que c'est que de pincer un cheval, n'en vienne toujours bien à bout. Cette répugnance n'est point un grand défaut, puisque nous voyons la plupart de tous les bons chevaux être fort sensibles à l'étrille ; & à parler serieusement, cette

cette précaution n'est bonne à prendre que pour des gens qui crignent d'aborder un cheval qui fait le moindre mouvement extraordinaire.

Les chevaux difficiles à ferrer, sont quelquefois dangereux pour ceux qui les gouvernent; ce n'est pas cela pourtant qui doit empêcher de les acheter. Les meilleurs sont presque tous cette difficulté. Cependant si on veut s'en méfier comme d'un défaut, on prendra un bâton avec lequel on leur touchera le pied, & s'ils les levent c'est bon signe; sinon on ne pourra les ferrer qu'avec peine. Mais encore un coup, qu'on ne se rebute point d'un tel cheval, les Maréchaux sçavent bien le réduire à la raison.

On prendra garde qu'un cheval reçoive facilement la bride quand on veut la lui mettre: s'il n'est point vicieux quand on l'approche, pesant à marcher, cela ne vaut rien; parce que cette pesanteur le rend ordinairement sujet à broncher. S'il n'a que ce défaut, pour le trait ce n'est pas une affaire.

Il faut faire attention au train de derrière: s'il est foible, c'est marque qu'il n'est pas de longue fatigue ni pour les voyages, ni pour le trait. Une remarque qu'on en fait, c'est lorsqu'au commencement du galop il serre la croupe, comme s'il vouloit ramasser ses forces; puis on voit qu'il se

E

relâche incontinent ; au lieu que lorsqu'il a le train de derrière ferme , il reste toujours en même état.

Il est bon qu'un cheval marche commodément ; & pour le connoître , il faut voir s'il est uni . c'est-à-dire , si le train de devant & celui de derrière ne sont qu'un en marchant & ne font qu'un même mouvement. S'il se berce , ce qu'on reconnoît lorsqu'il trote, cela ne vaut rien : c'est une marque qu'il n'a pas grands reins. Un cheval qui va commodément ne doit point encore fatiguer son cavalier : cela se remarque quand il chemine , sans que l'homme qui le monte , soit le moins ébranlé.

Cette allûre, très-commode à la vérité, ne convient absolument qu'aux chevaux de selle , parce qu'un cheval de carosse ou de harnois , ne laisse pas que d'être bon sans cette qualité.

Il est à propos aussi , quand on fait choix d'un cheval , d'examiner comme il mange : ceux qui sont lents à manger, travaillent lentement. Si les excremens qu'il jettent sont loitables , c'est bon signe ; autrement ce seroit une marque qu'il seroit malade , ou qu'il auroit de la disposition à le devenir bientôt.

La vigueur est essentielle à un cheval à quelque usage qu'on puisse le mettre ; & pour

connoître qu'un cheval de selle est vigoureux, on le mene en une place, on le monte; & lorsqu'il est arrêté, on approche les éperons au poil seulement: si le cheval se tremouffe, c'est marque qu'il a l'éperon fin; sinon, on lui appuye vertement les deux talons, & l'on tient la main, le contraignant de ne bouger d'une place; si le cheval tâche à partir de la main en battant du pied, sans tendre le nez & mâchant son mors, c'est une marque qu'il est vigoureux.

Il n'y a pas de trompeurs plus rusez que les Marchands de chevaux, ils savent si bien colorer leurs défauts, qu'il est difficile de s'en parer, si on n'est fort versé en cet art. Voici quelques-unes de leurs tromperies, qu'on tâchera de découvrir le plus qu'on pourra.

Si un cheval a les oreilles longues, il les lui coupent, pour les rendre petites & de la forme qu'on a dit qu'elles doivent être. S'il est de longue taille, ils lui approprient une selle qui lui cache ce défaut. S'il est en selle, ils lui mettent une selle haute de siege, & quand il a la corne mauvaise, ils y appliquent divers ingrediens & le ferment de manière qu'ils déguisent la fraude. Lorsqu'il a du poil d'une couleur de mauvais présage, ils le peignent autrement: mais cette tromperie se découvre aisément par le moyen de

celle du poil qui lui est naturel : cela ne frapé que trop pour s'en laisser imposer.

20 Si le cheval est ombrageux , ils le harcèlent sans cesse de la main , de la voix & des jambes , lorsqu'il est prêt d'aborder quelque chose qui peut lui faire peur , ou qu'ils croient lui devoir faire ombrage. S'il est fort en bouche , & avant que de le mettre en carrière , ces Maquignons ont au bout un homme attiré , qui de la main & de la voix lui fait signe de partir , & le cheval s'arrête. S'il a la bouche dure & seche , ils lui donnent un mors rude , frotté de quelques ingrediens pour le faire écumer ; & pour qu'on ne s'apperçoive point qu'il appuie sur son mors , & que le cheval paroisse léger à la main , ils lui mettent une petite chaînette dans les levres , qui est attachée à la bride & à la gourmette avec tant d'adresse , qu'à peine peut-on s'en appercevoir , si on n'y regarde de près.

30 Si le cheval n'a pas les conduits de la respiration libres , ils lui fendent les nazeaux : ce n'est pas qu'il faille rebuter celui qui les a tels , ce n'est point un défaut. Les chevaux d'Espagne les ont ainsi. Et tant s'en faut qu'on doive mépriser les chevaux qui ont les nazeaux fendus , qu'au contraire cette operation empêche les chevaux de hennir , ce qui les rend propres pour les

partis à la guerre. Les nazeaux fendus leur donnent encore beaucoup de facilité à respirer, ce qui est merveilleux pour ceux qui sont obligez de faire de longues courses. Ainsi les parties incisées ne sont pas toujours une marque de pousse : il y a d'autres voies, comme nous l'avons dit, par lesquelles on peut découvrir cette maladie.

Quand un cheval est dur à l'éperon, les Maquignons le tourmentent à force de coups & de menaces, & lui frottent souvent le flanc de sel & de vinaigre.

Ces Marchands de foi fort douteuse, ont coutume de faire prendre à leurs chevaux certaines habitudes qu'ils appellent *montré*, où ces animaux font merveille ; mais ôtez-les de là, ce n'est plus chose qui vaille : c'est pourquoi il est bon de les monter hors de cet endroit, où souvent on ne les connoît plus. Puisque nous voici sur l'article de monter un cheval qu'on veut éprouver, voyons ce qu'on y doit alors considérer.

Celui qui veut monter un cheval pour l'éprouver, doit le prendre au sortir de l'écurie, monter dessus, ne le point menacer ni des jambes ni de la gaule, lui donner quatre doigts de bride plus qu'il ne lui faut, le laisser aller le pas à son gré & l'abandonner sur sa foi, tête baissée s'il veut, & le laisser marcher ainsi pendant un quart-d'heure. Toute

cette negligence bien-tôt démontrera une partie de ses défauts ; car s'il est sujet à broncher , cela lui arrivera plus d'une fois , jusqu'à peut-être à donner du nez en terre.

S'il pese à la main , il portera fortement sur la bride ; & s'il est paresseux , on le verra ralentir sa marche petit-à-petit & s'arrêter. C'est pour lors qu'il faut le reveiller des jambes & des bras à force de les agiter ; & par ce moyen on connoîtra aisément ce qu'est un cheval sous un homme.

Cette paresse ne convient point aussi aux chevaux de carosse , ni de tirage , qui se rebutent sous le harnois & reculent même au lieu d'avancer pour peu qu'ils sentent que le fardeau qu'ils traînent , leur résiste.

Les chevaux d'amble , pour être estimez , doivent aller de cadence égale , sans secotier la croupe. Ce dernier mouvement est pour eux une allûre fort désagréable.

Ceux qui marchent avec des hanches roides , incommodes fort leur homme : & on remarque ce défaut ; lorsqu'en marchant ils ne les plient point. Ce sont des chevaux ruinez & dont on ne se chargera point que pour les harnois ; encore les faut-il avoir à bon marché.

On sçaura pour maxime qu'un cheval qui est sur ses hanches , a toujours bonne grace. Un Aubin n'y vaut rien tout-à-fait ,

parce qu'il ne peut durer long-tems : il a d'abord trop d'ardeur , & c'est ce qui le perd.

Les chevaux qui aubinent , ne sont point propres du tout pour le carosse ni pour le trait. Ils ne peuvent tout au plus servir que pour des messageries ; encore se ruinent-ils bien tôt.

Le trot est un pas qui n'est bon encore que pour incommoder un cavalier : on le passe à un cheval de carosse ou de trait , qui ne laisse pas de bien tirer pour cela.

Nous avons déjà dit quelque chose de la maniere de manger à l'égard des chevaux ; mais comme ce qu'on en a touché a été fort succinct , voici des connoissances là-dessus qui feront plaisir de sçavoir.

C'est une bonne marque pour un cheval qui mange bien , c'est-à-dire , qui mange avec avidité son avoine , sans discontinuer , ni lever le nez de dessus. Les grands travailleurs sont ordinairement grands mangeurs.

Si au contraire le cheval en mangeant son avoine , leve la tête hors la mangeoire , la répand , & s'agite ainsi souvent , en regardant derrière lui , & qu'il quitte son avoine pour manger du foin , c'est une marque qu'il ne mange pas bien.

Ce n'est pas assez qu'un cheval mange bien son avoine , il faut encore qu'il man-

ge bien son foin ; c'est principalement par rapport à cette nourriture qu'il prend, qu'on connoît s'il est d'un bon temperament ; parce que l'avoine étant un grain, auquel les chevaux se portent d'inclination, & qu'ils mangent sans être beaucoup affamés, il n'est pas si surprenant de voir qu'ils devorent, pour ainsi dire, le premier, lorsqu'ils ne prennent l'autre que pour rassasier leur faim.

III Quelquefois les chevaux empâtez ne mangent pas si bien que les autres, on ne s'en étonnera pas ; parce que la forte nourriture dont ils sont entretenus, donne moins de prise sur leur estomach à la chaleur naturelle, & par conséquent les excite moins à manger.

IV Le tic est un grand défaut pour un cheval : il faut bien se donner de garde de l'acheter. Cette maladie se manifeste de plusieurs manières ; & les signes sont, quand le cheval retort la tête, & qu'il dresse les oreilles, que les yeux lui tournent, qu'il tient la bouche serrée, la queue étendue, qu'il a les flancs abattus, qu'il appuie les dents sur la mangeoire, & qu'il la ronge en étendant le cou.

On connoît encore qu'un cheval est tiqueur, quand il a les dents de dessus ou de dessous usées à force, comme on vient de

dire, de mordre la mangeoire, en rotant comme du gosier. Ce n'est pas qu'il n'y ait des chevaux, qui ne tiquant que très peu, ne puissent rendre de bons services. On pourra se charger de ceux-là, il n'y a que le prix qui doit en être modique.

Les chevaux pour tirer, doivent être hauts du devant, larges de poitrine : il faut qu'ils aient le cou gros, les nazeaux ouverts ; le garot proportionné, le ventre élevé & l'échine droite.

On a, ce semble, assez établi de connoissances des bonnes ou mauvaises qualités d'un cheval, pour faire en sorte que ceux qui les achètent, n'y soient point trompez. Ces connoissances à la vérité sont un peu étendues, & l'on est persuadé que ce n'est pas d'une seule lecture qu'on les sçaura à fonds ; & l'on dit bien plus même, que sans une étude particulière & une longue expérience, on n'en peut avoir que de légers teintures. La connoissance parfaite des chevaux est une science toujours sterile : si on ne la pratique, c'est une théorie qui n'a que des paroles à débiter. Car présentez un cheval à un homme peu versé dans cet art, pour en connoître les bontez ou les défauts, il se trouvera fort embarrassé avec toute sa lecture ; au lieu qu'un autre qui aura expérimenté avec application ce qu'il aura puisé

dans les livres, décidera à la veüe d'œil de tout ce qui fera d'un cheval ; & c'est ainsi qu'on devient un habile connoisseur sur telle matiere.

---

## CHAPITRE VIII.

*Des differens poils des Chevaux , avec les jugemens qu'on en peut porter.*

**U**N ancien Philosophe dit , que le poil aux animaux n'est autre chose qu'une superfluité qui s'engendre de l'aliment qui s'est corrompu ; & que c'est pour cette raison, que ceux qui sont bien nourris & auxquels il ne manque rien , ont le poil bien plus épais & bien plus long , que ceux qui n'ont qu'une médiocre nourriture.

Que leur variété est causée par les différentes transfigurations des parties qui concourent à le former : que c'est à la peau qu'ils ont leur origine : que si cette peau est épaisse , elle produit du gros poil & en petite quantité ; que si au contraire elle est délicate , les poils en sont fins & épais.

Ce même Auteur dit que le poil rude , court , serré & luisant , est une marque du bon temperament d'un cheval ; que c'est signe qu'il est fort , agile & courageux ;

mais que lorsque le poil est rare, on peut juger d'un cheval qu'il est paresseux, lent, méchant travailleur, & d'une complexion très-foible.

Ce raisonnement a quelque apparence de vérité, & même il se prouve assez souvent & se prouveroit encore davantage, si l'on y faisoit attention. Telle est la pensée de ce Philosophe; & comme elle peut avoir ici son utilité, on n'a pas cru devoir la passer sous silence.

Il y a par rapport aux chevaux trois sortes de poils qu'on appelle simples, sçavoir, le blanc, le noir, & le bay, parce que ces poils ne sont mêlez d'aucun autre. Les composez sont en plus grand nombre, & on les nomme ainsi à cause de leur mélange avec les premiers: voici leurs noms. Le poil gris qui est de plusieurs sortes, le gris risoné, charboné, le pomelé, l'argenté, le gris sale & le gris brun, & les chevaux pies.

Il y a le poil roüan de plusieurs façons aussi, le roüan vineux, & le caveffe.

Nous avons encore le poil d'étourneau, l'auber & le bay de plusieurs couleurs, sçavoir, les bais clairs, les bais dorez & le bay brun.

L'alefan a ses varietez aussi qui sont l'alexan poil de vache, l'alexan clair, l'alexan ordinaire, & l'alexan brulé.

Nous avons encore des chevaux sous d'au-

tres poils, le *cheval rubican*, le *poil de souris*, le *louvet*, le *tigre* & le *cheval porcelaine*; voilà tous les poils sous lesquels on peut connoître les chevaux; mais comme il y en a beaucoup qui demandent explication pour être connus, & qu'il y en a qui sont plus avantageux l'un que l'autre aux chevaux, par rapport au temperament dont ils sont, & selon les experiences fréquentes qu'on en fait tous les jours: il est bon de reprendre chaque poil en particulier, & de dire tout ce qui en est.

Les Astrologues ont prétendu que les astres avoient un empire absolu sur les chevaux, & que la couleur de leur poil dépendoit de la planète sous laquelle ils naissoient, comme par exemple, que le poil blanc étoit attribué à Jupiter, ainsi des autres: mais comme ces pensées ne sont que de pures chimeres produites par des cerveaux creux & blessez, nous ne nous y arrêterons point. Passons donc à d'autres choses qui meritent mieux nôtre attention, & voyons ce que sont tous ces divers poils dont nous avons parlé, & ce qu'ils contribuent de bon ou de mauvais à un cheval.

Le *poil blanc* est de deux sortes, le *pâle*, & le *luisant*: celui-ci est plus estimé que le premier; & l'on tient même qu'ils ne sont point sujets à être malades, qu'ils sont do-

éiles, affurez, sensibles à l'éperon; mais qu'ils ont le pied fort tendre: ce qui fait qu'ils ne vont pas si bien que les autres dans les lieux pierreux.

D'autres disent que le cheval blanc étant naturellement pituiteux & flegmatique, est pour l'ordinaire paresseux & mou. Ce n'est pas qu'on n'en voie quelquefois de très-vifs & de très-propres aux usages auxquels on les emploie.

Le poil blanc mêlé de noir est une bonne marque, ces chevaux vivent long-tems, ils sont forts & vigoureux.

Le *poil gris*, proprement parlant, est un poil mêlé de blanc & de noir, plus ou moins fort l'un que l'autre, ce qui en fait la diversité.

Nous appellons *gris sale* celui où le poil noir domine presque entièrement sur le blanc, & *gris brun* où ce premier poil y paroît en plus petite quantité: ces chevaux sont ordinairement bons.

Le *gris sanguin*, ou *gris rouge*, c'est la même chose, est celui où il y a du poil rouge, mêlé, tous ces chevaux sont forts, difficiles quelquefois à l'embouchure; & lorsqu'il s'en trouve qui ont bonne bouche, ils sont fort estimez.

Les chevaux *gris argentez* sont beaux chevaux à la montre, mais peu laborieux; le

gris en est vif , & frappe agreablement la veüe.

Les *gris mouchetex* ont par tout le corps des petites marques noires , larges comme des mouches & approchent en figure à ces petits insectes volans ; ce qui leur a acquis ce nom. Tels chevaux , quand ils tiennent ce poil de pere & mere , sont très-bons chevaux , robustes , faciles à instruire , adroits , dociles , & de longue vie ; c'est ce qu'il est mal aisé de sçavoir , mais qu'on connoît quand ce poil est serré , & que les taches en sont belles. Le *gris pomelé* est aussi fort estimé , & assez connu de tout le monde , pour ne point demander une plus longue définition.

On appelle *gris charbonné* , le cheval qui parmi les poils blancs , a de grandes marques noires éparfes çà & là : ce cheval est fort beau pour la montre , & merveilleux pour l'usage auquel on veut l'employer. On voit de fort beaux chevaux de carosse d'un gris charbonné ; le trait est où ils paroissent moins , les *risonnez* ne sont que la même chose.

On entend par *Chevaux aubers* , ceux dont le poil approche en couleur de la fleur de pêcher. On estime fort ceux qui ont une étoile au front , & sur lesquels la diversité des couleurs est proportionnée ; ce poil

doit être luisant ; autrement il y en a qui disent que ces chevaux sont peureux , malins & rêtifs.

Le poil de souris , est une marque d'un cheval mélancolique , paresseux , & d'une complexion foible , si ce poil n'est luisant & serré ; les plus estimez de ces chevaux sont ceux qui ont des poils noirs mêlez de blancs.

Pour le poil d'étourneau , c'est un gris brun , ou un blanc mêlé de noir : on appelle ainsi les chevaux par la ressemblance qu'il y a entre le poil & le plumage de cet oiseau ; ils sont pour l'ordinaire très-bons chevaux , mais leur courage se rallentit beaucoup quand ils vieillissent. Ils deviennent paresseux & de peu de valeur , & l'on s'apperçoit de ces défauts à mesure que la couleur de leur poil se passe.

L'étourneau mêlé n'est pas si estimé ; c'est-à-dire celui qui a le poil d'une couleur jaunâtre.

Le poil noir marque la force & la vigueur d'un cheval en quelque partie que ce puisse être ; il y en a de deux sortes , le noir more & le mal teint : le premier est beau. Les Espagnols disent, *Morsilloitto*, & *sin sen-  
nal muchos lo quieren y poros lo han* : on appelle aussi un cheval sous ce poil un cheval zain. Lorsqu'un cheval noir a des rousseurs aux flancs & à la tête , c'est marque qu'il est

fort colere & impetueux ; il est bon qu'il y ait quelque peu de blanc aux parties superieures & sous le ventre.

Il y en a qui veulent que les chevaux noirs pour être bons , soient marquez au front ou aux parties de derriere , ou bien au tronc de la queue ; & qu'ils aient le poil luisant.

Le cheval *noir mal teint* est sujet à être vicieux , sur tout quand il a le flanc , le tour des yeux & le nez rouge ; & très-courageux , quand sa tête , ses crins , sa queue & ses jambes sont noires , & tout le reste du corps d'un gris obscur ; parce , disent quelques Auteurs , que le mélange des poils ainsi ordonnez , procede d'un temperament fort réglé.

Quant au *poil rubican* , c'est la marque d'un cheval plein d'ardeur ; & on le nomme ainsi lorsqu'il est noir , ou a lefan , mélé de poil blanc semé çà & là. Si ce cheval a quelques marques blanches aux parties de derriere & du devant , il est pour l'ordinaire peu vigoureux.

Le *bay* est très estimé , & on entend par ce mot , un cheval dont le poil est de la couleur d'une chataigne plus ou moins claire : on dit qu'il est d'un naturel doux quoique vif , bon mangeur , & marche avec très-bonne grace. Il y a plusieurs sortes de bays, le *bays brun*. Ce cheval tient plus de l'aduste que le precedent ,

ident & par conséquent plus colere ; on remarque son feu au flanc & au bout du nez par de petits poils roux qui y croissent ; quelques auteurs en font grand cas , ils disent que ce cheval est léger , hardi , vite ; peu obéissant quelquefois ; & que plus il s'échauffe au travail , plus il devient furieux , c'est-à-dire plus il a d'ardeur à travailler.

Il y a le *bay clair* qu'on tient ne pas être si vigoureux ; à cause des poils blancs qui y régnent en plus grande quantité. Le *bay doré* est encore un bon cheval , ainsi que le *bay miroité* , ou *à miroir* , comme on dit , & généralement parlant tous les chevaux *bays* ont l'éperon fin.

A l'égard des *alezans* , on en voit de plusieurs façons , sçavoir l'*alezan clair* , que d'autres appellent *alezan blond & doré* : ces chevaux sont mous au travail , & ne rendent point de bons services. L'*alezan brun* , ou *alezan brulé* est très-estimé , bon pour la fatigue , & très-courageux : les Espagnols en font beaucoup de cas , c'est pourquoi ils ont parmi eux ce proverbe , *Alazan tostado antes muerto que conzado*. Tel cheval doit avoir les extrémités & les crins noirs : & qui dit naturellement parlant , un cheval *alezan* , est celui qui tire sur le roux. Presque tous les *alezans* , hors ceux qui ont les flancs lavés & les extré-

mittez blanches, sont sensibles à l'éperon. Ces extrémités s'entendent du crin, des jambes & de la queue qui doivent être noirs.

Le *cheval loup* ou qui a le poil de loup, est toujours bon travailleur. Il y en a qui approchent du bay clair, ils ont ordinairement l'échine noire, & quelquefois les extrémités noires; d'autres les ont blanches, ceux-ci ne valent pas les premiers: les meilleurs sont ceux qui ont la raye au long du dos.

Le *poil de cerf*, autrement dit, *poil fauve*, est fort vite, & de grande haleine, s'il a les extrémités noires.

Les *chevaux rouans* sont ceux qui ont du poil gris ou blanc semé fort épais, & presque dominant sur un poil bay alezan ou noir; quand ce poil domine sur un alezan chargé, on l'appelle *rouan vineux*. Il y a encore le *rouan cavasse de more*, ou *cap de more*, comme quelques uns disent, ce mot vient de l'Espagnol *c. beça*, qui signifie tête, parce que tel cheval a la tête noire.

Nous avons le *cheval pie*, qui a des marques de poil blanc sur un autre poil; il y a des *pies bays* des *pies alexans*, & des *pies noirs*, qui sont les plus ordinaires: on les appelle *pies*, parce qu'ils sont ordinairement blancs & noirs comme une *pie*: les chevaux pies

sont assez bons ; mais les meilleurs d'entre eux sont ceux sur lesquels on voit le moins de poils blancs.

On dit aussi un *cheval tigre* , parce qu'il est marqueté comme un tigre : plus les marques noires y abondent , meilleur il est.

Le *fabelle* est celui qui a des marques blanches & jaunes : moins le jaune est clair , plus on l'estime.

On voit aussi des *chevaux porcelaines* , parce qu'en effet leur poil marqueté représente assez bien de la porcelaine ; ces chevaux ne sont point communs , ils sont beaux , superbes , bien allans , propres pour les jours de pompes , & dignes des Princes.

Les *poils souris* sont de plusieurs sortes : les uns ont les jambes & les jarrets pleins de rayes , les autres en ont sur le dos ; on en voit quelques-uns qui ont la queue & les crins noirs , d'autres qui ne l'ont pas , d'autres les ont clairs ou obscurs , & les meilleurs de tous sont ceux qui ont les extrémités noires ; on les appelle *chevaux poil de souris* , parce qu'ils approchent en couleur à la peau de ce petit animal.

Il est constant que tous les poils differens dont on vient de parler , ne proviennent que d'un mélange qui se fait de divers poils , qui croissent naturellement sur les chevaux , & qui n'ont pris leurs noms que par rap-

port aux couleurs qui dominent le plus ; & selon qu'il a plû aux hommes de les leur imposer, d'autant que la plûpart des noms ne sont qu'arbitraires.

Quelques auteurs en matiere de chevaux, ont fait une phisique à leur mode pour en raisonner à fonds, & sur tout en ce qui regarde la variété des poils dont ils sont couverts.

Ils disent pour appuier leurs raisonnemens, que les chevaux sont composez des quatre élémens, sçavoir, de l'air, du feu, de l'eau, & de la terre ; que c'est du premier que la bile se forme, la pituite du second, le flegme du troisième, & la mélancolie du dernier, & que de ce tempérament-ci provient le poil noir, que la bile produit l'alefan, le flegme le poil blanc, & la pituite le poil chatein ou bay. Tout cela est magnifique, ainsi que les conséquences qu'ils en tirent, & sur lesquelles ils prétendent qu'on doit tirer absolument un jugement certain de la bonté, ou des defauts d'un cheval.

Mais tout cela seroit le mieux du monde, s'ils nous disoient ce que c'est que ces prétendus élémens, & comment ils peuvent agir en quelque façon dans ces animaux, pour nous y donner des conjectures certaines de leur bon ou mauvais tempérament, & y produire par le moyen des quatre

humeurs différentes dont on a parlé, la variété des poils : ces auteurs seroient bien habiles. On n'est plus du tems des Peripateticiens où la chimere tenoit lieu de vérité : on veut aujourd'hui des raisonnemens plus solides pour y adherer. C'est pourquoi il faut faire comme une personne du premier rang, qui a fort bien traité des chevaux, e'est-à-dire, se moquer de ceux qui disent que ces animaux sont gouvernez & entretenus par les quatre élémens, & soutenir avec lui que c'est le boire & le manger qui les entretient, & non pas ces visions.

On tombe d'accord que les chevaux ainsi que les hommes sont sanguins, bilieux, pituiteux & mélancoliques ; que les quatre humeurs différentes qui les rendent tels, dominant plus dans les uns que dans les autres ; mais on nie que ce soit par rapport à ces élémens prétendus, & qu'on puisse absolument juger par le poil, laquelle de ces humeurs régne le plus dans le corps d'un cheval, puisqu'on a vû des chevaux blancs être aussi sanguins que des alefans.

Il est vrai qu'il y a des chevaux sous certains poils, qui communément sont bien meilleurs que sous d'autres, ainsi qu'on l'a marqué ; mais il ne faut pas encore un coup s'imaginer pour cela, que ces effets differens proviennent de ces quatre élémens, mais

plûtôt des diférens mouvemens des parties du sang agitées diféremment, & selon qu'elles se portent avec peu ou moins de rapidité à ces humeurs, & qu'elles les embarrassent. Mais laissons ces raisonnemens, qui nous meneroient trop loin, si on vouloit les approfondir; & passons à d'autres choses plus utiles à nôtre sujet.

## CHAPITRE IX.

*De quelques marques naturelles qui viennent aux Chevaux, & des présages qu'on en tire.*

**L**A nature qui s'est toujourns joiée dans la formation du corps des animaux, & qui y a comme enfermée certains secrets qu'il a fallu que l'homme se soit étudié à développer, a fait naître aux chevaux certaines marques, bonnes ou mauvaises qui font qu'on juge bien ou mal d'eux. Nous avons assez parlé de celles dont on doit tirer un mauvais augure: disons quelque chose des autres qui marquent qu'un cheval est bon.

Nous avons entre les bonnes marques les épis & les balfanes. On définit diféremment le premier: l'épi selon quelques-uns, est une espece de frisure naturelle du poil du

cheval, qui se releve sur un poil couché, & qui forme une marque approchante de la figure d'un épi de bled; on l'appelle autrement *molette*: d'autres disent que ce n'est autre chose qu'un certain retour de poil fait en maniere de petit œillet; & d'autres que c'est un cercle qui a les poils retors, & qui tire en haut de la largeur d'un petit rond.

Les épis pour être d'un bon augure, doivent naître hors du point de vûe du cheval, c'est-à-dire, sur des parties où il ne les puisse voir, comme à la hanche, auprès de la queue, au front, à la gorge & au cou près du crin. S'il y en avoit plusieurs, ce seroit un avantage, parce que le cheval n'en vaudroit que mieux.

Ces épis donc pour être d'un bon augure, doivent être cachez aux yeux du cheval: car si par exemple ils étoient placez aux endroits où il les pût voir en pliant le cou, comme sur le cœur, aux côtes, aux épaules, aux flancs ou au dessous du ventre, ce seroit mauvais signe. Qu'on demande la raison de cela aux plus habiles connoisseurs, c'est ce qui les passe: il n'y a, disent-ils, que la seule experience, qui doit prévaloir sur tout, qui les fait raisonner ainsi.

Les connoisseurs en chevaux ne sont point d'accord sur la figure qui marque

mieux la bonté d'un épi : les uns disent que ceux qui sont ronds sont les meilleurs, les autres sont pour l'épi qui s'allonge tout au long du cou contre le haut de l'encolure près de la cinrière. Quand de chaque côté il y a un épi de cette nature, ce n'est qu'un très-bon préjugé.

On estime principalement les épis qui naissent aux parties supérieures des chevaux. Les épis mêlez, c'est-à-dire, ceux dont les poils sont de différentes couleurs, comme par exemple blancs & alefans, ou bais & auberes, ainsi du reste, ne valent rien, & ne sont que des marques d'un cheval capricieux & peu propre au grand travail.

Plus les épis qui naissent sur les paturons & sur les jointures sont petits & blancs, plus on en fait cas. Ceux qui sont aux jambas de derrière, valent mieux que les taches qu'on voit à celles de devant, il faut aussi que les marques de ces épis-ci soient seules ou plus grandes que celles des épis de derrière.

Ces épis ont fourni matière de raisonnement à quelques Auteurs : l'un dit que les poils rebrouffez, dont ces marques sont composées, procedent d'une abondance de chaleur ou de froid, & que si c'est par la première cause, le poil s'élève : au lieu qu'il baisse, lorsque c'est le froid qui domine.

L'autre soutient que les épis ronds naissent au cheval de la même manière que les petits tourbillons se forment en l'air, dans la mer & sur la terre, & que selon Aristote tels signes sont causez d'une vapeur chaude & sèche, & que lorsque ces marques sont mixtes, c'est un effet de l'imagination du cheval. La plaisante imagination que tout ce discours ! & que l'homme est un ingénieux charlatan, quand il s'agit de vendre ses paroles !

Les épis à la vérité sont de très-bons signes pour les chevaux ; mais de croire véritablement avoir trouvé les causes de leur origine, c'est un abus & un discours qui n'est bon que pour amuser les lecteurs : il n'y a que l'expérience que nous en avons de longue main, qui nous puisse persuader le fait. Passons maintenant aux *balsanes*.

Tous ceux qui se connoissent en chevaux, tombent d'accord que les balsanes sont les marques les plus avantageuses qu'un cheval puisse avoir ; & l'on nomme balsane, certaine marque de poil blanc qui vient aux pieds de plusieurs chevaux, depuis le boulet jusqu'au sabot devant & derrière.

On tient donc que le cheval qui a une balsane sur le pied droit du côté du montoir, n'est pas ordinairement un bon cheval ; que s'il est arzel, il n'en est pas bien

estimé ; parce qu'il porte malheur à son homme dans les combats. Si ce n'est que cela , après tout , il n'y a qu'à ne s'en pas servir pour cet usage. Les Espagnols sont fort superficiels là-dessus , ainsi que sur beaucoup d'autres choses , d'*el ombre ma loy* , disent-ils , *del cavallo arsel* , *se guardara quien faire cuerdo del*.

Si le cheval est *travé* ou *transtravé* , c'est un défaut considérable , parce que ses deux pieds voisins ne sont pas d'égale force. Il y en a qui disent *travat* ou *trastravat* ; il n'importe de quels de ces termes on se serve. Un cheval est *travat* , disent quelques Auteurs , parce que lorsqu'il est dans le ventre de la mere , il a les deux pieds joints ensemble , ce qui y cause les deux marques blanches ; & selon eux il est *trastravat* , parce qu'il y a eu de travers les bras & les pieds : voilà des imaginations auxquelles on ajoute foi si l'on veut , du moins on déclare qu'on en n'est pas garant ; & il suffit seulement que les chevaux marquez , comme on a dit , ne soient point estimez , pour n'en point acheter.

Le cheval *balzan* des deux pieds & de la main du côté du montoir , est pour l'ordinaire bon cheval. Il y en a qui veulent qu'il ne seroit point parfait , s'il n'avoit l'étoile au front , ou la pelotte , c'est la même chose.

Les balzanes des deux mains , quoique

le cheval ait un des pieds blancs, sont de mauvaises marques.

La pelotte au front & le pied du montoir de derrière blanc, présagent que c'est un bon cheval, ainsi que lorsqu'il a les deux pieds de derrière blancs.

Les anciens assurent qu'il y a des chevaux, comme par exemple, les moreaux, les alezans, quelques bais & autres semblables, qui ont besoin que leurs pieds soient balsanez pour être des chevaux admirables & bons coureurs, sur tout quand ils ont les balsanes au pied du montoir avec la pelotte ou l'étoile au front.

On a anciennement remarqué, que les alezans bruns qui sont balsanes des pieds, ne valent rien, qu'ils doivent, pour être estimez, avoir quelques poils blancs à la tête, ou l'avoir mouchetée, avec l'étoile au front. Puisque nous parlons de moucheture, on a aussi observé que plus les balsanes sont mouchetées de noir, meilleurs ils sont, & qu'en cas même qu'une balsane soit mauvaise, cette moucheture la rend bonne.

On estime encore les balsanes herminées, elle a le même avantage que celle qui est mouchetée.

Le cheval qui a le chanfrain blanc ou belle face, est réputé bon cheval; au lieu que si la marque blanche se perd dans le milieu

de la face, c'est un défaut : car l'on tient qu'un tel cheval est bizarre ou fantasque.

Nous avons dit qu'il falloit qu'un cheval, pour être bon, eût la pelote ou l'étoile au front ; mais il faut prendre garde si elle est fausse ou véritable : car les Maquignons souvent ont soin de contrefaire cette marque, pour mieux faire valoir leur marchandise : cependant on découvre aisément leur tromperie ; il n'y a qu'à voir si au milieu de la pelotte, il y a un espace sans poil, ou si les poils blancs qui la forment, ne sont point égaux aux autres ; si cela est, il faut s'en méfier.

Voilà assez parler épis & balzanes, & s'être assez étendu sur les préjugés qu'on peut tirer de la différence des poils qui se trouvent sur les chevaux. Il n'en faut pas davantage pour qu'un demi-sçavant, grand raisonneur d'ailleurs, se fasse passer pour maître connoisseur en fait de chevaux, dans l'esprit de ceux qui n'en sçavent pas plus que lui ; & ceux qui en sçauront moins, l'écouteront comme un oracle, qui n'aura jamais eu son pareil en cette matière.

Tel est déjà le fruit qu'on peut recueillir de tout ce qu'on a avancé ; mais l'on peut dire aussi qu'une pareille lecture, jointe à une exacte pratique, & à une longue expérience, est capable de rendre un amateur de che-

aux très-habile à développer tout ce qui les regarde, & d'en connoître la bonté & les défauts, toutes ces connoissances établies étant très-nécessaires à quiconque veut acheter un cheval, s'il ne veut qu'on le trompe.

---

## CHAPITRE X.

*Comment nourrir & gouverner les chevaux pour les maintenir en bon corps.*

**A**près avoir parlé des différentes especes de chevaux, de la connoissance qu'on doit avoir de toutes leurs parties en général, & des marques qui les font juger bons ou mauvais, il est nécessaire de traiter de leur nourriture, & de dire ce qu'il convient faire pour les maintenir en bon corps; leur tenir le poil loyal, leur conserver & même leur augmenter leurs forces; parce qu'il seroit inutile d'en acheter, quelques parfaits qu'ils fussent, si on ne sçavoit les gouverner comme il faut & à propos.

Pour bien détailler ce chapitre qui est un des principaux de ce livre, il faut sçavoir d'abord comment on leur distribue la nourriture par jour & par nuit. Il est certain que la méthode en est différente par

94. LA CONNOISSANCE  
raport aux chevaux de main & aux chevaux  
de carosse ou de trait , parce qu'ils veulent  
être diversément traitez , & que leur tempe-  
rément n'est pas égal , d'autant que les pre-  
miers demandent un aliment moins abon-  
dant que les autres.

*Comment nourrir les chevaux de carosse  
& de tirage.*

L'aliment generalement parlant , est la  
nourriture necessaire pour faire croître & sub-  
sister tout ce qui a vie , ou quelque chose d'a-  
nalogue à la vie : les Medecins le définissent  
autrement , & disent que l'*aliment* est tout  
ce qui peut être dissout par le levain de l'es-  
tomach , ou par la chaleur naturelle. Ce si-  
stème est néanmoins aujourd'hui combattu par  
un Auteur moderne : nous n'entrerons point  
en discussion là-dessus , parce que cela n'im-  
porte en rien à nôtre sujet , & nous laisserons  
cette question à décider à ceux qui voudront  
l'entreprendre.

Il est de bien des sortes d'alimens bons &  
mauvais , dont les uns conviennent à l'hom-  
me & les autres aux animaux. Nous ne parle-  
rons ici que de ceux qui regardent les che-  
vaux , étant le but que nous nous proposons  
en ce chapitre.

Nous commencerons par les chevaux de

carrosses & de trait, comme par ceux qui sont en plus grand nombre, & dont on se sert plus communément; & comme il ne suffit pas de donner de la nourriture aux chevaux pour dire qu'on les nourrit, mais qu'il est encore essentiel de la leur sçavoir dispenser avec discretion, on suivra ce qu'on va dire sur cet article.

L'ordinaire des chevaux de carrosse & de ceux de tirage pour le jour & la nuit, doit être de deux bottes & demie de foin, quand ils sont forts, ou de deux bottes seulement pour ceux qui ont moins de corps, une botte & demie de paille & six picotins d'avoine à chacun: on peut n'en donner que quatre ou cinq, si les chevaux ne travaillent point, & qu'ils soient médiocres; cela suffit pour les entretenir en bonne chair.

Chaque botte de foin pesera dix à onze livres: il faut bien prendre garde que le foin soit bon, c'est-à-dire qu'il ne soit point de gros joncs, ou de ces glaieuls qui croissent dans les mouilleres des prez, parce que les chevaux en perdent plus qu'ils n'en mangent; outre que cela ne les engraisse pas; & qu'au contraire, cette nourriture les fait déperir à vûe d'œil: le foin rouillé leur est encore très-pernicieux, & les rend fort sujets à la pouffe.

Pour l'avoine elle doit être bien épouffe.

tée, de crainte que les chevaux qui en mangent ne deviennent poussifs ; & soigner à la tenir bien nette des crottes de fouris, fiente & plumes de volaille ; qui ne sont capables que de les incommoder beaucoup ; cela se fait ordinairement dans la vannette, qui est une maniere de grand panier rond, bas de bord. Ce meuble est fort commode dans une écurie.

## DE LA NOURRITURE DES CHEVAUX DE SELLE.

Pour bien nourrir un *bidet*, il suffit de lui donner en trois jours deux bottes de foin, & pareille quantité de paille, & deux mesures d'avoine données à trois fois ; car ces chevaux naturellement n'étant pas d'une aussi grosse taille que les précédens, ils ne doivent pas tant prendre de nourriture ; ce seroit leur causer des indigestions, & suffoquer la nature, dont la chaleur ne pourroit suffire à cuire la trop grande quantité d'alimens qu'ils prendroient.

On donnera à un *double bidet* autant de foin qu'au précédent, tous les jours une botte de paille, autant d'avoine, & un picotin de son à midi ; cette augmentation de nourriture est pour le volume du corps plus grand que n'est celui du bidet.

Un

Un cheval de selle mangera une botte & demie de foin par jour, une botte de paille & quatre picotins d'avoine, c'est pour un cheval de bonne taille; s'il est au dessous, on pourra lui retrancher un picotin d'avoine.

Quand on donne du foin aux chevaux, ce n'est pas une nourriture qui doive leur être comptée. Le foin passe trop promptement & se dissout trop viste; de maniere que devenant peu propre à reparer la dissipation qui se fait continuellement des parties du corps, on ne le considère que comme un aliment qui rafraîchit sans nourrir beaucoup.

Il y en a qui donnent de la paille coupée menuë parmi l'avoine des chevaux; ce mélange est très-bon, & empêche qu'ils ne deviennent poussifs. On voit des chevaux de laboureurs qui ne vivent presque que d'avoine; ce ne sont pas ceux-là qui vivent le plus long temps, ils sont sujets à mille inconveniens, comme à la galle, à la pousse & au farcin: cette nourriture est trop substantielle, & comme la chaleur naturelle n'est pas capable de la cuire parfaitement, il s'ensuit que le chyle forme un sang qui n'est pas loüable, il se répand par tout le corps une humeur acre, qui y cause tout le desordre dont on vient de parler.

G

○ Nous voyons des chevaux de labourettes ne vivre presque que d'herbes pendant tout l'esté ; c'est-à-dire n'être qu'au vert : tel aliment aussi se précipite bien-tôt , & n'est pas suffisant pour contenir le bon état d'un cheval ; c'est pourquoi ces chevaux , loin de se maintenir dans le travail , y déperissent toujours petit à petit , si on ne les aide de quelque meilleure nourriture. C'est ordinairement à la campagne qu'on les nourrit ainsi dans les pâturages : cela n'est bon que pour le bétail , qui ayant plus de flegme que le cheval , trouve assez dans l'herbe de quoi s'entretenir en chair , en augmenter le volume , & en rétablir ce qui s'y en peut perdre.

○ Toute herbe ainsi prise a trop de parties liquides , & dont la consistance n'est point fixe , ni stable : ce qui fait qu'il y en a peu dans cet aliment qui se convertissent en la propre substance des parties solides , que les Medecins appellent *nutrition* : d'où vient aussi que dans les animaux qui ont trop d'ardeur , il s'y en fait inutilement une trop grande consommation , & qui par conséquent ne leur profite pas.

Laissons donc cette méthode de nourrir les chevaux à ceux qui n'ont pas de quoi leur mieux faire , & condamnons ceux qui pouvant leur donner une nourriture plus substantielle , sacrifient , pour ainsi dire , leurs

chevaux à leur avarice, il vaudroit mieux n'en point avoir, ou n'acheter que de ceux qu'on ne se soucie point de perdre, pour peu qu'ils rendent de service; ces chevaux ordinairement ne coûtent gueres, ce qui fait qu'on ne risque pas beaucoup.

Un cheval qui ne travaille gueres, peut se maintenir en bon corps avec peu de nourriture, pourvû qu'on la lui donne aux heures ordinaires, & qu'on le panse bien.

Tous chevaux maigres naturellement, ont besoin d'une nourriture plus forte que ceux qui sont gras; car il s'y fait une bien plus grande consommation de l'aliment qu'il prend que dans ceux-ci, ce qui doit se faire de la sorte, pour réparer ou augmenter l'état fâcheux où il est réduit; mais aussi quand un cheval en cet état est rétabli & qu'il est plein, on le nourrit à beaucoup moins de dépense.

Pour lui faire acquérir un bon corps, il lui faut du repos, parce que si on le fait beaucoup travailler, la réparation des parties nutritives, qui se sont dissipées & altérées, ne se fera pas si-tôt, il s'y en consume trop d'inutiles, & les chevaux travailleurs veulent plus manger que les autres: ceux de manège se contentent de peu de nourriture; parce qu'ils ne font qu'un médiocre exercice.

Le trop de foin perd les chevaux fins, pour les raisons que nous en avons dites; il est bon de le proportionner à leur temperament; c'est-à-dire, que s'ils sont trop gras, on leur en donnera moins qu'à un maigre.

Les chevaux qu'on garde à l'écurie, s'entretiennent mieux avec de la gerbe fraîchement battue, qu'avec du foin. La première nourriture leur fait prendre une graisse meilleure que celle que produit la dernière: outre que le foin rend en peu de tems ces chevaux lourds & pesans; parce qu'étant remplis d'un esprit de nitre qui coagule ordinairement les humeurs qu'il rencontre en son chemin, il arrive que le sang ne roulant plus que fort doucement dans les vaisseaux, ralentit les esprits qui donnent plus ou moins de vivacité à l'animal.

Le foin convient fort bien aux chevaux étroits de boyau, la paille ne leur est pas si bonne, à moins qu'ils n'aient le flanc alteré.

Quiconque veut engraisser un cheval, doit lui donner du foin, s'il n'est point poussif, ou qu'il n'ait point quelque signe de pouffe. La paille est une nourriture trop legere & dont les parties volatiles ne se fixent qu'en petit nombre: ce qui fait que le

cheval ne s'emplit point , & qu'il reste toujours maigre.

On observera la même chose à l'égard des chevaux chargez d'encolûre , la paille leur augmente : c'est pourquoi on leur donne du foin , supposé comme on a déjà dit , qu'ils n'aient point le flanc alteré. Le foin est une bonne nourriture pour les chevaux ; & comme il est rempli d'un sel nitre qui provoque la soif , on leur en donne pour les inciter à boire. L'eau qu'ils boivent , détrempe les sels du sang , & empêche qu'il ne se coagule : outre que cet aliment les soûtient mieux que la paille.

Ce n'est pas le tout que d'être entré en connoissance de la nourriture qui convient à certains chevaux mieux qu'à d'autres , il est à propos encore de faire attention aux eaux qui leur sont les plus propres ; d'autant que les liqueurs quelquefois qui leur sont données sans reflexion , leur causent de terribles inconveniens.

L'eau trop vive , par exemple , ou trop froide , ne leur vaut rien , sur tout quand ils travaillent ; elle leur affoiblit l'estomac , engendre des cruditez & leur cause des obstructions au foye : & bien plus , c'est de-là souvent que leur viennent les tranchées & les avives. L'eau la moins vive , généralement parlant , leur convient mieux ; ce qui

fait que celle de riviere leur est meilleure que celle de fontaine, & celle de fontaine plus salutaire que celle de puits. Pour les eaux croupies, il n'en faut point parler du tout; on doit les rejeter d'ici comme des eaux capables de perdre un cheval.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne puisse faire boire aux chevaux d'une eau de fontaine ou de puits: car enfin il n'y a pas des rivieres par tout, & on ne laisse pas de voir en ces endroits, des chevaux qui se portent bien, pour ne point boire de cette eau. Toute la précaution qu'il y a à prendre en cela, c'est de tirer l'eau d'un puits ou d'une fontaine long-tems avant que de la leur donner, & la faire rechauffer au soleil dans des auges de pierre faites exprés, ou dans d'autres vaisseaux, il n'importe.

Si on est pressé de faire boire un cheval, comme par exemple lorsqu'on voyage, & qu'on ne trouve point ni d'eau de riviere, ni d'autres eaux préparées ainsi qu'on vient de dire, on en prendra dans un seau, soit de fontaine ou de puits, dans laquelle on en mettra d'autres qu'on aura fait chauffer, ou bien on y mettra du son, ou gros comme les deux poings de miettes de pain; tout cela corrige merveilleusement bien la crudité de ces eaux; d'autres n'y font que tremper la main, ou y mettent seulement une poignée

de foin ; mais les trois premiers expédiens sont plus surs : car malgré les dernières précautions , il arrive souvent , que lorsque les eaux sont trop crûës , les chevaux ne laissent pas que d'amasser les avives quand ils en boivent.

Il y en a qui par un scrupule un peu trop délicat condamnent les eaux de marre qui ne proviennent que des accruës de celles qui tombent du ciel ; parce , disent ils , qu'elles ne sont point assez déchargées de cette humeur terrestre qu'elles contiennent & qui embarrassent l'estomac des chevaux qui en boivent. Cette opinion pourroit ne pas être tout à fait certaine , puisque l'expérience nous fait voir tous les jours , que des chevaux abreuvez de telles eaux se portent à merveille , sans qu'elles les incommodent le moins du monde : la campagne nous fournit assez de ces exemples pour ne les point révoquer en doute. Il est vrai qu'il ne seroit pas bon d'en donner à un cheval , si elles étoient troubles & fangeuses ; mais lorsqu'elles sont claires , après s'être déchargées dans le fond de ce qu'elles avoient de plus grossier , il n'y a point de danger.

La bonne maxime , lorsqu'on a des chevaux , est de les entretenir toujours en bonne chair , & bien ronds. Un cheval maigre ne fait point d'honneur , il ne rend aucun

bon service à quelque usage qu'on le puisse mettre. Il ne faut pas aussi qu'ils soient trop gras : le trop de graisse les incommode & les rend pesans & paresseux, sujets à se dégouter pendant les grandes chaleurs, & à devenir forbus ou gras fondus.

Le véritable régime qu'on doit garder pour bien nourrir les chevaux, est de les faire boire le matin, pour leur donner l'avoine & du foin un peu après, au poids qu'il a été déjà marqué : à midi on leur doit faire la même chose & garder le même ordre, & le soir de même encore, observant seulement de leur donner plus de foin que pendant le jour, sur tout en hiver, que les nuits sont plus longues. Voilà pour le tems que les jours sont longs : quand ils sont plus courts, on ne fait boire les chevaux que deux fois. Pour ce qui est de la nourriture c'est toujours le même ordinaire, parce que le jour, naturellement parlant, ne contient pas moins d'heures en une saison qu'en une autre : il est bon de se prescrire cet ordre autant qu'on le peut, & de le suivre toujours, à moins que le tems ne presse & ne le permette point.

Il y a des personnes qui mouillent l'avoine avant que de la donner aux chevaux, c'est, disent-ils, pour émousser les parties du sel dont elle est remplie : cela se peut pratiquer en été, que le sang est assez en mouvement,

cela en ralentit la fermentation, & les peut garantir par là de quelque maladie.

On voit des chevaux qui après qu'ils ont mangé leur avoine, mangent leur litiere : il faut les en empêcher, cela leur est préjudiciable, sur tout quand cette litiere a été un jour ou deux sous eux : car pour lors étant imbibée d'une urine remplie d'un sel acre, qui leur ronge les parties par où cette nourriture passe, elle les excite souvent à suer, leur corrompt l'haleine, & même les rend quelquefois sujets à la pousse.

Les chevaux maigres de fatigues, de voyage, ou au sortir de quelque maladie qu'ils ont eue, doivent être nourris de foin, si l'on veut les engraisser, la paille ni l'herbe ne leur vaut rien ; la premiere a trop peu de substance, & l'autre passe trop promptement dans l'estomac.

Ce n'est pas qu'on ne voie tous les jours des chevaux de Laboureurs avoir bon corps, plein de chair, & ne vivre que d'herbe pendant l'été ; la chose est constante : mais c'est que ceux à qui ils appartiennent, ne leur épargnent point l'avoine, ni les bons soins qui leur conviennent d'ailleurs ; ce n'est pas qu'un cheval de manège ou de selle peut s'accommoder de cette nourriture, il déperirait bien tôt, quelque repos qu'on lui donnât : tant il est vrai de dire que l'habitude est une

seconde nature. Chaque aliment a ses propriétés particulières, & profite d'autant plus à celui qui le reçoit, que la matière qui en exalte, a des rapports de convenance avec les autres parties du corps où elle se porte.

## CHAPITRE XI.

*Des soins qu'il faut prendre après les chevaux lorsqu'on veut s'en servir.*

C'Est une chose étrange de voir les différentes manières d'agir de bien des gens qui voyagent à cheval. Les uns amoureux de leurs chevaux, n'épargnent rien de leurs soins pour ce qui le regarde : ils mettent toute leur attention à les bien entretenir & à les rendre gais & gaillards pendant tout le voyage. D'autres fort nonchalans, se contentent de monter dessus, comme sur des animaux qui sont obligés de les porter, sans penser à eux, les abandonnant entièrement à la foi d'un valet d'écurie, qui bien souvent partage leur nourriture entr'eux & lui ; de manière que loin que ces chevaux puissent achever leur carrière, qu'au contraire, ils n'en ont pas fourni la moitié, qu'ils tombent sur les dents.

D'autres plus raisonnables à la vérité ne

manquent pas d'affection pour les chevaux ; mais un défaut d'expérience sur ces matières fait quelquefois que leur bonne volonté n'a pas tout le succès qu'ils en esperent , parce qu'ils ignorent la véritable methode de les bien entretenir , & de leur donner tout ce qu'il leur faut pour les conserver toujours frais & en bonne chair.

On ne parle pas ici seulement des chevaux fins & d'autres qui ne sont destinez que pour porter. Notre dessein est de comprendre encore dans ce chapitre les chevaux de carosse & de trait , n'étans pas moins chevaux de service que les precedens , dont l'usage ne nous est pas moins nécessaire. Voici donc quelques réflexions auxquelles nous doit porter le projet que nous nous formons de faire un voyage à cheval.

On suppose qu'on trouve ce cheval bien entretenu , bien sain , & capable en un mot de fournir à ce qu'on lui demande. Cela étant , on le visite depuis les pieds jusqu'à la tête , on le tâte partout , & on lui leve les quatre pieds pour voir s'il est bien ferré ou non.

Un cheval bien ferré marche toujours mieux à son aise que quand les fers ne lui sont pas propres & qu'ils lui serrent le pied ; c'est pourquoi il est bon d'avoir pour cela un habile Maréchal qui selon chaque saison , sçaura les fers qui lui conviendront le mieux.

Quand cela est fait ; on examine tous les harnois qui lui appartiennent : on voit si la selle est en état , si la croupiere est juste & tient ferme , le portail assez long , parce que quand il l'est trop ou trop peu , le cheval en est incommodé dans la marche.

On prendra garde que les boucles qui tiennent le poitrail soient attachées de manière qu'elles ne coupent point le poil & ne puissent blesser le cheval , que les fangles soient larges & fortes ; il ne faut point qu'elles aient de nœuds , ni que les boucles déchirent la peau avec leurs ardilons.

Il faut que les courts sanglaux soient de bon cuir , & qu'il y en ait deux à chaque côté d'arçon. On examinera que le surfaix soit fort , assez large & garni d'une bonne boucle & d'une bonne courroie.

Il seroit à propos que les étrivieres fussent de cuir de Hongrie , il n'est point sujet à casser comme le cuir ordinaire ; que les étriers qui y pendent , fussent forts , crainte qu'ils ne cassent. Il y en a à barre & à grille , il n'importe , ils sont aussi bons les uns que les autres , quand ils sont bien choisis ; les plus larges néanmoins sont toujours les meilleurs , supposé que par malheur on vint à tomber de cheval , parce qu'on s'en débarrasse mieux.

Pour être bien à son aise à cheval, il faut encore que les étriers soient médiocrement grands, ronds par tout, légers & à grille : quand ils sont forts, ils en durent davantage, & les plus beaux sont ceux qui sont étamez.

Il ne suffit pas d'être entré dans ce détail des parties qui composent une selle, il est encore à propos de faire remarquer quelle elle doit être quand elle est complète, pour ne point incommoder le cavalier ni le cheval.

Une selle pour être commode au cavalier & ne point blesser le cheval, doit porter également par tout, n'être pas plus haute sur le devant que sur le derrière. Il suffit que le garot de la selle soit élevé seulement de deux ou trois doigts au dessus du garot du cheval, autrement cette selle sera en danger de le blesser.

Pour faire qu'une selle ne blesse point un cheval, il faut que les deux arçons portent également sur son corps, que celui de devant ne soit point trop étroit de pointes, parce qu'il ne presseroit qu'aux mamelles, qui est l'endroit au défaut du garot.

L'arçon de derrière doit embrasser le corps du cheval pour n'en point être blessé & les panneaux assez rembourrez, pour que la selle ne porte point sur le garot, sur le ro-

gnon & sur le dos. La bourre aussi ne doit point y être mise trop épaisse, c'est assez de deux doigts d'épaisseur.

Il faut observer, quand on selle un cheval, de placer la selle justement au milieu du corps, & pour cela que l'arçon de devant paroisse au défaut des épaules: car il arrive souvent, sans ces circonstances observées, qu'un cheval est toujours mal sellé, & que les fangles l'incommodent devant & derrière.

On se sert de différentes sortes de selles pour monter les chevaux: il y a les selles ordinaires qu'on fait en France & celles d'Angleterre; quand ces dernières sont véritables, elles sont les meilleures & les plus commodes: ce n'est pas qu'il n'y ait des Selliers à Paris & ailleurs qui ne les imitent bien, & sur l'ouvrage desquels on pourroit se fier, mais ils ne sont pas fort communs; c'est pourquoi il faut apprendre à s'y connoître pour ne s'y point laisser tromper.

Il y a encore des selles à l'Ecossoise qu'on estime beaucoup: le devant en est fait comme celui d'une selle à piqueur, excepté que les bastes n'en sont point si hautes. Ces sortes de selles ont le devant plat sur le derrière du côté du siege, ce qui fait que le garot de la selle ne presse point celui du cheval.

Nous avons les selles rases qui sont tres-commodes, & qui se façonnent tres-bien à Paris; ces selles sont ordinairement molettes, & par consequent ne peuvent blesser le cheval ni incommoder le cavalier: ces dernieres selles sont incontestablement meilleures que nos selles ordinaires; car outre qu'on y est assis tres-mollement, c'est qu'on est plus près du cheval, qui est la posture qu'on doit y avoir pour y être ferme.

On fait aussi des demi-Angloises qui sont fort commodes pour les voyages, elles n'échauffent point les fesses du cavalier, quelque molles qu'il les puissent avoir, & par consequent le rendent moins sujet à s'écorcher.

Il n'est rien de plus incommode que certaines selles qu'on fait en province, qui sont fort hautes du devant avec un gros siege bien haut & garni de plumes. Ces selles ordinairement vous éloignent du cheval d'un demi pied de chaque côté, un homme se lasse dessus on ne peut pas davantage, & c'est une assez grande incommodité pour ne s'en point servir. Il faut laisser cette fantaisie à nos provinciaux, qui étant montez dessus comme des coquefigués, s'imaginent avoir le meilleur air du monde, en frappant des deux, la pointe des pieds en dehors.

Si le voyage se fait en carrosse, on aura soin que tous les harnois soient en bon état. Si

l'on va à six chevaux ou à quatre, on veillera que la selle qui doit servir au postillon, soit munie de tout ce qui lui est nécessaire, qu'elle ne soit ni trop haute du devant ni du derrière : nous en avons déjà dit les raisons ; car il seroit fâcheux qu'un cheval de carosse, comme un autre, vint à se blesser en chemin : l'équipage est la plupart tout en desordre quand cela arrive, à moins qu'il n'appartienne à quelque gros Seigneur, qui a toujours des chevaux en relais pour y substituer.

Les chevaux de trait ne demandent pas moins de considérations à leur égard que les précédens, ils sont aussi chers à leur maître à proportion de sa fortune, que le plus beau cheval qu'il y ait, l'est à celui à qui il appartient : c'est pourquoi donc on ne visitera pas moins ce qui les regarde.

Les selles sont souvent dangereuses de les blesser, parce que les Boureliers n'ont pas route l'attention, ni l'adresse possible à les bien rembourer. Il y en a qui pour éviter l'inconvenient qui en pourroit arriver, se servent de couvertures de laine qu'ils doublent en deux ou en trois, & qu'ils ajustent entre la selle & le corps du cheval : mais il faut pour lors que cette selle ait ses panneaux peu garnis ; parce que s'ils étoient trop rembour-

rez,

rez, elle ne tiendrait pas bien en état, d'autant qu'elle n'embrasserait pas le corps du cheval comme une selle à monter; il est vrai que pour bien faire on arrête ces sortes de selles avec une espee de surfaix qui y tient, & qui doit être bien fort, & muni d'une bonne courroie, & d'une bonne boucle. On approuve fort cette methode & l'on conseille de la suivre, non seulement en voyage, mais encore dans le travail ordinaire, auquel est destiné un cheval de trait.

Ce qu'on vient de dire des selles des chevaux, suffit pour ne rien negliger à les examiner comme il faut: un tel harnois a ses commoditez & ses incommoditez, tant pour l'homme que pour le cheval; on ne scauroit trop y veiller pour l'intérêt de l'un & de l'autre, & l'on ne scait pas quelquefois quel préjudice cause une nonchalance de cette nature. Il faut après ces observations pour la selle voir si le cheval est bien en bride.

## CHAPITRE XII.

*Des différentes sortes de brides, & de ce qu'il faut observer pour faire qu'elles brident bien un Cheval, tant en voyage qu'en d'autres courses particulieres.*

**C**E n'est pas le tout que d'avoir examiné les selles des chevaux, & les autres harnois qui leur conviennent, pour voir s'ils sont en état de leur servir sans les incommoder; lorsqu'ils voyagent, il est encore très nécessaire de soigner que tous ces chevaux aient des mords qui les embouchent bien; & pour cela on a jugé à propos de dire quelque chose des embouchures, afin qu'on puisse juger si elles sont bonnes ou mauvaises.

Pierre Antoine Ferare, Gentilhomme Napolitain, a très-bien écrit sur cette matière. Il seroit à souhaiter que cet ouvrage fût plus commun qu'il n'est, afin que les curieux pussent en profiter.

La meilleure embouchure, généralement parlant, est celle qui ne blesse point la bouche du cheval, & qui sçait le conduire au gré du cavalier qui le monte. Les chevaux qui ont de l'école, en ont sur tout bien be-

soin ; & encore faut-il qu'elles leur viennent juste, pour les rendre obéissans à ce qu'on demande d'eux.

Il ne faut pas croire que ce soit la bride seule qui assure la tête du cheval, & qui le conduise où bon nous semble : c'est peu de chose que cela, si la main de celui qui le monte, ne sçait lui prêter les aides qui lui conviennent : & pour bonne maxime, on doit toujours alléger un cheval de la main, & l'égayer, autant qu'on peut, en lui tenant la bride.

Une embouchure, à proprement parler, est un fer forgé en différentes façons, pour tenir sujette la bouche d'un cheval. C'est une partie de la bride ; les autres consistent en *resnes, gourmettes & branches.*

On compte de plusieurs sortes d'embouchures : Le *canon simple*, c'est le meilleur de tous, pourvû qu'on puisse par son moyen réduire un cheval à l'obéissance. Le *canon montant* se nomme ainsi, parce que la liberté donne quelque espace pour loger la langue du cheval ; on l'emploie aussi pour ceux qui ont la langue un peu grosse, afin qu'elle puisse mieux se remuer dessous. Il y a des écaches de quatre sortes ; l'*écache à bouton*, l'*écache à pignatelle*, à *bavette*, & l'*écache montante*. La première a plusieurs noms différens qui ne signifient qu'une même chose,

comme l'*écache à melon* ou à *balottes*, si bien que quiconque parle de l'un, entend les deux autres. Cette embouchure convient fort bien aux chevaux qui ont les barres rondes, charnuës & peu sensibles, qui sont pesans à la main & rudes de la bouche.

Il y a l'*embouchure à olives*, appelée ainsi, à cause de deux manières d'olives assemblées comme un canon simple; d'autres les appellent *olives à couplet*: c'est ordinairement aux chevaux de petite bouche qu'on les donne.

On se sert aussi du *canon à pas d'âne* pour les chevaux qui n'ont pas la bouche mauvaise sans être tout-à-fait bonne, ayant la langue tres-grosse, ce qui fait qu'une telle embouchure en couvre toujours les barres & ne produit par ce moyen qu'un appui, qui n'est point du tout éveillé.

On a encore trouvé l'invention de plusieurs autres sortes d'embouchures, dont nous ne parlerons point ici; nous en avons traité d'un assez bon nombre pour pouvoir bien emboucher des chevaux; il suffit de dire, après tout ce qu'on vient de marquer, que toutes les embouchures doivent être proportionnées à la qualité de la bouche d'un cheval: comme par exemple,

Quand le cheval porte le nez trop haut, il faut lui donner une embouchure qui soit rude; on prendra garde néanmoins qu'il ne

force pas trop la main : car pour lors une bride rude ne produiroit qu'un mauvais effet. Les brides douces & l'adresse d'un cavalier réussissent bien mieux à rendre un cheval obéissant.

C'est le tout aussi quant on achete des chevaux, de voir s'ils ont la bouche bonne, cela est rare ; & en acheter quoiqu'ils l'aient mauvaise, sous esperance de la reduire par le moyen d'une embouchure rude, c'est se tromper.

De toutes les embouchures qui sont aujourd'hui en usage & les plus estimées, sont les écaches & les canons, parce qu'elles sont des plus douces, & par consequent les plus propres à dresser & à reduire un cheval à l'obéissance : il n'y a avec tels mords qu'à lui rendre & lâcher souvent la bride, cela le tient leger à la main & lui maintient la bouche fraîche.

Il faut fuir la mauvaise maxime de ceux qui étant à cheval, tiennent la bride ferme & long-tems sans la lâcher ; c'est le moyen de ruiner la meilleure bouche de cheval qu'il y auroit, car cette maniere d'agir rend insensible l'endroit où pose l'embouchure : d'où vient que le cheval après cela ne sçait pas ce que c'est que d'obeir. Qu'on observe donc ce qu'on vient de dire sur les embouchures, lorsqu'il sera question d'emboucher un che-

val, soit pour voyage ou d'autres courses, & qu'on se souviene sur tout de lui tenir la tête legere le plus qu'on pourra. Passons aux *branches* de la bride, qui pour être bonnes doivent être faites comme on le va dire.

#### DES BRANCHES DE LA BRIDE.

On appelle *branches* d'une bride les deux pieces de fer courbées, qui portent l'embouchure, les chênettes & la gourmette, & qui sont attachées d'un côté à la tétière, & de l'autre aux rênes qui tiennent la tête du cheval sujette.

Les branches d'une bride produisent leurs effets conjointement avec le mors. Ce sont elles, generalement parlant, qui ramènent le cheval, c'est l'action qui leur est la plus naturelle & celle qu'on estime le plus en elles; car lorsqu'il ne s'agit que de tourner à droit ou à gauche, ce n'est pas une affaire.

Il y a la *branche hardie* & la *flasque*. La premiere ramene le cheval à proportion de ce que le trou du touret est plus ou moins éloigné de la ligne du banquet: au lieu que l'autre diminue l'effet de l'embouchure, en faisant donner le cheval plus librement dans l'appui. Voici quelques avis sur ce qu'on

doit observer, pour proportionner aux chevaux les branches d'une bride.

Quand un cheval, par exemple, porte le nez trop haut, il faut que la branche soit hardie: car plus elle est éloignée, plus elle a de force à tirer; si au contraire le cheval porte la tête trop en bas, il sera bon de donner une branche flasque à son embouchure.

On prendra garde que les branches d'un mors soient toujours justes en ligne droite, depuis le banquet jusqu'au touret de l'anneau de la resne.

Il se vend de plusieurs sortes de branches chez les Eperoniers; il y a la *branche Françoisise*, elle est propre ordinairement pour les chevaux qui portent l'encolûre assez haute; mais qui donnent un peu du nez au vent.

La *branche à la gigotte* ramene beaucoup, & releve peu; elle convient à un cheval dont l'encolûre est étendue droit en avant, parce qu'elle le ramene à merveille.

Nous avons la *branche à la connétable*, elle est merveilleuse pour les chevaux qui portent tres-bas: elle leur releve l'encolûre & leur donne avec cela l'appui tres-leger.

Il y a encore une autre *branche Françoisise* dont l'effet est different de celui que produit la premiere. Celle-là est pour les chevaux de basse encolûre: elle a la force

de la relever, parce qu'elle est hardie dans toute la structure de ses parties.

On fait des *branches à genou*, appellées ainsi, parce qu'elles forment en effet par le bas une manière de genoux; elles sont fort d'usage pour les chevaux qui s'arment contre la poitrine, & les relevent admirablement bien.

Autre *branche à la rigotte*, qui est pour les chevaux qui portent beau, mais dont l'inclination est de porter bas, soit qu'ils manquent de force, ou par mauvaise habitude: cette branche sçait corriger ces deux défauts, & ramener l'encolure d'un cheval en belle posture.

Nous avons déjà parlé d'une *branche à la Connétable*; en voici encore une autre du même nom, mais dont l'usage est différent, elle est pour les chevaux qui portent beau: cette branche est foible ordinairement, mais à quoi bon en chercher une ferme pour assujettir un cheval qui vous donne d'abord ce que vous demandez.

Enfin il y a la *branche droite à pistolet*, qu'on appelle de la sorte, à cause qu'elle représente une manière de pistolet dont le canon est droit; elle est bonne pour les jeunes chevaux qu'on veut instruire, parce qu'elle ne les rebute nullement: c'est la plus douce de toutes les embouchures, & celle qui sçait

mieux faire gagner le consentement d'un cheval.

### DE LA GOURMETTE.

Pour la gourmette, c'est une chaîne de fer, attachée au haut des branches de la bride par un trou qu'on nomme l'œil, & qu'on place sous la barbe du cheval, en l'attachant de l'autre côté à un petit crochet pendant. Sans cette chaîne la branche n'auroit aucun effet.

Cette partie de la bride n'est pas autrement d'une considération bien importante dans les embouchures, il suffit qu'elle soit de longueur raisonnable, c'est-à-dire, qu'elle ne passe point trop la barbe du cheval, ni qu'elle ne descende point trop bas.

### DES RESNES.

Les resnes seront d'un bon cuir, qui est ordinairement celui de Hongrie qu'on emploie pour ces sortes de harnois; elles seront montées justes, car sans cette précaution les branches ne vont que de travers, & ne guident par conséquent que très-mal un cheval.

Telles sont aujourd'hui les meilleures embouchures, & dont on se sert pour toutes

fortes de chevaux : & après tout ce qu'on a dit sur cette matière, on sçaura que pour faire qu'un cheval soit bien embouché, il faut qu'il ait la commodité de la langue, c'est-à-dire, qu'elle ne soit point ferrée : car il y a des chevaux qui l'ont plus épaisse les uns que les autres.

Il est à propos que l'embouchûre porte justement sur le coin des gencives : que si la levre est trop grosse, on la séparé de la gencive avec les annelets, à cause qu'il y a beaucoup de chevaux qui mettent la levre sous l'embouchûre, & qui par ce moyen ôte l'effet qu'elle pourroit produire.

On soignera de bien accommoder les branches à l'embouchûre de quelque manière qu'elles puissent être, d'en placer l'une haut ou bas selon que l'encolûre du cheval le demandera, & l'on prendra garde que la gourmette porte & repose en sa place, qui est le petit pli qu'on voit sous la barbe du cheval.

S'il arrivoit par hazard que le crochet de la gourmette pinçât la levre du cheval, il faudroit le courber en haut vers la branche du mors ; ce qui arrive assez souvent, sur tout quand l'embouchûre est à canon, qui par sa rondeur enfle & relève la levre de ce cheval.

Il faut outre cela considerer si le cheval

à la bouche fenduë, & en ce cas lui donner une grosse embouchûre, ou bien mettre la trénefile plus haute & près de l'œil de la branche, & dans l'œuil même s'il en est besoin.

Si la bouche est peu fenduë, on lui proportionnera son embouchûre, & on ôtera même la trénefile, si on le juge à propos.

Comme il y a des chevaux qui ouvrent trop la bouche, on les embouchera d'un pas d'âne à la Pignatelle; cette embouchûre lui est tres-propre, parce que faisant la bascule, elle ne fait point battre à la main, & ne blesse point la bouche du cheval.

Outre les parties dont nous avons dit qu'étoit composée une embouchûre, il est bon de sçavoir encore qu'elle a deux côtez faits, de canons, d'écaches, d'olives de berges, de tambours, sampanelles, poires, balottes, melons, anelets, rouëllles & patenôttes, avec la liberté de la langue.

### CHAPITRE XIII.

*Comment connoître si un cheval est bien embouché.*

**P**Our connoître si un cheval est bien embouché, mettez-lui une bride à la

bouche, & que ce soit celle toujours qu'on a crû lui être la plus propre, placez-la bien, & prenez garde qu'elle ne soit ni trop haute, ni trop basse, la premiere maniere fait froncer la levre, & l'autre fait passer la bride sur le crochet.

Dans l'incertitude où l'on est de sçavoir positivement quelle bride peut le mieux convenir à un cheval, donnez-lui en plutôt une douce qu'une rude, celle-là le reduit bien mieux à l'obéissance que l'autre.

Après cela montez dessus, ajustez les rênes de la bride dans votre main, ensuite faites reculer le cheval deux ou trois pas seulement, ou faites faire tout cet exercice par un autre que par vous; après quoi vous examinerez si le cheval a la bouche ferme en reculant ainsi, s'il est franc & obeït bien, si tout au contraire il feint d'exécuter ce qu'on lui demande, afin de l'emboucher après comme on le jugera à propos, s'il ne l'est pas d'abord.

Ce que dessus déjà observé, on fait marcher le cheval, afin que celui qui le monte, sente en sa main ce dont il est capable. On s'attache ensuite à connoître si l'embouchure est trop grosse, si la branche est trop longue ou trop courte; la courte est bonne pour contraindre le cheval quand il veut l'être; & la longue le laisse libre, parce qu'il

le ramene assez bien lui-même, c'est-à-dire, qu'il place sa tête dans une tres-belle posture.

Il faut encore après tout cela faire cheminer le cheval au pas, au galop, partir & arrêter, & considerer dans tous les mouvemens qu'il fait, de quelle nature est sa bouche; & sur le jugement que vous en porterez, vous lui donnerez l'embouchure qui lui conviendra.

Arrêtez à present votre cheval, ouvrez-lui la bouche sans toucher à l'embouchure, & voyez si sa langue est grosse; & s'il l'a ferrée, en ce cas degagez-la lui par un autre mors & qui soit tel que nous avons dit ci-devant en pareille occasion: s'il arme de la levre; faites en de même; & faisant une serieuse attention à toutes ses actions, étudiez-vous à y faire proportionner les différentes embouchures dont on a parlé.

Voilà en termes generaux & particuliers, ce qu'on a cru devoir dire pour bien emboucher toutes sortes de chevaux, tant pour la proportion des branches, que pour ce qui concerne le dedans de leur bouche, en y ajoutant ou diminuant quelque chose, ou changeant quelque piece de l'embouchure.

Car, par exemple, pour la gourmette, il faut, comme on a déjà dit, qu'elle soit bien proportionnée & à l'ordinaire: si le cheval

neanmoins a la barbe delice, tendre & fort sensible, ainsi qu'on en voit quelquefois, on lui en mettra une de cuir jusqu'à ce qu'il ait la tête ferme.

Il faut bien y ajuster cette piece, sur tout aux chevaux qui ont la peau sur la barbe, sans y avoir un petit pli, pour empêcher que cette espee de gourmette ne monte pas trop, ce qui se trouve souvent en beaucoup de chevaux qui sont beaux & bons.

Pour remedier à ce défaut, il faut tenir les crochets de la gourmette un peu longs & courbez & les annelets plus longs; & s'il est besoin, en mettre un audeffus de chaque crochet dans l'œil de la branche du mors. Cet annelet empêchera que le crochet ne se souleve & le tiendra toujours bas en sa place.

On ne doute pas que pour entendre tout ce qu'on vient de dire, il ne faille beaucoup être versé dans la connoissance des chevaux. Ceux qui n'y ont qu'un peu de teinture auront de là peine à s'en tirer par la simple lecture, il faut de la pratique & beaucoup d'étude; sans cela, on n'est toujours que novice en cet art.

## CHAPITRE XIV.

*La véritable méthode de gouverner les Chevaux  
lorsqu'ils sont en voyage.*

**A**yant donc pris garde soigneusement à ce que le cheval soit équipé comme on le vient de dire, de manière que rien ne lui manque; si c'est un cheval fin & qui ne soit point accoutumé à la fatigue, il est bon de commencer par le mettre en haleine par de petites courses, qu'on lui fait faire de tems en tems avant que de commencer le voyage. Si c'est un cheval de travail, il ne sera point besoin de cette précaution; il suffira qu'il ait bon corps & qu'il se soit reposé quelque tems.

La bonne maxime lors qu'on voyage, est de commencer à mener les chevaux à petites journées, qu'on augmente peu à peu à mesure qu'on marche, c'est-à-dire, de faire six lieues le premier jour, puis huit, ensuite douze, & plus, si le cheval est vigoureux; on entend des lieues de Paris, ainsi des autres à proportion.

Quand le voyage est long, il est à propos de séjourner le trois ou le quatrième jour, cela fait reprendre vigueur aux chevaux qui

n'en vont que mieux après, d'autant qu'ils sont en haleine, & qu'ils ne sont point sujets à perdre l'appétit, à avoir les avives, ou à devenir fourbus ou gras fondus, ce qui arrive assez souvent aux chevaux de selle & surtout à ceux qui sont d'un temperament délicat, plus en été qu'en toute autre saison.

Il y en a qui croient qu'il n'y a qu'à avancer chemin, & que des chevaux ont toujours assez de force pour fournir leur carrière, mais ils se trompent bien souvent, étant obligés, par la trop grande fatigue qu'ils leur donnent, d'en laisser quelquefois un ou deux sur la litière : au lieu qu'un séjour les auroit garanti de cet accident.

La journée étant commencée, on peut marcher en été jusqu'à sept heures, & en hiver jusqu'à neuf, puis faire boire les chevaux en quelque ruisseau ou rivière. Gardez-vous bien de les presser incontinent après qu'ils ont bû : cela est dangereux de les rendre poussifs.

La bonne maxime veut, que pendant qu'un cheval boit, on lui rompe souvent l'eau, c'est-à-dire, qu'on lui leve la tête pour le faire boire à diverses reprises. Si cependant le cheval avoit chaud, il faudroit après qu'il auroit bû, le presser un peu au trot, ou petit galop, de crainte que la froideur dont est l'eau, ne coagule, & n'arrête le  
sang

fang dans les vaisseaux du poumon ; ce qui feroit que le fang venant à y fermenter & à en y irriter les membranes, le cheval pourroit devenir pouffif.

Quelques habiles en fait de chevaux, n'approuvent point qu'à la dinée on ne leur donne à boire que deux heures après qu'ils sont arrivez. si l'on ne veut, disent-ils, s'exposer à les perdre, & qu'il vaut mieux à cause de cela, les faire boire en chemin, pour ne point trop retarder à repartir : il n'y a que pour les chevaux de carosse & ceux de tirage qu'ils sont de ce sentiment.

On voit tous les jours néanmoins dans les hôtelleries observer le contraire : à l'égard des chevaux de selle qu'on mène boire avant que de leur donner l'avoine, sans que pour cela il leur en arrive aucun mal.

A propos d'avoine, il est bon d'en diminuer l'ordinaire aux chevaux les deux premières journées, c'est assez de quatre ou cinq petits picotins, c'est le moyen de ne les en point dégouter ; mais après aussi, & lors qu'ils sont en haléine, on peut sans danger, leur en donner jusqu'à huit picotins.

Il est bon d'observer un cheval quand il mange son avoine, car s'il ne fait que la tâter, c'est une marque qu'il est dégouté : il faut la lui ôter pour cette fois & lui donner du son mouillé ; cela lui ouvre l'appetit & le

soutient. Si l'on a de la theriaque ou de l'orvietan, il est bon de lui en faire prendre délayé dans du vin, une once suffit; & on se souviendra pour lors qu'il faut le tenir bridé pendant une heure.

Si le cheval est dégouté de tout & qu'on ne sçache que lui présenter pour lui ôter ce dégout, il faudra avoir recours aux remèdes dont nous parlerons dans la suite pour cela.

Lorsque vous êtes arrivé à l'hôtellerie, faites prendre votre cheval par la bride; & si, approchant du lieu où voulez coucher, vous avez pressé ce cheval par quelques raisons que ce puisse être, faite-le un peu promener en main au petit pas, de crainte qu'étant échaufé il ne se refroidisse trop vite, ce qui seroit capable de le morfondre.

On sçait bien que cette maxime ne sera pas reçûë également de tout le monde, qu'un cavalier qui montera un cheval de petit prix, ne prendra pas tous ces soins, & qu'un Cocher ou un Roulier ne l'écouterà que comme une chanson: tant pis pour eux. Mais aussi s'il survient à leurs chevaux quelque fourbure ou quelque morfondure, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes.

Du moins, s'il y a des gens qui ne soient pas assez amoureux de leurs chevaux pour prévenir ces inconveniens par ce qu'on vient

de dire, qu'ils soignent donc, lorsque leurs chevaux ont chaud en arrivant, de les bien faire frotter par tout, lorsqu'ils sont entrez à l'écurie, & de les couvrir, s'il se peut, de quelque couverture.

Supposé au contraire qu'un cheval ait été mené doucement, & qu'il arrive à l'hôtellerie sans être échauffé, on l'attachera au râtelier sans être débridé qu'il n'ait pris haleine, puis on le deffanglera; on lui ôtera la croupiere, on lui lâchera le poitrail, & on mettra de la paille sous les panneaux entre le cheval & la selle, qu'on se donnera de garde d'ôter: on sçait par experience que cela le soulage & le rafraîchit.

On ne déharnachera point aussi les chevaux de carosse ni ceux de tirage, qu'ils n'ayent pris haleine & ne soient essuyez en partie de leur sueur.

La litiere est fort necessaire aux chevaux, c'est un diuretique pour eux qui les soulage beaucoup, lorsqu'ils sont arrivez à l'écurie: c'est pourquoi on leur en donnera de la fraîche. Si par hazard en chemin un cheval semble témoigner avoir envie d'uriner, il faut s'arrêter, le laisser faire, & même l'inciter à cette necessité naturelle. Un cheval qui voyage n'en vaut toujours que mieux quand il pisse; au lieu que les jumens n'en rendent qu'un meilleur service quand elles ne le font pas.

Une chose à laquelle on ne sçauroit trop prendre garde lorsqu'on est arrivé à l'écurie, c'est d'ôter d'abord le vieux foin du ratelier & de nettoyer l'auge de toutes ses ordures; car il ne faudroit que cela pour dégouter un cheval.

Si avant que d'arriver à l'hôtellerie, on trouve une riviere ou un ruisseau, il sera bon d'y égayer un peu le cheval, sans le laisser boire, ni lui en donner jusqu'au ventre. L'eau pour lors par sa froideur resserre les humeurs, & empêche qu'elles ne tombent sur les jambes; il est vrai qu'on ne peut gueres faire ce plaisir qu'aux chevaux de selle, quoi-qu'on voie quelquefois pratiquer cette méthode à l'égard des chevaux de carrosse & de ceux de trait, par ceux qui sçavent ce que c'est que de les gouverner.

Quand les chevaux sont arrivez à l'écurie, on les attache au ratelier avec les précautions dont on a parlé: puis lorsque leur sueur est un peu passée, il faut les débrider, s'ils commencent à tirer le foin. Cette contrainte de la bride les met en apétit, & la méthode en est admirable.

La trop grande chaleur attenuë extrêmement les chevaux; c'est pourquoi il arrive quelquefois qu'un cheval qui a trop chaud, quelque bridé qu'il ait été, ne veut point manger du tout alors; & pour l'exciter à le

faire , on lui donne d'abord environ deux jointées d'avoine ; ce grain lui aiguise l'appetit.

La bonne méthode est de donner toujours l'avoine aux chevaux après qu'ils ont bû. Quoiqu'il y en ait qui pratiquent le contraire, il est constant néanmoins que la première maxime est la meilleure , d'autant que l'avoine donnée après qu'un cheval a bû , corrompt la crudité de l'eau & empêche la coagulation des parties du sang , qui rend son mouvement difficile ; & c'est ce qui arrive souvent lorsqu'un cheval boit après son avoine , & d'où s'ensuivent plusieurs maladies qui lui surviennent.

Pour nettoyer la langue & le palais des chevaux de la poussière qui y a volé en chemin & qui les dégoute , on prend un picotin de son pour chacun , qu'on met dans l'auge , & qu'on mouille pour les faire barboter dedans ; cela les rafraîchit & leur fait après trouver le foin meilleur : tous chevaux tant de selle , de carrosse que de trait s'accommodent très-bien de cet expédient.

Mais pour revenir aux eaux dont on pourra abrever les chevaux lorsqu'ils seront arrivés à l'hôtellerie , quoi-que nous en ayons déjà dit quelque chose , il ne sera pas hors de propos d'en toucher encore certaines propriétés qui les regardent chacun en particu-

lier, afin de les donner comme il faut & sans danger.

La soif qui vient aux chevaux se fait ordinairement sentir au gosier & sur la langue, & est causée à ces parties par un mouvement trop agité du sang, qui les desséchant extrêmement, les altere, ainsi qu'on le voit tous les jours.

Cette alteration s'augmenteroit de plus en plus, si on n'y remédioit par quelque liqueur qui lui convienne, & dont les particules soient si délicates & si subtiles, que venant à glisser légèrement sur la langue & dans le gozier, elles n'en pénètrent les pores que pour y ralentir le ferment des parties du sang qui les picotent, & qui y causent cette soif dont on parle.

C'est donc par le moyen de l'eau que le cheval apaise sa soif; mais comme toutes les eaux indifféremment ne peuvent pas produire un bon effet, voici là dessus ce qu'on doit examiner avec attention.

Avant que de donner à boire à un cheval, lorsqu'on est dans une hôtellerie, il est nécessaire de voir quelle est cette eau; il faut qu'elle soit simple & non-composée, c'est-à-dire, de rivière, de puits, de fontaine ou de ruisseau.

L'eau de fontaine est trop crüe, il faut y tremper la main pour en ôter la crudité, ou

bien ne la donner qu'après avoir été échauffée au soleil. Cette crudité est aussi dangereuse à cause des obstructions au passage du sang qui se coagule, & met en désordre les parties par où il passe. L'eau de puits n'est gueres meilleure, & produit les mêmes effets, si la froideur n'est tempérée comme on vient de le dire, ou en y mêlant du Son.

Ces eaux à la vérité ne sont dangereuses qu'en Eté, où leur fraîcheur se fait sentir excessive; car en Hyver leur fraîcheur n'est pas si sensible, & par consequent elles ne peuvent point faire de mal.

Mais la meilleure eau est celle de rivière: le Soleil qui l'échauffe, la rectifie par sa chaleur; & quoi qu'elle ne soit pas si filtrée que les précédentes, elle a cependant moins de parties qui embarrassent les humeurs & qui les arrêtent. On estime autant l'eau des ruisseaux.

Pour les eaux croupies, elles sont très-dangereuses; celles qui sont troubles, ont un vice qu'on ne peut corriger: car lors que leurs feces viennent à se déposer dans l'estomach des chevaux qui en boivent, elles y causent un très-grand desordre.

Les eaux des pluyes sont après tout trop legeres & trop subtiles, ce qui fait qu'elles emportent trop tôt la nourriture avec elles, de maniere que la coction n'en étant point

tout-à-fait parfaite, elles n'operent que de très-mauvais effets. L'eau de cisternne n'est pas plus estimée, cependant dans le besoin on pourra s'en passer, en la blanchissant avec du son.

Lors donc que le cheval aura bû, on lui donnera l'avoine, qu'on lui laissera manger en repos.

On ne peut trop blâmer ceux qui par une méthode très-condamnabile frotent ou font froter les jambes de leurs chevaux lors qu'ils sont arrivez à l'écurie: loin de leur faire du bien à ces parties, comme ils le prétendent, ils les rendent au contraire susceptibles des humeurs émûes le long de la journée, qui y font un dépôt très-dangereux dans la suite, en ruinant le cheval.

Il vaut mieux, si-tôt qu'on est arrivé, mener le cheval à l'eau, pour lui rafraîchir les jambes seulement, ou bien les lui faire laver avec un sceau ou deux d'eau fraîche: cela ferme le conduit aux humeurs, qui pour lors sont agitées, & qui le rallentissant petit à petit, se fixent & font leur fonction ordinaire.

Après cela, & lors que le cheval est essuyé & qu'il n'a plus chaud, frottez-lui les jambes tant qu'il vous plaira, elles n'en vaudront que mieux. Cette friction se fait avec un bon bouchon de paille, & ouvre pour

lors les pores, ce qui facilite beaucoup les humeurs à se rectifier.

Il arrive quelquefois que les chevaux ont les jambes enflées de lassitude & fort roides, & pour les leur déroidir & les delasser, on prend de la lie de vin, des herbes odoriférantes, & du miel dont on frotte ces jambes, c'est un remede souverain pour les delasser: on a ce soin le soir, & pendant la nuit cette fomentation opere son effet. Ou bien

Prenez deux pintes de vinaigre & deux livres de sel, mêlez le tout ensemble, & en frottez les jambes du cheval pendant une demie heure. Il aura beau avoir été poussé en chemin, il ne deviendra pas fourbu, pourvu qu'ayant cette friction on l'ait un peu promené en main.

Les Rouliers ne prennent gueres les précautions dont on vient de parler, ni les Messagers: quand ils se serviroient pourtant de ces avis, ils n'en feroient que mieux.

En quelque temps qu'on voyage, il faut toujours à la dînée deseller le cheval, & lui tâter par tout s'il n'est point blessé. On le deselle en été si tôt qu'il est arrivé, pour le frotter après sous la selle avec de la paille; si c'est en hiver, on ne le déselle que lors qu'il a pris haleine, & qu'il est un peu essuyé. Quand le cheval a été une heure ou deux déselle, on connoit mieux s'il a du mal, que

lors qu'il l'est fraîchement, parce que les parties du sang dans la circulation, ayant trouvé leur passage dérangé à l'endroit où le cheval est blessé & n'ayant plus assez de force pour se l'ouvrir à l'ordinaire, elles sont obligées d'y rester, après que le grand ferment est ralenti, & comme elles s'y accumulent, la partie affligée s'enfle à mesure que le cheval se refroidit.

Si l'on s'apperçoit en chemin que la selle du cheval se soit élargie, soit par la maigreur que la fatigue du voyage lui ait causée, soit par autre accident, ce qui se remarque lors que les pointes des arçons ne touchent point contre le corps du cheval, il ne faut point manquer de les faire rembourer aussi-tôt, autrement il seroit en danger de se blesser.

Enfin, après avoir exactement observé tout ce qu'on vient de dire, on fait donner l'avoine au cheval, qu'on laisse seul pour la lui laisser manger en repos; mais avant que de se retirer, il faut voir si la longe du cheval est attachée de maniere, qu'il puisse se coucher aisément pour se reposer.

Après que le cheval a mangé son avoine, il est bon de revenir à l'écurie pour le faire étriller & détacher par ce moyen les poils que la sueur aura collez contre la peau; on se contentera de le frotter avec un bouchon de paille pendant un quart d'heure.

On n'oubliera pas encore étant arrivé à l'écurie, de lever les quatre pieds du cheval, & de voir si rien n'y manque, afin d'y mettre ordre, si les fers ne portent point sur la folle; on ôtera le gravier qui s'y trouvera avec un couteau, & on y substituera de la fiente de vache; cela raccommode merveilleusement bien les pieds d'un cheval qui est fatigué; & si c'étoit le fer qui portât sur la folle, ce qu'on ne peut bien remarquer que lors qu'il est déferré, on lui feroit parer le pied en cet endroit, puis r'attacher le fer, & lui frotter ce pied avec du vieux oing, ou du saindoux, pour après lui faire fondre dessus tout chaudement de la poix noire. Ces soins là regardent généralement tous les chevaux, tant de selle, de carrosse, que de tirage.

La plupart des gens qui conduisent des chevaux de somme, tels que sont ceux des messageries, & quelques autres, les laissent coucher avec leur bât, lors qu'ils ont remarqué que ces chevaux sont enflés sous la selle, de peur que pendant la nuit le froid n'augmente considérablement l'enflûre, parce qu'on ne les pourroit bâter le lendemain; cette maxime est desapprouvée de tout ce qu'il y a de bons connoisseurs en chevaux, & disent qu'il vaudroit bien mieux remplir un sac de bon crotin bien chaud, & le lier sur l'enflûre, cela est spécifique pour la faire passer.

Tous les soins & les précautions qu'on a dit qu'il falloit avoir à l'égard des chevaux avant que de les monter au commencement d'un voyage, doivent s'observer toutes les fois & tous les matins qu'on veut partir, car une selle peut s'ouvrir & bleffer par consequent un cheval; d'autres harnois peuvent s'user & se briser, & retarder la journée en chemin, si l'on n'y prenoit garde: il en est ainsi de bien d'autres choses qui demandent qu'on les visite avec attention.

On ne doute pas que toutes les instructions qu'on vient de donner sur la maniere de gouverner toutes sortes de chevaux en voyage, ne rebutent une partie de ceux qui ne se soucient gueres de leurs chevaux, & qui croient que, parce que ces animaux sont faits pour porter l'homme, ils doivent le porter sans qu'il en coûte beaucoup de soins & d'argent; c'est ce qui les trompe, & l'on voit ces gens là aussi bien souvent être obligés de changer de chevaux, parce qu'ils se ruinent en peu de temps à leur service: ce n'est pas là être cavalier; c'est être, s'il faut lâcher le mot, bourreau de chevaux.

On est persuadé que ce n'est pas pour ces gens là qu'on écrit, que leur indolence à l'égard de leurs chevaux, & quelque chose encore plus que tout cela, prévaut sur la perte qu'ils en peuvent faire; & que pour-

veu qu'ils fassent bonne chere quand ils sont arrivez à une hôtellerie, arrive qui pourra du reste; que ceux-là pour les punir de leur peu de naturel & de leur paresse, puissent toujours se trouver démontrez, de maniere qu'ils soient contraints d'aller à pied de reste du voyage. Pour les vrais amateurs de chevaux, on espere qu'ils tâcheront de faire leur profit de tout ce qu'on vient de dire.

### CHAPITRE XV.

*De ce qu'il faut faire pour rétablir en bon corps les chevaux fatiguez d'un voyage, & des soins ordinaires qu'on doit leur donner à l'écurie.*

**N**ous avons parlé assez àplemment de l'étude particuliere qu'on doit avoir à l'égard des chevaux, pour les entretenir en bon corps lors qu'ils sont en voyage, voyons maintenant ce qu'ils exigent de nous lorsqu'ils sont de retour.

Quelques bohs soins qu'on ait pris après eux pendant toute cette carriere, sur tout lors qu'elle a été un peu longue, n'empêchent pas que la fatigue n'altere un peu leur temperament, & il est rare que la frequente fermentation du sang ne dérrange en ces animaux les humeurs, quelques réglées qu'el-

les puissent être au dedans d'eux.

Il est donc question ici de rétablir un cheval fatigué ; & pour cela lors qu'on est arrivé, on fait ôter d'abord deux cloux du talon de chaque pied de devant, on le saigne du cou, on lui donne au lieu d'avoine du son mouillé pendant dix ou douze jours, & on ne le laisse point manquer ni de litiere fraîche pendant tout le jour & la nuit. Il y en a qui leur mettent de la fiente de vache sous les pieds, la methode en est merveilleuse ; parce que, comme après une longue fatigue, les pieds sont sujets à enfler aux chevaux, cette fiente les leur desenfle.

Nous donnerons après d'autres remedes pour arrêter le desordre qui pourroit survenir à ces parties, on ne les applique qu'après la saignée ; on dira comment cela se fait.

Quand on juge que le cheval est delassé, on le ferre de nouveau, puis soir & matin en été on le mène à la main, ou on le laisse égayer une demie heure, & en hiver autant de tems qu'il en faut pour boire : cela ralentit le mouvement des esprits, qui par leur trop grande agitation pourroient causer quelque alteration à ses jambes. Le bain est tres-salutaire pour delasser un cheval, & il est bon aussi de leur frotter les jambes avec de l'esprit de vin ou de l'eau de vie sime.

plement, ou bien de l'eau de vie mêlée avec de l'huile de noix : ou bien

Prenez de la lie de vin, mettez-la chauffer modérément, mettez-y environ deux livres de miel & de farine de froment; remuez bien le tout sur le feu jusqu'à ce qu'il commence à s'épaissir : ensuite frottez-en les jambes du cheval toutes les vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'il soit délassé.

D'autres prennent simplement du vinaigre & des cendres chaudes, dont ils chargent les jambes de leurs chevaux : ces ingrediens ont des parties subtiles & volatiles, qui subtilisant les matieres, & dilatant les pores, font que les humeurs qui gonflent les jambes, se dissipent.

#### AUTRE EMMIELLURE.

Prenez de l'esprit de vin, de l'urine d'enfant de huit à dix ans, de chacun une chopine, un quarteron d'huile de laurier; agitez bien le tout, & en frottez les jambes du cheval, si vous les voyez enflées : ce remede s'applique à froid. L'huile dont ce résolutif est composé, empêche la dissipation des parties spiritueuses; & pour bien faire, il faut après la friction, envelopper les jambes du cheval de linges chauds, pour aider la pénétration des parties volatiles.

On donne ces remedes aisez & de peu de frais, afin qu'il n'y ait personne qui ne puisse s'en servir pour toutes sortes de chevaux, tant de selle, de carrosses, que de trait. Reste après cela à leur fournir la nourriture qui leur convient, & la leur donner à propos.

*Soins ordinaires, qu'on doit donner aux chevaux.*

Soit qu'un cheval soit en bon corps ou autrement, c'est-à-dire, qu'il n'y soit pas tout-à-fait; mais qu'il se porte bien, il faut journellement le soigner comme on va le dire; & pour cela d'abord avoir tous les meubles propres à une écurie bien ordonnée. Voici quels ils sont.

Il faut une *étrille* qui soit forte & legere. Les meilleures viennent d'Angleterre. La necessité d'étriller les chevaux est si constante; qu'un cheval qu'on ne panse point ainsi, est sujet à déperir tous les jours, principalement quand c'est un cheval qui a du cœur.

L'étrille produit un double effet sur un cheval. Elle ôte certains excremens crasses & grossiers, qui s'attachent sur sa peau, & qui étant pleins d'un sel acre & mordicant, y causent souvent la galle ou quelque autre infirmité

infirmié. de cette nature: en second lieu par le mouvement qu'on lui donne, elle aide aux esprits subtils à transpirer, & qui contribue beaucoup à la raréfaction du sang.

Il n'est personne qui se mêle de panser des chevaux, qui ne sçache comment il faut manier une étrille: cependant voici pour ceux qui ne le sçavent pas.

On prend l'étrille de la main droite & la queue du cheval de la main gauche près de la croupe, on en frotte légèrement le corps du cheval devant, derrière & tout du long, & on continue à l'étriller jusqu'à ce que l'étrille n'amène plus de crasse.

Quand la crasse en est ôtée, on a une épouffette qu'on prend par un bout; on en frappe le cheval par tout le corps, pour en faire voler la poussière qui paroît sur le poil; ensuite avec cette même épouffette, on frotte bien toutes les autres parties du corps du cheval par où l'étrille n'a pû passer, comme les oreilles, la ganache & autres.

Après cela, ayez une brosse de poil de sanglier; brossez-en bien fort la tête du cheval, le tenant sous le menton; & après lui avoir ôté son licou, attachez vous beaucoup à nettoyer les yeux & les sourcils, car il s'y attache beaucoup de crasse: quand cela est fait, vous passez la brosse par tout le corps pour en unir le poil; & à mesure que

cette brosse fait son devoir, on la netoie avec l'étrille. Il ne faut point se lasser de broffer le cheval, que sa robbe ne paroisse tout-à-fait nette.

Il y a encore les crins qui étant tres-susceptibles de crasse en dessous & fort sujets à recevoir en dessus la poudre qui vole, demandent qu'on les brosse aussi beaucoup; puis il faut prendre un *bouchon* de paille tortillée, qu'on mouille, le passer & repasser sur tout le corps généralement, plus sur les jambes que sur toute autre partie, dans le pâturon & aux jointures, de maniere qu'il n'y demeure aucune crasse.

Ce bouchon agité ainsi sur toutes ces parties désopile les nerfs & aide aux esprits à transpirer, ce qui contribue beaucoup à rectifier les humeurs qui y tombent. Ce bouchon est d'une tres grande utilité & un des meubles d'écurie le plus salutaire pour les chevaux.

Il faut encore avoir un *peigne* de bois ou de corne pour démêler la criniere des chevaux: cela se fait en commençant par le bas & remontant petit-à-petit & doucement jusqu'à l'origine des crins. Cette maniere de peigner leur donne un air de propreté: il faut prendre garde en peignant la queue, de ne point arracher les crins; car il n'y a rien de plus vilain qu'une queue de cheval dégar-nie de crins.

Quand on a donné cette première façon aux crins des chevaux, on lave le peigne dans un seau d'eau qu'on a près de soi, puis on les repeigne à commencer par la racine, & à mesure que cela se fait, on mouille le peigne à chaque coup avec une éponge trempée dans l'eau; voilà l'utilité de ce dernier meuble. On s'en sert aussi pour laver les jambes des chevaux. Il y en a qui non contents de peigner leurs queues, les font laver dans l'eau pour les tenir plus propres: cette méthode se pratique à l'égard de bien des chevaux de selle & de carrosse qu'on veut toujours qu'ils soient polis & luisans, sur tout quand c'est pour aller par la ville; mais pour les chevaux de trait on ne s'amuse guères à cela, qui n'est, proprement parlant, essentiel que pour la propreté, ne contribuant en rien à les rendre sains.

Outre la première brosse dont on a parlé, il y en a encore une autre qui sert à laver les jambes des chevaux: elle est longue de plus d'un demi-pied & large de quatre doigts, elle est de même poil que la première. On remarquera, quand on emploie ce meuble, que la première eau qui en sort, est blanchâtre & vilaine de la poudre qu'elle a ôtée de dessus les chevaux, & qu'il faut pour cesser de s'en servir, que cette eau découle toute claire.

On se sert d'une petite époussette de frêle verte pour bien unir le poil des chevaux & le rendre luisant : ce qui se fait en la passant & repassant toute humectée sur leur corps, entre les jambes & les cuisses & sur tous les endroits où l'étrille & la brosse n'ont pû aller. Cette maxime est admirable, on conseille de la mettre en pratique pour le bien des chevaux de consequence.

## REMARQUES.

On a parlé qu'il falloit étriller les chevaux, on en a montré la necessité absoluë & combien cela leur étoit utile ; mais comme on voit des chevaux qui sont si chatouilleux qu'ils ne veulent point souffrir l'étrille, ni même la brosse, ceux-là, dis-je, sont parfaits à la main ; & pour y réussir,

Trempez-la dans l'eau, passez-la toute plate sur le corps du cheval, comme si vous le brossiez ; & quand votre main sera bien remplie de crasse, lavez-la bien ; puis retrempez-la dans l'eau, & l'agitez sur le cheval, comme vous avez déjà fait ; il faut un peu peser dessus ; après cela passez votre main à contre-poil & au long du poil, donnez-vous tout ce mouvement jusqu'à ce que vous ne tiriez plus de crasse, & quand vous verrez que le cheval sera net, vous unirez

le poil. Voilà comment on panse les chevaux qui sont trop sensibles. On ne voit point de chevaux de tirage avoir la peau si chatouilleuse, c'est pourquoi cette remarque est inutile pour eux ; il leur faut l'étrille, joint à ce qu'un charretier ou un laboureur auroit beau à faire, s'il lui falloit panser ainsi ses chevaux ; l'un & l'autre perdroient trop de tems.

Cette maniere de panser les chevaux avec la main est encore bonne pour les grands chevaux qui ont le poil uni, & par conséquent le cuir délicat : l'étrille les écorche, ce qui fait qu'ils se tourmentent, & que ce soin qu'on prend après eux est inutile.

Quand les chevaux sont ainsi pansez dès le matin, on les remet à la mangeoire & on leur donne à manger comme on a dit. Les Palfreniers qui ont des chevaux fins à gouverner, & après qu'ils ont mangé leur avoine, les mettent au filet jusqu'à neuf heures : mais il faut remarquer que ce soin ne regarde que les chevaux qui sont fort gras, car sans cela on les laisse toujours manger.

La coutume de mener les chevaux boire en hiver, est à dix heures ou dix heures & demie, & à huit heures en été : on observera ce qui a déjà été dit là-dessus. On leur donnera du foin frais après avoir bû, & après de midi on leur donnera leur avoi-

ne ou leur son, selon qu'on juge à propos de leur regler leur nourriture.

Toutes ces précautions, à la verité, ne regardent que les chevaux de selle, qui restent à l'écurie tant qu'on n'a pas besoin d'eux pour aller à la campagne; car pour les chevaux de carrosse & de trait, on ne peut pas ainsi les regler. Il faut dès le matin leur donner leur fait, & au milieu du jour quand on peut, une heure ou deux plus ou moins n'est pas une affaire, d'autant qu'on n'est point maître de ce tems.

Outre tous ces soins qu'on a pris après les chevaux, il faut encore prendre garde s'ils ont mangé leur avoine dans le tems qu'ils doivent l'avoir expédiée. Si l'on voit qu'elle leur reste ou une bonne partie seulement, c'est signe qu'ils sont dégoutés: pour lors on les met au mastigadour, c'est-à-dire, un mors de bride dans la bouche. Cet expedient est bon pour toutes sortes de chevaux, cela les fait écumer & leur décharge le cerveau des humeurs que leur causent ce dégout.

Si le cheval n'est que dégouté simplement, c'est-à-dire, si l'on ne remarque point d'autres symptômes qui accompagnent ce défaut, on prendra une demi-once d'*assa foetida*, qu'on envelopera dans un linge & qu'on attachera au milieu du ma-

Mastigadour : cela lui recouvrera l'appetit.

Ceux qui par habitude mettent leurs chevaux au filet, doivent sur les quatre heures les tourner à la mangeoire pour leur laisser manger du foin jusqu'à six heures, qu'ils les ramènent à l'abrevoir, pour leur donner leur avoine une heure après. La gerbée est fort bonne après l'avoine, ainsi que la paille de froment, il faut en donner pour la nuit. C'est de cette manière qu'on gouverne les chevaux fins, qui ne travaillent gueres; mais à l'égard de ceux de trait ou de carrosse, le foin leur est meilleur, parce qu'il les nourrit davantage & leur fait par conséquent acquiescer un meilleur corps.

Voici encore d'autres meubles dont une écurie doit être munie. Il y a le *filet*, où on attache les chevaux, nous avons parlé de son usage ci-dessus; le *mastigadour*, (on peut voir à la table alphabétique ce que c'est;) un *caparaçon* pour couvrir les chevaux à l'écurie, c'est une espèce de couverture qu'on fangle avec un *surfaix*, accompagné de deux coussinets environ gros comme le poing, attachez à demi pied l'un de l'autre & posez à côté de l'épine du dos.

On a un *surfaix* pour servir à ce qu'on vient de dire; un *seau* pour puiser de l'eau dont on se sert pour laver les chevaux, ou pour les faire boire; une *fourche* pour rele-

ver le fumier sous les chevaux ; & l'ôter après de l'écurie ; un *ballai* pour balayer le crotin , & tenir par là l'écurie bien nette ; & une *pelle* pour jeter dehors les plus grosses ordures.

### CHAPITRE XI.

*De la manière de nourrir les chevaux de carrosse & de ceux destinez à tirer ; & des moyens de rétablir les chevaux amaigris de fatigue.*

**O**N nourrit ces chevaux - ci autrement que ceux de selle : ils veulent beaucoup de foin , bonne avoine & en quantité ; car qui irait donner de la paille à des chevaux de trait , les mettroit bien-tôt sur les dents.

Il y a des laboureurs qui seurent leurs chevaux de foin , si-tôt que les bleds sont semez , jusqu'au Printems ; & qui à la place de cette nourriture , leur donnent des coffes de vesces , des menuës pailles de froment , & une jointée de bled avant que de les faire boire , soit sègle , froment ou méteil ; puis l'avoine après qu'ils ont bù. Ces chevaux nourris de cette manière , prennent à la vérité un bon corps , mais ils sont très-sujets au farcin & à la galle ; ainsi pour peu que ces especes de

chevaux en vaillent la peine, on conseille de les nourrir au foin, ou du moins de ne leur pas faire un aliment ordinaire de tout ce qu'on vient de dire.

Les cosses de vesses, le froment, le méteil, & le ségle sont trop substantiels, & comme la chaleur naturelle n'a pas assez de force pour les cuire parfaitement, il arrive qu'il en sort des sels acres & acides qui s'attachant à la peau, y fixent le sang & les humeurs qui y circulent, & qui se convertissent en galle ou en farcin.

La meilleure maxime qu'on puisse observer à l'égard de ces chevaux, est de leur tenir les jambes nettes, tant avec l'étrille, qu'avec les bouchons de paille humectez d'eau. Ce frottement fréquent dissipe les humeurs superflus qui s'accumulent en ces endroits.

Combien voyons-nous de chevaux de trait, qui perissent par la negligence de ceux à qui ils appartiennent, & faute d'apporter les précautions dont on vient de parler. Les humeurs qui naturellement ont leur pente sur les jambes, fluent sur ces parties, & comme ce qu'elles ont d'acrimonie vient des bouës qui s'y attachent & qu'on n'ôte pas, elles y causent d'abord quelques petits ulcères sur la peau; puis cela degenerate en poireaux qui sont des maux incurables: après cela, que faire d'un cheval qui n'a point de

jambes, puisque c'est n'en point avoir, que de les avoir mauvaises ?

Les chevaux qui travaillent dans les pays secs, ne sont point exempts des maux de jambes, si on neglige de les tenir nettes : la poussiere qui s'y attache, & la sueur qui y est mêlée, fait une crasse vilaine, qui y cause beaucoup de desordre, principalement quand les chevaux ont les jarrets gras & charnus. On voit donc par là la necessité qu'il y a de les bien panser, si on veut en tirer de bons services.

*Comment rétablir les chevaux maigres de fatigue.*

Les chevaux amaigrissent ou par la fatigue qu'ils ont soufferte dans les voyages, ou par quelque maladie qui leur est survenue : ce n'est pas que le premier inconvenient ne soit moins une maladie que le dernier, puisqu'on ne peut rétablir les chevaux qui en sont atteints, que par des remedes joints au régime de vivre qu'il faut y observer.

La lassitude survient aux chevaux par un épuisement d'esprits animaux, que la trop grande agitation des parties du sang y a causé ; parce que ce sont ces esprits qui animent le corps, plus ou moins qu'il y en a :

de maniere que quand ils viennent à devenir rares, le corps s'affoiblit & s'altere, & pour les reparer, il faut avoir recours à quelques medicamens qui disposent les parties internes à profiter de la nourriture qu'on leur prepare.

Les medicamens ont des vertus specifiques, que la raison jointe à l'experience nous a fait connoître. Une bile trop agitée, un flegme trop rallenti, d'autres humeurs en desordre, un sang coagulé, & plusieurs autres inconveniens dont les corps des animaux sont atteints, ne peuvent se dissiper bien souvent sans le secours des medicamens; & il ne faut dans un animal qu'une nature un peu dérangée pour lui causer de l'alteration, & l'amaigrir par conséquent.

Quand donc on voit un cheval maigre, & qu'on sçait que cette maigreur provient de lassitude, on dit ordinairement qu'il est échauffé, qu'il faut lui donner des remedes qui rafraîchissent; telle est la maniere ordinaire de discourir de bien des gens qui se mêlent de parler medecine; mais si on leur demandoit quelle est cette fraîcheur prétendue dans les alimens, si elle agit en acte ou en puissance sur les corps, c'est à quoi la plupart ne pourroient pas vous répondre: car de dire, telle ou telle plante est chaude, froide, seche ou humide, ce n'est

rien dire, & c'est ce qui fait souvent qu'on se trompe. Il n'y a que l'expérience qui nous peut découvrir que tel ou tel remède agit avec efficacité au dedans de nous, sans conclure qu'il ait aucune des qualitez dont on vient de faire mention : ce chaud, ce froid, ce sec & cet humide ne sont que des idées des mieux forgées, & sur lesquelles par malheur on établit souvent tres-faussement.

Suivons en cela l'avis qu'Hippocrate nous donne là-dessus dans son Livre de l'ancienne Medecine, lors qu'il dit qu'il ne faut considerer ni le chaud, ni le froid dans les maladies; car comme dit ce grand homme, ce n'est ni le froid tout seul, ni le chaud tout seul qui fait qu'on est malade, mais qu'il ya dans nous de l'amer, du salé, du doux, de l'aigre, de l'acerve, du fluide & différentes autres choses qu'il faut particulièrement considerer; ainsi que ce qui échauffe dans un sens, rafraîchit dans un autre.

C'est pourquoi arrêtons-nous aux médicaments d'expérience sans les qualifier de froid, de chaud, &c. & tâchons, s'il est possible, d'en découvrir nous-mêmes, qui puissent produire des effets merveilleux; & comme ce sont des chevaux maigres de fatigue que nous avons à mettre en bon corps, voyons de quelle maniere nous guerirons cette alteration.

Leur nourriture sera de son motillé, dans lequel on leur mettra deux onces de foye d'antimoine en poudre pendant six ou sept jours, qu'on leur fera une fomentation, comme nous le dirons, & des lavemens; ainsi qu'il sera enseigné.

Ces remedes ont la propriété de détacher la chair des os aux chevaux; parce que l'antimoine est un diaphoretique à la verité, mais qui ne met pas beaucoup le sang en mouvement, étant propre pour dissiper les acidez. Voici quelle est la fomentation pour les chevaux maigres.

#### FOMENTATION.

Prenez du thim, du melilot, de la lavande, de l'hyssope, de la marjolaine, du romarin, de la rhuë, de l'absithe & du genievre concassé; chacune de ces herbes environ une bonne poignée, mettez-les dans un chauderon avec de la lie de vin rouge, laissez-les bouillir pendant deux ou trois heures, & quand elles seront cuites, ajoutez-y trois livres de miel, & laissez refroidir le tout, de manière que vous y puissiez souffrir la main.

Ensuite vous prendrez une poignée de ces herbes, & en frotterez les jambes du cheval: cette fomentation est merveilleuse;

mais il faut prendre garde qu'il n'y ait pas d'inflammation aux jambes, il faut qu'elles ne soient que fatiguées.

On ne se contente pas seulement de baigner les jambes des chevaux, on en étuve encore tout le corps, après quoi on les couvre d'un drap humecté de la fomentation, elle doit être pour lors bien chaude, afin de mieux faire son effet, & l'on met encore par dessus deux couvertures, afin que la chaleur se conserve ainsi plus long-tems. On laisse ainsi le cheval envelopé jusqu'au lendemain matin; on continué cette fomentation jusqu'à six ou sept fois, observant de diminuer petit à petit la pesanteur des couvertures. On n'étrillera point le cheval pendant qu'on le traitera ainsi, parce qu'ayant le cuir fort attendri, il seroit dangereux qu'on ne l'écorchât; on se contente de le frotter avec un bouchon de paille.

Il y en a qui se servent d'un autre expedient en pareille occasion. Lors donc qu'ils ont un cheval maigre de fatigue, de maniere que le cuir adhère si fort aux côtes, qu'il est impossible de le panser, ils lui font prendre en breuvage ce qui suit.

#### BREUVAGE.

Ils prennent le sang d'un mouton nouvel-

lement tué, ils y ajoutent six jaunes d'œufs, un quarteron d'huile d'olive, autant de sucre, une once de canelle, le tout tiedi ensemble; & quand cela est ainsi préparé, on le fait boire au cheval dès le matin: il faut après cela le tenir bridé pendant trois ou quatre heures, & ne lui point donner à manger; ce remede adoucit les acretez des humeurs, détache la peau & dispose le cheval à profiter de la nourriture qu'on lui donne.

#### AUTRE FOMENTATION.

Voici une autre fomentation qu'on peut employer avec autant de succès que la première.

Vous prendrez une livre d'huile d'olive, demi livre d'huile de laurier & demi septier de vinaigre, vous ferez chauffer le tout, & en frotterez le cheval par tout le corps, soignant de le couvrir, comme on a déjà dit; après cela vous lui donnerez le brevage qui suit.

#### BREVAGE.

Ayez une pinte de lait, six jaunes d'œufs delayez, deux onces de sucre, autant de canelle, & un quarteron d'huile d'olive, mê-

lez le tout ensemble & le faites prendre au cheval avec les mêmes précautions que pour le brevage précédent.

L'orge en verd est un remede spécifique pour guérir les chevaux de leur maigreur; mais pour s'en servir, il faut que ce mal leur arrive au Printems, & ne leur donner cet orge, que lors qu'elle commence à épiër; on estime encore pour cela l'esturgeon, ou l'orge quarré; il faut le donner au même état, & de l'un ou de l'autre tant que le cheval en peut manger, observant de le lui couper lorsqu'il est encore ouvert de rosee, & de lui en donner peu & souvent, de craindre qu'il ne s'en dégoute tout d'un coup.

L'orge est une nourriture qui rafraichit, & dont les parties adoucissent les humeurs trop acres; en se mêlant au sang dont elles calment le cours.

Auparavant que d'en venir à l'orge, ou au regime de vivre precedent, il est bon pendant sept ou huit jours de donner un clistere au cheval composé en cette sorte.

**CLYSTERE POUR UN CHEVAL**  
*maigre qu'on veut rétablir.*

Prenez une livre de vin blanc, autant d'urine d'enfant dissoute dans deux onces de terebentine de Venise, deux onces d'huile  
de

de lin, mêlez-le tout ensemble, faites-le tiedir, & le donnez au cheval.

*Autrement.*

Ayez deux livres de petit lait, dans lequel vous mettrez deux onces de casse mondée; ajoutez-y une décoction de mauves, guimauves, mercuriale, parietaire, camomille & melilot; de chacun environ une poignée. Ce lavement étant fait, vous le donnerez au cheval.

Ces deux lavemens sont anodins: car outre qu'ils peuvent embarrasser les humeurs acres ou acides par les parties huileuses ou mucilagineuses, ils peuvent encore, en ramollissant les parties nerveuses du cheval, faire que la peau se détache de ses côtes, & disposer les humeurs à transpirer.

Telle est la manière de gouverner les chevaux maigres par la fatigue qu'ils ont soufferte en voyage: s'ils sont étroits de boyaux, ils s'en trouveront également bien.

Il y en a, qui pour rétablir les chevaux maigres & trop travaillez, leur donnent le matin demie-livre de miel dans du son chaud; puis qui redoublent la dose, & observent ce régime jusqu'à ce qu'ils voyent qu'ils vident bien. Remarquez qu'il faut que le son soit mouillé & tiede: quelques-

L

uns passent cette eau & la donnent à boire au cheval, & un quart d'heure après qu'il a bû, ils lui donnent deux picotins d'avoine mêlée d'un quarteron de miel, & continuent ainsi de traiter le cheval. Si on leur fait prendre, après qu'ils ont bû, deux onces de poudre composée d'aristoloches, d'anis & de bayes de laurier, le tout mis à doses égales, le cheval n'en vaudra pas pis.

Ceux qui ont du froment, ( cela n'est pas rare chez les Laboureurs, ) peuvent en donner au cheval le matin avant que de le faire boire : on conseille dans le tems de l'herbe, de lui en donner ; elle lui fera tres-salutaire.

Ce n'est pas toujours le trop de nourriture qui engraisse mieux le cheval, il ne lui en faut donner qu'autant qu'on juge que sa chaleur naturelle en peut digérer : ce qui se connoît, lorsqu'étant à l'écurie, on le voit suer, & particulièrement quand il dort. Lorsque ce symptôme paroît, il faut donc modérer la nourriture ; & si cela n'y fait rien, on soignera de purger le cheval.

Les purgatifs sont d'un grand secours pour rétablir un cheval maigre : ils déchargent la nature de quantité d'humeurs qui l'oppriment ; & comme la sueur que l'on voit sur un cheval, est une marque d'une coction imparfaite des alimens superflus

qu'il a pris, il faudra aider à la nature, & la débarrasser d'un ennemi, qui dans le doute qu'elle le pût combattre, se pourroit relever, & l'abattre elle-même. Si bien donc que le plus sûr est de tirer hors du corps les humeurs que cette nature a déjà séparées, de crainte qu'elles ne se mêlent aux levains qui restent.

On sçaura pour maxime, que pour bien engraisser un cheval, il ne faut pas tout d'un coup le surcharger de nourriture, cela ne lui engendre que des humeurs acres & dangereuses à lui causer le farcin; & lors qu'on s'apperçoit qu'on est tombé dans ce défaut, il faut, pour en éviter un plus grand, faire jeuner ce cheval, d'autant que ce n'est qu'un sang vicié & corrompu, qui dans la fermentation & par la disconvenance des sels acides, & urineux volatiles, excite dans le corps de tres-grands desordres.

Une véritable marque que le cheval fatigué commence à profiter de la nourriture qu'on lui donne, c'est lorsqu'il boit beaucoup; parce que c'est un signe que la coction des alimens en est plus parfaite.

Tous les chevaux ne sont pas d'un même temperament, ni d'une constitution si fortes uns que les autres: c'est ce qui fait qu'il y a différentes manieres de les remettre de leur fatigue. Ceux qui ont l'interieur sain,

ou dont les parties ne sont en apparence affectées d'aucune alteration, se gouvernent comme on l'a déjà dit.

Il seroit bon pour les chevaux délicats, si on vouloit s'en donner la peine, de leur bacher de la paille de froment : cette nourriture leur est tres-profitable & fort salutaire, sur tout à l'égard de ceux qui sont alterez du flanc, & auxquels le foin est nuisible ; parce qu'étant rempli de parties trop terrestres, il embarrasse le viscere qui sert à la respiration, & le presse de maniere, que loin de rafraîchir le sang qui sort du ventricule droit du cœur, il le fait fermenter avec plus de violence, d'où vient que les esprits agitez trop rapidement causent la convulsion du diaphragme & d'autres muscles de la respiration ; ce qui produit le battement que nous experimentons aux flancs des chevaux.

On se souviendra que nous ne parlons que pour les chevaux delicats, & qui ont trop de repos : car pour ceux qui travaillent beaucoup, comme les chevaux de carrosse & de trait, le foin est leur vraie nourriture.

Si l'on voit des chevaux qui mangent trop avidement leur avoine, c'est une mauvaise marque, d'autant que n'étant pas assez mouluë sous la dent, la coction ne s'en fait qu'imparfaitement. C'est pourquoi on la

leur donne toute écartée dans la mangeoire. Pour mettre un cheval en bon corps, il faut lui donner trois fois de l'avoine par jour, quand il travaille, sçavoir, comme on a déjà dit, le matin, à midi, & le soir, & faire en sorte, autant qu'il est possible, qu'il y ait une bonne heure & demie d'intervalle entre l'avoine mangée & le tems qu'il doit travailler, afin qu'elle soit mieux préparée pour la digestion.

Il n'est rien tel que bien regler les chevaux, quand on veut les engraisser. La nature pour lors n'est point interrompue dans son emploi, & fait admirablement bien ses fonctions. Voilà toutes les mesures qu'on peut prendre pour rétablir en bon corps & au sec un cheval amaigri par les fatigues d'un voyage, ou autrement. Mais comme il y a encore d'autres voies qu'on peut employer pour cela, voyons quelles elles sont, & tâchons de rendre le lecteur tres-content sur cet article.

---

## CHAPITRE XVII.

*Autre méthode d'engraisser les Chevaux.*

CETTE methode-ci est beaucoup plus aisée à pratiquer à la campagne que

dans les villes, d'autant que c'est en vert qu'on nourrit les chevaux ; c'est-à-dire, d'herbes & d'orge en vert ; elle est facile pour les laboureurs, & s'expérimente assez tous les jours par ceux qui sont amateurs des chevaux.

Pour se conduire dans cette pratique avec art, il leur faut donner deux fois par jour du son mouillé, si la fatigue ou quelque autre maladie les a rendu beaucoup altérés : s'ils sont à peu près en bonne chair, on ne leur en donnera qu'une fois à midy.

Leur nourriture ordinaire sera d'orge en vert ; on entend assez bien que cela ne peut-être que lors que cette plante est encore toute verte ; il y en a qui, parmi le son qu'ils donnent aux chevaux, y mêlent deux onces d'antimoine en poudre pour leur purifier le sang.

Quand on met les chevaux délicats au vert, il faut prendre garde qu'il ne fasse pas trop froid ; & lorsque cela arrive, soignez à les couvrir d'une bonne couverture, & de bien tenir l'écurie fermée, autrement cette nourriture seroit dangereuse de les rendre forbus.

Cette observation ne sera que pour les chevaux d'une constitution délicate, car pour les chevaux de trait, nous en voyons tous les jours engraisser au vert sans cette

précaution, puis que la plûpart, à la campagne, paissent l'herbe la nuit dans les pâturages, & quelquefois une bonne partie du jour. On se sert aussi de l'orge quarré en vert avec succès.

Plus les chevaux sont jeunes, mieux ils profitent à l'herbe. Il faut, quand on veut les engraisser ainsi, prendre les précautions dont on a parlé, c'est-à-dire, commencer à disposer l'intérieur à recevoir efficacement la nourriture, par le moyen de la saignée & de la purgation; & pour bien donner l'herbe aux chevaux, on doit pendant plus d'un mois la leur laisser paître nuit & jour, & deux jours après qu'ils ont été saignez.

L'herbe est un remède tres-fain pour les chevaux qui sont jeunes. Le son sec nétoie & détache les matieres tenaces des boyaux; parce qu'étant composé de sels essentiels, & de quelques souffres subtils, il se lie facilement avec elles; ce qui passe dans le sang, arrête l'action des humeurs corrosives, & expulse tout ce qu'il y a de mauvais.

On prétend que la vesce en vert est tres-propre pour engraisser les chevaux; mais on dit, avant que de les y mettre, qu'il faut les purger, leur tirer du sang, & leur frotter la bouche avec du sel, pour obvier à de certaines pustules qui y arrivent. La luzerne est encore ad-

mirable pour cela : il faut remarquer néanmoins qu'il ne faut pas leur en faire une nourriture ordinaire, mais leur en donner une botte par jour seulement, grosse comme une botte de foin.

Lors que les chevaux mangent l'herbe nouvelle, il leur vient un mal à la bouche qui quelquefois croît jusques dans la gorge : Quelques-uns l'appellent *Alcola*. Il y en a de deux sortes, l'un plus dangereux que l'autre, parce que celui-là est ulcéré, & que l'autre ne l'est pas.

On connoît le premier par une écume puante qui sort de la bouche du cheval, & des eaux sanguinolentes qui en découlent. Ces deux *alcolas* sont dangereux, si on n'y remédie ; & pour y réussir,

Tirez la langue du cheval, que vous trouverez enflammée en plusieurs parties ; frottez ces endroits de miel le plus avant que vous pourrez, laissez-le ainsi une demie heure en cet état afin qu'il puisse lecher le mal.

Ensuite reprenez-lui la langue, jetez-lui dessus de la poudre d'écorce de grenade, attachez-lui la tête haute, comme si vous vouliez lui faire prendre un remède, laissez-le ainsi une demie heure, pour le détacher après ; ce traitement pratiqué pendant neuf jours le guérira.

On prendra garde, autant qu'on pourra, de ne point envoyer dans les pâtures les chevaux qui sont sujets à avoir mal aux jambes; parce qu'en se baissant ils provoquent l'humeur à couler sur ces parties foibles: il leur faut donc faire manger l'herbe à l'écurie. Cette methode n'est pas difficile & pourroit bien se pratiquer parmi tous les laboureurs, qui la plupart n'y font point attention.

Dans le commencement que les chevaux prennent l'herbe, il leur vient comme des ébullitions de sang sur le dos, qui est une marque que la nature se décharge de ce qui l'embarresse: pour lors il faut bien se donner de garde de les saigner, on se contentera seulement dans l'écurie, ou dans les pâtures pendant la nuit, de les tenir couverts de quelque couverture ou autre chose semblable, de crainte que le froid venant à resserrer les pores, n'empêche les mauvaises humeurs de transpirer, & ne les occasionne par ce moyen à causer quelque desordre plus fâcheux. Mais souvent, comme la nature n'est pas assez forte d'elle-même pour expulser ce qui lui nuit, on l'aide par quelque petit remede qu'on fait prendre au cheval: en voici la composition.

*Potion diaphoretique pour un cheval atteint de petites pustules, lors qu'il prend nouvellement l'herbe.*

Prenez trois quarterons d'eau de persea-fites, deux gros de theriaque, délayez-le tout ensemble, & le donnez à boire au cheval. Ce remede met la masse du sang en mouvement, en agite les parties, & fait que les glandes de la peau filtrent davantage de sursuetez de la masse du sang.

*Autrement,*

Ayez une once de miel, autant pesant de poivre, une douzaine d'œufs, deux bons verres de vin & autant d'huile d'olive, faites avaler ce breuvage au cheval; cela lui fera bien. Le premier remede à la verité peut être plus efficace, mais celui ci est plus à portée des païsans qui ont des chevaux.

Selon les differens pays, où l'on fait prendre le vert aux chevaux plus ou moins tard, à cause de l'air plus ou moins chaud qui y fait vegeter les plantes, il faudra ne leur donner que la moitié du grain de leur ordinaire, le leur bien écarter dans la man-

geoire en y mêlant un peu de sel , & leur souffler dans le nez d'une poudre composée ainsi.

POUDRE STERNUTATOIRE POUR  
les chevaux.

Vous prendrez une once de nicotiane en poudre , ou de tabac , deux gros d'ellébore blanc en poudre aussi , vingt grains d'esprit volatile & de sel ammoniac ; vous mêlerez le tout ensemble , & en soufflerez dans le nez du cheval : ce sternutatoire excite puissamment , & décharge beaucoup le cerveau.

On peut simplement se servir d'herrines , si l'on veut , au lieu de sternutatoire à cause de l'ébranlement qui les suit. Celles-là soulagent presque toujours la tête chargée de trop d'humeurs mauvaises par le défaut des filtrations du nez : ces remèdes se font avec les suc des plantes qui abondent en sels acres & volatiles : voici la composition d'une errhine qui est merveilleuse.

*Errhine propre pour décharger le cerveau d'un cheval.*

On prend des feuilles de poulliot & d'origan de chacune une poignée ; on les pile dans un mortier , en versant goutte à goutte trois onces d'eau de betoine ; on exprime ensuite ces plantes , & le suc qu'on en retire

sert pour mettre dans le nez du cheval par injection.

Nous avons déjà dit que les fraîcheurs de la nuit, pendant que les chevaux paissent l'herbe, pouvoient les rendre forbus, ou du moins leur causer quelque refroidissement, qui pourroit tendre à la forbure, si on n'y remédioit; si-bien donc que lorsqu'on en remarque le moindre symptôme, on donne au cheval le remede suivant.

R E M E D E.

Prenez trois onces de myrrhe, autant de cumin & pareille dose de gomme adragant, de la gentiane en poudre & du poivre blanc de chacun une once, & deux onces d'absinte; mêlez-le tout dans une chopine de vin blanc, remuez-le bien & le donnez à boire au cheval après l'avoir laissé infuser. Ce remede se donne chaque jour & pendant trois jours de suite.

On peut y mêler, si l'on veut, quelques diuretiques, comme par exemple, deux gros de cristal mineral ou trois gros de crème de tartre. Ce diuretique agit en faisant separer la partie sereuse de la fibreuse; & ainsi il rend les filtrations de la premiere plus abondantes. Il faut donner ce remede chaudement.

Il fait bon donner aux chevaux de l'herbe

couverte de rosée ; le suc est émollient & chasse toutes les humeurs malignes dont leur corps peut être affecté, & les engraisse après ces effets.

On ne mettra point à l'herbe les chevaux farcineux, non plus que ceux qui sont atteints de la morve & de la pousse.

Quand les chevaux sont au vert à l'écurie, on les fait boire à midi & le soir : ceux qui pâturent dans les prez, vont boire la plupart quand bon leur semble, lorsqu'ils sont près de quelque ruisseau, cela ne leur cause aucun préjudice.

Il y en a qui condamnent les regains pour les chevaux, comme une nourriture qui leur est dangereuse : cependant nous en voyons tous les jours qui en mangent, & qui se portent tres bien. Ainsi on voit que sans scrupule on peut les en nourrir, lorsque l'herbe est seche : pour la verte, on ne doute point qu'elle ne soit moins salutaire.

On voudroit, pour rétablir parfaitement bien un cheval, qu'après avoir vécu au vert, on le mît au grain pendant douze jours, avant que de le faire travailler : il est constant que la methode en seroit tres-bonne : elle n'est facile que pour ceux qui n'ont point tous les jours à faire de leurs chevaux, c'est ce qui fait aussi que la plupart des chevaux des Laboureurs n'engraissent qu'imparfaitement.

Il faut, lorsque les chevaux quittent l'herbe, les faire saigner ; puis les mettre doucement en haleine, & ensuite leur faire avaler les pilules que voici.

## PILULES.

Prenez demie-once de mercure préparé, trois gros de scamonée, & deux onces de poudre cordiale, mêlez le tout ensemble, & le paîtrissez dans une livre de beurre frais : ensuite formez-en des pilules, que vous ferez avaler au cheval, avec une pinte de vin rouge. Quoique le mercure ne soit pas ouvert suffisamment par des sucs qui puissent l'imbiber d'acides tres-volatiles, cependant il peut aisément s'en charger par l'aide des purgatifs, qui les mettent en mouvement, & par conséquent produire de très-bons effets.

On est persuadé qu'à la campagne on ne prend pas toutes ces précautions, quand on met les chevaux au vert ; mais ils n'en valent pas mieux pour cela : car ce n'est pas mettre un cheval à l'herbe pour l'en graisser, que de l'en laisser manger sans y apporter d'ailleurs les soins nécessaires : la nature veut être aidée, si l'on attend qu'elle nous donne plus qu'elle ne doit.

## CHAPITRE XVI.

*Où l'on traite du haras & de tout ce qu'on y doit observer pour avoir de beaux poulains.*

**O**N appelle un haras un lieu destiné à mettre des jumens poulinières avec des étalons pour multiplier. Il signifie aussi les chevaux & cavales qui font le haras.

## D'UN BON ÉTALON.

Pour faire un bon haras, il faut avoir de beaux & bons étalons & de belles cavales : c'est de là que dépend la bonne race qu'on en peut tirer, & qui subsiste toujours telle, quand on a soin d'en bien nourrir & entretenir les poulains.

Pour avoir un bon étalon, il faut sçavoir le bien choisir ; & les meilleurs selon quelques auteurs, sont ceux qui ont les poils qu'on estime le plus, comme l'alezan brûlé, par exemple, le gris truite, les pies, les noirs, les blancs & plusieurs autres, dont on a parlé dans le chapitre qui traite de la connoissance des poils.

On choisira donc un étalon du meilleur poil. Il faut outre cela qu'il soit fort, vi-

goureux, de bonne taille & bien marqué, & l'on veut qu'il engendre des poulains de bonne race, qu'il n'ait point de défauts naturels; car ce qui en est produit, tient toujours de ceux qui le produisent. Un étalon sain engendra des poulains d'une bonne constitution, au lieu que celui qui est atteint de quelque mal, n'en peut donner que de mal affectés.

Pour avoir des chevaux fins il faut des chevaux d'Espagne ou des Barbes: on les estime plus que tous les autres; mais principalement plus de ces derniers que des autres, parce que de six jumens que les chevaux d'Espagne couvriront, il n'y en aura que la moitié qui retiendront: outre qu'ils produisent toujours des poulains plus petits qu'eux. A l'égard du premier défaut qui est purement naturel, c'est qu'aparamment ces chevaux qui ont toujours beaucoup de feu, ont en eux des parties si spiritueuses & volatiles, que l'esprit genital qui en est formé s'élevant trop brusquement par les trompes jusqu'aux ovaires, ne peut toujours pénétrer au travers de leurs membranes pour vivifier l'œuf qui est le plus proche de la maturité.

Si l'on veut avoir de beaux chevaux de carrosse, l'étalon doit avoir le corps d'une belle encolûre & bien taillé, l'œil vif & nullement entaché des maux qu'on appelle hereditaires

héréditaires, tels sont les chevaux lunatiques, ombrageux, les pouffifs, les jarreux, &c.

Pour des chevaux de trait, on aura aussi égard à tous ces défauts, & on les prendra de grosse taille, bien membrus; pourvu néanmoins qu'ils n'aient point les jambes trop chargées de chair, fort vigoureux & bien éveillez. Il y a des Auteurs qui ont voulu là-dessus pousser plus loin leurs considérations & sur certaine matière, à portée de laquelle il est fort mal-aisé de venir: nous n'avons pas estimé nécessaire d'entrer dans ce détail, étant très-difficile d'en porter un jugement certain.

Il faut autant qu'on peut, faire en sorte de ne point donner de grandes cavales à de petits étalons. Ils produisent des chevaux hauts montez sur jambes & de petit corps, ce qui est désagréable dans un cheval.

#### DU CHOIX DES CAVALES.

Les cavales ne doivent être ni trop grasses ni trop maigres, parce qu'on prétend que le trop de graisse empêche que la matière encore informe ne se dilate, & que la maigreur n'est pas assez suffisante pour nourrir le fœtus.

Il est encore besoin qu'elles soient belles,

bien faites, de bon poil & bien marquées ; toutes ces qualitez-là ne lui sont pas moins requises qu'à un étalon, pour avoir de beaux & bons poulains.

Les jumens poulinieres doivent être saines, parce que dans la conception le poulain est sujet à contracter ses défauts & ses maladies. Il faut enfin avoir de bonne race de chevaux, de quelque espece que ce puisse être, que le mâle & la femelle soient d'un bon temperament, & bien proportionnez en tous leurs membres. Les chevaux, dit Horace, heritent de la vigueur de leurs peres ; de maniere que si les étalons sont foibles, ils ne peuvent engendrer de beaux poulains.

Ayant fait choix de l'étalon & de la jument, il est question à present de sçavoir comment s'y prendre pour les conduire à l'acte avec succes.

Il y en a, lorsqu'ils veulent donner l'étalon à une cavale, qui la font couvrir en main, & qui lient celle-ci, comme s'ils vouloient la violenter. Cette methode ne vaut rien. Il faut que ce soit la nature seule qui les conduise, pressée par certains mouvemens amoureux qui les animent reciproquement : rien n'y doit être forcé ; car où la contrainte agit en cela, elle ne produit chose qui vaille.

Avant que de venir l'acte & pour y dis-

poser l'étafon & la jument, il faut trois mois auparavant nourrir celui-là de bonne avoine de féves, de bons pois & de gros pain de tems en tems; on lui donne auffi de la gerbée, & il est bon tous les jours de le promener pour le mettre en haleine seulement, de crainte qu'il ne devienne pouffif. L'eau blanche avec de la farine de froment lui convient encore. Ce cheval a besoin de bonne nourriture pour amasser des forces, afin d'engendrer des poulains vigoureux; autrement ils naiffent étiques.

Les legumes & le grain, dont on vient de parler, ont la vertu d'augmenter la semence par les parties huileuses & volatiles dont ils font remplis. Les étalons qu'on met à l'herbe ne fournissent pas si bien leur carrière; cette nourriture qu'ils prennent en partie, est composée de fels volatiles & de peu d'huile, ce qui fait qu'ils volatilifent les parties huileuses de la semence & la font transpirer, ou détruisent les mouvemens qui les portent à l'acte, en diminuant l'abondance de la semence. Ainsi il faut donc prendre garde à nourrir ces chevaux de maniere, que rien n'arrête en eux l'agitation du fang ou des esprits; car c'est de là que dépendent le plus ou le moins de faillies qu'ils peuvent faire.

DU TEMS DE FAIRE SAILLIR  
LES CAVALES.

Le tems propre de donner l'étalon aux cavales, se règle en quelque façon sur les différens climats plus ou moins chauds, où l'on habite : car par exemple, en Espagne on les fait couvrir au printems, dans les contrées plus tempérées on attend la fin du mois de Mai ou le commencement de celui de Juin, afin que le poulain vienne dans un tems où il y a beaucoup d'herbages.

Une cavale ne retient jamais mieux que lorsqu'elle est en chaleur, & c'est de là que partent certains corpuscules, qui venans à frapper les organes les plus sensibles de l'étalon, l'excitent à l'acte avec beaucoup d'ardeur, c'est pourquoi il faut chercher des moyens de rendre la cavale amoureuse. On lui donne pour cela un picotin de chenevis soir & matin huit jours avant que de la faire couvrir ; si elle ne peut le manger seul, mêlez-le lui avec son avoine ou dans du son, ou la laissez un peu jeûner.

Il y en a, pour obliger les cavales à retenir, qui leur mettent dans la matrice un peu de salpêtre, de la fiente de moineau & de la terebentine, le tout mêlé ensemble & bien pulverisé : on prétend que ce remede est spécifique.

D'autres plus heureusement se servent du moyen que voici : Ils prennent la cavale en main ; & faisant en sorte que le cheval la voye , ils la tiennent un peu éloignée de lui pendant quelque tems : on voit alors l'éta- lon s'animer , hennir avec ardeur & faire des sauts qui marquent ce qu'il ressent au de- dans ; plus on les approche , plus ils se sen- tent excitez , & c'est après cela que la nature fait des mieux son devoir en eux pour la ge- neration.

---

## CHAPITRE XIX.

*De quelques observations à faire pour bien con- duire un haras.*

### OBSERVATIONS.

#### I.

**D**E quelque maniere qu'on fasse cou- vrir les cavales , il faut toujours ob- server que l'éta lon & la jument mangent de même , c'est-à dire que si le premier est au sec , l'autre y doit vivre aussi ; au lieu que s'il est aux herbes , la cavale y doit aussi manger ; autrement il est dangereux que les parties , plus ou moins volatiles & huileuses de la nourriture que l'un prendroit , ne vo-

latilifassent trop les parties de la semence, de maniere qu'au lieu de contribuer à la generation, elles la feroient transpirer.

## I I.

Nous avons déjà dit que les cauales trop grasses ne retiennent pas si bien que les autres : on le réitere ici, afin qu'on ne s'y trompe point.

## I I I.

Un cheval avant que de servir d'étalon doit avoir cinq à six ans, si l'on veut qu'il soit bon ; il peut être employé à cet usage jusqu'à quinze ans, si ses forces le lui permettent. Pour les cavalles, elles auront trois ans : car avant ce tems-là, les naturalistes prétendent qu'il est rare qu'elles soient propres à la generation ; & que si elles retiennent à cet âge, elles n'engendrent que de petits poulains, qui jamais ne deviennent bons chevaux.

## I V.

On se donnera bien de garde de jamais donner l'étalon à une cavale durant qu'elle nourrit son poulain ; car si elle venoit à retenir, ce seroit le moyen de ruiner la cavale, à cause de la trop grande substance que lui

abferberoient ces deux poulains, l'un en dehors & l'autre en dedans.

## V.

Supposé qu'on veuille attendre qu'une cavale ait mis son poulain au monde pour la faire couvrir, on attendra huit jours après, afin qu'il ne reste plus aucunes vuidanges qui puissent empêcher l'effet de la formation du fœtus.

## VI.

On n'aura aucun égard à la lune, c'est-à-dire, qu'il faut être indifférent en quelle quadrature elle peut être, d'autant que les influences de cet astre ne font ni bien ni mal à la generation.

## VII.

Pour bien menager une cavale, il est bon de ne lui donner l'étalon que tous les deux ans, elle s'en trouve bien mieux : au lieu que lorsqu'elle porte tous les ans, elle est trop fatiguée ; à moins, comme dans les haras bien reglez, qu'elle ne soit tres-bien nourrie & avec methode.

## VIII.

Quant au nombre de cavales qu'on doit donner à un étalon, il se doit regler selon son plus ou moins de vigueur, c'est-à-dire, depuis douze, quinze, jusqu'à vingt & non davantage : dans le dernier cas, il faut que l'étalon soit des plus vigoureux.

## IX.

Il est bon dans un haras, que les cavales qu'on doit donner à un étalon, soient enfermées avec lui dans quelque pâture close de hayes ou de murs. Cette compagnie les anime l'un l'autre, & les fait entrer reciproquement en chaleur ; il faut que cet endroit soit gras & capable de les bien nourrir, autrement la disette de nourriture ralentit leurs transports.

## X.

Quand on met l'étalon dans un pâturage parmi les cavales, il faut soigner de lui déferer les deux pieds de derriere, de crainte qu'il ne blesse les cavales en ruant ; car c'est ainsi bien souvent que par ces sortes de carresses, il marque son amour pour elles.

## XI.

Pour bien faire, & avant que de lâcher l'étalon parmi les cavales, il faut voir si elles le désirent; sinon tâcher de leur en faire naître l'envie par quelque moyen que ce soit: puis lui en faire couvrir une deux fois de suite pour rallentir sa première ardeur; après cela sa brutalité se passera, & il se rendra si familier parmi les autres cavales, qu'il les caressera toutes l'une après l'autre, & les obligera à le recevoir.

## XII.

Supposé, où il y a des haras complets; qu'on ait mis plusieurs cavales avec un étalon dans un pâturage fermé, & qu'on voie l'étalon tourner tout autour de la palissade pour s'en aller; on le mene pour lors à l'écurie, & les cavales dans un pré où l'herbe soit nouvelle: au défaut d'une véritable écurie, on le mettra dans une loge faite exprés dans la pâture, où il y a un homme qui veille à tout ce qui se passe dans ce haras.

## CHAPITRE XX.

De la generation, de la formation, de la nourriture & sortie du poulain du ventre de sa mere; des inconueniens qui peuvent y survenir, & des moyens d'y remedier.

**L** A jument, comme toutes les autres femelles generalement, contient en elle tout ce qui est propre à la formation du poulain; & il est constant que la semence de l'étalon ne contribuë à la generation, que par sa partie spiritueuse & volatile, qui venant à s'élever en vapeur par les trompes jusqu'aux ovaires, penetre au travers de leurs membranes, pour vivifier l'œuf qui est le plus proche de sa maturité: & c'est dans cet œuf où se forme d'abord ce qu'on appelle le fœtus.

Quand la semence du mâle y est parvenue, elle en fait fermenter la liqueur; & c'est cette fermentation qui la dilate & gonfle les pellicules de l'œuf qui sort de son calice, pendant que la membrane de l'ovaire le chasse dehors par la contraction.

Quand l'œuf est sorti de l'ovaire & descendu dans la matrice, elle se gonfle, les cotiledons s'enflent, & tout ce qu'il y a de

parties nourricieres deviennent plus agitées : c'est par ce moien que le fœtus se développe & se rend plus sensible, en se grossissant de jour en jour par la nourriture qu'il reçoit.

Ce fœtus est attaché au fond de la matrice dans une substance charnue, que quelques anatomistes ont appellé le *placenta*, & envelopé de deux membranes qui le tiennent enfermé comme dans un œuf.

Il se nourrit par la bouche d'une liqueur qui sort de l'*amnios*, qui est le nom d'une des membranes dont on vient de parler. Harvée le prouve par quantité d'experiences, & fait voir que cette liqueur est composée de particules sereuses, & d'autres qui sont chyleuses & spiritueuses : ce sont ces dernieres qui servent à la nourriture du fœtus.

Lors que les membranes qui envelopent le fœtus, ont été ouvertes, le nombril se presente d'abord à la veüe, il est composé d'une veine qui porte au fœtus le sang qui a été rectifié dans le placenta, & c'est par les arteres umbilicales, que le sang & l'esprit vital sont portez du fœtus au placenta par l'impulsion du cœur du fœtus.

Le fœtus ou petit poulain ayant demeuré onze mois & autant de jours que la cavale sa mere a d'années, il sort de sa prison pour jouir de l'air dont il a besoin ; après quoy la nature fait des efforts pour le pouf-

ser hors du ventre de la mere.

Quand le poulain veut sortir, les membranes se brisent par l'abondance des eaux. La mere souffre sans doute, non seulement par les fortes contractions de la matrice qui se referme & se ramasse en elle-même pour chasser le fœtus, mais encore de la violente tension du diaphragme, & de l'abondance du sang & des esprits, qui se portent avec rapidité dans ces parties pour augmenter leur force.

Les enveloppes étant déchirées, les eaux s'écoulent aux cavales sans comparaison comme aux femmes, la tête du poulain qui regarde directement l'ouverture de la matrice suit d'abord, & entraîne avec elle tout le corps. Quand le poulain vient ainsi, la sortie en est heureuse & naturelle; au lieu que lors qu'il presente les pieds, c'est mauvais signe, il faut de nécessité aider à la jument à poulainer, si on veut la tirer de peril.

Il n'est pas que la cavale, lors qu'elle poulaine, n'ait un travail plus ou moins laborieux: car ainsi qu'une femme, elle peut avoir des vents en abondance qui se trouvant dans les intestins, détendent non seulement l'abdomen, mais qui empêchent encore la contraction du diaphragme, & des muscles de l'abdomen, & ralentis-

sent confiderablement l'expulfion du poulain.

On s'apperçoit que la cavale fouffre dans le travail, lors qu'elle baiffe la tête, qu'elle a les yeux triftes, & qu'elle fe plaint de tems en tems: alors vous lui ferez avaler une chopine de vin rouge préparé en cette forte.

*Brevage pour une cavale en travail.*

Prenez trois demi-feptiers de vin rouge, ajoutez-y des femences de carui, de daucus, de cumin, d'anis & de fenouil, environ une demie once de chacune, broyez-les bien, & les mêlez enfemble.

Cela fait, mettez bouillir le tout devant le feu, laiffe-le reduire au tiers, enfuite retirez le brevage, laiffez-le refroidir, & quand il eft tiede, donnez-le à boire à la jument.

*DE L'AVORTEMENT DE LA Cavale.*

La cavale eft fujette à avorter, & l'avortement n'eft autre chofe, qu'une expulfion contre nature du fœtus hors de la matrice, depuis le terme de la conformation, jufqu'au terme ordinaire que le poulain doit fortir du ventre de fa mere.

Le trop grand travail qu'on fait prendre à une jument ; les fardeaux trop pesans qu'on lui impose ou quelque effort qu'elle fera trop rudement ; sont les causes quelquefois de son avortement : car alors la cachexie fereuse relâchant trop les fibres & les membranes de la matrice, entretient son orifice interne toujours ouvert ; & empêche par là qu'il ne retienne le poulain qui est détaché.

La violence que la cavale a soufferte, est souvent cause que son poulain meurt dans son corps. On ne doute pas que pour lors l'avortement ne soit dangereux ; & le peril y est d'autant plus grand pour la cavale, que le fœtus a de corps, & que la mere est foible & debilé. Voici ce qu'on peut faire en pareille occasion.

Les remedés qui peuvent mettre la machine du corps en un grand mouvement, sont tres-bons pour cela : ainsi les sternutatoires sont souvent beaucoup d'effet ; parce que par la secousse le fœtus & la mere peuvent faire des efforts qui les délivrent. C'est pourquoi on se servira de la poudre que voici.

*Sternutatoire propre pour une cavale  
qui a son poulain mort  
dans le ventre.*

Prenez une once de bon tabac rapé, deux gros d'ellebore blanc en poudre, trente grains d'esprit volatile, & de sel amoniac, mêlez le tout ensemble, & en soufflez avec une plume dans le nez de la cavale: ce sternutatoire excite puissamment & aide beaucoup à mettre dehors le poulain mort ou en vie.

On connoît que le poulain est mort dans le ventre de sa mere, par les douleurs vehementes qu'elle souffre aiant la tête panchée, demi-morte, & lors que sa langue paroît blanche, & que son haleine sent mauvais.

Il y en a qui pour lors prennent deux pintes de lait, ou quatre livres pesant, trois livres de bon lessué, deux livres d'huile d'olive, une livre de jus d'oignon blanc, ils font tiedir le tout ensemble, & le font avaler à deux prises à la jument de deux heures en deux heures.

**POUDRE POUR FAIRE SORTIR  
le poulain mort.**

Prenez quatre gros de succin blanc, deux

gros de borax de Venise, trois gros de myrrhe, un gros de safran, le tout subtilement pulverisé & mêlé ensemble, faites en prendre quatre gros à la cavale dans un demi-septier de vin blanc, il faut que le breuvage soit pris chaudement.

Si ces remèdes ne font pas tout l'effet qu'on attend, il faut que celui qui aura soin de la cavale, s'oigne le bras d'huile d'olive ou de noix, & en l'introduisant dans le corps de cette cavale, tâche adroitement à tirer le poulain entier ou par morceaux pour sauver la mere. Ces operations sont dangereuses, quand on est obligé d'en venir à cette extremité; mais enfin quand on a fait ce qu'on a pû, on n'a plus rien à se reprocher.

#### DE CE QU'ON DOIT FAIRE,

*quand le poulain est hors du ventre de la mere.*

On suppose que la cavale soit bien nourrie, qu'on lui donne de bonne avoine, & de bon son mouillé pris tiedement; il est bon encore d'aider la nature à expulser tout ce qui peut nuire dans le corps de la jument après qu'elle a poulainé; il y a les voidanges, qui peut-être ne seront pas bien venues, & il ne faudroit que cette suppression pour causer du préjudice à la cavale.

Ces

Ces vuidanges font un mélange du fang & des humeurs qui passent de la mere au fetus, qui se vident par la matrice après que le poulain est dehors ; & pour empêcher cette supression , on se sert interieurement des remedes qui peuvent exciter une fermentation dans le fang.

## R E M E D E.

Et pour cela , on prend deux gros d'antimoine diaphoretique , un de zedoaire, seize grains de myrrhe , trente de canelle & dix de safran : on mêle le tout ensemble , on le pulverise subtilement , & on le fait prendre à la jument à deux differentes fois, dans une décoction de trois poignées de fleurs de camomille & deux gros d'écorce d'oranges seches, le tout mis bouillir dans une suffisante quantité d'eau.

Ces derniers remedes se donnent également lorsque le poulain est délivré heureusement , comme lorsqu'il sort mort du ventre de la mere : il y a toujours des vuidanges dans l'un ou l'autre cas , & dont il faut décharger la jument.



## CHAPITRE XXI.

*Comment on doit gouverner les poulains, & de  
tems auquel on doit les sevrer de leur mere.*

**A** Prés que le poulain est né, il a les mem-  
bres très-tendres ; c'est pourquoy il  
faut bien prendre garde de le toucher, de  
crainte de le blesser : car il est constant  
qu'il n'y a point de muscles en lui, ni de  
tendons qui ne soient susceptibles du mou-  
dre tact.

On le garantira des froids excessifs & des  
grandes chaleurs, & on prendra garde que  
la corne de ses pieds, qui est encore fort  
délicate, ne se gâte point à force de trop  
marcher, sur-tout dans les pais rudes, & par  
l'acreté du fumier qu'on laisse souvent trop  
longtems dans l'écurie.

Quand le poulain est un peu endurci &  
qu'il a les membres fortifiez, il est bon, pour  
éprouver ses pieds, de le faire marcher par  
des lieux un peu raboteux, afin de l'y accou-  
tumer ; étant certain que s'il y marche en  
assurance, il ne sera point sujet à broncher  
sur un terrain plus doux.

Il y a des Auteurs qui disent que les Che-  
vaux élevez dans les marais ne peuvent

fournir aux grands voyages, à cause qu'ils ont les pieds douloureux pour les avoir trop tendres ; au lieu qu'on peut dire que les poulains nourris dans les montagnes, supportent bien mieux la fatigue.

Le dixième jour que le poulain est né, on peut le laisser aller paître avec sa mere sans crainte de danger ; au lieu qu'auparavant il faut le tenir enfermé, pour lui laisser un peu acquérir des forces : car l'exposer en grand air sitôt qu'il est né, il n'en vaut pas mieux.

#### TEMPS DE SEVRER LES POULAINS.

On n'attache point ordinairement les poulains à l'écurie, on les laisse libres, & le tems de les sevrer est au commencement du Printems de l'année qu'ils font nez.

Les poulains étant sevrés doivent manger de bon foia & de bon son : telle nourriture leur est merveilleuse, & leur fait avoir bon corps. Il y en a qui font difficulté de leur donner de l'avoine, parce, disent-ils, qu'elle les rend sujets à l'aveuglement : c'est une erreur, ainsi que de croire que ce grain leur use les dents : mais si l'on veut, pour se débarrasser de ce soupçon, il n'y a qu'à faire moudre grossièrement de l'avoine & la leur donner ainsi.

On suppose que lorsqu'on nourrit les poulains à l'écurie, il faut leur avoir préparé des rateliers & des mangeoires à leur hauteur, afin qu'ils puissent prendre plus commodément leur nourriture.

Lorsque le tems est doux & que le soleil leve, il est bon de les sortir de l'écurie & de leur faire prendre l'air; cela les rend gaillards & les fortifie beaucoup.

Il faut sur la fin du mois de May les mettre dans les pâtures, ou dans quelque endroit fermé d'une maison de campagne, pourvû qu'il y ait assez d'herbes pour les nourrir: s'il y avoit dans ces pâturages des arbres qui ombrageassent un peu, ils n'en vaudroient que mieux, d'autant qu'ils serviroient quelquefois à garantir les poulains des grandes ardeurs du soleil. On fait de grandes loges dans les haras reglez, qu'on employe pour le même usage.

Quoiqu'on ait déjà parlé de la maniere d'élever des poulains immédiatement après être sortis du ventre de la mere, voici encore une remarque qu'il est bon de faire; sçavoir, que lorsqu'ils n'ont plus besoin de la mamelle, on les éloigne de leurs meres l'espace de vingt-quatre heures, puis après pour la dernière fois on les laisse teter tout leur saoul, & tant qu'on voit que le ventre leur en ensle: cette methode contribué à

leur faire prendre un bon corps.

Il arrive quelquefois qu'à cet âge un poulain a les boyaux alterez, de maniere qu'il ne veut ni boire ni manger, ce qui l'amaigrir & l'attenuë considérablement : pour lors on voit qu'il baisse la tête & qu'il a les yeux tristes : il faut, pour remedier à cet inconvenient, lui donner le breuvage qui suit :

### BREUVAGE.

Vous prenez de la farine de fèves, un peu de corignac, si vous en avez, & au défaut du miel, six jaunes d'œufs & de bon vinaigre ; vous mêlez bien le tout ensemble & le faites prendre au poulain : ce remede lui redonne l'apetit.

Un poulain encore, après avoir bien couru & s'être échauffé en hiver, devient tout d'un coup morfondu ; de sorte qu'il a les jambes si roides, qu'il ne sçauroit plus marcher. Il faut, pour le remettre en bon état, le solliciter à courir tant qu'il soit échauffé, puis lui frotter le nœud du cou & l'épine du dos d'althea battu à froid avec du beurre frais, & lui bassiner le ventre avec une bassinoire raisonnablement chaude : ou bien on prend des briques, qu'on fait chauffer, & dont on se sert également bien pour cela ; après quoi on le couvre bien, & on le laisse ainsi à l'écurie

N iij

dans une bonne litiere prendre du repos : cela suffit pour le guerir.

Dans les grands haras qui sont bien reglez , on laisse les poulains dans les pâturages pendant trois ans ; cela les rend robustes , vigoureux & sains.

On voit des poulains audessous de six mois , qui quoique leurs meres abondent en lait , amaigrissent de jour en jour : pour empêcher que cette maigreur n'empire sureux , ou plutôt pour les en guerir , vous prendrez une pinte de lait de vache récemment traire , deux onces de miel & trois jaunes d'œufs ; vous battrez le tout ensemble , & le ferez avaler au poulain.

Quand les poulains ont un an & demi , ce qui arrive pour l'ordinaire vers la saint Martin , on les ôte des pâturages pour les remettre à l'écurie ; & là , le soin que doit prendre celui qui les gouverne , est de leur tondre la queuë , pour la leur faire devenir plus belle : on doit pratiquer cela deux ou trois fois , pendant qu'ils sont jeunes.

Les poulains étant à l'écurie , doivent être gouvernez comme les autres Chevaux : il faut les traiter doucement , les caresser en leur donnant à manger , afin de les rendre aisez à en faire ce qu'on souhaite.

L'Eté suivant on les remet à l'herbe ; il

n'importe où, soit dans une pâture commune, verger, ou cour où il y ait de l'herbe. On se donnera bien de garde de les monter, qu'ils n'ayent trois ans; ce seroit les éprouver trop tôt, & leur causer un notable préjudice. Il faut que dans les lieux où ils pâturent, il y ait de quoi les faire boire, autrement cela les altere trop; ou soigner de les mener boire en quelqu'endroit où il y ait de l'eau propre pour cela.

Il y a des poulains qui ont les jambes menuës, & qui, lorsqu'on veut les monter ou les faire tirer, ne peuvent supporter la fatigue à laquelle on les prépare, si on n'aide d'ailleurs à leur fortifier ces parties; ce qui se fait en cette maniere :

*CONFORTATIF POUR LES JAMBES  
des poulains.*

Vous prendrez un quarteron de sel de verre, demie once de sang de dragon, quatre de castoreum bien sec, vous pilerez bien le tout, le mêlerez ensemble & le laisserez infuser à froid pendant une nuit.

Ensuite vous y ajouterez une pinte d'esprit de vin, autant d'urine d'homme sain & qui boit du vin, & mettez boüillir le tout ensemble pendant une heure.

Cela fait, & pendant que cette fomenta-

tion est chaude, on en frotte les jambes & les épaules des jeunes Chevaux, en leur passant fortement la main par dessus. On peut pratiquer cette fomentation depuis que les poulains ont deux ans, jusqu'à quatre, deux fois tous les jours & pendant huit jours.

Quand on parle des poulains, on entend aussi les poulaines, qu'on peut néanmoins abandonner dehors jusqu'à l'âge de trois ans, n'étant pas si sujetes à amasser de la chair aux jambes que les mâles.

On soignera aussi de les rendre dociles & familières; car sans cette précaution, il seroit difficile de les rendre propres au haras, d'autant qu'elles ne voudroient que très-difficilement se laisser couvrir.

Il faut prendre aussi garde de ne pas faire travailler trop-tôt les poulains & les poulaines, c'est risquer à les ruiner en peu de tems; & quand on les met jeunes au travail, on doit les ménager à l'harnois, autrement on les rebute.

---

## CHAPITRE XXII.

*Des moyens d'avoir de beaux mulets, & de faire que les Cavales ayent beaucoup de lait.*

**C**Eux qui veulent avoir des mulets, au lieu d'étalons, se servent d'ânes.

CHOIX D'UN ASNE  
POUR ETALON.

Il faut qu'il soit gros, bien éveillé, robuste & sain de corps. Cet âne doit avoir trois ans, avant que de faillir une jument, & il peut faire cet exercice jusqu'à dix. Il est bon, outre ce qu'on vient de dire, qu'il ait les yeux gros, non enfoncés, le cou large, les nazeaux & les oreilles de même, le poitrail grand & plein de muscles, le dos uni, ayant une ligne qui regne tout du long, qu'il ait le poil tirant sur le noir, les jambes grosses & nerveuses, la queue courte, & les talons ni trop hauts, ni trop bas.

Il y en a qui pour avoir des mulets, font faillir des ânesses par des Chevaux; mais ces mulets ne sont pas à beaucoup près si beaux que ceux qui proviennent des Cavaliers: c'est-pourquoi il est plus à propos de suivre la première méthode.

Quand les mulets sont nez, on les gouverne comme les poulains. Ce sont, il est vrai, de véritables bêtes de charge, qui rendent de grands services; mais pour cela on doit avoir les précautions de ne les point faire travailler avant trois ans & demi, ou quatre ans.

Les mulets vivent longtems; & si l'on en

croit Herocle de Tarante, il dit que les Atheniens voulant édifier un Temple près la fontaine des neuf Bouches, à l'honneur de Jupiter, & qu'ayant commandé à tous ceux qui avoient des bêtes de charge, qu'ils eussent à en fournir une certaine quantité, un Païsan en amena un qui avoit quatre-vingt ans: le peuple, à cause de sa vieillesse, eut tant de veneration pour lui, qu'on ordonna qu'il marcheroit à la tête de tous ceux qui étoient employez à porter les matériaux de ce grand édifice, & qu'aucun Marchand de grain & d'avoine ne pourroit que sous peine le chasser lorsqu'il mangeroit de leurs marchandises.

On prétend que les mules sont ordinairement plus grandes que les muliers: elles ne conçoivent point; & leur sterilité provient d'un défaut des œufs qui ne sont point engendrez ou descendus dans la matrice, ou qui ne sont point propres à devenir feconds; le défaut de cela vient de la matiere chileuse dont se forme le blanc, pour ainsi dire, ou l'accroissement de l'œuf, & enfin le manque de matiere qui sert d'aliment au fœtus dans la matrice.

D'autres disent, vulgairement parlant, que les mules ont une intemperie froide & humide de la matrice, ce qui fait qu'elles ne produisent point; d'autres veulent que

la matrice soit inondée par des excremens pituiteux qui causent cette sterilité : enfin , de quelque cause que cela puisse provenir , il n'importe ; la mule n'est propre que pour porter & tirer le harnois, & non pour engendrer ; c'est-pourquoi on ne l'employe point à cet usage.

Quelques Auteurs rapportent que les mulets peuvent engendrer à sept ans ; mais on n'en voit point d'exemple. Ces animaux sont steriles comme les mules ; & naturellement parlant , cela n'est causé que par un défaut essentiel , qui les rend incapables d'engendrer , qui est celui de la semence , qui peut manquer dans les mulets , ou qui y est trop peu spiritueuse , & par consequent defectueuse. C'est assez parler de toutes les parties qui composent un Cheval , de la nourriture qui lui convient , des soins qu'on lui doit donner d'ailleurs , & comment les pouvoir beaucoup multiplier par le moyen des haras : passons à present à leurs maladies , & voyons de quelle maniere on peut y remedier , après avoir dit comment on peut faire avoir du lait aux Cavales , lorsqu'elles n'en ont point assez.

COMMENT FAIRE AVOIR DU LAIT  
aux Cavales.

Il est constant que l'art seroit inutile en

bien des choses, si la nature faisoit toujours bien son devoir; mais plusieurs causes étrangères & inconnuës, qui bien souvent dérangent ses opérations, font qu'on a recours à l'artifice pour la secourir.

Quelquefois les Cavales manquent de lait, ou n'en ont pas suffisamment pour nourrir leurs poulains: & comme il y a des remèdes qui font qu'après qu'elles ont poulainé, elles leur en peuvent assez fournir, quand il ne vient pas en quantité suffisante; on a cru faire plaisir à ceux qui élèvent des poulains, de leur dire là-dessus ce qu'il est besoin de faire.

Le lait est un suc blanc & doux, fait du chyle ou de la lymphe, préparé ou filtré dans les glandes des mamelles de la Cavale pour la nourriture de son petit.

La bonne nourriture & le bon soin qu'on prend des Cavales, contribuent beaucoup à l'abondance de leur lait, soit qu'elles soient au sec, soit au vert; & lorsqu'on leur donnera de bon foin, de bonne avoine, du foin mouillé, ou de bonne herbe, elles n'en manqueront point.

Il y en a qui prétendent que la luzerne leur est très-bonne, c'est pourquoi ils leur en donnent tous les jours une grosse botte en vert. Cette herbe, à la vérité, est fort substantielle, & a des parties qui se con-

vertissent aisément en chyle, ce qui fait l'abondance du lait.

Mais, comme nous avons dit, tout ne se passe pas auedans de nous ainsi que nous le souhaitons : la nature trouve des obstacles dans ses operations; & il arrive ici quelquefois que les pores des mamelles d'une Cavale sont trop étroits pour recevoir les parties du chyle : d'autres fois le chyle est trop grossier, & souvent l'une & l'autre cause y contribuent; c'est-pourquoi on fomente exterieurement les mamelles de la Cavale avec de l'huile de lis, lorsqu'on remarque que malgré les bons soins qu'on prend après elle, elle n'a pas du lait comme elle devoit pour nourrir son poulain, qui amaigrit pour ne pas teter suffisamment.

Il faut que le remede soit chaud, parce que les parties du feu dilatent bien mieux les pores de la partie; & par le mouvement qu'il donne aux parties du medicament, il le fait penetrer plus avant.

Interieurement on donne à la Cavale une décoction faite avec une poignée de fenouil & quatre gros de sa graine dans une chopine de vin blanc: il faut que ce remede soit tiède, lorsqu'on le lui fait avaler.

Au lieu de graine de fenouil, on peut se servir de celle d'anis ou de carui; elles opereront le même effet. Lorsque le fenouil est

206 LA CONNOISSANCE, &c.  
vert, on en donne de haché parmi l'herbe  
dont on nourrit la Cavale : cette premiere  
plante a je ne sçai quoi de subtil qui divise  
les parties grossieres du chyle, & qui par con-  
sequent l'aide à penetrer plus aisément dans  
les mamelles. Tous ces soins sont plus im-  
portans qu'on ne croit ; & souvent faute d'y  
faire attention, on risque un poulain qui  
est une partie du profit qu'on espere d'une  
jument.

*Fin du premier Livre.*



LA CONNOISSANCE  
PARFAITE  
DES CHEVAUX.

LIVRE SECOND,

Contenant generalement toutes leurs maladies,  
& les moyens de les en guerir.

CHAPITRE PREMIER.

*Des symptomes ordinaires qui donnent à connoître qu'un Cheval est malade, avec un petit traité sur les medicamens en general, qui conviennent pour les guerir.*

 A maladie est un déreglement qui arrive dans le corps, qui altere la fanté, soit par la prédomination de quelque humeur, soit par autre cause : ou c'est par une indisposition

contre nature, qui blesse immédiatement l'action de quelque partie. Les animaux, ainsi que l'homme, sont sujets à beaucoup d'infirmitez qui leur sont particulieres. C'est de celles-ci, dont nous prétendons traiter, laissant les autres aux Medecins qui sont tous les jours dans la pratique.

Un Cheval qui tombe malade par quelque dérangement d'humeurs malignes, qui infectent son corps, ne peut pas dire ce qu'il sent; il n'y a que les symptômes qui puissent lui servir d'interprètes auprès de ceux qui le gouvernent: mais il faut que ceux-ci entendent ce que ces signes signifient, autrement ils seroient inutiles; & quoique la nature parlât très-ouvertement, souvent un Cheval périroit sans cette connoissance & une attention toute particuliere qu'il y faut joindre. Voyons donc quels sont ces symptômes.

Un Cheval commence à donner à connoître qu'il est malade lorsqu'il est dégoûté, ou qu'il ne fait que tâtonner la nourriture qu'on lui donne; lorsqu'il a la tête pesante, ce qu'on remarque quand il la tient penchée vers la terre; qu'il a l'œil triste ou égaré, ou qu'il lui pleure. C'est à travers de ce corps diaphane qu'on découvre en gros qu'un Cheval n'est pas bien affecté interieurement.

On lui tâte les oreilles; & s'il les a froides

des, c'est mauvais signe, de même que lorsqu'il a la bouche livide, échauffée, le poil hérissé aux flancs, & déteint aux extrémités plus que de coutume : tout cela ne sont que des marques d'une nature dérangée, & qui doivent faire craindre pour un Cheval, si on n'y apporte du remède.

Il faut encore observer la fiante, & voir si elle est dure, noire ou verdâtre : toutes ces couleurs dénotent des alimens mal digérés ; & l'on juge par l'urine lorsqu'elle est crüe, c'est-à-dire qu'elle est claire & peu chargée, que ce mauvais effet n'a été produit que par une trop grande abondance de ferositez, qui pronostiquent quelque fâcheux inconvenient.

Si le Cheval n'est pas ferme sur ses jambes en marchant, c'est une marque de foiblesse ; s'il est lent au travail, ou que le mal qui l'accable, l'oblige à se coucher & à se relever souvent, c'est un presage de maladie.

Il est bon encore de lui mettre la main sur le cœur, pour sentir s'il ne lui bat point outre mesure : s'il est agité des flancs, & demeure comme immobile, quelque chose qu'on lui fasse pour l'animer ; tous ces symptômes sont très-fâcheux, & l'on n'en peut guerir les causes que par des médicamens qui leur conviennent.

O

Voici encore d'autres symptômes très-fâcheux, & qui sont presque toujours des avantcoureurs de la mort; comme par exemple, quand un Cheval qui veut piffer, le fait sans se camper à l'ordinaire, qu'il se negligé, & que lorsque l'urine tombe, elle semble tomber d'elle-même goutte à goutte, sans aucune expulsion naturelle; si arrachant le crin de la queue ou d'autres parties, il se détache sans difficulté, c'est encore un signe de mort: on est pour lors bien embarrassé, & c'est un bonheur quand on tire un Cheval de ce mauvais pas. Car quand le mal est trop violent, il faut lui céder, il n'y a point de remède; car comme dit le proverbe:

*Contra vim mortis nullum est medicamen  
in hortis.*

Quand un Cheval malade ne se couche point, cela ne vaut rien; si on l'entend plaindre, & qu'il montre le blanc de ses yeux, c'est une marque qu'il sent de la douleur: mais comme ces marques sont générales, & que chaque maladie a des symptômes qui lui sont particuliers, on ne peut trop s'étudier à les démêler, & encore un coup cette connoissance ne s'acquiert que par une longue expérience qu'on a en cela. C'est beaucoup quand on peut connoître la cause du mal, & c'est le moyen d'y apporter les remèdes convenables.

## DES MEDICAMENS EN GENERAL.

Les médicamens sont des composez qui changent la mauvaise disposition de notre corps en une meilleure. On les divise en *simples & composez* : les simples sont ceux qui viennent d'eux-mêmes sans le secours de l'art ; les composez sont ceux qu'on fait & qu'on mêle de plusieurs drogues différentes. C'est aujourd'hui une question, sçavoir lesquels de ces médicamens sont les plus estimez : il y a des Medecins qui estiment plus les premiers ; parce, disent-ils, que la nature a trop aimé l'homme pour commettre à sa foible raison le soin de se guerir & de guerir les autres ; qu'elle lui a donné des spécifiques pour chacune de ses infirmités, & qu'il est plus facile de connoître ces spécifiques, que d'inventer des mélanges & des préparations. Les autres qui sont pour les médicamens composez, répondent que la nature ne nous a pas donné tout ce qui nous est nécessaire, & qu'elle a voulu que notre raison nous aidât à tirer d'elle ce que nous avons besoin pour nous soulager dans nos maux.

Les médicamens simples, ou pour mieux dire, naturels, parce qu'ils sont produits par la seule nature, sont les minéraux, les

O ij

vegetaux , les animaux , le feu , l'eau , la terre , ou les choses qui viennent naturellement d'eux : il n'y a rien parmi tout cela qui ne puisse servir pour guerir un Cheval ; c'est-pourquoi on les emploie lorsque la maladie le permet , & qu'on juge qu'ils lui peuvent être propres.

Pour les médicamens composez , nous avons déjà dit que c'étoit ceux qui étoient mélangez de plusieurs ingrediens differens : ils ont leur effet particulier aussi-bien que les premiers , & on peut les mettre en usage avec autant de succès.

Les Chevaux, ainsi que les hommes, sont differemment affectez ; & cependant quoiqu'animaux d'espece diverse, leurs maladies sont toutes conformes : car , par exemple, la fièvre dans un homme & selon son espece, n'aura pas d'autre cause que celle qui survient à un Cheval ; un mal de tête peut provenir à celui-ci par la même humeur, qui causera ce mal à l'homme ; ainsi du reste : c'est-pourquoi il ne faut pas s'étonner si l'on donne aux Chevaux les mêmes remedes qu'aux hommes, aux doses près, qu'on donne bien plus fortes aux premiers.

On ne donne jamais de médicamens qu'on n'en sçache la vertu , & cette vertu ne se peut connoître que par la raison & l'expérience, & par un mélange de la raison

& de l'expérience : l'une sans l'autre fait souvent que nous nous trompons dans nos conjectures.

Entre ces deux premiers principes, l'expérience roule sur plusieurs manières de découvrir les vertus des médicamens : l'analyse qu'on en fait, donne à connoître les principes dont un mixte est composé. Le mélange qu'on peut faire des remèdes, ou de leurs principes, au sang, à la lympe & au fiel de quelques animaux, est encore une expérience qui nous apprend ce que nous ne savons pas, ainsi que les secondes qualitez des médicamens, qui font le goût, l'odorat, &c.

Sous le goût on entend l'acide & l'amer avec quelque matiere étrangere ou terrestre, ce qui fait ou le salé ou le doux, ou l'acerbe ou l'austere, &c. Les médicamens amers ont une vertu aperitive ; ils tuent les vers, ils ouvrent l'orifice des vaisseaux, font percer les abcès, purifient & détergent les ulcères, & emportent les matieres épaisses & tenaces.

A l'égard des acides, leur propriété est de fermenter avec les alkalis, dont les pores, pour bien faire, doivent être tellement proportionnez aux pointes des acides, que ceux-ci puissent s'introduire dans ceux-là avec quelque difficulté.

Tels sont une partie des effets des médicamens dont on vient de parler, & tels sont d'eux la plûpart qu'on employe pour guerir les Chevaux de leurs maladies. Il n'y a que les vomitifs seuls qui ne sont point ici d'usage, parce qu'on ne sçache point que jamais Cheval ait vomi. Descendons à present dans le détail de chaque maladie en particulier, & voyons ce qu'elles sont par elles-mêmes, quels en sont les symptômes, & de quelle maniere on peut les guerir. Nous commencerons par les différentes fievres dont un Cheval peut être atteint.

---

## CHAPITRE II.

*Des différentes fievres dont un Cheval peut être atteint, comment l'en guerir & le gouverner après qu'il en est guerri.*

**L**A fievre n'est autre chose qu'une chaleur contre nature, qui se répand dans tout le corps par le moyen des parties du sang qui fermentent avec trop de violence; d'où il s'ensuit que tous les remedes qui les peuvent arrêter, sont febrifuges: mais comme souvent ces fermentations ne sont que des mouvemens de la nature pour jeter dehors un ennemi qui la détruit, tous

les remedes qui calment les mouvemens sans détruire l'ennemi qui nuit, produisent de très-mauvais effets : c'est-pourquoi il faut prendre garde quand on veut guerir un Cheval qui a la fièvre, de lui donner les médicamens qui peuvent agir au dedans de lui avec efficace.

*Symptômes qui font connoître qu'un Cheval a la fièvre.*

Un Cheval tourmenté par la fièvre a la tête pesante & immobile, les yeux enflez, ne les ouvrant qu'avec peine, & toujours pleurans ; il a les lèvres flasques & pendantes, l'haleine brûlante, & on lui voit sur les jambes certaines pustules, qui sont des marques d'un sang extravasé par la trop grande agitation qui se fait de toutes ses parties, lorsqu'il circule.

Outre ces signes, on voit qu'il a peine à uriner, qu'il semble se plaindre, qu'abattu qu'il est par le trop grand mouvement des humeurs, il se couche par terre & se relève incontinent, ne pouvant trouver une situation qui le mette en repos.

Le Cheval febricitant a quelquefois peine à respirer ; & si on lui porte la main sur le cœur, on sent qu'il bat avec excès ; & cette pulsation fréquente, sans aucune cause

manifeste, est ce qui démontre la fièvre en general : c'est pourquoi, selon les Medecins, on peut l'appeller le signe patognomonique & univoque de toutes les fievres.

Si pourtant on en croit les Medecins modernes, la chaleur n'est point de l'essence de la fièvre, puisqu'elle ne convient ni à la fièvre seule, ni à toutes les fievres, ni toujours ; c'est seulement, disent-ils, un symptôme qui l'accompagne le plus souvent. Mais quoi qu'il en soit, & comme on ne peut guères autrement juger de cette maladie dans un Cheval, il faudra examiner avec attention quelles en sont les autres marques.

S'il y a quelque chose qui excite la fièvre, c'est la rétention de l'insensible transpiration ; car ce qui doit transpirer étant retenu, regorge nécessairement dans la masse du sang, ou étant ramassé en assez grande quantité, il excite une fermentation & une effervescence qui fait bientôt une fièvre ardente.

Comme la difference des fievres ne vient que des diverses humeurs qui les causent, elles demandent aussi plusieurs considérations à leur égard. Il y en a de plus malignes l'une que l'autre, & de plusieurs sortes au sujet des hommes ; mais pour ce qui regarde les Chevaux, on n'en connoît que deux ou trois qu'on puisse entreprendre de guerir : nous les distinguerons le mieux qu'il

nous sera possible, afin qu'on aille d'ordre dans les remèdes qu'on y voudra apporter.

Le premier régime qu'on doit suivre, lorsqu'un Cheval a la fièvre, est de lui diminuer sa nourriture & d'essayer à lui faire manger quelque chose de lui-même. Il ne faut pas s'étonner s'il est vingt-quatre heures & quelquefois trois jours sans manger; il n'en vaut que mieux, supposé que cela vienne de lui-même; le levain qui cause la fièvre, en est moins irrité. Qu'on se donne de garde de lui rien faire prendre pour lors avec la corne; car c'est forcer un Cheval de prendre de la nourriture qui lui est préjudiciable: trois jours de diète, encore un coup, ne sont pas une chose à alarmer à l'égard d'un Cheval febricitant; il seroit fâcheux aussi que cela allât plus loin, car pour lors il y auroit danger qu'il ne mourût.

Quand on a remarqué qu'un Cheval a la fièvre, on le saigne au cou, & on lui tire environ trois livres de sang le matin; puis deux heures après on lui donne un lavement dont voici la composition.

#### LAVEMENT.

Ayez des mauves, des guimauves, de la bourache, de la buglose, de chacune une

poignée ; faites-les bouillir dans de l'eau ; étant bouillies, passez-les à travers un linge : il faut une pinte de cette décoction.

Cela fait, ajoutez-y deux onces de catholicon, délayez bien le tout ; & quand il sera tiède, vous le ferez prendre au Cheval. Il faut, une heure après qu'il l'aura rendu, lui faire avaler deux onces de racine d'*Asarum* bien pulverisé, & bouilli dans de l'eau simple, environ une pinte. Ce remède est diurétique & un véritable febrifuge.

#### BOISSON POUR UN CHEVAL FEBRICITANT.

Pendant que le Cheval a la fièvre, on lui donnera pour boisson de l'eau, dans laquelle on aura fait bouillir de la racine de fraiser, de chiendent & d'oseille, de chacune quatre onces ; on la passera, puis on y ajoutera de l'esprit de vitriol jusqu'à une légère acidité : on la blanchit avec du son, puis on la fait boire au Cheval. Cette boisson est spécifique dans l'inflammation des fièvres où les souffres sont trop exaltés : l'esprit de vitriol a la propriété de les rapprocher, & dégage la partie sereuse de ses liens.

Si c'est en Eté qu'un Cheval se trouve atteint de la fièvre, on pourra lui donner pour nourriture de l'herbe fraîche ; si c'est

en hiver, du bon foin qu'on mouillera un peu pour en émousser la matiere la plus volatile.

Il faut absolument priver d'avoine le Cheval febricitant ; elle met trop les parties du sang en mouvement & y cause une trop grande fermentation, de maniere qu'il seroit à craindre quelque desordre dans le corps, & auquel il seroit difficile de remédier.

Si trois jours après que le Cheval a la fièvre l'appetit ne lui revient point, on prendra de la farine d'orge qu'on délayera dans de l'eau tiède : il faut y en mettre un peu épais, de sorte néanmoins qu'on puisse la faire avaler au Cheval avec la corne ; deux pintes d'eau suffisent pour chaque repas, & cela deux fois par jour soir & matin.

Si le mal ne se rallentit pas, on pourra réiterer la saignée & les lavemens ; ils ne pourront que débarrasser les visceres des obstructions qui leur nuisent, & par conséquent soulager les Chevaux malades.

Si la fièvre est causée de lassitude, donnez souvent à boire au Cheval de l'eau tiède avec de la farine d'orge mêlée, & de la nourriture ainsi qu'on l'a dit ; & pour lui desopiler les jambes, on les lui frotera d'un onguent dont voici la composition.

## ONGUENT

POUR LA LASSITUDE.

Prenez des panais, pilez-les & en tirez une once de suc, que vous mettrez dans quatre onces d'huile de laurier, autant d'iris & de castoreum, quatre onces d'huile d'olive ou huile de noix vierge, & demie livre d'absinthe : mêlez bien le tout ensemble, faites-le bouillir ; & quand il sera réduit en onguent, vous en frotterez les jambes du Cheval febricitant.

Outre la fièvre dont on vient de parler, qui est la plus simple de toutes celles qui attaquent les Chevaux, il y en a une qui est plus aiguë, & qu'on peut nommer telle par les douleurs excessives qu'elle cause par tout le corps.

CE QUE C'EST QUE LA FIEVRE  
aiguë.

On connoît aussi cette fièvre sous le nom de *fièvre ardente* : elle dépend de la constitution viciée du sang, qui est si rempli de sel volatil, âcre & souvent en même tems huileux, que d'abord elle conçoit une effervescence contre nature ; & comme la chaleur ne consiste que dans le mouvement, les par-

tiés huileuses s'échauffent alors extrêmement & communiquent une chaleur fievreuse à tout le corps.

Le sel volatil qui surabonde, produit une chaleur âcre & grande à proportion qu'il est huileux; les battemens des flancs sont frequens, & d'autant plus que la masse du sang est plus huileuse.

Cette fievre attaque ordinairement les jeunes Chevaux en Été, sur-tout ceux en qui la bile abonde & qui sont trop gras.

Les symprômes qui démontrent cette fievre, sont lorsque le Cheval a la langue & le palais noirâtres, & qu'il y a beaucoup d'aridité, qu'on sent par tout son corps une chaleur excessive, qu'il a la tête panchée à terre, les yeux pesans & enflammez, l'haleine brûlante, que le cœur lui bat, & qu'il chancelle en marchant.

Tout cela ne vient que d'une transpiration empêchée par les superfluitez retenues qui gonflent la masse du sang, & lui servent de levain pour la faire fermenter avec vehemence; c'est-pourquoi il faut d'abord saigner le Cheval malade, pour en rallentir la grande fermentation: cette saignée même se doit réiterer fréquemment, tantôt à une partie, tantôt à l'autre, c'est-à-dire aux tempes, aux larmiers, aux arcs, au cou ou au flanc; le tout selon qu'on le juge à propos.

Il ne faut point lui épargner la boisson, s'il paroît alteré : la boisson, principalement celle qui n'est pas beaucoup chargée de sucs de plantes, n'est capable que d'écarter & d'entraîner les levains qui font fermenter le sang, si bien qu'on pourra faire boire au Cheval malade l'eau composée, que voici.

*E A U P O U R U N C H E V A L  
febricitant.*

Prenez deux pintes d'eau que vous ferez bouillir pendant un quart d'heure ; laissez-la un peu refroidir : mettez-y après infuser deux onces de jalap pendant une nuit, sur les cendres chaudes ; versez le tout dans un seau d'eau, que vous blanchirez avec de la farine d'orge : cela fait, donnez-en à boire au Cheval tant qu'il voudra.

On peut une fois ou deux y ajouter deux onces d'antimoine diaphoretique, dissous à chaud dans une pinte d'eau, qu'on mêlera dans d'autre eau, comme on vient de le dire. Ce remède a des parties propres à combattre les levains de la fièvre, qui ne consistent pas comme ceux-ci dans un simple acide, mais souvent dans un certain âcre, qui peut être corrigé par les acides de l'antimoine, qui est un véritable febrifuge.

Pour la nourriture du Cheval , autant qu'il en voudra prendre , ou qu'on pourra lui en faire prendre , fera la même que celle dont on a déjà parlé.

Comme il est à propos dans la fièvre aiguë , de chercher à temperer l'ardeur qui l'accompagne ordinairement , il faut donner au Cheval le lavement que voici.

#### LAVEMENT REFRIGERATIF.

Vous prenez des guimauves , de la mercuriale , de la parietaire & des feuilles de violettes , de chacune une poignée , une demie poignée de camomille , & faites une décoction de toutes ces herbes dans deux livres pesant d'eau commune.

Ensuite vous y mettez dissoudre une demie livre de catholicon , quatre onces de miel mercurial , & autant d'huile de noix ; mêlez le tout ensemble , & en composez un lavement que vous donnerez tiède au Cheval : cela lui fera du bien , si les humeurs malignes ne sont point opiniâtres.

#### FIEVRE CONTAGIEUSE.

On appelle *fièvre contagieuse* (ou *pestilentielle* , c'est la même chose , ) celle dont la malignité est dans le sel volatile âcre de la

masse du sang, qui brise & énerve l'acide, d'où s'ensuit la dépravation de la consistance naturelle, & celle du sang, qui n'ayant plus de consistance ne peut plus se rarefier, ni fermenter dans le cœur, ni engendrer suffisamment d'esprits animaux: de-là viennent les humeurs putrides qui infectent tout le corps du Cheval.

Il faut dans cette maladie donner des acides moderez, comme étant contraires aux sels volatiles âcres, pour les temperer & émousser leurs parties malignes. Les *souffres metalliques* fixes, comme ceux de l'antimoine qui est fort sulphuré, sont recommandables dans la cure de la fièvre contagieuse, parce que ces souffres fixent & corrigent le sel volatile malin en expulsant dehors par la sueur. C'est-pourquoi, quand un Cheval est attaqué d'une fièvre contagieuse, on prendra deux onces de poudre de mercure précipité par lui-même & corrigé avec l'esprit de vin, & trois onces de soufre tiré du cinabre d'antimoine; on mêlera le tout exactement & on le fera sublimer, puis on en donnera deux gros au Cheval dans un demi-septier d'eau commune: ce remede est capable de purifier la masse du sang, de détruire les aigres pestilentiels, & de resister à la malignité des humeurs.

Pour

Pour prévenir les accidens qui peuvent attaquer le cœur dans ces fievres malignes, il est bon de donner au Cheval un gros de bezouïard mineral, ou bien un verre d'eau theriacale : ces remedes auront la force de détruire & les aigres & les âcres volatiles.

On peut au défaut de ces médicamens employer l'orvietan ou la theriaque, ou les confectïons sans musc ni ambre ; & tout cela se prend dans une eau distillée de sca-bieuse, de chardon benit & de veronique, de chacune une bonne poignée avec une once d'aloës épatique en poudre, & demie once des drogues, dont on vient de parler.

Ce remede se donne au Cheval deux heures après qu'il a été saigné. Il faut les jours suivans tâcher de débarrasser le ventricule & les boyaux des levains étrangers, par le moyen de quelques lavemens faits comme nous l'avons dit ; après cela on peut tirer le Cheval d'affaire, pourvû que les parties ne soient point trop affectées de contagion.

Or, comme c'est par l'air que la contagion se communique plus ordinairement, surtout à l'égard des fievres pestilentielles ; il faut soigner d'en purger l'écurie par des fumigations de bonne odeur, & de bien laver les mangeoires, & frotter les râteliers : autrement cet air s'insinuant dans l'estomac

P

226 LA CONNOISSANCE  
des autres Chevaux, y causeroit un levain  
malin qui les rendroit tous malades.

*PURGATIF POUR LES CHEVAUX  
gueris de la fièvre.*

La propriété des purgatifs est d'irriter,  
& par-là d'augmenter le mouvement ver-  
miculaire des fibres des intestins, ou de  
rendre les excremens plus liquides, soit  
que par leur liquidité ils augmentent celle  
des excremens qui s'y mêlent, ou qu'en  
bouchant les pores des veines lactées &  
empêchant ce qu'il y a de liquide dans les  
intestins de passer dans le sang, ils conservent  
davantage d'humidité dans les boyaux, qui  
par ce moyen versent plus abondamment  
ce qui est disposé à passer ailleurs.

Il ne faut pas croire, comme il y en a  
beaucoup, que ce soit nos humeurs ni les  
causes de nos maladies qui sont évacuées  
par le purgatif; mais notre véritable sub-  
stance qui a été corrompue: c'est-pourquoi  
on ne donne les purgatifs qu'après la coction  
dans les fièvres dangereuses; car la nature  
qui est déjà fort affoiblie par la violence  
du mal, seroit par là entièrement abattuë.  
Il faut attendre qu'elle ait triomphé du  
mal. Ainsi on se donnera de garde de pur-  
ger un Cheval pendant qu'il a la fièvre,

mais toujours après qu'elle est passée. Voici un purgatif dont on pourra se servir.

PURGATIF.

Prenez une bonne once de scamonée ; autant de résine de jalap ; incorporez l'un & l'autre dans une demie livre de miel ; faites-le dissoudre ensuite dans une pinte de vin blanc & autant d'eau , où auront infusé quatre onces de fené.

Ensuite passez le tout, & le donnez à boire au Cheval , qu'on débridera quatre heures avant la prise , & trois heures après.

Le Cheval ne mangera pas encore d'avoine , on ne lui donnera que du son mouillé ; & il est à propos , vingt-quatre heures après qu'il a été purgé , de le promener une heure durant.

---

CHAPITRE III.

*De la pousse & de la morve.*

**L**A pousse est une difficulté de respirer ; entretenue par une matière viciée dans le poumon & trop gluante , qui s'attachant aux parois de l'âpre artère , font que l'air ne les peut détacher.

Pij

Souvent ces flegmes s'opposant à son passage, & empêchant les fibres des poulmons & de la trachée de jouër à leur ordinaire, font que le Cheval n'a pas la respiration libre, & produisent un râllement ou sifflement qui l'incommode.

On considère plusieurs dispositions que les humeurs du poulmon peuvent avoir dans les états contre nature : ces humeurs sont quelquefois trop visqueuses, trop grossières & trop gluantes, par une abondance de sulfres impurs & terrestres.

Quand les humeurs du poulmon & des bronches sont trop subtiles, l'air n'ayant, pour ainsi parler, point de prise, ne les peut emporter dans l'expiration ; il faut qu'elles ayent un certain état de viscidité, pour pouvoir être chassées : ainsi étant trop subtiles, elles restent dans le tuyau où passe l'air, & lui ôtent par consequent la liberté de sortir.

Les parties salines de ces humeurs aident encore aux parties corrosives de l'air, à picoter les membranes de ce conduit ; d'où vient que le Cheval touffe, quand il est poussif. C'est-pourquoi l'on doit se servir alors des remedes incrassans & mucilagineux, qui s'emparant des sels de ces humeurs & les rendant plus grossières, en procurent les sorties, & mettent les autres en état de

défendre la canne des poumons de l'âpreté de l'air.

Si au contraire les poumons ou les bronches sont remplis de matieres trop gluantes, comme nous l'avons déjà dit; on se servira des remedes incisifs & attenuans, qui par leurs parties volatiles peuvent mettre les matieres en mouvement, sans causer de grandes agitations dans le sang; car si le sang venoit à se mouvoir avec rapidité dans le poumon, pendant que les bronches sont embarrassées, il pourroit bien se faire des embarras & des ruptures de vaisseaux.

On connoît qu'un Cheval a la pousse, lorsque le battement du flanc lui redouble, & qu'ayant aspiré & tiré son flanc à lui, il le relâche tout à coup.

Il faut remarquer aussi quand le Cheval tire son haleine à lui, si le battement se manifeste au haut des côtes, & même jus qu'àuprès de l'épine du dos; tels symptômes dénotent assurément la pousse.

Cette maladie est aisée à guerir, pourvû qu'on y remédie dès son commencement. Le vert, generalement parlant, n'est gueres bon pour la pousse: il ne fait que détremper les humeurs, & leur donner plus de fluidité; mais sitôt qu'il est cessé, les mêmes humeurs se conglutinent, embarrassent & picotent les conduits de la respiration; comme auparavant.

La pousse la plus-dangereuse est celle qui provient d'une inflammation causée par un fang acide & visqueux, qui s'arrête dans le poumon, & qui y a été porté par quelque effort violent que le Cheval a fait, comme quelque course extraordinaire, ou bien qu'on l'a laissé morfondre.

Le trop de repos qu'on laisse prendre au Cheval à l'écurie, en mangeant trop de foin ou du fain-foin, contribué beaucoup à ce mal, comme lorsqu'on le fait boire lorsqu'il a encore trop chaud.

Il est constant que de toutes ces causes que la pousse soit produite, elle peut se guerir, si l'on y remédie de bonne heure : il n'y a que celle qui est inveterée ou hereditaire qui est incurable. Les Chevaux pousifs qui prennent vent par le fondement, ne guerissent encore jamais. Il en est de même lorsque le picotement qui se fait aux membranes, excite la toux ; parce que c'est une marque que le poumon est trop enflammé par le fang qui s'y arrête, & qui y cause des ulceres. Voyons à present les remedes qui y sont propres.

Quand on s'apperçoit qu'un Cheval tire à la pousse, on prévient l'inconvenient, en lui ôtant d'abord le foin, & ne le nourrissant que de paille de froment & de son mouillé, mêlé de tems en tems avec une

once de sperme de baleine & une demie once de soufre de cinabre d'antimoine. Ces remedes servent à inciter & diviser les matieres grossieres & visqueuses, contenuës dans le poumon & la trachée-artere; parce qu'ils sont composez de parties subtiles & volatiles, qui peuvent s'échaper avec l'air dans les poumons, donner du mouvement aux matieres qui en manquoient, & même irriter & mettre en action les fibres charnuës de la trachée & des bronches; ce qui fait qu'elles chassent plus promptement cet ennemi.

Ces remedes agissent encore en donnant du mouvement, & attenant les matieres gluantes qui doivent se filtrer dans la trachée.

Il y en a qui font prendre au Cheval pouffif les pillules dont voici la composition.

### P I L L U L E S.

Prenez une once d'agaric, autant d'aloës en poudre, une dragme de scamonée pulverisée, une livre de beurre frais, autant de miel; pilez & mêlez bien le tout ensemble, formez-en des pillules grosses comme des noix, & les faites avaler le matin au Cheval dans une chopine de vin.

Il faut que le Cheval soit bridé deux heu-

P iij

rés avant que de prendre ce remede, & trois heures après la prise. On continuë de le gouverner ainsi pendant quinze jours, le nourrissant comme on l'a dit, & lui donnant pour boisson de l'eau blanche avec de la farine de seigle.

Si vous voyez que ce premier remede n'opere point, il faudra recourir à un autre, que vous ferez de la maniere qui suit :

*REMEDE POUR LA POUSSÉ.*

Prenez de la grande consoude, des guimauves, de la violette, du tussilage ou pas-d'âne, de l'hisope, du lierre terrestre & du marrube blanc, de chacun trois poignées; hachez-les menu, mettez-les bouillir dans un chauderon & dans une quantité d'eau suffisante, pendant deux heures.

Cela observé, vous les ôterez de dessus le feu, vous y mettrez un quarteron de mucilage de coins & une demie once de sagapenum; vous passerez le tout après, vous le laisserez refroidir à moitié: vous y ajouterez deux livres de miel, avec une demie livre de laudanum.

Le tout étant bien mêlé & bien passé, vous ferez prendre au Cheval le quart de cette décoction, avec les précautions dont on a parlé: ensuite vous le promenez une

demie heure au pas; puis on lui donnera l'autre quart, le promenant comme la premiere fois; cela suffit pour un jour, & le lendemain on lui fait avaler en deux fois ce qui reste de la décoction, comme on a fait la premiere fois.

On laissera après cela le Cheval un jour de repos; puis on recommencera à lui faire prendre le même remede, & à le lui donner jusqu'à dix fois, observant de le laisser reposer de deux jours l'un. Toutes ces drogues serviront à adoucir les humeurs aigres, elles ôteront les âpretez qui peuvent se trouver dans la trachée artere, & épaisiront les humeurs qui y sont; de sorte qu'elles en seront plus facilement rejettées.

#### AUTRE REMEDE.

Ayez deux onces de muscade, autant de safran, demie once de gingembre, un quart d'once de canelle, un peu de reglisse; pilez le tout ensemble; ajoûtez-y une chopine de vin blanc & un quarteron de miel, mêlez-le bien, passez-le; puis le donnez à boire au Cheval avec la corne.

Si l'on remarquoit que le Cheval prenant son haleine fit deux efforts pour cela, ce seroit une marque que les poumons seroient extrêmement dessechez, & qu'ils adhere-

234 LA CONNOISSANCE  
roient aux côtes. Nous avons dit que cette  
pouffe étoit incurable ; mais comme on sou-  
haite souvent tirer d'un Cheval le plus que  
l'on peut, quand il s'agit de le faire travailler,  
on lui donnera le remede qui suit, qui, s'il  
n'en ôte pas tout-à-fait la cause, du moins  
adoucira l'aigreur du mal, & fera que le  
Cheval pourra encore rendre du service,  
jusqu'à ce qu'il ne soit plus propre qu'à jeter  
à la voirie.

*Autre Remede pour la pouffe.*

Faites bouïllir des figues seches, environ  
une livre ; pressez-les pour en tirer le suc ;  
qu'il y en ait environ un demi-septier ;  
ajoutez-y trois onces de miel, demie livre  
de beurre frais : mêlez bien le tout dans du  
son de froment, donnez-le à manger au  
Cheval pendant quatre jours, une fois par  
jour, & pareille dose chaque jour.

DE LA MORVE.

Les signes par lesquels on connoît qu'un  
Cheval a la morve, est lorsqu'on voit qu'il  
jette par les nazeaux une matiere crasse,  
puante, visqueuse, jaunâtre, quelquefois  
blanche & verdâtre, qu'il a la tête pesante,  
& qu'il ne respire qu'avec peine : il devient

maigre ; il s'appuye tantôt sur une hanche , & tantôt sur l'autre , & semble boiter lorsqu'il marche.

La cause mediate de la morve vient en partie du vice de la lympe , qui humecte continuellement la trachée artère ; car celle-ci ayant été corrompue , elle devient contraire au poumon & l'ulcere.

La morve survient aussi en partie du vice de la nutrition du poumon , lorsque son aliment est changé en un suc visqueux & mucilagineux , qui affectant très-mal cette partie , fait qu'il en monte au cœur des vapeurs subtiles & malignes , qui venant à s'écouler tombent par les nazeaux du Cheval.

Ces matieres ne se manifestent point que sur les Chevaux hors d'âge de jeter leur gourme , & ne sont point ordinairement accompagnées de toux dans leur écoulement ; c'est ce qu'il faut remarquer à l'égard de ce symptôme.

Les Chevaux morveux ont encore une ou plusieurs glandes entre les deux os de la ganache , qui leur sont fort sensibles lorsqu'on les touche , & on remarquera qu'ils ne jettent jamais que d'un côté. Nous avons dit les couleurs différentes dont étoit la morve ; mais on sera averti que lorsqu'elle est blanche & comme de l'eau , il n'y a plus de remède , il faut que le Cheval en meure.

Quand un Cheval a la morve, il est bien en danger, & cette maladie ne se guérit guères à moins qu'on ne la soigne dans son commencement, & qu'elle ne soit point maligne; autrement on ne fait que soulager un peu le poumon, qui devenant ulcéré de plus en plus, fait que le sang dans sa circulation s'arrêtant dans les vaisseaux où il se trouve embarrassé, y engendre un catharre, qui, lorsque l'amas en est grand, suffoque le Cheval.

Les Maréchaux expérimentez & habiles en l'art de traiter les Chevaux, commencent à remédier à cette maladie par barrer les deux veines du cou: la pratique apprend comme cela se fait. On se donnera bien de garde de couper la veine entre les deux ligatures, cette operation est trop dangereuse.

Quant au régime de vivre qu'on doit garder à l'égard du Cheval morveux, c'est le même que pour celui qui a la pousse, c'est-à-dire le son mouillé, la paille de froment & l'eau blanchie, comme on a dit.

Il est bon de faire fondre deux livres de soufre, de le jeter dans la boisson du Cheval, & de le retirer après: cela se fait deux fois de suite, il en reste l'odeur, & comme le soufre est un bitume chargé de parties acides & rameuses; il agit par les dernières

sur les poumons, & par ses huiles il embar-  
raste les acides qui causent les ulceres. Si le  
Cheval repugne à boire de cette eau à cause  
de l'odeur du soufre, prenez de la pâte bien  
levée & prête à mettre au four, délayez-la  
dans l'eau, remuez bien le tout, & la lui  
donnez à boire; l'acide de la pâte émouffe  
les parties balsamiques du soufre, de  
maniere que le Cheval boit cette eau sans  
difficulté.

Il faut prendre le Cheval morveux &  
le promener de tems en tems, sur-tout  
quand il fait soleil, & jamais par un tems  
pluvieux ni morfondant; car il ne fau-  
droit que cela, pour empêcher l'effet des  
remedes.

Le vin émetique est très-excellent pour  
guérir la morve; il en faut donner tous les  
jours au Cheval, avec un peu de poudre  
cordiale mêlée dedans, & seringuer de ce  
même vin dans ses nazeaux.

Il ne faut point purger les Chevaux qui  
ont la morve, les purgatifs leur sont con-  
traires; & quoiqu'on ait parlé ici d'éme-  
tique, il ne faut pas croire que ce remede  
les purge: il ne contribuë qu'à faire  
transpirer les humeurs malignes, & rien  
davantage.

Il y en a qui avec un plumaceau mettent  
de l'huile de laurier dans les nazeaux du

238 LA CONNOISSANCE  
Cheval pour aider à l'humeur à distiller  
aisément, observant de le faire manger la  
tête baissée.

Ou bien, on prend de la staphisagria  
une bonne poignée, on la met bouillir dans  
du vin blanc; ensuite on prend de cette  
décoction, on la passe dans un linge, on y  
ajoute un peu d'huile de chenevi, pour  
après en seringuer dans les nazeaux du  
Cheval deux fois par jour matin & soir,  
chaque fois plein deux cuilleres d'argent.

---

#### C H A P I T R E I V.

*Des maladies qui surviennent aux yeux  
des Chevaux.*

**S'**il y a des specifics pour quelques  
parties, il y en doit aussi avoir pour les  
yeux; car leur situation & leur délicatesse  
sont fort différentes de celles des autres  
parties du corps.

De tous les sens externes, il n'y en a  
point de plus noble & de plus universel; &  
en même tems de plus nécessaire, que la  
vuë, tant dans les hommes que dans les  
animaux; c'est - pourquoi on ne sçauroit  
trop les soigner.

Nous ne nous arrêterons point ici à faire

l'anatomie de l'œil ; ce détail nous meneroit trop loin , outre qu'il ne paroît pas ici tout-à-fait nécessaire : ainsi nous passerons d'abord aux maladies auxquelles il est sujet , & nous commencerons par une certaine blancheur qu'on y voit quelquefois , & que les Medecins appellent l'*albugo* ou l'*eucoma* , & le vulgaire *taye en l'œil*.

*De la Taye dans l'œil.*

La *taye* dans l'œil ou l'*albugo* , comme on voudra dire , est une tache blanche ou membraneuse de la cornée , qui empêche le passage de la lumière : elle est causée par une matière épaisse & sulfureuse , que l'acide de la lympe a coagulée dans les vaisseaux de la cornée.

L'*albugo* qui vient d'une cicatrice , est incurable ; mais si ce n'est que par une obstruction , les médicamens peuvent y operer quelque chose ; & cette obstruction n'étant qu'un épanchement de quelque matière crasse , on la pourra guerir par de bons resolutifs : en voici un très-spezifiqu pour cela.

*Collyre resolutif pour la taye des yeux.*

Prenez de l'eau de fenouil & d'eufraise , de chacune quatre onces , deux gros de

240 LA CONNOISSANCE  
trochisques albirasis, & autant de *Crocus me-  
tallorum*, un gros d'aloës, & soixante gouttes  
d'esprit de vin camphré; frottez-en les yeux  
du Cheval, & vous en verrez l'effet.

Si la tache est sur la cornée, il faudra  
mettre en usage les purgatifs fondans, &  
même les sudorifiques. On peut se servir  
encore de quelques eaux où on a dissous  
quelques remèdes rongeurs, comme sel  
ammoniac, airain brûlé, ou vinaigre distillé.

*De l'inflammation des yeux ou fluxion.*

L'inflammation qui survient à l'œil, est  
causée par des obstructions dans la conjon-  
ctive, qui n'est qu'un tissu de petites veines  
& artères. Les principes des liqueurs nour-  
ricières s'exaltent par la fermentation; ils  
deviennent âcres, & irritent les fibres ner-  
veuses des membranes de l'œil.

Cette irritation fait couler les esprits ani-  
maux dans les muscles en si grande quan-  
tité, que ces muscles par leur gonflement  
pressant les vaisseaux sanguins, il se doit  
faire encore de nouvelles obstructions; ainsi  
le sang & toutes les autres liqueurs ne pou-  
vant circuler librement, elles s'amassent de  
plus en plus dans la partie: c'est ce qui pro-  
duit la tumeur, la douleur, la chaleur & la  
rougeur.

Les

Les signes de l'inflammation sont, lorsqu'un Cheval a les yeux rouges, qu'ils lui pleurent, & qu'il semble en sentir de la douleur ; on voit de plus qu'il a peine à ouvrir les yeux : si les larmes sont âcres & tennes, & comme corrosives, l'inflammation en est plus dangereuse ; ce qu'on peut remarquer en un Cheval, en y faisant un peu d'attention.

Quelquefois les larmes ne sont point corrosives ; on voit alors que les paupieres se collent ensemble, parce que la lymphe lacrymale est épaisse & visqueuse : ce dernier symptôme n'est pas si dangereux que le premier.

Quand la fluxion n'a que des signes externes, c'est-à-dire, si les yeux ne sont qu'humides, un peu rouges, enflammez de même & peu douloureux ; on guerit ce mal en peu de tems, pourvu qu'on employe des remedes subtils & pénétrants, qui dissolvent le sang que l'acide a coagulé dans les petits vaisseaux de la conjonctive ; tels que sont l'eau de plantin, le cristal mineral, le nître raffiné, l'alun, le blanc d'œuf, le vitriol blanc & le phlegme d'alun. On pourra heureusement se servir du Collyre que voici.

*Collyre pour les inflammations.*

Prenez deux onces d'eau-rose, autant de

Q

celle de plantain , deux gros de salpêtre raffiné ; laissez diffoudre le tout ensemble : cela fait , frottez-en les yeux du Cheval , il en guerira.

Car on peut dire que la plus grande partie de ces remedes agissant en resserrant les pores , & en coagulant les matieres qui en fermentant font l'inflammation , la diminüent d'abord.

Si c'étoit en hiver que cette inflammation arrivât , & qu'elle ne fût causée que parce qu'on auroit laissé le Cheval exposé à un vent froid & piquant , il faudroit bien se donner de garde de se servir d'aucuns de ces remedes, qui la feroient durer plus longtems ; on se donneroit seulement patience un peu de tems sans y rien mettre , & la chaleur de l'écurie rétablirait ce mal.

On peut encore se servir dans les inflammations de la décoction d'iris de Florence , ou de solution de sel ammoniac , ou bien de l'eau celeste , qu'on fait en cette maniere.

*Eau celeste.*

Prenez de la premiere ou seconde eau de chaux , ajoutez-y deux scrupules de sel ammoniac , & laissez le tout en un vaisseau de cuivre jusqu'à ce qu'elle devienne bleüe : ensuite passez-la à la chauffe , & vous en

servez après : il faudra en frotter l'œil du Cheval avec une plume.

*De la Cataracte.*

Les Chevaux ne sont pas moins sujets aux cataractes, que les hommes : on l'appelle autrement *suffusion*, & ce mal n'est autre chose qu'une petite pellicule membraneuse engendrée dans l'humeur aqueuse, entre la prunelle & l'humeur cristalline, laquelle empêche le passage de la lumière.

La cataracte est produite naturellement, parce que l'humeur aqueuse & la vitrée n'ont pas leur transparence, & que les humeurs deviennent troubles par de petites parties grossières & branchuës qui nâgent dedans : c'est ce qui fait souvent que les Chevaux sont ombrageux ; car pour lors il leur semble voir plusieurs objets extraordinaires, qui viennent des refractions que la lumière fait en passant au travers du coagulum.

Voilà ce qui arrive dans le commencement ; ensuite la vûë s'obscurcit peu à peu, & la prunelle est d'une couleur verte ou bleuâtre.

Quand la cataracte est formée, la vûë se perd entièrement, & la prunelle ressemble à un verre taché, obscur & un peu dia-

Qij

phane ; enfin elle devient blanche , noire , ou de quelqu'autre couleur.

Moins la cataracte est vieille , plutôt on peut en esperer la guerison ; & plus elle est inveterée , plus elle est incurable ; plus aussi elle est blanche , plus il y a d'esperance : quand elle est noire , il n'y a rien à faire.

Il faut pour guerir la cataracte , se servir de remedes qui puissent un peu subtiliser cette humeur , racler & enlever des parties de cette excroissance. L'huile de semence de lin qu'on tire par distillation , la thutie en poudre & l'huile de papier sont spécifiques pour la cataracte. Il y a encore une eau merveilleuse pour cela : la voici.

*Eau pour les cataractes.*

Prenez quatre gros d'aloës pulverisé , trois gros de *crocus metallorum* , deux gros de sucre candi , un gros de thutie préparée ; ajoutez-y huit onces de vin blanc , autant d'eau de fenouil , deux de celle d'éclairé ; laissez macerer le tout vingt-quatre heures , puis frottez-en l'œil du Cheval : il faut en le frottant remuer la bouteille.

Le premier régime de vivre qu'on doit observer à l'égard d'un Cheval qui a mal aux yeux , est d'abord de lui ôter l'avoine , lui donner du son mouillé , de bon foin , &

lui laisser prendre du repos. On prendra garde encore que l'eau ne soit point trop chaude, parce que cette chaleur est nuisible aux yeux, & en augmente le mal. Le froid y est aussi contraire.

Si le Cheval n'a qu'une fluxion sur les yeux, on ne le saignera point, on se contentera de lui barrer les veines au larmier, c'est à faire aux Marêchaux à s'acquiescer de cette operation.

Un peu de cristal mineral comme environ une once, est très bonne, mise dans du son mouillé; cette nourriture rafraîchit le Cheval, & empêche que les esprits animaux ne se portent avec trop de violence dans la partie affectée de l'œil. Si l'on remarquoit que le Cheval s'abatît trop en prenant cette nourriture, & qu'il s'en dégoutât, il faudroit lui donner du foye d'antimoine, comme on a dit, jusqu'à ce qu'il eût recouvré l'appetit.

*Remede pour un Cheval qui a la vûe foible.*

Prenez une demie-once de sel ammoniac, un gros de sel gemme, autant de semence de cristal, pareille dose de thutie preparée, deux gros de tartre pulverisé, & demie once d'anis vert, réduisez le tout en poudre,

Q iij

246 LA CONNOISSANCE  
& en soufflez deux fois par jour dans les  
yeux du Cheval.

*Pour un coup sur l'œil du Cheval.*

Si c'est un mal qui soit venu d'un coup  
qu'on ait donné dans l'œil du Cheval.

*Remede.*

Vous prendrez de l'eau rose , de l'huile  
rosat , & du sucre candi , de chacun une  
once , vous battrez le tout ensemble , & en  
frotterez l'œil malade du Cheval.

Dans les coups qui arrivent aux yeux ,  
l'on se fert d'ordinaire d'adoucissans , tels  
que peuvent être le sang de pigeon chaud ,  
ou le lait de femme , où l'on dissout tant soit  
peu d'encens mâle , cela adoucit le mal.

Voici quelques symptômes qui peuvent  
donner à juger bien ou mal d'un coup qu'un  
Cheval aura reçu dans l'œil , par exemple ,  
lorsque ce Cheval commence à ouvrir l'œil  
qu'il avoit toujours tenu fermé par la vio-  
lence du coup qu'il a reçu , & que cet œil  
paroît opaque en dedans , & d'une couleur  
verdâtre , cela ne vaut rien.

C'est aussi un mauvais presage , lorsque  
la vitre de cet œil paroît comme parsemée  
de rougeurs d'un sang figé , ainsi que lors

qu'elle est blessée; telles blessures quelquefois se guerissent, mais il en reste toujours une vilaine tache sur l'œil qui déprise un Cheval.

La meurtrissure dans l'œil d'un Cheval est ordinairement causée par un épanchement de sang entre la conjonctive & la cornée, & qui sort des veines dont l'orifice s'ouvre, ou bien lorsque les veines se rompent par le coup: il faut faire son possible, lorsque cela arrive, de resoudre ce sang extravasé, de crainte qu'il ne supure, & que l'ulcere ensuite ne devienne fistuleux, ce qu'on prévient par la saignée, qui se fait au larmier, ou au cou du Cheval en abondance.

Quelquefois le Cheval n'est attaqué aux yeux, que d'une inflammation sereuse, qui est une distillation continuelle & abondante de larmes, qui sont tantôt âcres, & excitent par consequent de la rougeur, de l'ardeur & du picotement, & tantôt elles sont plus douces, c'est un vice habituel de la lymphe trop âcre, & d'un acide trop salé qui ronge & picote les yeux, & y produit à cette occasion toujours une plus grande abondance de sang & de lymphe.

Les remedes dont on a parlé pour les fluxions, sont spécifiques pour cette dernière maladie, où l'on se donne de garde de saigner le Cheval.

Q iij

On ne sçait que dire positivement d'une certaine fluxion qui tombe tous les mois sur les yeux des Chevaux, & que quelques-uns attribuent aux effets de la lune, lorsqu'elle est en son décours; & comme il n'est pas question ici de combattre ce systême, nous en laissons croire ce qu'on voudra. Venons au fait.

Nous avons dit dans la premiere partie de ce Livre, comment on connoissoit qu'un Cheval étoit lunatique, & cette maladie n'est autre chose qu'une fluxion qui se jette sur l'œil du Cheval: cette partie est pour l'ordinaire enflammée, enflée, & toujours humide; l'œil est obscur, couvert, & de couleurs feuille-morte sous la prunelle, dans le temps de la fluxion seulement.

On observera le même regime de vivre pour le Cheval lunatique, que pour celui qui est attaqué d'une fluxion sur l'œil, c'est-à-dire, point d'avoine, mais du son mouillé, de bon foin, & de la paille de froment.

La saignée est contraire à ces Chevaux, il n'y a que la fièvre ou autres maux de cette nature, qui demandent qu'on évacüe le sang, qui puissent y obliger.

Il y en a, lorsqu'il fait beau temps, qui font mettre coucher le Cheval lunatique au

ferain: la methode en est bonne , & il faut que l'écurie où il est , ne soit point trop chaude; la trop grande chaleur est contraire à cette fluxion.

Le seton est spécifique pour cela , lorsqu'on l'applique au haut de la tête entre les deux oreilles. Ce médicament est pour l'ordinaire âcre , & a des parties en un mouvement très-rapide ; c'est-pourquoi il fait séparer la cuticule d'avec la peau , & rompt la tiffure des vaisseaux lymphatiques. Par le moyen de ce seton , il sort quantité de ferofitez qui guerissent , ou du moins qui soulagent la cause du mal.

Il est bon encore de barrer la veine au jarmier , cette operation est du ressort d'un habile Maréchal , mais il faut qu'il ne la fasse que lorsque la fluxion est passée ; & le meilleur remede qu'on puisse éprouver pour les yeux d'un Cheval lunatique , est, lorsque le mal le tient , de les lui frotter d'huile de Saturne ; on en trouve chez les Apoticaïres : ou bien prendre deux gros de sel de Saturne , le faire dissoudre dans une once d'eau d'éclairé , & en frotter les yeux du Cheval. Voici presentement ce qu'il est bon de faire pour purger le Cheval.

*Pilules pour un Cheval lunatique.*

Prenez trois onces d'agaric , autant de

turbit, de l'aloës lucide deux onces, une poignée de feüilles de gentiane & une livre de beurre: il faut que toutes ces drogues soient pulverisées, puis les incorporer ensemble, & en former des pilulles, qu'on donnera au Cheval trois heures après qu'il aura été tenu bridé: il faut le promener après la prise pendant une bonne heure.

On prétend que cette fluxion vient aux Chevaux, ou pour avoir été engendrez d'un vieux étalon ou d'un Cheval poussif, ou par quelque coup de tonnerre qui sera survenu, & qui leur aura dérangé toutes les fibres du cerveau, ou pour avoir trop travaillé étant jeunes.

On ne sçauroit trop menager un Cheval lunatique, le travail excessif, le trop de chaleur, & le froid trop violent, le rend aveugle. Ainsi ces avis serviront à ceux qui seront amoureux de leurs Chevaux, & qui ne voudront pas les perdre sitôt.

---

## CHAPITRE V.

### *De la gourme & du morfondement.*

**L**A gourme se dit de certaines humeurs impures, qui se forment dans le corps des poulains de trois à quatre ans, & dont

la supuration se fait par les nazeaux, ou par des glandes situées entre les deux os de la ganache.

A dire positivement d'où provient cette corruption d'humeurs, c'est ce que l'on ne sçait pas ; mais de quelque source qu'elle puisse partir, il est constant que c'est un grand soulagement pour un Cheval, quand la gourme qu'il jette est parfaite, c'est-à-dire quand il la jette bien.

Les Chevaux qui jettent par les glandes dont on a parlé, & où il se forme une tumeur pour cela qui vient à la supuration, ne s'en portent que mieux après. Il y a de ces tumeurs qui ne supurent point, mais qui se dissolvent par une insensible transpiration : leur guérison est plus longue que celle des premières, & causent bien plus d'incommodité au Cheval.

Ces dernières tumeurs qui ne font que s'atténuer, sont ordinairement remplies d'humeurs trop grossières, qui se subtilisent néanmoins à l'aide de quelques sels acides, qui en divisent ce qu'il y a de plus grossier, de manière que la matière transpire après fort aisément.

On remarquera encore que les jeunes Chevaux jettent leur gourme par d'autres parties, que celles dont on vient de parler ; comme par exemple, par un jarret, une

épaule, un pied, & par dessus le rognon, ou par quelqu'autre endroit qui sera blessé.

La gourme que les Chevaux pouffent dehors par les nazeaux, n'est pas dangereuse, non plus que celle qui prend son écoulement par les glandes de la ganache, qui viennent à supuration.

Quand les Chevaux sont au vert, ils ont bien plus de facilité à jeter leur gourme; parce que cette nourriture qui détrempe les humeurs, en aide beaucoup plus l'évacuation que lorsqu'ils sont au sec. Ce n'est pas que celui qui par cette raison mettroit un Cheval qui auroit la gourme, & qui vivroit au sec, dans une prairie, pour lui faire prendre l'herbe, agiroit très-mal; parce que la gourme qui ne veut que le chaud, seroit dangereuse à se convertir en morve; & s'il y a des poulains qui la jettent au pré, c'est qu'ils sont accoutumés à cet aliment.

La gourme ne vient pas aux Chevaux en tous Païs; ce n'est pour ainsi dire, que dans les climats temperez où cet écoulement d'humeurs leur arrive; car dans les Païs chauds, elle s'en va par insensible transpiration.

Il y a une gourme qu'on appelle *imparfaite* ou *fausse gourme*, dont il ne s'est subtilisé qu'une partie de matière qui s'est échappée, & l'autre s'est endurcie; ce qui cause un dé-

rangement terrible, à cause de la resolution qui n'a pû s'en faire. Le levain qui en reste, foment les humeurs, les met en mouvement, & les oblige à s'écouler, ou par les nazeaux, ou entre les deux os de la ganache, de la même maniere qu'on l'a déjà dit.

Ces humeurs superfluës & malignes ne se déclarent que sur les Chevaux de huit, dix ou douze ans.

Quand le Cheval commence à avoir la gourme imparfaite, on voit qu'il a de la peine à respirer, & que le flanc lui bat: pour les autres symptômes, ce sont les mêmes qu'à la gourme véritable.

Cette gourme imparfaite est bien plus dangereuse pour les vieux Chevaux, que n'est l'autre à l'égard des poulains; car souvent elle dégenere en morve, si on n'y remédie promptement & à propos. Mais c'est assez parler des deux especes de gourmes & de leurs symptômes: voyons à présent quels sont les secours qu'on peut donner aux Chevaux en cette occasion.

*Des moyens de guerir de la véritable gourme.*

On suppose ici qu'on traite un Cheval qu'on nourrit à l'écurie; & se ressouvenant qu'on a dit qu'il falloit le tenir chaudement, on prend une peau de mouton dont on lui

254 LA CONNOISSANCE  
enveloppe la tête, la laine contre le poil.  
Ensuite on lui frotte tous les jours la  
glande & le tour des mâchoires d'un on-  
guent fait ainsi.

*Onguent pour la gourme.*

On prend du beure frais, de l'huile de  
laurier à égale dose, & deux fois autant  
d'althea; on bat le tout à froid, puis on  
s'en sert. Ce resolutif est composé de parties  
subtiles & volatiles, qui subtilifant les ma-  
tieres, & dilatant les pores, fait que les  
humeurs qui gonfloient cette partie, se  
dissipent.

Il y en a qui au lieu de beure, prennent  
du saindoux; & lorsque la tumeur paroît  
en maturité, y appliquent un bouton de  
fil: c'est l'affaire d'un Maréchal expert, qui  
prendra garde de faire cette operation en  
courbant le fer, crainte d'offenser le gosier.

Quand on a ouvert la plaie, on y met un  
plumaceau induit d'huile d'olive mêlée  
d'un peu de vin chaud, ou pour mieux dire  
de *basilicum*, qui est un onguent qui se vend  
chez les Apoticaire. Voici un autre onguent  
en faveur de ceux qui ne sont point à portée  
des Villes où il y a des Droguistes, & de  
ceux qui font provision de ce qu'ils croyent  
avoir besoin.

*Autre Onguent.*

Prenez quatre jaunes d'œufs avec autant de terebentine, & pour un sol d'huile rosat; mêlez le tout ensemble: cela fera un onguent, dont on se servira au lieu de *basilicum*.

Quelques-uns employent l'*Egyptiacum* & l'eau-de-vie mêlez ensemble, pour manger les chairs baveuses qui croissent sur la plaie: il faut s'en servir jusqu'à ce que le Cheval soit guéri.

Il est avantageux pour un Cheval de jeter parfaitement sa gourme par les nazeaux, car alors il ne souffre point de mal; on n'a qu'à le tenir chaudement & prendre garde que ses nazeaux ne se bouchent point. Quand cela arrive, on prend du suc de feuilles de bette, ou de celui de racine de concombre sauvage, avec un peu d'eau-de-vie, & on en seringue dans le nez du Cheval. Ce petit remede évacüe merveilleusement bien les matieres épaisses qui ferment les conduits des nazeaux. On peut au lieu de ces suc, prendre de l'huile d'olive.

Si l'on remarque que le Cheval ait peine à jeter, il faudra lui donner une demie once de theriaque dans une chopine de vin, & de la perunche, qui est une herbe, hachée menu, & mêlée dans le son mouillé, dont

on le nourrira ; tout cela contribuëra beaucoup à le faire jeter.

On se sert encore à cette occasion de plumaceaux, qu'on met dans le nez du Cheval, frottez d'huile d'olive & de poudre composée en cette sorte :

*Poudre sternutatoire.*

Prenez une demie once de nicotiane en poudre, un gros d'ellebore blanc aussi pulverisé, quinze grains d'esprit volatil de sel ammoniac ; mêlez le tout ensemble : ce sternutatoire excite puissamment.

Au lieu de cette poudre, on se servira simplement, si on veut, de tabac en poudre ou de poivre moulu. Il faut continuer ses soins jusqu'à ce que le Cheval soit tout-à-fait hors d'affaire.

Quelques-uns, pour faire abondamment évacuer le Cheval par les nazeaux, prennent gros comme un œuf de beurre frais, qu'ils font roussir : ils le mêlent avec une demie once de bon vinaigre & trois pincées de tabac rapé, ou de bon poivre ; puis ils le font prendre chaudement au Cheval par le nez avec une corne, en lui levant la tête, moitié de la liqueur de chaque côté.

Cela fait, il faut le couvrir, afin de le tenir chaudement, puis après le tenir en main  
une

une demie heure entiere, le Cheval battra du flanc comme s'il vouloit crever; mais on ne s'en étonnera pas, c'est l'effet du remede, qui après jette en abondance.

On soignera de séparer le Cheval qui jette sa gourme, de ceux qui ne la jettent pas; parce que ceux-ci pourroient prendre la morve à l'odeur seulement de cette gourme, dont les parties sont si volatiles, qu'elles se communiquent aisément.

Un Cheval qui jette, est en danger aussi de devenir morveux, si l'on n'a soin de nettoyer avec du foin ses nazeaux par où l'humeur s'écoule; parce que comme elle est empreinte d'un sel qui lui fait plaisir, ce Cheval la leche à son dommage.

S'il arrivoit que le Cheval vînt à s'affoiblir à force de jeter, de maniere qu'il en perdît l'appétit, il faudroit lui faire prendre la poudre cordiale, ou bien de l'opiat de Kermes: vous en mettrez un quarteron dans une pinte de vin blanc, que vous laisserez infuser toute la nuit, pour la donner le matin au Cheval, qu'on aura tenu bridé deux heures avant la prise, & qu'on tiendra encore ainsi deux heures après. Tous ces remedes se préparent & se vendent chez les Apoticaire.

*Comment guerir la fausse gourme.*

On guerit cette gourme comme la précédente. Il est bon de tems en tems de donner quelques lavemens au Cheval attaqué de la gourme; ces remedes agissent en irritant la membrane des intestins, ou en délayant les excremens: on peut en donner un composé de cette sorte.

*Lavement pour un Cheval qui jette une fausse gourme.*

Prenez des mauves, des guimauves, de la mercuriale, de la parietaire & des violettes de Mars, de chacune une poignée, une demie poignée de camomille; faites une décoction du tout avec de l'eau ordinaire, au poids de deux livres, mettez dissoudre dedans une demie livre de catholicon, quatre onces de miel, & autant d'huile de noix.

Cela observé, vous donnerez le lavement au Cheval: il faut que le remede soit tiède, il ne pourra que le soulager beaucoup.

Si vous voulez aider aux glandes que le Cheval peut avoir sous la ganache, à venir à supuration, il n'est rien de meilleur que les pilulles cordiales, on en donne trois prises,

comme on l'a dit ci-dessus, à trois différentes fois.

Si la glande est rebelle à ce premier remède, il faudra y mettre un emplâtre de *diachilum magnum*; il se vend chez les Apoticaire.

#### DU MORFONDEMENT.

On appelle *morfondement* à l'égard des Chevaux, ce qu'on entend par rhume au sujet des hommes; & ce morfondement n'est autre chose qu'une affluence d'humeurs viciées & superflues, qui tombent sous la gorge des Chevaux, ou sur d'autres parties de leurs corps. Cette maladie arrive souvent à un Cheval, lorsqu'ayant été travaillé excessivement, on le laisse refroidir trop tôt, soit à l'air qui est froid, soit dans une écurie. Le sang se coagule pour lors; & s'arrêtant dans sa circulation, laisse plusieurs parties du corps dénuées d'esprits animaux: d'où il arrive que le sang n'y fermentant plus à son ordinaire, ces parties sont comme en défaillance, & ne font plus leurs fonctions qu'imparfaitement.

Un Cheval est encore sujet au morfondement, lorsqu'ayant trop chaud; on a l'imprudence de le laisser boire de l'eau froide ou qui est trop crüe; ce qui fait que le sang

coagulé s'arrête dans le poumon de la pleu-  
vre, y ferme le passage à celui qui circule,  
& l'oblige à fermenter & à irriter les mem-  
branes de la trachée artère: d'où vient qu'il  
s'y forme des obstructions qui empêchent  
le Cheval de respirer, lui causent la toux,  
& le font jeter par les nazeaux une humeur  
verdâtre ou blanche.

Les symptômes qui donnent à connoître  
que le Cheval est morfondu, c'est donc lors-  
qu'on lui voit couler des nazeaux cette li-  
queur dont on vient de parler, lorsqu'il est  
dégouté, qu'il a les deux côtez des nazeaux  
enflés, le gosier sec & dur lorsqu'on le  
manie.

Un bon remede pour un Cheval mor-  
fondu, sont les pilulles que voici.

*Pilulles pour un Cheval morfondu.*

Prenez un gros de beure frais, quatre  
gros de sucre, deux gros de reglisse, un gros  
de poudre cordiale, une once d'agaric ou  
fené, de la scammonée & du miel, de chacun  
un gros; pulverisez subtilement le tout, &  
l'incorporez avec le beure, puis formez-en  
des pilulles que vous donnerez au Cheval.

*Breuvage pour un Cheval morfondu.*

On prend deux gros de poivre, une once

de canelle, autant de gingembre, deux gros de girofle, deux gros de muscade, & une once d'huile d'olive : réduisez toutes ces drogues en poudre, & les mêlez avec l'huile ; ajoutez-y une chopine de vin blanc, & le donnez à boire au Cheval ; puis vous le promenez une bonne heure.

On voit quelquefois des Chevaux morfondus qui sont si oppressez des flancs, qu'ils en ont la fièvre, & ne peuvent respirer que très-difficilement ; parce que le sang qui est coagulé, est dans une fermentation assez grande, pour qu'il s'arrête dans la pleuvre & dans le poumon ; de manière que les parties n'ont pas assez de ressort pour résister à l'impulsion des liqueurs : c'est pourquoi il est bon pour lors de saigner le Cheval à la veine du cou ; & au cas que la première saignée n'ait pas tout l'effet qu'on en espère, il faudra la recommencer jusqu'à ce qu'on voye que les symptômes diminuent ; car ce n'est que par-là qu'on juge de la plus grande partie des maladies des Chevaux : si pourtant après ces saignées le mal ne se calmoit pas, le Cheval seroit en danger de mort.

Au reste quand un Cheval est attaqué du morfondement, on le traite comme un autre qui a la gourme, & on lui fait prendre de bons cordiaux.

Si le Cheval se trouve morfondu en hiver,

R iij

262 LA CONNOISSANCE  
faites lui prendre le breuvage que voici

*Breuvage pour un Cheval morfondu en hiver.*

Prenez une chopine de bon vin blanc, demie once de poivre long, six onces de jus de cerfeuil, de la gomme adragan, de la semence de fenouil ou d'anis, & des bayes de laurier, de chacune deux onces, & six onces de miel; mêlez le tout ensemble, & le donnez au Cheval avec la corne: ce remède est très-efficace. En voici un autre, qu'on prépare de la manière qu'on le va dire, pour un Cheval qui a le morfondement en Eté, accompagné d'une forte toux.

*Breuvage en Eté.*

Il faut prendre une chopine d'eau-rose, demi-septier d'eau de chicorée, & y ajouter une poignée de sucre ou de castonade.

Après cela ayez de la canelle, de la muscade, de l'anis & de la coriandre, de chacune un quarteron; pulverisez bien le tout, mêlez-le bien; & tous les matins, l'espace de huit jours, vous en mettrez dans les liqueurs ci-dessus, cinq pincées pour chaque prise.

Il faut, le jour que le Cheval prendra ce breuvage, qu'il demeure bridé une heure

devant, & une heure après l'avoir pris; & lorsqu'on le débridera, au lieu d'avoine, on lui donnera du son, puis son avoine à l'ordinaire.

## LAVEMENT.

Les lavemens ramolliens sont merveilleux pour les morfondemens: ils se font avec des guimauves, de la mercuriale, de la parietaire, des violettes de Mars & de la camomille, de chacune une poignée; on compose une décoction du tout dans deux livres d'eau commune.

Ensuite on prend cette décoction, on y met dissoudre quatre onces de lénitif, demie livre de miel, quatre onces d'huile de camomille ou huile de noix; puis on fait tiedir le tout, & on le donne au Cheval en lavement.

La theriaque, l'orvietan & la confection de Kermes sans musc, sont des cordiaux spécifiques pour les Chevaux morfondus, il en faut donner demie once dans une chopine de vin. Tels sont les remèdes qu'on peut donner aux Chevaux dans le morfondement. Nous allons voir ce que c'est que le farcin, & quels sont les remèdes qu'on y peut apporter: cette maladie est fort dangereuse pour les Chevaux, & quelquefois incurable, quand on s'y prend mal, ou qu'on a laissé inveterer le farcin.

R iij

## CHAPITRE VI.

*Des remedes contre le farcin.*

**L**E farcin est un changement general & entier de toutes les liqueurs nourricieres, comme du sang, de la lymphe & des esprits, qui consiste dans une acidité volatile; car on sçait que le farcin se communique aux autres Chevaux, lorsqu'ils approchent de ceux qui en sont infectez: c'est pourquoy il est facile aux particules de ces humeurs de passer à travers les pores d'un corps, & ensuite de se mêler avec le sang & la lymphe, & de circuler dans toutes les parties, ausquelles leurs fels âcres communiquent bien-tôt leur caractère; les liqueurs nourricieres s'aigrissent alors, & deviennent de la nature du levain.

Comme donc le farcin est un virus qui consiste en un acide corrosif, il faut chercher des remedes qui puissent rompre les pointes de ce dissolvant, ou tout au moins les émousser, ou enfin qui les puissent faire évacuer.

Avant que de venir aux remedes sudorifiques, il est bon de s'en servir qui soient capables de mortifier ces levains, tels que

peuvent être l'antimoine diaphoretique, le cinabre d'antimoine, & plusieurs autres dont nous parlerons, & qui par leurs parties étant métalliques, pénètrent jusques dans la masse du sang, & adoucissent le virus qui y fait du desordre.

Nous avons dit que le farcin se contractoit par la fréquentation qu'un Cheval sain auroit avec un autre qui est attaqué de ce mal. Il provient encore de plusieurs autres causes; comme, par exemple, de trop manger d'avoine, sur-tout lorsqu'elle est nouvelle, ou du nouveau foin avant qu'il ait sué.

La trop grande abondance de nourriture, sans exercice, peut causer le farcin, ainsi que les fatigues excessives qu'on fait prendre au Cheval. En Eté, ce virus provient encore aux Chevaux, lorsqu'ils sont trop maigres & trop échaufez, ou qu'on leur donne trop de travail, sans les bien nourrir: c'est-pourquoi il ne faut pas s'étonner si chez la plupart des Laboureurs on voit tant de Chevaux attaquez du farcin. Les Chevaux de voiture y sont encore fort sujets.

On compte de quatre sortes de farcins: Le *farcin cul-de-poule*, le *farcin cordé*, & l'*interieur*, & le *farcin volant*. Ce dernier est le moins dangereux, parce qu'il n'a pas son siege dans la masse du sang, & que les esprits volatiles ne se portent encore que

286 LA CONNOISSANCE  
superficiellement, & croît vite & en quan-  
tité, si l'on n'y remédie.

*Le farcin cordé.*

Le farcin cordé se nomme ainsi, à cause  
de certaines manieres de cordes qui s'éle-  
vent entre cuir & chair, & le long des ve-  
nes, & toujours sur les cuisses, le long du  
ventre, sur les arcs & sur l'encolure; c'est-  
là la marque qui le distingue des autres,  
& qui le donne à connoître pour tel. Ce  
farcin est plus fâcheux que le précédent,  
& l'ulcere des boutons qui y naissent, plus  
difficile à guerir.

*Le farcin cul-de-poule.*

Pour le farcin cul-de-poule, il a son vice  
plus pernicieux; parce que la lymphe qui  
arrose toutes les parties, est plus âcre & plus  
corrosive, & par conséquent y cause bien  
plus d'inflammation, & une vulcere bien  
moins curable. La figure avec laquelle croît  
cette espee de farcin, lui a acquis son nom.

*Le farcin interieur.*

Quant au farcin interieur, on peut y re-  
medier quand on y soigne de bonne heure.

il vient un bouton entre chair & cuir, semblable à des cloux ; il tient à la peau & est fixe. Il y en a d'autres de même espee, qui roulent & qui croissent au poitrail, ces derniers se guerissent aisément. Mais voions comment on peut parvenir à guerir les uns & les autres.

Pour bien guerir le farcin, il faut d'abord aller à la source, c'est-à-dire, évacuer les humeurs peccantes qui en forment interieurement le levain. Ce n'est rien d'en avoir ôté les apparences, si l'on n'en détruit la cause. Les onguens qu'on applique dessus, ces sachets & autres especes de talismans qu'on pend au cou du Cheval, & à d'autres parties, si tant est qu'ils ayent l'effet qu'on leur attribué, ne peuvent que suspendre le mal & non pas le guerir: il est nécessaire absolument d'en extirper la racine, & il n'y a d'abord que les purgatifs & la saignée qui puissent corriger la masse du sang corrompue.

On commence par saigner le Cheval farcineux à la veine du cou, puis le lendemain on le purge en cette maniere.

*Purgatif pour le farcin.*

Prenez une demie once d'agaric, autant de mercure préparé, & pareille dose de racine de jalap, trois gros de scammonée,

une once & demie d'aloës succotrin , & autant de theriaque ou d'orvietan ; faites un breuvage du tout , avec une pinte de vin blanc , & le donnez au Cheval le matin.

Il faut qu'il ait été bridé trois heures avant la prise , & quatre heures après sans manger ni boire : il est bon de promener le Cheval pendant deux heures ; ce mouvement agite les esprits , & fait que ce qu'il y a de volatile dans le remede, se porte en plus grande abondance aux matieres malignes, dont il débarrasse plutôt les parties infectées.

Le lendemain matin on donnera au Cheval le lavement qui suit.

#### LAVEMENT.

On fera une décoction avec des mauves, de la parietaire, boüillon blanc, melilot & camomille, de chacun une poignée ; il en faut une pinte, dans laquelle on mettra un gros de bezouïard mineral, un quarteron de miel, deux onces de *diaphenicum* & demie livre d'huile d'olive : on mêlera le tout, puis on le fera prendre au Cheval.

Pendant tout le tems que le Cheval est dans les remedes, il ne vivra que de son mouillé, dans lequel on mettra à chaque fois une once de poudre de racine de bardane,

ou de falsepareille ; on lui ôtera aussi le foin, & on ne lui donnera que de la paille de froment.

*Pilules pour le farcin.*

Prenez deux onces de mercure préparé ; autant de therebentine de Venise, quatre gros de scammonée, & pareille dose de rhubarbe ; mêlez le tout dans une livre de lard rapé & dessalé, formez-en des pilules, & les faites prendre au Cheval, que vous gouvernez comme s'il avoit pris un remède.

Quand le Cheval est bien saigné & purgé, on peut lui donner tous les matins trois chopines de vin émetique : ce remède agit puissamment, & le Cheval le prend sans dégoût ; il faut que ce soit à jeun, & ne lui donner de la nourriture que deux heures après la prise.

Il ne faut point extérieurement appliquer de remède sur le farcin, qu'il ne soit en maturité : on doit le laisser sortir tout-à-fait de crainte qu'il ne rentre ; & après cela, on le frotte de l'onguent dont on va parler.

*Onguent pour le farcin.*

Prenez de la racine d'*enula campana* ; faites-la bouillir, pilez-la après dans deux

270 LA CONNOISSANCE  
onces de saindoux, & du vif argent, puis  
vous en frotterez le farcin.

Le farcin le plus dangereux est celui qui  
fait jetter par le nez; car les Chevaux n'en  
échappent jamais, il faut qu'ils en crevent:  
celui qu'on voit paroître au train de derriere  
près des pâturons ou sur les boulets, est  
encore de très-difficile cure, de même que  
le farcin, dont les boutons, au lieu de venir  
à supuration, ne poussent que de la chair  
d'un rouge brun.

Le farcin qui pousse à la tête, se guerit  
bien plus aisément; au lieu qu'on a de la  
peine à venir à bout d'ôter celui qui fait la  
corde dans le foureau, ou qui creve en cul-  
de-poule sans supurer.

Quand on s'apperçoit qu'un Cheval a le  
farcin, on doit bien en examiner l'espece,  
afin d'y apporter les remedes convena-  
bles.

Il y en a, lorsque les boutons sont crevez,  
qui les remplissent de sublimé en poudre,  
ou du réagal, qui est un mineral: d'autres  
y appliquent des onguens: d'autres enfin  
ont recours aux *caustiques*; parce qu'ils font  
des écharres, & attirent à maturité les bou-  
tons de farcin, tant par le cours du sang &  
des esprits qu'elles y poussent, que par leurs  
sels qu'ils y mêlent: en voici quelques-  
uns.

*Cautiques.*

Prenez de l'huile d'antimoine caustique, ou du beure d'antimoine, ou du sublimé corrosif en poudre, détrempé dans de l'esprit de vin.

Si le farcin n'est pas beaucoup dangereux, on pourra le frotter de l'eau qui suit.

*Eau pour le farcin.*

Prenez trois gros de vert-de-gris, une once & demie d'alun, trois gros de vitriol, & autant de minium, faites cuire le tout dans trois quarterons de vin blanc, & une once & demie d'eau-de-vie; laissez-le reposer, & vous en servez après.

On se souviendra toujours de saigner le Cheval farcineux & de le purger avant que de le traiter par la voie des médicamens; & si après avoir fait tout ce qu'on a déjà dit, le farcin ne se guerit pas, on lui donnera trois ou quatre prises de pilules de cinabre: en voici la composition.

*Pilules de cinabre.*

Prenez du mercure précipité par lui-même, & corrigé avec l'esprit de vin, & quatre onces de soufre tiré du cinabre d'antimoine; mêlez le tout exactement, & le

faites sublimer : puis réduisez-le en poudre, & le mettez dans une demie livre de beurre frais ; pétrissez-le bien, & en formez des pilules pour donner au Cheval : la force de ce remede lui ouvrira les pores, & guérira le mal par insensible transpiration.

Quand les boutons du farcin seront sortis, percez-les vous-même, s'ils ne percent naturellement ; puis vous y mettez de la poudre que voici.

*Poudre admirable pour le farcin.*

Il faut prendre une once d'arsenic, du vif-argent & de l'alun, de chacun deux onces, autant de couperose, & demie once de vert-de-gris : pulverisez toutes ces drogues chacune à part ; mêlez ensuite ces poudres, & ferrez le tout dans quelque boîte pour s'en servir au besoin.

Quand on voudra en user, il faudra bien nettoyer les boutons, faire sortir le pus de dedans, puis prendre du coton, & avec un petit bâton pointu en faire entrer dans le farcin : on continuë d'en agir de la sorte à mesure que les boutons percent, & par ce moyen le Cheval guérit.

On se sert encore de plusieurs simples pour la guérison du farcin ; comme, par exemple, on prend de la racine d'*emula cam-*  
pava

*pana*, qu'on fait bouillir; on la pile avec deux onces de saindoux & de vif-argent; on en fait un onguent, dont on frotte les boutons de farcin, quand il est venu à matiere; cela se fait deux fois le jour, l'espace de cinq jours.

Le *marrube* bouilli avec de l'huile d'olive est spécifique pour le farcin; il en faut oindre les parties du Cheval affectées. Les racines du *sceau de Salomon*, celles de la *grande scrofuleuse*, ou de la *reine des prez*, coupées par morceaux & mêlées parmi le son qu'on donne au Cheval, guérissent le farcin, en purifiant la masse du sang.

La *centaurée* est encore spécifique: on la fait tremper avec de bon vinaigre, puis on en frotte le farcin: si cela n'opere rien, c'est que les sels que contient cette plante, n'ont pas assez de force pour faire escarre; & pour lors vous prendrez une once de vif-argent, autant de suif, vous les incorporerez ensemble; vous y ajouterez deux onces de beurre, une once de salpêtre & deux onces d'huile d'olive; vous mêlerez le tout ensemble à froid, puis vous en frotterez le Cheval à l'endroit où est le farcin, une fois le jour seulement.

Quand c'est à la tête que le Cheval est infecté de farcin, on prend de l'*aristologe ronde*, on la pile dans un mortier; puis on prend le

174 LA CONNOISSANCE  
marc & le jus, qu'on met dans l'oreille du  
Cheval, prenant cette partie & la frottant  
avec la main jusqu'à ce que l'herbe soit se-  
che, & alors on l'ôte pour y en remettre  
d'autre. On réitere cette manœuvre jusqu'à  
cinq ou six fois; après quoi on en met encore  
dans les oreilles, qu'on plie & qu'on lie avec  
des bandes le plus ferré qu'il est possible:  
on laisse ainsi ce simple quatre ou cinq jours  
sans y toucher; au bout de ce tems on l'ôte,  
& le Cheval est guéri.

*Prisane pour guérir le farcin.*

Prenez bois de gaïac, falsepareille &  
saxafras, de chacun une once & demie,  
une once de mercure crud, autant d'anti-  
moine crud pulverisé; faites boüillir le tout  
dans un pot de terre non vernissé, avec trois  
pintes d'eau & trois pintes de vin blanc, qu'on  
laisse réduire à la moitié: cela fait, on bride  
le Cheval à cinq heures du matin, & à huit  
on lui donne une chopine de cette prisane,  
puis on le tient encore bridé trois heures  
après la prise. On continuë ainsi pendant  
cinq jours.

On a, ce semble, assez donné de remedes  
pour guérir un Cheval farcineux, ou pour  
tâcher de le guérir; car on n'y réussit pas  
toujours, y ayant des especes de farcin qui

sont incurables. On a employé toutes les drogues qu'on y a jugé nécessaires, & tous les simples & les purgatifs qu'on a cru pouvoir combattre ce venin & le détruire. Il ne nous reste plus qu'à mettre le feu en usage pour cela, & de sçavoir comment cela se fait.

*Comment guerir le farcin par le feu.*

Sitôt qu'on voit que le farcin commence à paroître, on en environne les cordes, & on les barre avec une raie de feu sans percer le cuir: souvent le farcin en demeure là.

Mais s'il croît davantage & que les boutons viennent à supuration, on les perce avec un bouton de feu: il faut aller jusqu'à la matiere, sans crainte de bleffer le Cheval en aucune partie où soit le farcin; mais quand on voit le pus qui sort, on doit s'en tenir là & n'enfoncer pas plus avant le bouton.

Quand on a barré les cordes comme on a dit, on saigne le Cheval en abondance; puis on le purge comme on a dit: on n'y oubliera point le mercure ou le cinabre.

Le farcin qui vient à un Cheval, n'y paroît pas tout d'un coup également partout; c'est pourquoi on est obligé d'y appliquer à plusieurs fois les boutons de feu, à mesure que chaque tumeur vient en maturité: il est

vrai que cela fatigue terriblement un Cheval ; mais qu'y faire ? On risque tout, quand le mal est dangereux.

Si les boutons ne viennent point à supuration, après le tems qu'on a jugé qu'ils y devoient être, on ne laisse pas que d'y appliquer le feu : si l'écharre tombe ensuite, c'est bon signe ; mais s'il renaît interieurement de nouvelles chairs, c'est une marque que la guerison de ce mal est presqu'impossible ; il n'y a que les caustiques après cela, ou le feu même, qui puissent extirper ces chairs étrangères.

Supposé qu'après avoir mis le feu à des boutons de farcin, l'écharre en soit tombée, il faut prendre de l'urine & en nettoyer les plaies, puis les froter avec quelque onguent pour achever de les guerir.

On ne dit rien ici de la maniere d'appliquer le feu aux boutons de farcin ; c'est l'affaire d'un Maréchal, qui, pour peu qu'il soit versé en son art, en vient toujours à bout, à son honneur. Finissons cet article, & passons à d'autres infirmités auxquelles les Chevaux sont sujets.



## C H A P I T R E V I I .

*De la gale des Chevaux, des ébullitions de sang  
& des démangeaisons qui leur infectent  
la peau.*

**L**A gale est un ulcère qui ne vient que de fels âcres ou acides, qui s'attachant à la peau, y fixent le sang & les humeurs qui y circulent, & y produisent ces petites pustules, qui sont plus ou moins grosses, & plus ou moins douloureuses, que les fels ont plus ou moins d'acrimonie, & suivant que les humeurs y tiennent coagulées.

On connoît qu'un Cheval a la gale, quand il se frotte aux jointures, aux jambes ou au crin; puis on tâche d'y apporter du remède.

Pour y réussir, l'on commence à disposer les humeurs par la saignée, afin d'arrêter les parties du sang, qui fermentant alors avec trop de violence, se portent toujours de plus en plus aux parties affligées, & augmentent le mal, si l'on n'en arrête le cours.

Il faut après donner au Cheval des purgatifs qui peuvent émousser les acides, tels que sont ceux qui sont préparez avec l'aloës, la coloquinte, la confection hamec, le

S iij

*hiera piera*, le précipité blanc de couleur de rose, le mercure doux, & toutes les préparations de mercure qu'on prend intérieurement; parce que tous ces remèdes précipitent les sels acides, ils les amortissent, & les peuvent même tout-à-fait détruire.

Il y a de deux fortes de gales: la *gale farineuse*, & l'*ulcérée*. La première est plus difficile à guérir que l'autre, & on les traite néanmoins toutes deux avec les mêmes remèdes.

Quand le Cheval a été saigné de la veine du cou, il faut songer à le purger; & pour cela:

*Purgatif pour un Cheval galeux.*

On prend trois chopines de petit lait, deux onces d'aloës sucrotin, une once de confection hamec, demie once d'anis, deux onces de scammonée, & deux onces de coloquinte pilée: on laisse infuser le tout ensemble; on le passe après, & on le donne au Cheval le matin, cinq heures après avoir été bridé: on le laissera ainsi deux heures après la prise.

Quand le remède aura opéré, & que la fermentation du sang sera rallentie, on songera aux remèdes extérieurs: en voici quelques-uns.

*Onguent pour la gale des Chevaux.*

Prenez une demie livre de saindoux, une demie once d'eau forte, autant de mouches cantarides, & deux onces de soufre ; mêlez le tout ensemble, incorporez-le bien, & en faites un onguent, dont vous frotterez la gale du Cheval.

Entre tous les remedes qui emportent le mieux la gale, on reconnoît que le tabac, le soufre & le mercure y sont plus efficaces que les autres ; c'est - pourquoi l'onguent que voici réussira à merveille pour la gale la plus dangereuse.

*Autre onguent pour la gale.*

Vous prendrez un demi-septier de vinaigre, quatre onces de soufre vif en poudre, trois onces de mercure vif, une once de couperose, demie once de vert-de-gris, & quatre onces de cantarides : vous mettrez bouillir le tout ensemble dans un pot neuf, bien couvert, l'espace d'environ deux heures, ou pour mieux dire, jusqu'à ce qu'on voye que toute la mixtion soit réduite en consistance d'onguent ; après cela on s'en servira pour frotter la gale du Cheval.

Si la gale n'est que légère, on se sert de la

S iij

*patience* & de *l'aunée* : ces deux simples contiennent des alkalis, dont la vertu est d'appaïser la douleur.

Le tabac infusé dans du vin blanc est spécifique pour la gale : il est chargé de sels volatiles ; & quand on en frotte cet ulcère, il le desseche & le guérit ; son esprit & son huile ont la même propriété.

Le soufre est un bitume chargé de parties rameuses, par le moyen desquelles il guérit la gale ; c'est-à-dire, que par ses huïles il embarrasse les acides qui causent cette maladie : il agit plus puissamment, si l'on en fait un cinabre avec le mercure ; ce qu'on conseille de faire pour plus de sûreté.

L'argent vif, dont on se sert pour guérir la gale, est une liqueur minerale très-capable de se charger d'acides quand elle rencontre. Quand on veut s'en servir, on l'amortit avec le soufre & la terebentine, & on la mêle aux onguens pour la gale. Outre les drogues dont on vient de parler, on peut encore se servir de sel de Saturne, de sel de tartre & d'autres alkalis : tout cela paroît un peu extraordinaire à bien des gens, qui ne sont point au fait de la Medecine ; mais pour ôter l'esprit de tout embarras là-dessus, on n'a qu'à s'adresser à un Apoticaire, il composera les remedes comme il faut, & tels qu'on les lui demandera.

L'herbe est très-propre pour les Chevaux qui ont la gale; c'est-pourquoi au sortir de l'hiver, & lorsque les prez ont jetté raisonnablement, il faut les y mettre nuit & jour après les avoir saignez & purgez.

Le Cheval galeux doit être sevré d'avoine; & si on lui en donne, il faut que ce soit par nécessité & lorsqu'il est obligé de travailler, encore est-il bon de la lui mouïller pour en rallentir les parties volatiles.

Sa nourriture à l'écurie doit être de son mouïllé, dans lequel on mettra pendant quinze jours deux onces de foye d'antimoine pulverisé subtilement, ou du soufre d'antimoine, il n'importe.

Il y en a en Eté, qui parmi leur son mouïllé leur donnent de la chicorée sauvage, ou de la fumeterre, ou bien de la scabieuse hachée menu, une bonne poignée; cela fait merveille.

Nous avons dit qu'il y avoit une *gale farineuse* dont les pustules sont larges & rongeantes, & qui naissent comme des pailles de son: cette gale vient bien souvent de la disposition du sang & des autres liqueurs, ou du déreglement du régime de vivre, ou des restes de quelques maladies mal gueries.

Les ulcérés de cette gale sont produits par une lymphe subtile, coagulée par l'acide dans les glandes cutanées de la peau. Les

282 LA CONNOISSANCE  
parties subtiles de cette lympe s'étant évaporées, ce qui reste s'épaissit, & se desseche en écailles farineuses. Telle est la cause de cette gale, qui se guerit plus difficilement que l'autre.

*Des ébullitions de sang, & comment  
y remedier.*

Il ne faut pas s'étonner si quelquefois on voit des ébullitions de sang sur la peau des Chevaux, qui forment comme des manieres de tumeurs par tout le corps, semblables à du farcin, de sorte qu'il y en a bien souvent qui les traitent de même.

Ces ébullitions sont causées par une grande abondance d'un sang trop en mouvement, & par l'obstruction des pores & des canaux excretoires de la peau, qui ne permettent pas une libre transpiration; c'est pourquoi les vapeurs qui ne peuvent sortir, s'assemblent sous la peau, ou entre les muscles, dans lesquels elles forment les tumeurs dont on parle, & qui se manifestent au dehors.

Quand on s'apperçoit de cette maladie, il faut saigner abondamment le Cheval; & si ces tumeurs pour une premiere fois ne s'amortissent point, il faudra réiterer la saignée, c'est ordinairement à la veine du cou. Le sang qu'on aura tiré, ralentira sans

doute la fermentation de celui qui reste, & les tumeurs se refoudront.

Pour faire qu'on ne se méprenne point dans la connoissance de ces tumeurs d'avec celles qui sont causées par le farcin, c'est que les ébullitions du sang viennent toutes en une nuit, qu'elles ne tiennent point au corps, & qu'elles sont molasses, qui sont des marques contraires au farcin, outre que dans le soin qu'on en prend, la guerison en est prompte.

Quelquefois le trop de précipitation qu'on a de saigner les Chevaux atteints des ébullitions de sang, fait que les humeurs malignes qui devroient transpirer, se mêlent aux esprits du sang qui circule, & causent par-là du desordre au corps.

Lorsque cela arrive, il est bon de donner au Cheval un lavement laxatif, composé comme on le va dire.

*Lavement laxatif.*

Prenez des feuilles de mauves, de guimauves & de parietaire, de chacune deux poignées; faites-les boüillir dans deux pintes d'eau commune; passez la décoction, & en prenez trois chopines, dans lesquelles vous dissoudrez une demie livre de miel ordinaire: vous y ajouterez deux onces de fené, qui aura boüilli avec la décoction

auparavant que d'avoir mis le miel ; puis vous le ferez prendre au Cheval , & une heure après vous lui donnerez une once d'orvietan , ou de theriaque si vous en avez , dans un demi-septier de vin blanc. Ces derniers remedes expulseront au dehors les humeurs qui étoient rentrées.

Le foye d'antimoine s'employe dans les ébullitions de sang ; il en corrige la masse , & l'on en met chaque jour une once & demie dans le son moüillé , qui sert pour lors de nourriture au Cheval.

Ceux qui sont amateurs de leurs Chevaux , préviennent cet inconvenient , en leur donnant du cristal mineral parmi du son moüillé , au poids d'une once & demie. Ce remede pousse doucement par les urines , en donnant de la liquidité au sang : il tempere les visceres , parce qu'il fixe les soufres trop exaltes du sang & de la bile , empêchant leur mouvement par leurs parties irregulieres.

On peut encore , après que ces ébullitions sont passées , purger le Cheval avec un purgatif rafraîchissant.

#### DES DÉMANGEAISONS qui surviennent aux Chevaux.

Les démangeaisons dont les Chevaux sont quelquefois beaucoup tourmentez ,

proyiennent des particules fines & délicates, que le sang qui passe dans la partie, met en agitation, en les faisant heurter les unes contre les autres; & tout cela n'a sa source que d'une intemperie des visceres, & d'un sang corrompu qu'il faut purifier.

Il y a des démangeaisons plus grandes les unes que les autres; ce qui arrive sur-tout lorsqu'on est échauffé, parce que tout le corps alors transpire davantage, & que les liqueurs arrêtées en quelques endroits fermentent extraordinairement; ce qui fait que les petites parties longues & pointuës, fichées dans les glandes de la peau, doivent recevoir beaucoup d'agitation.

Cette démangeaison arrive quelquefois à la tête & par tout le corps d'un Cheval, de maniere que les parties qui en sont attaquées se pelent presque toutes: il n'y a rien qui rende un Cheval plus méprisable, que cela, ni en même tems qui soit plus incommode, que cette maladie.

Pour y remedier, on recommande beaucoup les pilules de cinabre dont nous avons déjà parlé. On prend soin aussi de saigner le Cheval, & de le rafraîchir par quelques lavemens: au reste la nourriture sera de son mouillé, point d'avoine pendant que la démangeaison durera, & un bon purgatif lorsqu'elle sera passée.

Le foye d'antimoine le rafraîchira beaucoup : ou bien, on prend du sel policrete, une poignée, qu'on lui donne dans le son mouillé, tant que dure la démangeaison ; puis on cesse de lui en donner : on le fait baigner ensuite, & le mal cesse.

Les causes de cette démangeaison sont le travail immodéré & violent, la nourriture remplie de sels trop volatiles, comme le sainfoin, la luzerne, le méchant foin, & le temperament mauvais du Cheval, causé par la bile, la mélancolie ou autres mauvaises humeurs.

### CHAPITRE VIII.

*Quels sont les médicamens propres pour guerir les tranchées & la retention d'urine.*

**O**N appelle généralement *tranchées* à l'égard des Chevaux, ce qu'on nomme colique au sujet des hommes ; & ces tranchées ne sont autre chose que des douleurs excessives dans les intestins, par une matiere viciée qui y est contraire, & par la convulsion spasmodique des mêmes intestins, qui souffrent des contorsions & des convulsions très-dangereuses.

Quant à la matiere, il n'y a point de tran-

chées véritables qui ne proviennent d'un acide vicié, ennemi des intestins, qui en les distendant y cause de la douleur. Cet acide est envoyé de l'estomac à ces parties, par une mauvaise digestion des alimens que le Cheval a pris.

Les marques que donnent les Chevaux atteints des tranchées, sont lorsqu'ils se plaignent en s'étendant, qu'ils se débattent, qu'ils se couchent, puis qu'ils se relevent, & qu'ils ne peuvent rester en place. Quand on s'aperçoit de tout cela, il ne faut rien négliger pour y apporter du remède; autrement le Cheval qui en est travaillé, pourroit bien mourir.

Les tranchées ont plusieurs causes d'où elles procedent: les unes sont appellées *tranchées ventuses*; la douleur que les Chevaux en ressentent, est avec distention, & une espece de déchirement, causé par les vents qui naissent de la ferveur viciée de la matiere visqueuse avec l'acide; ce qui suffit pour la generation des vents, qui, selon Vanhelmont, lorsqu'ils sont renfermez dans les intestins, y font divers mouvemens qui engendrent ces douleurs distensives.

Le seigle, les feveroles & l'avoine donnez en trop grande quantité, sont sujets à causer ces sortes de tranchées aux Chevaux: le froment pris de même, fait encore facilement

effervescence, & s'aigrit de même; c'est pourquoi il faut prendre garde, quand on leur en donne, de leur distribuer ces grains avec prudence.

Quand donc on voit que le Cheval se tourmente ainsi, on commence par lui faire prendre un lavement carminatif, dont la composition est telle:

*Lavement carminatif pour les tranchées ventueuses.*

Prenez trois chopines d'urine d'homme sain, faites-y dissoudre de benedicté laxative quatre onces, avec une chopine de vin émetique; laissez tiedir le tout, & le donnez au Cheval.

Pendant que le Cheval aura le lavement dans le corps, jusqu'à ce qu'il l'ait rendu, on le laissera de repos; mais, il faudra après lui faire prendre le breuvage qui suit.

*Breuvage pour les tranchées ventueuses.*

Prenez une pinte de bon vin, des semences de carvi, de daucus, de cumin, d'anis, de fenouil & d'anet, de chacun deux gros; que le tout bouille, & se réduise à moitié; faites-y après dissoudre une once d'orvietan ou de theriaque; laissez refroidir

dir la mixtion , puis vous la donnerez au Cheval.

Si la douleur ne se passe pas , & que vous voyiez que le Cheval se donne toujours des mouvemens extraordinaires , vous le tiendrez bien couvert, vous le promènerez hors l'écurie , l'empêchant de se coucher ; puis vous lui échauferez le ventre avec une bassinoire pleine de feu , ou à ce défaut d'une brique bien chaude , ou de quelqu'autre chose de cette nature.

Souvent il y a des vents dans d'autres parties que l'estomac & les intestins , qui causent beaucoup d'incommoditez au Cheval : ils peuvent être entre la pleuvre & les muscles intercostaux ; ce qui cause des douleurs de côtes errantes. Ce ne sont pas là les tranchées les plus dangereuses.

Ces vents sont quelquefois enfermés dans la vessie ou dans les vaisseaux sanguins : cette espee de tranchées est plus aiguë que les précédentes ; & dans toutes ces rencontres , les diaphoretiques pris par la bouche sont capables de dissiper les humeurs gluantes , & par conséquent de faciliter la sortie de l'air qui y est enfermé.

Pour guerir encore les tranchées causées par les vents , on saigne les Chevaux aux flancs & sous la langue , & on promene beaucoup le Cheval. Il y a encore plusieurs

T

autres lavemens carminatifs, dont on peut se servir pour les tranchées venteuses, & que nous donnerons dans le chapitre de la composition des médicamens pour les Chevaux.

*Seconde espece de tranchées.*

A l'égard des tranchées qui viennent par des matieres pituiteuses & à demi coagulées, ou par un chile aigre & mal cuit, on se sert dans ces tranchées de carminatifs qui abondent en parties volatiles & sulphureuses, ou simplement en matiere alkalis, comme du girofle, de la muscade, du clou, du macis, de la canelle, de la semence de daucus, de carvi, d'anel, de cumin, de fenouil, d'anis, de coriandre, de l'esprit de vin, de la camomille, de l'aunée, de l'orvale, de l'ail, de l'absynte, du sperme de baleine, & d'une infinité d'autres qu'on donnera, tant par la bouche qu'en lavemens, & qui peuvent détruire la viscosité de ces matieres en les volatilifant, & absorber les acides qui en font la cause.

Cette maladie, proprement parlant, est un *tenesme*, c'est-à-dire, une envie continuelle que le Cheval a de fienter sans en pouvoir venir à bout, ou ne faire que peu d'excremens.

Outre ces signes, l'on voit encore ce

Cheval se coucher & se lever incontinent, regarder ses flancs sans vouloir manger.

Les douleurs de ces tranchées sont perçantes & recommencent frequemment, à cause de l'irritation continuelle du rectum qui fait des contractions, & excite des envies d'aller; car les moindres matieres qui sont dans le rectum, le poussent incontinent à s'en décharger.

C'est un bonheur dans cette espece de tranchées, quand la fièvre ne survient point aux Chevaux; car si elle leur vient, ils sont en danger, l'inflammation se met à l'anus, où il se forme un ulcere sordide qu'on ne peut guerir.

Pour remede, il faut d'abord commencer par les lavemens adoucissans; & pour cela:

*Lavement adoucissant pour les tranchées.*

Prenez une décoction de mauves, de guilmauves, poirée, autrement bettes blanches, camomille, de chacune deux poignées; faites-les boiillir dans trois pintes d'eau, que vous laisserez réduire à deux; ensuite dissoudez-y quatre onces de diaphenis, ajoutez-y cinq onces d'huile de noix, & le donnez au Cheval.

Si ce premier lavement n'opere rien, il faut recommencer trois heures après, &

ajouter à ce remede deux onces d'antimoine diaphoretique: c'est un puissant sudorifique, qui agit sans causer beaucoup de mouvement au sang.

Monsieur Soleysel ordonne le remede qui suit, & dit qu'il ne conseille point les forts medicamens pour un Cheval attaqué des tranchées dont on parle. Voici quel est ce remede.

*Remede anodin pour les tranchées pituiteuses.*

Prenez, dit-il, deux livres d'huile, moitié rosat & moitié huile commune, huit onces de sucre fin, une chopine d'eau rose; mêlez le tout, & en donnez au Cheval un verre avec la corne, de trois heures en trois heures.

Il faut après chaque prise promener le Cheval au pas, un quart d'heure en main, sans néanmoins l'échauffer.

*Autre espece de tranchées causées par les vers.*

Il y a encore une autre espece de tranchées, dont la cause vient des vers qui s'engendrent dans les intestins, d'une pituite douce & visqueuse qui se corrompt par l'excès de la chaleur naturelle ou étrangere, introduite dans ces parties.

On connoît que les tranchées proviennent des vers, lorsque le Cheval, que la douleur presse, se mord les flancs jusqu'à emporter souvent la peau, se les regarde & suë partout le corps, se levant & se couchant par terre à tous momens, en se débattant : la cause de cette douleur sont les vers qui picotent les intestins, & les percent.

Pour guerir ces tranchées & ôter la cause du mal, c'est de détruire les vers par quelque remede puissant, tel que peut être le suivant.

*Remede pour les tranchées causées par les vers.*

Vous prendrez une once & demie de theriaque, une muscade rapée, autant pesant de gingembre, le tout bien pulverisé, que vous mettrez dans une chopine de bon vin rouge.

Cela observé, mêlez bien le tout, faites-le tiedir, & le donnez à boire au Cheval avec la corne, & une heure après ce breuvage on lui donnera le lavement qui suit.

#### LAVEMENT.

Prenez deux pintes de petit lait, une poignée d'aigremoine, autant de pourpié, faites bouillir le tout; dissoudez-y ensuite demie livre de miel & un quarteron de sucre,

T iij

& y ajoûtez douze grains de coloquinte ; après cela vous passerez la décoction , & la ferez prendre tiede au Cheval.

On peut encore lui donner quelques poudres propres à détruire les vers.

*Esprit spécifique pour arrêter toutes sortes de tranchées.*

Prenez deux onces de racine d'angelique, de celle d'imperatoire & de galanga, de chacune trois onces , des feüilles de romarin, de marjolaine, de rhuë de jardin, de basilicon , des sumites de petite centaurée, de chacune deux poignées, six onces de bayes de laurier , de la semence d'angelique , de levisticum , d'anis , de chacun trois onces ; de gingembre , de la muscade , de chacun une once , trois onces de canelle , & une demie once de eloux de girofle ; coupez grossièrement le tout , battez-le , & versez par dessus cinq livres d'esprit de vin : laissez-le macerer pendant deux jours , & distiler à siccité.

Il faudra remêler au marc ce qu'on aura distilé , puis le laisser encore macerer pendant deux jours ; vous en retirerez par la distilation environ trois quarts de ce que vous aviez tiré la premiere fois. Cet esprit est excellent : on peut y ajoûter deux gros

d'esprit de nitre. Il est vrai qu'un tel remede n'est pas commun, qu'il ne se donne qu'aux Chevaux de prix, & que peu de personnes ont de quoi le faire. Nous avons encore une espece de tranchées, qui proviennent de retention d'urine : voyons ce que c'est, & comment y remedier.

*De la retention d'urine, ou tranchées causées par suppression.*

La retention d'urine cause des tranchées aux Chevaux fort violentes ; & cette suppression n'est autre chose qu'une obstruction dans le conduit urinaire ou uretaire par la grande tumeur du pubis où la vessie est située, & par une sensation douloureuse dans la vessie.

Cette obstruction se fait quelquefois par des grumeaux d'un sang coagulé, & c'est ce que le commun appelle *les tranchées sanguines* : elles sont fort dangereuses, & quelquefois très-difficiles à guerir.

Nous n'avons que les diuretiques dont on puisse ici se servir avec succès, encore faut-il que les tranchées ne soient pas trop violentes.

Tous les diuretiques doivent augmenter les serositez du sang, ou mettre en mouvement les humeurs de notre corps, ou

coaguler la partie fibreuse, & ralentir le cours des humeurs ; ou enfin en donnant quelque liquidité aux humeurs qui n'en avoient point, ôter quelques embarras qui se peuvent rencontrer dans les artères qui aboutissent dans les vaisseaux urinaires.

Les lavemens sont les remedes qu'on employe d'abord pour déboucher les obstructions de la vessie : ils sont très-spezifiques, & préparent merveilleusement bien la nature à recevoir les autres médicamens qui y sont propres, & on recommande surtout ce lavement ci.

*Lavement diurétique.*

Vous ferez une décoction d'herbes émollientes comme de mauves, guimauves & autres ; il en faut trois chopines : ensuite vous y dissoudrez deux onces d'esprit de terebentine, six gros de sel vegetal & six onces d'eau de raves, & composerez un lavement du tout, que vous donnerez au Cheval, après l'avoir promené demie heure.

Le lavement étant rendu, vous lui ferez prendre deux onces de salpêtre refiné dans une chopine de vin blanc, & le promenez ; cela le fera uriner.

Donnez encore au Cheval, si vous voulez, une ptisane avec racine de fraiser, de chiendent & d'oseille, de chacune trois

onces, que vous mettrez boüillir dans trois pintes d'eau réduites à une chopine : vous passerez cette décoction, & y dissoudrez trois onces de tartre martial soluble ; puis vous la ferez prendre au Cheval avec la corne.

*Autre remede.*

Prenez trois onces de colophone en poudre, & une livre de vin blanc ; il faut mêler le tout ensemble & le donner au Cheval en forme de breuvage, & le faire promener.

Ces remedes sont très-bons pour guerir ces tranchées, qui sont aux Chevaux comme une colique nefretique aux hommes ; elles sont souvent dangereuses, quand la douleur s'opiniâtre.

Les cinq racines aperitives majeures, qui sont celles d'ache, persil, d'asperges, de fenouil & de bruscus, sont remplies de sels volatiles & de sulfres ; elles mettent la masse du sang en mouvement, rendent les liqueurs où on les infuse plus pénétrantes, & font uriner par l'agitation qu'elles causent aux humeurs.

L'esprit d'urine & l'esprit urineux de vers poussent les urines, en mettant le sang en mouvement : le tartre vitriol agit à peu près de même, excepté que ses acides sont plus puissans ; & la fiente de pigeon seche & pilée

298 LA CONNOISSANCE  
subtilement, mêlée au poids de quatre onces  
dans une pinte de vin blanc, qu'on fera  
bouillir, & qu'on passera après dans un  
linge, est un breuvage spécifique pour faire  
uriner un Cheval.

Il y en a, pour faire uriner un Cheval,  
qui le mettent dans une étable à brebis, l'y  
laissent tout débridé sentir le fumier, s'y  
veautrer si bon lui semble, & qui disent que  
cela le fait uriner. Cela est bon, je crois,  
lorsque la vessie n'est pas beaucoup obstru-  
se; car quand le sang ou quelqu'humeur  
pituiteuse y est trop coagulée, ce remède  
n'a pas assez de force. Tandis que nous  
voici sur les conduits de l'urine, voyons ce  
que c'est que le flux d'urine involontaire,  
que les Medecins appellent *diurie*.

---

### CHAPITRE IX.

*De l'incontinence, ou flux involontaire d'urine,  
ses remèdes, & comment secourir  
le Cheval qui pisse le sang.*

**L'**Incontinence ou flux involontaire  
d'urine par le vice de la vessie, est  
lorsque le Cheval ne peut retenir son urine.  
Cet inconvenient arrive aux Chevaux  
par une trop grande fermentation de sang,

qui causant une trop grande inflammation dans les reins, empêche que les serositez après avoir dissoud les parties salines qu'elles y rencontrent, n'entraînent avec elles les particules du sang qui ont été moins propres à la nourriture de nos membres, par les conduits ordinaires de l'urine : d'où il arrive que ces serositez qui sont dans les veines, venant à se précipiter dans la vessie sans être filtrées à l'ordinaire, font que tout ce que le Cheval boit ou mange passe, & se convertit en une eau qui sort à tous momens.

Quelques Anatomistes modernes disent que le flux d'urine est le défaut de construction du spincter qui manque par la résolution, lorsque les nerfs relâchez ne peuvent plus servir de chemin aux esprits animaux par où ils doivent être apportez, & qu'en cet état le spincter étant lui-même relâché, ne peut plus fermer la vessie : mais comme cette raison ne dit rien par elle-même, & qu'elle a une cause principale qui la fait agir, & qui est celle qu'on doit consulter pour la guérison de cette incontinence, nous nous arrêterons à la disposition où sont les humeurs, lorsqu'un Cheval en est attaqué.

Comme donc le principe de cette maladie ne consiste que dans une trop grande

fermentation du sang, & que les alimens remplis d'esprits volatiles lui sont contraires, on nourrira le Cheval de son mouillé, & de paille de froment ; on lui ôtera l'avoine : puis on commencera par lui donner un lavement rafraîchissant en cette maniere.

*Lavement rafraîchissant.*

Prenez guimauves , bouillon blanc , camomille , melilot , des laitues dans la saison , ou des feuilles de poirée , dites bettes blanches , de chacun une bonne poignée ; faites-en une décoction dans deux pintes d'eau , réduites à trois chopines ; ajoutez-y un quarteron de miel , autant d'huile d'olive , demi quarteron de sucre , & une once de *diaphenicum* ; faites tiedir ce lavement , & le donnez au Cheval.

Il faudra le lendemain lui tirer du sang , & le lendemain de la saignée encore un lavement de même que le précédent , pour le jour suivant une autre saignée , & un lavement le lendemain : ces saignées ne doivent pas aller à plus de deux pintes chacune.

Les Chevaux qui ont le flux d'urine , sont ordinairement beaucoup alterez ; & pour boisson soir & matin , on prend deux pintes d'eau commune , qu'on fait bouillir , & dans

laquelle on met une poignée de bol du Levant pulverisé ; puis on jette cette mixtion dans un seau d'eau , ensuite on la fait boire au Cheval : il ne faut point la lui épargner , & même il est à propos de lui en présenter toujours accommodée comme on a dit ; plus il en boira , plutôt le flux se passera : la meilleure maxime est de donner cette eau tiède.

Lorsqu'on verra que les remèdes auront operé , on commencera petit à petit à remettre le Cheval à sa nourriture ordinaire ; & à ne le faire travailler que modérément ; la cause de cette incontinence ne venant souvent que de l'excessif travail qu'on lui donne , & d'être refroidi par les pluies d'hiver.

Il y en a à la campagne , lorsque ce mal arrive aux Chevaux en Eté , qui leur donnent pour nourriture de la vesce en vert , & pour boisson de l'eau blanchie où il y a une poignée d'anis bien pilé. Ils continuent ce régime jusqu'à parfaite guérison.

*Pour le Cheval qui pisse le sang.*

Quand un Cheval pisse le sang , c'est une marque qu'il est extrêmement échauffé , & cette chaleur ne provient que d'une grande abondance des esprits du sang qui fermentent

de maniere , qu'en circulant il en échape quantité de particules , qui venant à se mêler à l'urine , la teignent comme on la voit en sortant de la verge du Cheval ; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si un Cheval en rend si abondamment.

Les Chevaux s'échauffent ainsi dans les grandes chaleurs de l'Eté , lorsqu'on les travaille excessivement , soit à la course , ou au tirage ; & quelquefois on les pousse tant , qu'on est cause qu'ils se rompent quelque veine ou quelque gros vaisseau : pour lors un Cheval en échape rarement ; car le sang qui l'attenuë , le fait enfin mourir.

Quand cette chaleur ne provient que des reins trop échauffez , on peut le guerir ; & pour cela on le saigne d'abord , pour rallentir le ferment du sang ; puis on lui donne tous les matins trois chopines de vin émétique , auquel on ajoute trois onces de *crocus metallorum* infusé dans du vin blanc.

On observera de tenir le Cheval bridé trois heures avant que de lui donner ce remede , & autant après la prise : on continuë tous les jours de le traiter ainsi , pendant six ou sept jours.

S'il a les flancs alterez , ce qui se remarque par un battement frequent qui s'y fait , on le rafraîchira tous les jours avec des lavemens , dont voici la composition.

*Lavement rafraîchissant.*

Il faut prendre de la parietaire, du melilot & de la camomille, de chacun trois poignées, en faire une décoction dans deux pintes d'eau réduites à une; après cela on met dedans demie livre d'huile d'olive, un quarteron de miel, une chopine de verjus, & deux onces de casse.

Le lendemain il faudra saigner le Cheval pour la seconde fois, si on voit que le battement ne cesse point, & que le Cheval paroisse oppressé; puis mettre dans son vin émetique deux onces de policreste, ou pareille dose d'orvietan, ou theriaque diu-cellaron, ou theriaque ordinaire.

## CHAPITRE X.

*De l'avant-cœur, de la palpitation du cœur, & des avives.*

ON connoît que le Cheval a l'avant-cœur, lorsqu'il paroît avoir le ventre resserré, qu'il tient sa tête basse, & qu'elle lui suë, qu'il a l'œil triste, que le cœur lui bat fortement, que les épaules lui tremblent; qu'il tombe comme en sincope, & qu'il a peine à se relever.

Quelques-uns appellent cette maladie *avant-cœur* ou *anti-cœur*, parce qu'elle se forme en la poitrine vis-à-vis du cœur, & quelquefois même à la membrane qui sert d'enveloppe au cœur.

Si le vice du sang se joint à la syncope ou défaillance, c'est un pronostic fâcheux pour un Cheval; c'est ce qui lui cause la chute: car comme non-seulement la circulation du sang est nécessaire pour soutenir tout le corps, mais qu'il faut outre cela que les raïons de l'esprit vital soient envoyez du cœur dans tout le corps sans interruption; il arrive que ce sang s'épaissit & se coagule, & empêche par conséquent que le cœur ne fasse ses fonctions; parce que dès que le sang ne fermente plus, le mouvement du cœur cesse ou est interrompu, & avec lui toutes les facultez nécessairement.

On voit donc par-là que l'*avant-cœur* est fort périlleux, si l'on fait tant que de négliger un Cheval qui en est atteint; c'est un mal qui presse & qui demande un prompt remede, soit qu'il rentre, ou qu'il vienne à supuration.

Avant que d'en venir aux remedes qui font supurer; il faut d'abord chercher à défendre le cœur du venin de cette humeur maligne, & pour cela avoir recours aux  
lavemens

lavemens & aux cordiaux. Pour les lavemens propres pour cette maladie, en voici un qui fera très-bon.

## L A V E M E N T.

Prenez des feuilles de melisse, de scabieuse, de chardon benit & d'imperatoire, de chacun une poignée; faites-en une décoction, mêlez-y deux onces de sel poliacrete en poudre; passez le tout après qu'il aura bouilli, faites-y dissoudre une once de sel nitre, ajoutez-y un quarteron de beurre frais; & après que le tout sera passé, donnez-le tiède au Cheval: il faut qu'il en prenne tous les jours un, soir & matin.

Cela observé exactement, on rase le poil qui couvre le bas de la tumeur, & on frotte cet endroit d'un retoire composé comme il suit.

*Retoir.*

Il faut prendre un demi quarteron de canarides, autant d'orpin, & pareille dose d'euforbe, le tout subtilement pulverisé, & y ajouter un quarteron d'huile de laurier; puis on bat le tout ensemble, & on en frotte la partie affligée.

Ce retoire fera sortir des eaux rousses de la tumeur, ou fera venir l'avant-cœur à supuration, ce qui sera un bon signe.

Il y en a, au lieu de retoire, qui prennent une demie livre de graisse de porc, autant de vieux oing & de *basilicum*; ils battent le tout à froid, & en frottent le mal à plusieurs fois jusqu'à ce qu'il veuille percer; & pour lors quand la tumeur paroît grosse, on prend une aleine, on en perce la superficie en travers, entre chair & cuir, on y passe de la racine d'ellebore gros comme une aiguille à coudre, puis on frotte cette tumeur d'*Egyptiacum* ou d'*altea*, la matiere s'y forme; & on a éprouvé plusieurs fois que la methode en étoit très-bonne.

Mais comme nous avons dit que l'avant-cœur étoit un mal dangereux pour les Chevaux, & qui étoit sujet à les faire tomber en défaillance, il faut chercher des moyens de leur fortifier le cœur; & pour cela, on leur fera prendre quelques cordiaux spécifiques, comme par exemple, une once de theriaque, ou de bon orvietan délayé dans une pinte de bon vin, ou dans une pinte d'eau cordiale faite ainsi.

*Eau cordiale.*

On prend de la canelle pulverisée une once, de la racine d'angelique deux onces, une poignée de feuilles de melisse, autant de celles d'*alleluia*, & pareille dose de celles

de chardon benit ; on laisse infuser le tout pendant vingt-quatre heures , puis on le coule pour le donner après au Cheval ; ou pour le mieux, on lui fait prendre ce cordial-ci.

*Autre eau cordiale.*

Prenez racines d'angelique & d'imperatoire, de *vincetoxicum*, de chacune six onces, trois poignées de feuilles de chardon benit, trois onces de theriaque vieux ; faites macerer le tout pendant quatre jours dans trois pintes de bon vin, que vous ferez distiler au bain de vapeur ; puis vous en donnerez au Cheval six onces, dans une chopine de bon vin.

Ces breuvages cordiaux se doivent prendre deux heures après qu'on a donné le lavement au Cheval. Il est bon de saigner un peu le Cheval qui a l'avant-cœur, c'est-à-dire, de lui tirer une livre & demie de sang à la veine du cou : si après cette saignée, le mal pressoit beaucoup, il seroit à propos de lui tirer encore une livre de sang, & réiterer les lavemens dont on a parlé.

Il est bon de donner un peu de mouvement au Cheval, c'est à-dire, de le promener en main, afin d'agiter les esprits animaux, & par-là d'aider à la nature à expulser ce qui lui est contraire.

Si c'est en hiver que le Cheval se trouve

atteint de l'avant-cœur, ou en quelqu'autre saison qui soit froide, on soignera de le tenir toujours chaudement, afin que les remedes agissent plus efficacement.

Pour la nourriture du Cheval, on lui donnera du son mouillé avec une once de soufre d'antimoine mêlé parmi : s'il est si dégoûté, qu'il fasse difficulté de le manger, vous prendrez environ un verre de vinaigre ou de verjus, dans lequel vous ferez dissoudre deux onces de theriaque, que vous donnerez au Cheval ; ce dégoût ne peut pas durer longtems, d'autant qu'il faut que le Cheval guerisse bien-tôt, ou qu'il meure : ou bien donnez-lui une panade, dont il est parlé dans le chapitre qui traite du Cheval dégoûté, ou de l'armure que vous y trouverez.

Les Marêchaux ont coûtume d'environner la tumeur d'une raie de feu, de faire une croix au travers du cercle, & d'appliquer un bouton de feu au milieu : nous ne dirons point ici la maniere de le faire, tous Marêchaux qui sçavent leur métier, n'ignorent point cette operation ; mais cette voie n'est pas la plus certaine, ni la meilleure.

*De la palpitation du cœur.*

La palpitation du cœur est un mouvement déreglé, forcé & vehement, causé par tout

ce qui est capable d'irriter en quelque manière les muscles du cœur, & les nerfs qui y sont portez à exciter une constriction déréglée sans intermission.

Tout ce mouvement n'a pour principe qu'une fermentation dépravée du sang, qui irrite ces parties plus impetueusement que de coûtume, & qui par conséquent fait que le cœur bat extraordinairement.

La grande effervescence du sang cause des vapeurs malignes qui s'emparent du cœur, & qui proviennent en partie d'une bile noire, lorsqu'elle sejourne dans les veines.

Les Chevaux gagnent ce mal lorsqu'on les outre au travail, ou qu'ils sont trop fatiguez, ou bien quand on leur donne de mauvaise nourriture. La palpitation de cœur aux Chevaux est assez visible.

Pour guerir cette incommodité, on commence par saigner le Cheval & par lui tirer deux livres de sang : si le battement ne se rallentit point par cette saignée, il faudra la réiterer sans craindre d'affoiblir trop le Cheval ; puisque, comme on a dit, ce n'est que par une trop grande effervescence du sang, que cette palpitation est causée. C'est aux arcs ou au plat des cuisses, que se fait cette saignée, si le Cheval n'est point trop oppressé ou peut s'en passer.

Les cordiaux sont encore fort nécessaires ; ce sont les médicamens principaux qu'on donne dans les affections du cœur : les eaux cordiales , dont nous avons parlé dans ce chapitre , y sont très-spezifiques.

Si l'on veut détruire la cause, en absorbant les acides qui fixent l'humeur peccante d'où provient la vapeur , on se sert avec succès d'alkalis , tels que sont la theriaque , le mirridat, l'orvietan & la confecton d'alkermes sans musc, détrempee dans quelque liqueur, comme du vin , ou dans l'une des eaux cordiales ci-dessus. Ces compositions dégagent peu à peu la masse des humeurs des levains qui les entretiennent , & par conséquent lui font reprendre son état de liquidité.

On doit donner tous les jours de ces cordiaux, jusqu'à ce qu'on voye le battement fini. Voici un breuvage qu'on peut encore donner au Cheval , & qui pourra ralentir la palpitation.

*Breuvage pour la palpitation.*

Prenez du sirop violat & rosat, de chacun quatre onces , un verre d'eau de plantain, de l'eau-rose , de celle de choux sauvage, de chacune environ quatre onces , trois onces d'eau de pourpier , six onces de miel rosat , autant de conserve de rose , demie livre de

caffé, & six onces de fucre ; faites bouïllir le tout enfemble, & donnez ce breuvage au Cheval le matin, & le foir vous lui donnez le lavement qui fuit.

## LAVEMENT.

Prenez mauves, guimauves, parietaire, violettes, bourache, bettes, laitues & mercuriale, de chacune une poignée, deux onces d'anis pilé ; faites une décoction du tout dans trois pintes d'eau réduites à deux ; ajoutez y une once & demie de policreste en poudre, & donnez ce lavement tiede au Cheval.

S'il est en voyage, il faudra que ses journées ne soient que de trois ou quatre lieues, & s'arrêter souvent afin de le faire piffer, & l'y inciter même quelquefois par le moyen de l'euforbe en poudre, qu'on lui soufflera dans le nez : ce remede est très-bon.

## DES AVIVES.

Les *avives* qui arrivent aux Chevaux, ne font, veritablement parlant, que ce qu'on appelle *esquinancie* à l'égard des hommes.

C'est une inflammation des muscles du larinx & des autres parties de la gorge, accompagnée de tumeurs assez grosses,

causées interieurement par une lympe âcre ou acide, qui fait des obstructions dans les petits tuyaux qui composent les muscles, les glandes & les membranes; de sorte que la circulation étant arrêtée dans tous ces petits tuyaux, c'est une nécessité que ces parties s'enflamment & se tumefient, qu'ils compriment la trachée-artère, & empêchent le passage de l'air dans cette partie, d'où s'enfuit la suffocation, si l'on ne la prévient.

Les causes externes des avives sont, lorsque le Cheval qui a trop chaud boit de l'eau trop froide, ou que l'air humide ou pluvieux le morfond trop considérablement, ou bien lorsqu'on le surmène ou qu'on le travaille trop, & qu'ensuite on neglige de le couvrir. Les alimens pris en trop grande quantité sont aussi la cause des avives; comme, par exemple, lorsqu'imprudemment on laisse trop manger d'avoine, d'orge, de froment ou de seigle, à un Cheval.

On remarque qu'un Cheval a les avives, lorsqu'il se vautre, qu'il se couche & se leve souvent, qu'il se donne d'étranges mouvemens; ce qui ne peut provenir que d'une difficulté de respirer, que d'une douleur qu'il sent au gosier, & d'une ardeur insupportable qui est à la gorge.

Il est donc aisé de juger par ce qu'on vient de dire, que les avives sont un mal

fort périlleux pour un Cheval, si on n'y apporte un prompt remede ; & pour cela, il faut commencer par les corrompre ; ce qui se fait en cette maniere :

Prenez le bout de l'oreille du Cheval, pliez-la du côté où il a les avives, & à son extrémité est l'endroit où est la tumeur & l'inflammation qu'on cherche.

Cela fait, tirez un peu de poil à cet endroit ; s'il s'arrache aisément, c'est signe que la tumeur est meure, & qu'il est tems de la corrompre, ou d'en évacuer la matiere, si le cas y écheoit, c'est-à-dire, si l'on voit que le Cheval, ayant trop de peine à respirer, risque d'être suffoqué ; autrement, il est plus à propos de les corrompre, ce qui se fait en broiant assez longtems les avives avec la main : ce broiement amollit les tumeurs, & empêche que l'acidité & l'âcreté de la lympe ne s'introduisent davantage dans les parties où se forment les avives, & n'y causent tout-à-fait l'inflammation : avant ce tems-là ce mal peut ainsi se dissoudre.

Mais si l'inflammation est formée, & qu'elle y ait coagulé la matiere qui aura flué dans les glandes, il faudra percer les avives avec la lancette, pour en faire sortir la matiere qui y est contenuë ; puis mettre dans le trou un grain de sel.

Après qu'on a broié les avives, ou qu'on y a fait l'opération avec le fer ( ce qui est du ressort du Maréchal, ) on prend du vinaigre dans sa bouche, qu'on jette dans celle du Cheval & dans ses oreilles, qu'on broie bien après, pour faire pénétrer cette liqueur.

Quand cela est fait, il faut prendre le Cheval en main & le faire trotter un peu, puis lui donner un breuvage en cette sorte.

*Breuvage pour les avives.*

Prenez deux poignées de chenevi pilé, mettez-les infuser dans une pinte de vin blanc; passez cette infusion, ajoutez-y trois gros de bezoïard mineral & six jaunes d'œufs, battez le tout ensemble, & le faites prendre au Cheval, après quoi vous le promenez encore.

Si l'on remarque que les avives pressent, & crainte de la suffocation, le breuvage suivant pourra sauver le Cheval.

*Autre breuvage.*

Vous prendrez un gros de sel volatile de tartre, une once de theriaque ou d'orvietan; mettez-les infuser dans une pinte de vin rouge pendant quatre heures; après cela

mêlez bien le tout, & le donnez au Cheval avec la corne.

Les lavemens sont encore fort d'usage, pour arrêter les avives : en voici, dont on pourra se servir avec succès.

### LAVEMENT.

Prenez de la parietaire, des feuilles de choux, de la mercuriale, de chacune une bonne poignée ; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à la réduction des deux tiers ; puis passez cette décoction, & pressez les herbes, pour en mieux exprimer le suc.

Après cela, ayez six gouffes d'ail, pilez-les, laissez-les un peu macerer dans la décoction ; repassez le tout, ajoutez-y six onces de miel & demie livre d'huile d'olive ; mettez le tout bouillir un bouillon, laissez-le refroidir ; & lorsqu'il sera tiède, vous donnerez ce lavement au Cheval.

Si après ce lavement le Cheval ne fiente pas assez, il faut lui tirer la fiente avec la main ; ce qui se fait, en la lui introduisant dans le fondement : les Maréchaux habiles s'acquittent fort adroitement de cette opération.

On peut, si l'on veut, ajouter au lavement précédent une chopine de vin émétique,

316 LA CONNOISSANCE  
& ne le donner néanmoins qu'à la mesure  
qu'on a dite, c'est-à-dire, trois chopines  
tant de décoction que de vin.

La coûtume est de saigner abondamment  
du flanc le Cheval qui a les avives, puis lui  
donner le lavement dont on vient de parler,  
ou le vuidier avec la main : il y en a qui le  
saignent aussi à la langue.

Voici un lavement pour la commodité de  
ceux qui sont en campagne, qui se fait à peu  
de frais.

*Autre lavement.*

Prenez une once de casse, délayez-la dans  
une pinte de vin blanc ; ayez des oignons  
blancs, pilez-les dans un mortier avec un  
peu de vin blanc, exprimez-en le suc, mêlez-  
le dans la première mixtion ; ajoutez-y une  
livre de miel, autant d'huile d'olive : faites  
bouillir le tout, & le donnez tiède au Cheval,  
qu'il faudra promener après.



## CHAPITRE XI.

*Du flux de ventre & du dégoût.*

**L**E flux de ventre vient de la masse du sang, qui se décharge par la fermentation de ses excréments dans les intestins, & les causes de cette maladie sont les alimens, tels que le foin qui est mauvais, l'avoine germée, l'herbe gelée & autres nourritures dangereuses; ou ce mal provient encore par un mouvement interne de la nature, ou quand il boit trop frais.

A l'égard du pronostic, le flux de ventre qui survient aux Chevaux sains, est utile pour la santé, quand il ne dure pas longtems, que les forces ne s'abbattent point, qu'il n'en survient point aucun mauvais symptôme, & que ce flux enfin n'est qu'une décharge pour la nature, de ce qui lui est incommode; c'est pourquoy on ne s'étonne pas si un Cheval en été en est attaqué: il suffit quelquefois qu'il ait mangé de l'herbe nouvelle, pour qu'il rende les matieres fort claires, ou bien qu'il ait bû de l'eau froide & cruë; en ce cas le flux n'est point dangereux.

Quelquefois cette maladie provient par l'intemperie de l'estomac, qui n'a point la force de digerer les alimens qu'il reçoit: le

levain manque entierement à cette partie, ou est émoussé ; ou bien le pilore est tellement relâché, & les autres parties du ventricule si fort irritées, qu'au lieu de retenir les alimens, il les laisse sortir & passer plutôt qu'il ne les met dehors.

Cette espece de flux de ventre est à craindre ; car souvent le mal est si rebelle aux remedes, que la nature, qui pour lors est obligée à lui ceder, s'attenuë de maniere que le Cheval en meurt.

Pour obvier à cet accident, il faut chercher à aider la nature, en rafraîchissant les entrailles du Cheval par le secours des lavemens, dont la composition sera comme on le va dire.

## L A V E M E N T.

Prenez six bonnes poignées de feuilles de *tapfus barbatus*, & deux onces d'orge pilé ; faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau jusqu'à consommation d'une pinte, coulez-le, & dissolvez-y une once de sucre rouge & autant de miel rosat ; puis quand il sera tiède, vous le ferez prendre au Cheval.

Souvent cette espece de flux de ventre a quelque chose de malin, c'est-à-dire, qu'il arrive que dans la fièvre dont le Cheval est pour lors atteint, l'âcre corrosif & volatile qui est dans la masse du fang, ulcere les

boyaux; d'où vient qu'on voit que les matières que le Cheval rend, ressemblent effectivement à des raclures de boyaux.

Pour lors on peut se servir avec succès de poudre de vipère, & de quelques préparations sudorifiques d'antimoine: cet absorbant & presque tous les diaphoretiques peuvent détruire, ou faire transpirer les âcres qui causent cette maladie.

Si le flux n'est causé que par une pituite, irritée par quelque mauvaise disposition, mais légère, qui sera survenue au Cheval, & après cinq ou six jours d'écoulement, on lui donnera l'opiate que voici.

*Opiate pour le flux de ventre.*

Prenez de la conserve de cynor-rhodon une demie livre, deux onces de rhubarbe torréfiée, quatre gros de glands de chêne pulvérisés, & deux de canelle rapée, avec deux onces d'orvietan; mêlez le tout ensemble, de manière qu'il soit bien incorporé: après cela vous prendrez une demie livre de miel, dans quoi vous mêlerez tous ces ingrediens; puis vous en ferez prendre un quarteron dans une pinte de vin rouge.

On recommande fort le foie d'antimoine au poids de deux onces, mis dans du son mouillé, & dont on nourrira le Cheval, auquel on ôtera l'avoine: le breuvage qui

320 LA CONNOISSANCE  
fuit, lui sera merveilleux & lui recouvrera  
l'appétit, s'il l'a perdu.

*Brevage pour un Cheval qui a le flux  
de ventre.*

Prenez une once de sang de dragon pul-  
verisé, deux onces de galle en poudre, qua-  
tre onces de farine d'amidon & six jaunes  
d'œufs, détrempés dans une pinte de gros  
vin rouge; puis vous le donnerez au Cheval  
le matin, deux heures après avoir été bridé,  
& vous le laisserez bridé autant de tems  
après la prise.

Si les matieres que rend le Cheval, sont  
sanguinolentes, vous lui donnerez ce lave-  
ment-ci.

#### L A V E M E N T.

On prend du bouillon blanc & du genievre,  
de chacun deux poignées; on en fait une  
décoction dans deux pintes d'eau réduites à  
une; puis on y ajoute demie livre de bon  
miel, une once de suif de bouc, une chopine  
de gros vin, deux onces d'huile de rhuë, &  
trois jaunes d'œufs: puis lorsque le lavement  
est tiède, on le fait prendre au Cheval.

#### D U D E G O U S T.

Souvent le ventricule n'est empêché de  
faire ses fonctions, que par une quantité  
d'humeurs

d'humeurs nuisibles qui relâchent ses fibres, & empêchent l'action du levain stomacal sur les alimens. Soit que ces humeurs soient aigres, soit qu'elles soient ameres, on doit toujours les évacuer; car sans cela, tous les stomachiques ne feront d'aucune utilité: au lieu qu'après l'évacuation de ces humeurs, il reste souvent un relâchement dans les fibres, qui empêche le ventricule de se contracter & de chasser dehors le chile.

Ce relâchement n'arrive guères quand il y a de la bile dans l'estomac; parce que par ces parties ameres & stiptiques, elle ne le resserre que trop: mais d'un autre côté, cette trop grande approche des fibres fait que l'estomac ne sçauroit se charger que modiquement d'alimens, sans ressentir de la douleur, & c'est de là que se forme le dégoût que les Chevaux ressentent.

Ce dégoût peut encore provenir d'autres causes; comme, par exemple, pour avoir pris de mauvais alimens, ou être seulement trop échaufez.

On connoît qu'un Cheval est dégoûté, lorsqu'il mange moins que de coûtume, ou qu'il ne fait qu'éplucher son foin, & tâtonner son avoine, en l'écartant dans la mangeoire avec son nez. Si un Cheval ne mange que mollement, c'est un grand acheminement au dégoût: tous ces symptômes ne sont que

trop apparens pour ne les pas connoître ; mais quant au dedans , on ne sçait pas toujours ce qui cause ce dégoût.

Dans ce doute , on saigne le Cheval au palais avec une lancette , ou bien on lui donne un coup de corne : c'est à faire au Marêchal de s'acquitter adroitement de cette operation , & qui doit sçavoir arrêter le sang qui sort de la piqueure que le Cheval a reçuë. Cette saignée n'est jamais faite mal-à-propos , quand un Cheval est dégoûté ; & comme on ne péche point en cela , on conseille toujours d'y avoir recours.

Si ce dégoût ne provenoit que d'une cause légère , comme il arrive lorsqu'il croît des petits cirons dessus , dessous & audedans des lèvres des Chevaux , il n'y auroit qu'à couper la premiere peau audedans des lèvres , à l'endroit où sont les cirons , avec un rasoir ou autre instrument bien tranchant , & le Cheval recouvrera aussitôt l'appétit : on remarque qu'il est atteint de cette incommodité , quand il se frotte continuellement les lèvres contre la mangeoire , parce qu'elles lui démangent ; & après qu'on a fait cette légère incision , on frotte la plaie avec du vinaigre & du sel.

Quand les fibres de l'estomac sont relâchées , ce qui d'ordinaire arrive par des flegmes un peu chargez d'humidité , on se

sert de médicamens stiptiques & astringens qui ont même quelque chose de volatile, afin de remettre les esprits en mouvement : c'est-pourquoi on donnera au Cheval une chopine de vin blanc, dans laquelle on aura mis deux canelles rapées. On lui fera prendre, si l'on veut, une infusion de lavande dans une chopine de vin blanc ou rouge, avec une once de theriaque ou d'orvietan délayé dedans.

Le Cheval est quelquefois si dégoûté, qu'il ne veut point manger pendant du tems; & comme il faut néanmoins qu'il se soutienne par quelqu'aliment, on lui donne la panade qui suit.

*Panade pour un Cheval dégoûté.*

Prenez une livre d'eau commune, une livre de rapure de pain blanc, deux onces de poudre cordiale, autant de mitridat ou theriaque, un gros de safran, trois jaunes d'œufs, & une demie livre de sucre; faites cuire le tout ensemble en consistance de panade, & la donnez au Cheval.

Les raves ou raiforts leur sont encore très-bonnes, elles sont aperitives & recouvrent l'appétit, ainsi que les bettes-raves cuites & marinées dans le vinaigre : on fait encore un nouët d'une once d'assa foetida, & d'autant de sabine pulvérisée, qu'on atta-

che au mastigadour pendant deux heures ; il faut recommencer souvent. Ce noüet dure longtems , & le Cheval perd ce dégoût par ce moyen.

Il y en a qui font une rotie de pain bien seche , qui la réduisent en poudre , qui la mettent dans un quarteron de miel rosat avec deux verres de vinaigre , puis qui en frottent la langue du Cheval deux fois par jour : il recouvre l'appétit peu de tems après.

Il lui faut donner du son mouillé pour nourriture , & mêler parmi une once de foye d'antimoine : nous avons dit en plusieurs endroits le bon effet qu'operoit ce médicament.

Enfin, comme on ne sçauroit trop prendre de soins pour tâcher de remettre un Cheval en appétit , vous lui donnerez l'armant qui suit.

*Armant pour un Cheval dégoûté.*

Prenez une livre de miel & le faites un peu chauffer , un demi verre de vinaigre , & un peu de farine de froment cuite au four ; faites cuire doucement le tout dans un pot devant le feu , ajoutez y une canelle rapée , & pour deux liards de girofle battu : quand le tout sera cuit , vous le ferez prendre au Cheval le mieux que vous pourrez.

Comme un Cheval peut être dégoûté,

parce qu'il fera malade, & que si on laissoit agir seulement la nature, il seroit en danger de se laisser attenuer faute de nourriture; on prend du gruau, ou de l'orge mondé, qu'on fait bouillir dans un pot sans beure, puis on le donne tiède au Cheval; cela suffit pour le soutenir dans son mal, & empêcher qu'il ne meure faute d'aliment.

## CHAPITRE XII.

*Methode pour remedier à la courbature, à la fourbure, & au gras-fondu.*

**L**A courbature vient aux Chevaux pour avoir été trop travaillez, ou est causée par les mauvais alimens qu'il a pris; ce qui cause une intemperie dans les intestins, qui venant à s'enflammer par les parties âcres du levain que cette nourriture y a laissées, font beaucoup de desordres dans le corps.

Les Chevaux fourbus ou gras-fondus sont quelquefois sujets à la courbature, & ce mal leur vient encore d'un reste de maladie, dont le levain n'aura pas été bien évacué.

La cause interne d'une courbature est le vice du poumon, où des fucs grossiers, visqueux & mucilagineux, se sont ramassez, & qui s'attachant aux bronchies de cette partie, empêchent l'entrée & la sortie de

l'air, & interrompent par ce moyen la dilatation & la contraction du poumon.

Ces fucs viciés naissent en partie du vice de la lymphe, qui humecte continuellement la trachée-artère, & en partie du vice de la nutrition du poumon, lorsque son aliment est changé en un suc visqueux & mucilagineux, qui provient de certaines matières qui s'arrêtent dans ou proche le poumon, & qui lui ôtent le mouvement libre,

On recommande beaucoup le foye d'antimoine pour la courbature : on en donne en poudre tous les jours aux Chevaux jusqu'à deux onces dans du son mouillé, qu'ils mangent très-bien quand ils ne sont point dégoûtés ; & au cas qu'ils le soient, on leur donnera l'armant dont nous avons parlé, & toujours avec l'antimoine.

Le vert convient encore fort bien aux Chevaux courbatus, quand ils sont jeunes : c'est pourquoi on les laisse nuit & jour aux pâturages, pourvu néanmoins qu'ils n'aient point la fièvre ; car en ce cas, il faut les nourrir à l'écurie, & leur donner les remèdes que voici. Premièrement vous commencerez par un lavement.

#### L A V E M E N T.

Faites une décoction avec mauves, guimauves, mercuriale, parietaire, violette de

Mars, camomille, de chacune une poignée ; il en faut trois chopines : ensuite faites dissoudre quatre onces de lénitif, demie livre de miel commun, & une once & demie de policreste : quand cela est fait, vous donnez ce lavement tiède au Cheval. Il faut continuer ainsi pendant quatre ou cinq jours.

Lorsqu'un Cheval est courbatu, il faut lui ôter le foin & l'avoine, & lui tirer du sang au flanc afin d'abattre le grand ferment du sang. Il est bon de promener le Cheval après qu'il a pris son lavement ; c'est ce qui met les parties du sang en mouvement, ainsi que celles du remède, & qui font que les mauvaises humeurs se détachent plutôt, & s'évacuent en plus grande abondance. Le remède qui suit, & qu'on donne au Cheval, est admirable pour la courbature.

*Remède.*

Prenez une livre de lard du plus gras, bien dessalé, lavé en plusieurs eaux, une once de cardamome, deux onces de fenugrec, demie livre de farine d'orge, & trois onces de miel rosat; pilez bien le tout ensemble dans un mortier, jusqu'à ce qu'il s'en forme comme une pâte, dont vous faites des pilules grosses comme une balle à joüer à la longue paume & toutes rondes, que vous

328 LA CONNOISSANCE  
donnez au Cheval deux heures après avoir  
été bridé; il reste ainsi autant après la prise;  
& pour mieux faire avaller ces pilules, il  
fandra lui donner une chopine de vin, cela  
servira pour lui laver la bouche.

Après ce remede, on continuë les lave-  
mens comme dessus, pendant dix ou douze  
jours; cela ne peut être que salutaire,  
pourvû qu'il ne devienne point dégoûté: en  
ce cas on cessera jusqu'à ce que l'appétit lui  
soit revenu.

Si les remedes dont on vient de parler,  
ne réussissent pas, donnez au Cheval de la  
poudre qui suit.

*Poudre pour la courbature.*

Prenez deux onces d'*arum*, qu'on ait  
cueilli ayant que la plante ait produit les  
feuilles; on le fait tremper dans le vin blanc  
pendant vingt-quatre heures, après l'avoir  
coupé par morceaux; ensuite on le met  
secher au four, puis on le réduit en poudre;  
on y ajoute demie livre de soufre, & deux  
onces de tussilage ou pas d'âne, le tout aussi  
pulverisé: on le mêle, & on en donne deux  
cuillerées au Cheval dans du son, une heure  
après avoir été bridé.

Après quelque remede que ce soit, qu'on  
puisse donner au Cheval par la bouche dans  
la courbature, il faut, s'il n'en guerit pas,

lui donner toujours des lavemens pendant le tems qu'on a dit; & si le mal s'opiniâtre à cause de la fièvre que le Cheval pourroit avoir, on lui fera prendre de la theriaque demi gros, & six grains de safran en poudre.

DE LA FOURBURE.

Il y a beaucoup de Chevaux, & sur-tout les Chevaux d'Allemagne, qui sont sujets à devenir fourbus. L'origine de ce mal vient de certaines humeurs âcres & acides, parmi lesquelles il se trouve souvent de la pituite.

La fourbure est causée encore par un changement prompt d'une trop grande fermentation d'un sang extrêmement agité, en un ralentissement considérable de ses parties, qui étant arrêtées dans leur circulation ne font point leur devoir; ce qui fait que le Cheval fourbu n'a pas l'action de ses membres comme auparavant, & qu'il a les jambes roides, de sorte qu'il ne peut marcher comme de coutume.

Et s'il faut enfin parler pour se faire entendre vulgairement, la fourbure vient aux Chevaux pour les avoir laissez refroidir tout d'un coup, après avoir été bien chauds.

Ou bien encore ce mal leur arrive, lorsqu'on les fait travailler trop, soit au trait, soit à la course, ou bien lorsqu'on leur laisse

manger trop d'avoine, ou qu'ils en mangent trop lorsque sans qu'on en sçache rien ils en trouvent à leur discretion.

On connoît qu'un Cheval est fourbu, quand il est pesant par tout le corps, qu'il tient sa tête basse, & veut toujours être couché, qu'il a les jambes roides comme des bâtons quand il marche, que les nerfs lui tremblent, tenant ses jambes de derriere écartées pour mieux soutenir son corps, qu'il mange lentement, & bat plus que de coûtume.

Ces humeurs âcres & acides se jettent ordinairement sur les jambes de devant; mais enfin de quelque maniere que ce mal provienne aux Chevaux, & sitôt qu'on les en connoît atteints, il est bon de les mener à la Riviere, de les y faire entrer jusqu'au-dessus du jarret, & de les y laisser deux bonnes heures, en les faisant un peu marcher & tourner, & les faisant boire tant qu'ils voudront.

On n'approuve point ceux qui ont pour maxime de faire marcher par force un Cheval, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'il est fourbu; non plus que de leur lier étroitement les jambes, pour empêcher, disent-ils, que la fluxion ne tombe plus bas: c'est un abus; cette ligature est plus préjudiciable aux Chevaux, qu'avantageuse.

Le vrai moyen de guerir un Cheval fourbu, est d'abord de le saigner du cou, de prendre ce sang dans une terrine, & d'y mêler une chopine d'eau-de-vie, puis d'en frotter ses jambes jusqu'au-dessus des genoux : ou bien on pourra se servir de la charge qui suit.

*Charge pour les jambes d'un Cheval fourbu.*

Prenez six pintes de vin rouge, un peu de bol-Armeni pulvérisé, deux poignées de sel, une poignée de queues d'ail en vert, ou huit gouffes lorsque la saison en est passée; faites bouillir fortement le tout, réduit aux deux tiers : ensuite vous vous servirez de cette charge pour en bien frotter les jambes du Cheval. Il faut que ce soit le plus chaudement que se pourra.

Pour empêcher que les humeurs malignes qui causent la fourbure, n'endommagent les pieds du Cheval, il faut lui verser dedans de l'huile de laurier, & au défaut, de l'huile commune, avec de la filasse & des éclisses pour tenir le tout en état : il est bon même d'en frotter la couronne, & de mettre dessus de la filasse qu'on fera tenir avec une bande de toile. On se servira, si l'on veut, de la charge que voici, pour mettre sur les pieds du Cheval.

*Charge pour les pieds d'un Cheval fourbu.*

Ayez de la chaux vive en poudre, quatre onces de sang de dragon, autant de bol-Armeni, une poignée de sel commun, le tout pulverisé & mêlé ensemble; ajoutez-y six jaunes d'œufs, & de fin vinaigre selon qu'on le jugera à propos: après cela, vous chargerez les pieds du Cheval de cette mixture, que vous enveloppez & lierez de même jusqu'au-dessus de la couronne.

Mais comme les parties internes du Cheval souffrent de cette atteinte, ainsi que celles du dehors, il faut tâcher de les fortifier par quelque confortatif qui y convienne. Comme, par exemple, on peut lui donner une pinte de vin blanc, dans laquelle on aura dissoud deux onces d'orvietan ou de bonne theriaque, avec quatre onces de sel tartre: ce remede donne de la liquidité au sang qui peut être coagulé, & détruit les parties aigres des humeurs qui sont pour lors en mouvement. Il est nécessaire que le Cheval soit bridé deux heures avant que de prendre ce breuvage, & deux heures après, puis lui donner le lavement que voici.

## LAVEMENT.

Prenez des mauves, de la parietaire, des

violettes, de la mercuriale, de la bouroche, des bettes ou poirées, de chacune trois poignées, du lin, du fenouil, du fenegré & de la semence de lin, de chacun une poignée; & ferez de tout une décoction, dans trois pintes d'eau réduites à deux.

Ensuite vous dissoudrez dedans quatre onces de sucre rouge, trois onces de casse, deux onces de policreste, deux onces de *diaphenicum*, & quatre onces d'huile de noix: vous mêlerez bien le tout, & donnerez ce lavement tiède au Cheval, que vous nourrirez de son & de paille, & pour boisson, de l'eau blanchie; point d'avoine ni de foin.

Le Maréchal expert ordonne pour breuvage au Cheval fourbu, six gros oignons cuits & bien bouillis dans une pinte de vin blanc, puis exprimez pour en tirer le plus de suc qu'il est possible, pour après faire prendre le tout au Cheval.

On se sert encore de fiente de cochon, bouillie dans de l'huile de noix, pour mettre dans les pieds des Chevaux fourbus, ou bien de l'orge cuit. On renouvelle tous les jours ces charges, jusqu'à ce que la fourbure soit guérie.

Il faut empêcher que les Chevaux fourbus ne se couchent pendant vingt-quatre heures, car après ils ont très-grande peine à se relever; & pour cela, il n'y a qu'à les

tenir attachez courts à la mangeoire : on ne leur épargnera point la bonne litiere , non pas pour les tenir plus doucement dessus en s'y couchant , puisqu'on a dit qu'il ne falloit point les laisser coucher ; mais c'est que les pieds sont toujours plus à leur aise sur la litiere , que sur le pavé.

Le gras-fondu accompagne très-souvent la fourbure ; & la marque que ces deux maux sont joints ensemble , est lorsque le Cheval fourbu a la fièvre : quand cela arrive , il n'échape guères de la mort.

#### D U G R A S - F O N D U .

Les Chevaux de manège , les coureurs & les Chevaux de carosse sont sujets à cette maladie ; & le gras-fondu à l'égard des Chevaux, est ce qu'on appelle *apoplexie* au sujet des hommes.

Le gras-fondu est une privation du mouvement & du sentiment de tout le corps , qui vient par une obstruction des nerfs du cerveau , quoique ceux du cervelet reçoivent à leur ordinaire les esprits.

Les causes prochaines de l'abolition du sentiment & du mouvement dans tout le corps , & de la cessation subite de toutes les actions animales , est la cessation du mouvement égal & naturel des esprits animaux

dans le cerveau, & de là dans les organes des sens & du mouvement, dont les fonctions animales dépendent.

La cessation du mouvement des esprits animaux arrive, ou parce que les pores du cerveau sont viciez & le passage des esprits bouché, ou parce que le mouvement circulaire du sang au cerveau est interrompu, d'où s'ensuit la cessation du mouvement de l'esprit animal qui est engendré du sang dans le cerveau.

On divise le gras fondu, en gras fondu de sang & en gras fondu de serum ou de limphe: la première se fait par une éfervescence d'une bile âcre & subtile, qui mettant le sang extraordinairement dans l'agitation, en font extravaser des parties, qui venant à se coaguler causent des obstructions dans les conduits de la respiration, & suffoquent le Cheval: l'autre gras fondu provient d'une pituite échauffée, qui après commet le même desordre que le premier.

Bien des gens s'imaginent que le gras fondu est une maladie causée par un travail violent, qui a si fort échauffé le Cheval, qu'étant trop gras, sa graisse se fond dans son corps, lui envelope le cœur & le suffoque par ce moyen; c'est une erreur, comme on vient de voir, & dont il faut se défaire.

Les chevaux qui sont bien gras, sont

lujets à cet accident qui est très-aigu & très-dangereux : quand le gras est violent, il est impossible de le guerir, & très-difficile quand il est léger : le danger de ce mal se mesure par la respiration, parce que presque tous les Chevaux gras fondus meurent suffoquez.

Si la respiration est tellement offensée, qu'outre un râlement qu'on entend, il vient de l'écume à la bouche du Cheval, c'est un signe mortel & dont peu échapent : car cette écume est une marque infailible que la circulation du sang est interrompuë dans les poumons; lequel sang s'arrêtant pareillement dans le cœur, qui redouble envain son battement, jette cette écume dont on vient de parler.

Les autres marques qui donnent à connoître que le Cheval est atteint du gras fondu, est lorsqu'il ne mange point, qu'il se couche & se leve, & qu'il regarde son flanc.

Quand on voit cela, il faut d'abord lui mettre la main dans le corps par le fondement, & en tirer de la fiente : si elle vient envelopée d'une membrane blanche semblable à de la graisse, il n'y a point de tems à perdre à secourir le Cheval, & cette envelope est un effet de la grande effervescence des humeurs visqueuses, qui se sont jettées dans le ventricule. Mais après avoir fait faire  
attention

attention à tous ces symptômes, voyons quels remèdes on peut apporter au gras-fondu.

Pour le prévenir, il est bon, lorsqu'on a des Chevaux trop gras, de les faire saigner de tems en tems, principalement lorsqu'ils sont trop longtems de repos à l'écurie. J'ai vû un Cheval de carosse tomber mort tout d'un coup de gras-fondu : on l'ouvrit, & on lui trouva beaucoup de sang extravasé & coagulé, tant dans les conduits de la respiration, qu'au milieu du cœur; ce qui l'étouffa incontinent.

Dans cette maladie, on doit toujours tâcher de remuer & d'ébranler les nerfs, de dégager les premières voies, afin que les remèdes les plus spiritueux puissent pénétrer. Mais auparavant, & quand on remarque quelque signe de gras-fondu dans un Cheval, il faut d'abord courir à la cause, c'est-à-dire lui faire mettre la main dans le fondement, en tirer la matière qui y est, puis le saigner au col : il est bon que la saignée soit ample. Demie-heure après cela, on lui donne un lavement en cette sorte :

*Lavement pour un Cheval gras-fondu.*

Il faut faire une décoction avec quelques herbes émollientes, comme mauves, guimauves, poirée, &c. avec sauge, marjolaine,

Y

338 LA CONNOISSANCE  
pouillot & *camæpetis*, de chacune deux poi-  
gnées dans trois pintes d'eau réduites à moi-  
tié, une chopine de vin émetique : mêlez  
le tout ; dissoudez-y deux onces de *crocus  
metallorum*, & autant de regule d'antimoine :  
cela fait, & lorsque ce lavement sera tiède,  
vous le donnerez au Cheval.

Une heure après, il faudra lui faire pren-  
dre un breuvage, dont voici la composition.

#### BREUVAGE.

Prenez deux onces de foie d'antimoine,  
mettez-les dans une chopine d'urine ; ajou-  
tez-y deux pincées de sel commun, & le faites  
avaler au Cheval, qu'il faut après promener  
pendant une heure au petit pas.

Du fang de mouton tout chaud, ou celui  
de veau, il n'importe, est fort recommanda-  
ble en lavement pour un Cheval gras-fondu.  
Voici encore un autre breuvage, dont on  
peut se servir en pareille occasion.

#### *Autre Breuvage.*

On prend trois onces de tartre émetique  
soluble, qu'on fait dissoudre dans une pinte  
de vin ; puis on le fait avaler au Cheval. Si  
tous ces remèdes n'operent rien, c'est un  
Cheval mort.

## CHAPITRE XIII.

*Des Chevaux fortraits, & de ceux qui sont maigres pour avoir trop souffert de fatigue, avec des moyens pour les engraisser.*

**L**E Cheval fortrait a près des bourses & de chaque côté, deux petits nerfs tendus comme des cordes, & qui lui regnent depuis ses bourses jusqu'aux sangles; ces nerfs sont si durs, si roides & si sensibles, que le Cheval en perd du corps: cela lui vient pour avoir été outré au travail.

La methode qu'on fait pour guérir un Cheval fortrait, est de commencer par le saigner au cou; puis le lendemain on frotte l'endroit avec du beure frais & du *populeum* mêlez ensemble: au défaut de cet onguent qu'on peut ne pas avoir à la campagne, on se sert de graisse de chapon, ou de poularde.

Le jour d'après qu'on a frotté ces nerfs, il faut doucement avec le doigt les separer, & tâcher de les étendre: on continuë ce soin jusqu'à ce qu'ils soient allongez, & pour lors la douleur cesse; ce qui fait que le Cheval reprend du boyau & s'engraisse. Voici le regime de vivre qu'on doit suivre à l'égard du Cheval fortrait.

Y ij

On lui donne du seigle sur lequel on a jetté de l'eau bouillante, & après que le grain est égouté & refroidi: cette nourriture lui doit tenir lieu d'avoine. On lui donnera outre cela tous les jours une jointée de froment avant que de boire, ou de l'hydromel dans du son mouillé.

On conseille de ne nourrir les Chevaux fortraits, que de paille de froment avec les grains dont on vient de parler; car le foin les échaufe trop, & il ne faut que des alimens qui par leurs parties volatiles ne leur mettent point le sang en mouvement.

Il arrive quelquefois que ce mal est accompagné de vers; ce qu'on ne sçauroit presque découvrir, & dont on ne peut presager là-dessus rien de certain, que lorsqu'après avoir donné tous les remedes précédens, on voit qu'ils n'ont point operé: alors il faut lui faire prendre une once de theriaque ou d'orvietan, ou bien deux onces d'extrait d'aloë, ou une demie once de mercure calciné sans addition. Ces remedes détruisent les vers, & par conséquent la cause du mal.

*Pour les Chevaux maigres & travaillés  
par trop de fatigue.*

On voit des Chevaux dont le cuir adhère si fort aux reins & aux côtes, qu'il est impos-

fible de le pincer, quelque effort qu'on fasse pour cela. Ces Chevaux ordinairement ne vont que trop lentement : ils ne respirent qu'avec difficulté, quoiqu'ils ne laissent pas que de manger ; mais la nourriture ne leur profite point, ils sont toujours maigres.

Ce mal leur vient pour avoir trop fatigué, ou pour avoir mangé de trop mauvais aliments, ou enfin pour en avoir manqué ; ce qui arrive bien souvent à l'Armée : mais de quelque manière que ce mal arrive, il faut y remédier promptement, & commencer par lui tirer du sang de la veine du cou, puis deux heures après lui donner le breuvage qui suit.

*Breuvage pour des Chevaux maigres de fatigue.*

Prenez une pinte de sang de mouton tout chaud ; mêlez - y six jaunes d'œufs, un quarteron d'huile d'olive, autant de sucre ordinaire, & une once de canelle en poudre : mêlez le tout ensemble & le faites prendre au Cheval avec la corne, qu'on aura tenu bridé quatre heures avant la prise, & autant après.

Et pour détacher la peau des côtes où elle adhère, il sera bon de lui faire une fomentation par tout le corps, dont la composition sera telle.

*Fomentation.*

Il faut prendre de l'huile d'olive, de l'huile de laurier & du vinaigre trois chopines, remuer le tout & le faire chauffer, puis on en frocte le Cheval par tout le corps.

La poudre de foie d'antimoine mêlée dans du son mouillé, & donnée tous les jours au Cheval maigre au poids de deux onces, est spécifique pour lui faire prendre un bon corps. Si le Cheval se dégoute de son, on pourra lui donner deux onces de cinabre d'antimoine pulverisé subtilement dans une chopine de vin rouge, ou bien du soufre auré d'antimoine au même poids.

Quelque lavement ne fera pas hors de propos, pour détacher les matieres qui pourroient dans la suite mal affecter le corps, si on ne prévenoit ces inconveniens en cette maniere.

## L A V E M E N T.

Prenez une livre pesant de vin blanc, autant d'urine d'enfant qui ait le corps sain, ou d'un jeune homme, il n'importe; faites-y dissoudre deux onces de terebentine de Venise: ajoutez-y deux onces d'huile de lin, & faites du tout un lavement que vous donnerez tiède au Cheval.

On lui donnera pour nourriture ordinaire du bon foin mouillé, & pour boisson on délavera dans un seau d'eau tiède une livre de miel, qu'on lui fera boire : il ne faut point lui donner d'avoine, qu'il ne soit rétabli de sa maigreur ; car elle l'échaufferoit trop.

Il faut que le Cheval harrassé & maigre de fatigue ait du repos à l'écurie. On continue ces soins pendant quinze ou vingt jours ; après ce tems, on le laisse encore reposer huit jours sans le mettre au travail, pendant lesquels on se sert à son égard de la fomentation dont on a parlé.

Si les remèdes précédens ne suffisoient pas, il faudroit prendre une pinte de vin blanc, une livre d'huile d'olive, une once de terebentine de Venise, deux onces de mitridat, autant de cassonade, pareille dose de casse préparée, & la moitié de demi-septier de bon verjus, & mêler le tout ensemble dans un pot, puis le faire un peu chauffer, & le donner tiède au Cheval : on observera de le tenir chaudement.

Quand le Cheval est remis de sa maladie, on a recours à la purgation, pour achever d'ôter le levain qui pourroit déranger les humeurs, & causer à tout le corps un nouveau desordre, & pour cela :

*Purgation.*

Prenez une demie once d'agaric , une once d'aloë , trois onces de turbit , une once de fené , deux gros de gingembre , & deux ou trois pincées de canelle : réduisez le tout en poudre & le mêlez ; après quoi vous le donnerez au Cheval dans une pinte de décoction simple , si vous voulez , ou bien dans une pinte d'émetique.

Il faut toujours se souvenir que tout Cheval qu'on purge , doit être tenu bridé cinq heures avant la prise & quatre heures après , ou bien ne lui rien donner à manger pendant tout ce tems sans le tenir bridé : c'est aussi le matin qu'on purge les Chevaux.

Enfin , lorsque le Cheval est guéri & qu'on voit qu'il commence à prendre corps , & qu'il a bon appétit , on le menage encore pendant quelques jours au travail , & par ce moyen il se rétablit entierement.

*Moyens pour engraisser un Cheval.*

Il n'est rien tel que d'avoir un Cheval en bon corps , c'est-à-dire bien rond ; & pour l'engraisser ainsi , on peut en sûreté suivre la methode qu'on va prescrire.

On prend dès le matin un seau plein d'eau,

qu'on fait boüillir ; & à mesure qu'elle bout mettez-y une pinte de son de froment , où il y ait un peu de farine : remuez le tout , laissez-l'y pendant un demi quart d'heure ; puis ôtez ce son du chauderon avec une écumoire , & ensuite donnez tous les matins de cette eau au Cheval , le plus chaudement que vous pourrez : il faut que l'écurie ne soit point trop aérée , & bien tenir en hiver le Cheval couvert de quelque couverture : ce soin doit durer pendant sept ou huit jours , & davantage même si on le juge nécessaire.

Si c'est en Eté , l'écurie sera modérément chaude ; car le trop de chaleur en cette saison met trop les parties du sang en mouvement , & empêche l'effet des remedes.

Il y en a , au lieu de son de froment , qui prennent de l'orge mouluë non blutée , & qui la mettent à froid dans un seau d'eau ; il faut environ un boisseau de cette farine : on mêle bien le tout avec la main , puis on le laisse rasseoir ; & lorsque toute la matiere est au fond du seau , on verse l'eau par inclination dans un autre seau , & on la donne à boire au Cheval : il ne lui faut point d'autre boisson tant qu'il ait acquis l'embonpoint qu'on espere.

Ces nourritures liquefient merveilleusement bien le sang , & rompent les acides qui pourroient empêcher les parties du corps

346 LA CONNOISSANCE  
de recevoir autant de substance qu'il leur  
en faut pour devenir en bon état.

Quelques-uns, pour subtiliser les humeurs  
& nettoyer ce qu'il pourroit y avoir de cor-  
rompu dans le corps du Cheval, lui font  
prendre deux onces de la poudre qui suit,  
& qu'ils mêlent dans son avoine.

P O U D R E .

Prenez du cumin, du fenegré, de la noix  
muscade, du clou de girofle, du gingembre,  
de la graine de lin, de chacun deux onces,  
& autant de soufre d'antimoine : pulvérisez  
le tout subtilement, & donnez-en tous les  
soirs au Cheval comme on l'a dit.

On choisira de l'une ou de l'autre de ces  
methodes : il faudra pendant ce tems lui  
donner de bon foin & de bonne gerbée. On  
se gardera bien de faire travailler le Cheval,  
si on veut que la nourriture lui profite en-  
tierement & autant qu'il est besoin pour le  
faire engraisser.

Si le Cheval engraisse bien, sans qu'il soit  
besoin de le purger, à la bonne heure ; sinon,  
& qu'on voye qu'il y ait quelque cause in-  
terne qui s'oppose à l'effet de ces alimens, on  
en viendra à une purgation legere, comme  
par exemple :

*Purgation.*

On prendra un demi gros de rubarbe, un gros de scamonée, deux gros d'agaric, une once d'aloë & autant de fené; on réduira le tout en poudre, qu'on mettra dans une pinte de vin blanc un peu tiède: on donnera ainsi cette medecine au Cheval, quatre heures après avoir été bridé, & on le laissera ainsi autant de tems après la prise.

Quand la purgation aura operé, on continuera durant huit jours à lui donner de l'eau comme on a dit; après cela il n'y a point de Cheval qui n'engraisse.

S'il arrivoit pendant tout ce regime de vivre, que le Cheval perdît l'appétit, on auroit recours à la poudre dont voici la composition.

*P O U D R E.*

Prenez une demie once de poudre de rose, une once de casse fraîche mondée, de la flambe de Florence, de la gentiane & du safran, de chacune une demie once; pulverisez le tout subtilement, partagez-le en deux portions égales, & en mettez la moitié dans une chopine de vin, que vous donnerez au Cheval, & l'autre moitié le lendemain: cette purgation le fera doucement évacuer, & lui redonnera l'appétit.

## CHAPITRE XIV.

*De la Toux , & des Vers dont les Chevaux  
sont attaquez. Comment les en guérir.*

**L**A toux , selon Etmuler , est une maniere d'expiration dans laquelle on pousse l'air , & quelquefois avec lui les matieres contenuës dans la trachée-artere & dans les parties voisines , par la bouche , avec des violentes secouffes de tout le corps.

La toux se fait lorsque les muscles qui resserent le thorax & poussent l'air , ne s'affaissent pas naturellement & avec douceur , mais avec violence & promptitude , & par une contraction momentanée , souvent réitérée & très-courte à la fois ; d'où vient que la toux est plutôt un mouvement convulsif , qu'une véritable convulsion.

Les Chevaux ont la toux à cause de certaines matieres grossieres , ou tenuës , qui sortent plus souvent du ventricule que du poumon , surtout quand il n'y a point de peine de respirer ; car il est impossible qu'il sorte beaucoup de muscosité du poumon , sans un grand obstacle à la respiration.

D'autres veulent que ce soit un mouvement extraordinaire des parties qui servent

à la respiration, par le moyen duquel la nature cherche à pousser au-dehors ce qui lui nuit dans le poumon : ce qu'on peut distinguer par le bruit que le Cheval fait en toussant ; parce qu'il y a autant de differens sons dans la toux, qu'il y a d'endroits où la matiere reside ; & la diversité même de la matiere, est suivie de la diversité du son.

Si le son vient de loin & comme du fond de la poitrine, la cause est dans l'estomac ; au lieu que quand le son est superficiel, le mal est dans les bronches du poumon. Cherchons à expulser la cause de la premiere toux.

Il est bon de se servir de medicamens stiptiques & astringens pour absorber les acides & les humiditez qui détruisent le ressort des fibres ; & pour cela,

Prenez six onces de safran, trois onces de canelle en poudre, deux onces d'esprit de vitriol, six onces de semences de fenugrec, & cinq onces d'iris de Florence ; pilez le tout dans un mortier, & le passez au tamis : puis étant mêlé ensemble, on en donne deux onces aux grands Chevaux, qu'on fait infuser à froid pendant sept ou huit heures dans une pinte moitié vin moitié eau : il n'en faut qu'une once & demie pour les Chevaux de moyenne taille, & une once seulement pour les petits. Ce remede se donne

deux heures après avoir été bridé, & autant de tems après la prise: on continuë de traiter ainsi le Cheval, tant qu'on voye que la toux diminuë.

Si on ne veut pas donner cette poudre comme on vient de dire, on pourra la faire prendre dans du son mouillé; il en faut une once à chaque fois.

Pour ce qui regarde la seconde cause de la toux, qui peut provenir des flegmes qui embarassent les conduits du poumon, il faudra se servir de remedes bechiques, pour rendre les matieres contenuës dans cette partie & la trachée-artere, capables d'être rejetées.

Il n'est rien de meilleur pour appaiser la toux, que les pilules bechiques, elles ôtent les âpretez qui peuvent se trouver dans la trachée-artere, & elles épaississent les humeurs qui y sont, de sorte qu'elles sont plus aisément rejetées en toussant. Voici comme elle se font.

*Pilules bechiques.*

Vous prendrez une livre d'amidon, autant de gomme adragan, & pareille dose de policroète, quatre onces de reglisse pilée menu & presqu'en poudre, avec une livre de miel; mêlez bien le tout ensemble: ajoûtez-y quatre onces de mucilage de semence de coings

fait dans l'eau rose ; faites une masse ; ensuite prenez-en quatre onces , que vous mettrez dans une pinte de vin , que vous ferez avaler au Cheval le matin , quatre heures après avoir été bridé : il faut le laisser ainsi autant de tems après la prise.

La toux est fâcheuse pour les Chevaux ; lorsqu'on la laisse inveterer, il est dangereux qu'elle ne dégénere en pousse : c'est-pourquoi on ne sçauroit trop-tôt y remedier. Voici quelques remedes fort simples , dont on pourra se servir , avec les précautions qu'on doit prendre dans quelqu'espece de toux que ce soit.

*Primò*, il faut absolument priver d'avoine le Cheval , parce qu'elle a des parties trop volatiles , & qui par conséquent irriteroient trop les endroits où la toux reside.

2<sup>o</sup>. On soignera de mouïller le foin qui lui sera donné pour nourriture , pour la même raison qu'on vient de dire.

3<sup>o</sup>. On nourrira le Cheval qui a la toux , de son mouïllé : cet aliment adoucit l'âcreté des humeurs qui picotent l'estomac ; ce qui cause la toux aux Chevaux.

Quand un vieux Cheval touffe , il faut examiner quelle espece de toux ce peut être , si elle est simple , ou si c'est la pousse. Quant à celle-ci , nous avons dit quels en étoient les simptômes , & elle se manifeste encore

352 LA CONNOISSANCE  
lorsquelle est seche & souvent réitérée :  
alors on doit de plus près faire attention au  
Cheval.

Quelquefois l'avidité avec laquelle le  
Cheval mange, fait qu'il s'y extravase quel-  
que particule de nourriture, qui au lieu de  
descendre par le conduit ordinaire, entre  
dans la trachée-artere, y cause une extrême  
irritation & engendre une toux opiniâtre,  
mais qui n'est point dangereuse, & qui n'a  
que ses premiers efforts d'incommodes, parce  
qu'elle se passe bien-tôt elle-même & sans  
remedes.

Les toux inveterées sont dangereuses &  
sujetes à rendre un Cheval pouffif. Le vice  
de leur temperament peut encore causer la  
toux aux Chevaux, comme lorsqu'ils ont  
souffert trop de froid en hiver; parce que la  
nutrition de la trachée-artere est dépravée  
par la rigueur ou la mauvaise qualité de  
l'air, & que l'humeur nourriciere degenerate  
en une gelée ou mucilage visqueux, qui  
induit & irrite la trachée-artere, & cause  
la toux: voilà les causes différentes d'où  
provient ce mal aux Chevaux. Il est très-  
nécessaire de les bien approfondir, afin  
d'y apporter une guérison plus prompte.  
Mais avant que de finir cet article, on est  
bien aise de donner encore ici quelques  
remedes simples pour appaiser la toux lors-  
qu'elle

qu'elle n'est pas bien opiniâtre, comme par exemple:

DIVERS REMÈDES  
POUR LA TOUX.

On prend du chenevi une poignée, on le met tremper dans du vin après l'avoir concassé, & on l'y laisse pendant une nuit; puis on fait boire ce vin au Cheval.

On prend, si l'on veut, six onces de reglisse, demie livre de miel, deux onces de bayes de laurier, autant pesant de marjolaine, quatre onces d'origan, une once de sucre-candi, & quatre onces d'asarum: on pile le tout ensemble, & on en fait une espece d'opiat qu'on divise en trois parties, & qu'on donne au Cheval à trois différentes fois, avec une chopine de vin tiede. Voici encore un autre remede, qui a été éprouvé plusieurs fois avec succès.

On prend une livre de vieux lard, qu'on lave bien & qu'on ratisse de même; il ne faut point qu'il soit entrelardé: on le pile bien dans un mortier, puis on le met dans un pot, avec une chopine de vin blanc & deux livres de safran: ensuite on donne ce remede au Cheval, qui ne doit manger que quatre heures après. Vous le nourrirez comme on a dit.

Z

Il s'engendre souvent dans l'estomac & dans les boyaux des Chevaux, des vers, quand les fermens qui dissolvent les alimens n'ont pas assez de force pour trancher les œufs qui se rencontrent avec eux. Pour lors il arrive que le chile étant trop grossier pour passer dans les lactées, il y séjourne & s'aigrit & par ce moyen produit des vers.

Les vers les moins dangereux sont ceux qui s'engendrent dans les boyaux, parce que la nature souvent s'en décharge par les fientes : ceux-là sont blancs pour l'ordinaire, longs & pointus. Il y en a d'autres qui sont plus longs & plus petits de corps, & de couleur de sang : ces derniers sont à craindre, souvent les Chevaux en meurent.

Les vers qui naissent dans l'estomac, sont les plus mauvais ; parce qu'ils ne se manifestent point au-dehors, & qu'il faut deviner si ce sont ces insectes qui rendent le Cheval malade. En voici les symptômes.

Un Cheval atteint de ces insectes dangereux, amaigrit tous les jours de plus en plus ; il devient lâche au travail ; il regarde ses flancs, à cause de la douleur que lui causent ces vers qui lui picotent l'estomac. Tels Chevaux souvent sont grands mangeurs, &

ne profitent point du tout ; parce que les vers consomment la plus grande & la plus succulente partie de la nourriture qu'ils prennent.

Ces Chevaux ont encore le poil herissé, l'œil triste, & on les entend souvent se plaindre.

Quand on veut tuër les vers, on doit ôter les matieres qui empêchent les fermens d'agir, & mêler des remedes qui par des parties inegales & tranchantes rompent la substance molasse de ces animaux, & absorbent les acides du chile.

La plûpart des choses ameres conviennent à toutes ces indications, comme l'aloë, la coloquinte & la rhubarbe, qui par leurs parties âcres s'attachent à la substance des vers qu'ils dissoudent ; ils peuvent même, comme alkali, absorber les acides. Voyons donc quels sont les remedes dont on peut ici se servir.

Lorsque les vers s'engendrent au fondement du Cheval, on lui fait mettre la main dans le corps pour les tirer ; & pour cela, il y en a qui graissent leurs mains d'huile de *petroleum* : ces vers, comme on a déjà dit, ne sont point dangereux, & on les détruit en peu de tems.

Une once de précipité blanc, mis dans l'avoine d'un Cheval un peu mouillée, est très-specificque ; le mercure calciné sans

Z ij

addition opere le même effet : ou bien on prend une demie livre d'eau de centaurée, ou quatre onces d'extrait d'aloë, qu'on fait avaler au Cheval.

Un des meilleurs remedes pour tuër les vers, est le mercure doux, mêlé à quelques purgatifs en forme solide; le mercure crud seul peut même, étant avalé, tuër les vers: on peut le faire bouïllir dans l'eau, sans le prendre en substance, & en arroser l'avoine du Cheval. Voici des pilulles qui sont merveilleuses pour les faire mourir.

*Pilulles pour les Vers.*

Prenez de l'aloë, de la myrrhe, de la rhubarbe & du sel-gemme, de chacun deux onces, une once de zedoaire; mêlez le tout, pilez-le bien, & le faites prendre au Cheval dans une chopine de vin blanc: ces pilulles se prennent trois heures après l'avoir bridé, & on le tient ainsi autant de tems après la prise.

Le mithridata, l'orvietan ou le theriaque, sont encore très-specifiques pour faire mourir les vers: il en faut donner une once au Cheval, dans laquelle on aura incorporé six dragmes de poudre de cinabre. On se servira aussi de la poudre qui suit, si on le juge à propos.

*Poudre pour les Vers.*

Prenez de la semence de lupins , de pourpier , de citron , des feuilles de pêcher , menthe sauvage , autrement pouliot ; faites secher le tout ; faites-en une poudre , que vous donnerez au Cheval dans une pinte de vin blanc , où vous aurez mis infuser deux gros de scammonée & autant de coloquinte : ce remede le fera évacuer admirablement bien , & fera mourir les vers qu'il aura dans l'estomac ou ailleurs.

Et pour faire sortir les vers qui sont morts dans le corps , on fait prendre au Cheval un lavement composé ainsi :

## L A V E M E N T.

On fait une décoction d'orge , dans laquelle on met infuser deux onces de theriaque , & fondre un quarteron de beurre frais ; ou bien on y met autant d'huile d'olives ou de noix : après quoi on donne ce lavement tiede au Cheval ; il en faut une pinte.

On tient que le seigle bouilli , & donné au Cheval tous les jours environ un picotin , est spécifique pour faire mourir les vers. Finissons ce chapitre ; en voici assez de dit sur cet article , pour soulager un Cheval qui seroit attaqué des vers.

## C H A P I T R E X V .

*REMEDES contre la Rage des Chevaux, les Descentes ou bergnes auxquelles ils sont sujets, & les Testicules enfléz.*

**L**A rage est une maladie qui dérange tout le naturel d'un Cheval, & qui le rend tout à fait feroce.

On n'a pû jusqu'à present expliquer véritablement les causes de la rage : Quelques Auteurs néanmoins ont tâché de le faire par le moyen des idées, & semblent avoir touché le plus près du but ; mais ils ne satisfont pas un esprit amateur d'une Philosophie nette & sensible.

Les signes qui démontrent qu'un Cheval a la rage, est lorsqu'il rompt son râtelier, sa mangeoire & tout ce qu'il trouve à sa rencontre ; ou bien lorsqu'il se mord soi-même, & qu'on voit sa bouche & ses naseaux remplis d'une certaine matiere visqueuse & écumante, qu'enfin ses yeux sont de travers, rouges & enflammez. Il faut surtout se donner de garde d'en approcher qu'avec précaution.

Ce mal est très-difficile à guérir ; son levain qui reste longtems dans le corps, tue

à la fin : cependant il y en a qui prétendent avoir guéri des Chevaux enragez , par les remedes que voici.

*REMEDES POUR LA RAGE.*

Prenez de la rhuë ou de l'absinte , de l'alun , des marguerites sauvages & de gros sel , de chacun une demie poignée ; mettez tremper le tout dans une pinte de vin blanc l'espace de vingt-quatre heures : cela fait , coulez cette infusion , & la faites avaler au Cheval.

S'il y a playe , il faudra prendre de ces mêmes herbes , les bien piler dans un mortier , puis prendre tout le marc & l'appliquer sur les blessures.

D'autres prennent une once de jus de ciguë , qu'ils détrempe dans deux verres de vin blanc , & qu'ils donnent au Cheval ; puis ils ont de la rhuë , qu'ils pilent & qu'ils mêlent avec du jus précédent , dont ils font un frontal au Cheval qu'ils couvrent d'une bonne couverture , & qu'ils mettent après dans une écurie bien chaude , afin de faire sortir le venin de la rage par transpiration.

*Autrement.*

Prenez neuf grains de genièvre , autant de bayes de laurier , pilez le tout ensemble ;

Z iiij

360 LA CONNOISSANCE  
mêlez - le dans une chopine de vin rouge  
avec deux onces de theriaque , & le donnez  
au Cheval.

*Autrement.*

Si vous êtes en país où il y ait des écailles,  
vous en prendrez quatre ou cinq , que vous  
ferez bien calciner sur des charbons ardents :  
vous les réduirez en poudre , & les ferez  
prendre au Cheval dans de bonne huile  
d'olives.

#### CONTRE LES DESCENTES.

Les descentes , ou hergnes , sont les prin-  
cipales maladies du peritoine : elles sont  
presque toujours causées par la dilatation  
de cette partie ; car le peritoine , qui est une  
membrane épaisse , humide & molle , peut  
aisément se dilater ; enforte que cette partie  
se relâchant entre les anneaux des muscles ,  
forme une poche qui s'allonge plus ou moins,  
suivant que l'impulsion des parties a été plus  
ou moins forte.

Les causes des hergnes sont donc tout ce  
qui peut donner occasion au peritoine de  
se relâcher ; comme , par exemple , les trop  
grands efforts qu'on fait faire aux Chevaux,  
soit au trot ou à la course.

Elles sont causées interieurement par les

obstructions du peritoine, qui font que les petits tuyaux de cette membrane se relâchent; c'est-pourquoi le peritoine au moindre effort peut s'allonger: on voit donc par-là, la conséquence qu'il y a de ménager les Chevaux dans le travail.

Les hergnes des Chevaux se connoissent à la vuë & au toucher: on voit une grosse tumeur qui descend dans le scrotum, appelé vulgairement *bourse*; ce sont l'épiploon & les intestins qui la forment. Cette tumeur est quelquefois grosse comme la tête.

Le Cheval ne sent quelquefois point de douleur dans ses hergnes; quelquefois il en sent une qui le pique à l'aine, surtout au commencement qu'il est attaqué de ce mal.

Dans les grandes hergnes, le ventre est toujours paresseux; & crainte que les matieres retenües ne lui causent quelques coliques, il faut lui donner un lavement laxatif de tems en tems.

*Lavement laxatif.*

Prenez de la parietaire, du melilot, & de la camomille, de chacune trois poignées; mettez-les dans deux pintes d'eau, que vous ferez boüillir & réduire à moitié: coulez cette décoction; ajoutez-y une demie livre d'huile d'olives, une chopine de verjus, un

362 LA CONNOISSANCE  
quarteron de miel & deux onces de casse ;  
mêlez le tout ensemble, & donnez ce lave-  
ment tiede au Cheval.

Quand on a donné ce remede au Cheval,  
on se met en devoir de faire rentrer les par-  
ties tombées : cette operation de la main  
est du ressort d'un Maréchal ; & si les in-  
testins se replacent aisément, il n'y a rien  
à craindre ; & pour lors on fera la fomen-  
tation qui suit, qu'on appliquera sur les  
bourses du Cheval.

*Fomentation.*

Prenez demie livre de cendre de farnent,  
quatre onces d'huile d'olives, trois onces  
de miel, six ou sept échalotes, deux onces  
de beure frais, quatre onces de plantain,  
deux onces de suif & deux livres de vin  
blanc, ou décoction de pois chiches : faites  
chauffer le tout en le remuant bien ; puis  
le plus chaudement qu'on pourra, on l'ap-  
pliquera sur les bourses du Cheval, en cette  
maniere :

Il faut faire un brayer, qui se fait comme  
un sac en rond, dans lequel on met des  
étoupes tout-autour, & sur ces étoupes de  
la fomentation dont on a parlé ; elle suffit  
pour en appliquer trois fois sur les parties :  
ensuite on met les bourses du Cheval dans

le sac ; & pour le soutenir , on y attache quatre courroies ou bandes de toile , il n'importe , deux desquelles on passe par les flancs pour les venir lier sur les reins ; puis les deux autres , on les fait passer entre les cuisses & des deux côtez de la queuë , après cela on les attache à celles qui sont liées sur les reins.

Si les intestins ont resté longtems dans la tumeur , & qu'ils soient fort étranglez par les anneaux des muscles , & qu'on ne puisse les faire rentrer , le Cheval est en danger de sa vie.

#### TESTICULES ENFLEZ.

Les testicules des Chevaux sont souvent travaillez d'inflammation , de contusions ou d'ulceres. On reconnoît l'inflammation par la tumeur qui est fort rouge , par la rougeur & l'enflure des bourses , du côté du testicule malade.

L'inflammation & la tumeur des testicules est à craindre pour les Chevaux , à cause des accidens qui l'accompagnent ; car si on n'y prend garde , il en arrive souvent un abcès & un schyre , pour n'avoir pas d'abord employé les resolutifs , sur quoi l'on ne scauroit trop avertir ceux qui ont des Chevaux attaquez de cette maladie ; car la

plûpart des Marêchaux font si accoûtumés de se servir dans les commencemens des inflammations, de remedes froids, qu'ils appellent *défensifs*, que ces astringens font le plus souvent cause de tous les accidens fâcheux qui surviennent aux tumeurs.

Ces défensifs ordinaires & dangereux, font de mener le Cheval à l'eau sitôt qu'on s'apperçoit de l'enflure, sans considerer s'il y a inflammation ou non. Ce remede froid n'est bon que lorsque ce ne sont que des vents qui causent l'enflure; en ce cas on peut faire baigner le Cheval jusqu'aux bourses, & le laisser un peu de tems dans l'eau, qui par sa froideur, fera remonter l'humeur qui se décharge dans ces parties.

S'il y a inflammation, il faut user de resolutifs; & par médicamens resolutifs, on entend un composé de parties subtiles & volatiles, qui subtilisant les matieres & dilatant les pores, fait que les humeurs qui gonfloient une partie se dissipent. Le cataplasme qui suit est merveilleux pour cela.

*Cataplasme pour resoudre les fluxions.*

Prenez demie livre de jus de feüilles de poireaux, deux pincées de sel commun, quatre onces de levain, autant de vieux oing, demie livre de vinaigre, & de la farine

d'orge à discretion : il faut délayer le levain avec le vinaigre & le jus de poireaux , puis y mettre le sel & le faire cuire en consistance de bouillie ; ensuite vous y ajouterez le vieux oing : vous mêlerez bien le tout en le remuant , puis après vous en ferez un cataplasme que vous appliquerez sur les bourses du Cheval. On continuë ce remede pendant quatre ou cinq jours ; si ce n'est simplement qu'une inflammation , le mal cessera.

Il ne faut pas negliger l'inflammation des testicules ; parce que lorsqu'elle se termine en un abcès , on en doit apprehender la gangrene , qui néanmoins n'arrive pas si facilement à la substance des testicules , comme elle fait aux bourses.

Il arrive souvent , quoique l'inflammation soit cessée , que l'enflure ne l'est pas , & que les bourses pendent toujours beaucoup , parce qu'elles sont pleines d'eau ; & cette maladie s'appelle une *hydrocele* , qui n'est autre chose qu'une tumeur aqueuse du scrotum , causée par la rupture des vaisseaux lymphatiques : ce qui peut venir d'une contusion ; parce que le sang s'arrêtant & croupillant dans ces parties , donne lieu à la serosité de s'en séparer.

On pourroit encore conjecturer que les différentes circonvolutions des veines spermaticques en peuvent aussi être la cause ,

parce que ces differens détours s'opposent en quelque maniere à la prompt circulation du sang ; ce qui donne le tems à la serosité de se séparer du sang , & de suinter dans les bourses.

Elle survient quelquefois à l'ascite , non pas parce que l'eau coule toujours par les productions du peritoine ; car si cela étoit , il ne s'en trouveroit que dans la tunique vaginale : mais il faut croire qu'elle s'écoule entre les muscles & le peritoine , & qu'elle tombe dans le scrotum.

Quelquefois l'eau est contenuë entre les membranes propres des testicules , ou bien elle est renfermée dans un kiste ; quelquefois aussi elle est en partie dans le scrotum , & d'autres fois dans une membrane particulière attachée au scrotum ou bourses : ce qui fait une double hydrocelle.

Lorsque les bourses du Cheval sont enflées , on connoît que c'est une hydrocelle , quand la tumeur ne diminuë point de grosseur en la comprimant , mais qu'elle change seulement de figure : elle est pour l'ordinaire molle , égale & sans douleur , à moins que la lymphe n'ait de l'âcreté ; ce qui se remarque , lorsqu'en maniant cette partie le Cheval se tourmente , parce qu'il y est sensible. Si l'eau est renfermée dans un kiste , la tumeur est ronde & plus petite ; mais si

c'est dans la vaginale, la tumeur est ovale.

De quelque maniere que ce soit que l'eau soit contenuë au-dedans du scrotum, il n'y a point d'autre remede pour la faire écouler, que de châtrer le Cheval au plutôt; car si cette eau y séjournoit longtems, il seroit dangereux que la gangrene s'y mît. Le Cheval après cela guerit aisément de sa châtrure, par le moyen des soins qu'on y apporte & des remedes qu'on y applique.

La tumeur des testicules vient aussi quelquefois de contusion, comme lorsqu'un Cheval se trouvant embarrassé dans quelque piece de bois, se débat extraordinairement pour pouvoir s'en débarasser.

Quand la contusion est considérable, & que la substance du testicule est ouverte à l'endroit des vaisseaux, le Cheval sent une grande douleur à cause de la vaginale qui enveloppe les testicules & les vaisseaux spermaticques. Cet inconvenient est fort dangereux, parce qu'il en peut rester une humeur schyreuse qui incommode souvent le Cheval; & ce qu'il y a de plus à craindre, c'est la mort.

Pour ces tumeurs qui viennent de quelque coup, soit coup de pied de quelqu'autre Cheval ou autrement, il faut d'abord calmer la fluxion & la douleur de l'enflure, puis châtrer le Cheval, crainte de quelque ulcere.

368 LA CONNOISSANCE  
qui se formeroit à ces parties, & qui y causeroit ensuite la gangrene: Les remedes qu'on y applique, sont tels que les voici décrits; ils sont de Monsieur Soleyfel: c'est assez en dire, pour les croire merveilleux.

#### R E M E D E.

On prend une chopine de suc choux-verts, une livre de miel, autant de beurre frais, un quarteron de savon noir, & une livre de farine de fèves: on fait fondre le beurre & le savon noir; on mêle le tout ensemble, on le bat à froid; puis on en fait un cataplasme, qu'on applique sur le scrotum en maniere de brayer.

#### *Autrement.*

Prenez une pinte de vin, une bonne poignée de cumin, avec un quarteron de farine de fèves; faites bouillir le tout ensemble; mêlez-y une demie livre de fain doux, & en formez un cataplasme, que vous appliquerez sur les bourses du Cheval par le moyen d'un brayer, comme on l'a déjà dit. Ces remedes pourront guerir l'enflure, si la contusion n'est pas bien violente; mais si l'inflammation passée, on s'apperçoit encore qu'il y a tumeur à la partie ou dureté,  
on

on ne balancera point de châtrer le Cheval.

Si néanmoins la tumeur paroïssoit en quelque façon vouloir venir à matiere, il faudra faire une emplâtre d'un onguent fait avec de la terebentine, de l'huile d'olives & de la graisse, ou bien prendre du *diachilum*.

Et comme la fermentation du sang est trop grande dans ces sortes de maux, & qu'on ne peut la calmer qu'en en diminuant le volume, il faut saigner le Cheval au commencement de la cure, & lorsqu'elle est finie, lui donner du son tous les jours, mêlé de deux onces de cristal mineral; cela diminuëra l'inflammation dès sa source, en rafraîchissant les visceres.

Il est nécessaire de prendre garde à quel endroit la matiere se fera faire jour pour s'écouler, afin que si elle alloit plus haut qu'il ne faut pour s'évacuer aisément, sans rien endommager de la partie qui est audessous, il faudroit percer l'abcès, & mettre dedans une tente de *basilicum*, & par dessus l'emplâtre dont on a parlé.



## CHAPITRE XVI.

*Des maux de tête.*

**L**A douleur de tête est externe ou interne : l'externe occupe le pericrane, & l'interne les deux meninges ; celle-là s'irrite en renversant le poil, & en touchant la tête du Cheval, & celle-ci s'apaise en la pressant : au reste l'une & l'autre douleur s'étendent jusqu'aux yeux, & font beaucoup de mal, parce qu'ils reçoivent des meninges leurs membranes cornées & uvées, & du pericrane la conjonctive.

Comme les douleurs de tête des Chevaux viennent quelquefois de ce que le sang étant un peu épaissi, ne circule pas librement dans les vaisseaux des meninges ou du pericrane, & que par conséquent en étendant leurs fibres il y cause de la douleur ; il faut à cause de cela, donner au Cheval malade des remèdes capables de mettre le sang en mouvement, & de détruire les coagulations. C'est pourquoi on commence par saigner le Cheval, puis trois ou quatre heures après la saignée, on lui fait prendre le remède suivant.

*Remede pour le mal de tête.*

Prenez de la fauge, de la marjolaine, de chacune une bonne poignée; une once de gayac, demie once d'*assa fœtida*, mettez le tout infuser du soir au matin, donnez-le au Cheval trois heures après avoir été bridé, & le laissez bridé trois heures après la prise. Les aromates contiennent des souffres qui se volatilisent aisément, & qui sont fort capables d'embrasser les aigres, qui peuvent être la cause de cette indisposition.

Sur le soir vous ferez prendre un lavement au Cheval: en voici la composition.

*Lavement.*

Vous ferez une décoction avec de bonnes herbes émollientes, il en faut trois chopines; vous y mettrez trois onces de sené, & passerez le tout par un linge; ensuite vous y ajouterez une demie livre de vin émetique, & trois onces de hiere & de coloquinte; donnez le tout tiède au Cheval, & réiterez ces lavemens tous le soirs jusques à ce que le Cheval soit guéri.

Comme les Chevaux qui ont mal à la tête, sont ordinairement dégoutés, & qu'il est besoin néanmoins qu'ils prennent de la nourriture pour se soutenir, on leur donne l'armant qui suit.

A a ij

*Armant pour un cheval dégouté.*

On prend demie livre de miel rosat, une livre de mie de pain émieté fort menu, demie once de muscade, autant de poudre cordiale & pareille dose de canelle; on met le tout en poudre, on le mêle avec un peu de vinaigre, puis on le donne à plusieurs fois à mâcher au Cheval au bout d'un nerf de bœuf : ce remède réitéré quelquefois sera capable de lui recouvrer l'appétit.

Mais avant que de passer à d'autres remèdes, il est à propos de sçavoir quels sont les symptômes qui démontrent qu'un Cheval a mal à la tête : on le connoît quand il a l'œil triste, la tête baissée à terre, & qu'il ne daigne pas regarder son avoine pour la manger : alors & sans laisser inveterer le mal, on lui fera prendre dans une chopine de vin une once de sel de verre, autant d'alun brulé en poudre, & deux onces de sucre-candi aussi pulvérisé subtilement.

Il est bon, comme on a déjà dit, de tirer du sang au Cheval ; parce qu'il peut avoir la tête malade par le vice de la masse du sang, lorsqu'étant trop abondant & agité par une effervescence contre nature, il distend les petits vaisseaux des meninges : alors la douleur est jointe à certain sentiment de pulsation à la tête, qui rend le mal plus

ou moins grand, à proportion du gonflement du sang. C'est ce qui fait que souvent les Chevaux amassent le mal de tête lorsqu'on les laisse en Été, & surtout durant les jours caniculaires, trop longtems exposez au soleil attachez à quelque chose, ou attelez à quelque voiture ; car le soleil où l'on demeure longtems en repos, fait rarefier le sang : ce qui cause le mal de tête.

Il peut arriver que la lympe viciée, ou qui croupit en quelque endroit de la tête, ou que quelque humeur visqueuse & acide, qui se ramasse de la nutrition viciée des membranes, ou disposée dans la tête de quelque autre manière, excite des maux de tête aux Chevaux très-douloureux & beaucoup dangereux : alors dans le doute même où l'on peut être de la cause véritable de ce mal, les préparations de mercure sont très-bonnes ; parce qu'elles dissolvent & atténuent la matière qui occupe la tête.

On n'oubliera point de donner des lavemens au Cheval atteint du mal de tête ; & de quelque cause qu'il puisse provenir, si le Cheval en guerit, il sera bon de le penser après, afin de purifier la masse du sang & d'achever d'ôter le levain qui pourroit y rester, & laisser par-là le Cheval guéri imparfaitement. Ainsi donc vous purgerez le Cheval comme on le va dire.

A a iij

*Purgatifs.*

Prenez trois gros de scamonée, autant de resine de jalap, quatre onces de casse mondée & deux gros de rhubarbe; mettez infuser le tout; coulez-le, & le mettez dans une chopine de vin émetique, que vous ferez prendre au Cheval: au défaut de vin émetique, vous prendrez du vin rouge.

Quand le Cheval commencera à se purger, on soignera de le promener, pour mettre en mouvement les parties du sang, afin que celles du remede agissent plus efficacement. Reste après cela, quand le Cheval est guéri, de le menager au travail.

---

 CHAPITRE XVII.

*Des Morsures de bêtes venimeuses, de l'Atteinte & du Favart, & de la maniere d'y remedier.*

**L**Es playes des animaux venimeuses sont dangereuses; & si on n'y remedie pas d'abord, elles causent la mort. Les Chevaux sont sujets à être piquez quelquefois de certaines petites souris qu'on trouve dans la paille pourie, & qui s'introduisent dans la litiere, de maniere que ces petits animaux les piquent quelquefois aux pâturons ou au

boulet , ou bien au ventre , lorsque les Chevaux se couchent.

Souvent aussi les Chevaux qui sont dans les pâtures, sont piquez des serpens, lorsque par malheur ils viennent à marcher sur la queue de cet insecte ; & en quelque endroit qu'ils se trouvent mordus , d'abord la playe enfle , & l'enflure montant & se manifestant de plus en plus , gagne les parties nobles , & fait mourir ces Chevaux en vingt-quatre heures.

Les insectes qui piquent avec aiguillon , versent une liqueur corrosive comme de l'eau forte , & cet aiguillon est dur comme la corne ; ce qui fait qu'il entre fort avant dans les nerfs , les tendons , ou dans les parties membraneuses : cet aiguillon , disent quelques Anatomistes , est creux comme une petite seringue , par où l'insecte chasse liqueur en piquant.

Sitôt qu'on s'apperçoit qu'un Cheval est piqué , il faut d'abord faire une ligature au-dessus de la playe , afin de fermer le passage au venin , qui causeroit un desordre terrible dans son corps. Cette ligature doit être fort serrée : les Marêchaux sçavent comment cela se pratique.

Il est bon de frotter la playe avec du vinaigre , où l'on aura laissé dissoudre un peu de sel ou de l'alun. Il y en a qui la

A a iiij

376 LA CONNOISSANCE  
frotent d'orvietan quand ils en ont, ou de  
theriaque ; après quoi on fait avaler au  
Cheval une once de l'une ou l'autre de ces  
drogues, délayée dans une chopine de vin.  
Après avoir à deux fois donné ce breuvage  
au Cheval, & l'avoir froté de même, vous  
délierez la playe & la froterez du leniment  
qui suit, pour la faire desenfler.

#### LENIMENT.

Prenez de l'esprit de vin & d'urine, de  
chacun trois onces, de l'huile de laurier &  
de vers, de chacune quatre onces ; agitez  
bien le tout, & en huilez la partie à froid :  
mettez dessus une vessie de cochon, & par  
dessus un linge, afin que celui-ci ne s'imbibe  
point de toute la liqueur ; ce qui diminueroit  
beaucoup de la force du remède.

Et pour préserver le cœur du Cheval,  
outre les antiveneriens dont on a parlé, on  
peut encore donner intérieurement au Che-  
val du sel volatil de vipere, de l'esprit de  
gayac ou de chardon-benit, après néan-  
moins en avoir mortifié les levains par le  
foie d'antimoine, qu'on lui fera prendre  
dans du son. Il faut deux onces de ce remède  
à chaque fois.

## DE L'ATTEINTE.

Une atteinte est un coup que se donne lui-même le Cheval quand il travaille, soit dans un manege ou au trait : cela lui arrive quand il s'attrape lui-même les pieds de devant avec ceux de derrière, ou bien lorsqu'il se heurte les uns les autres sur la couronne du pied, & qu'il s'emporte la piece.

Quoique le mal semble d'abord peu de chose, cependant il devient important dans la suite, si l'on n'y remédie promptement. Il n'y a point d'autre connoissance de l'atteinte, que l'entamure de la chair qu'on voit sur la couronne du pied. Quand cette playe est simple, c'est-à-dire, qu'elle n'a que la seule division recente des chairs, sans être accompagnée d'aucun accident, on en peut aisément venir à bout : au contraire, quand elle est compliquée, on la guerit plus difficilement.

Quand l'atteinte est fraîchement arrivée, on nettoye l'ordure avec du vinaigre & du sel, & on laisse dessus pendant vingt-quatre heures une compresse qui en est toute imbibée : s'il y a quelque lambeau de chair qui soit meurtri & dérangé, il faudra le couper, puis mettre sur la playe de la suie de cheminée, délayée avec des blancs d'œufs & du

poivre : on bandera ce cataplasme sur l'atteinte ; & le lendemain, si ce mal ne se guerit pas, il faudra continuer jusqu'à la guerison.

Si l'atteinte vient de quelque crampon, ainsi qu'elle peut arriver en hiver, que les Chevaux sont cramponnez, ou de quelque clou de glace,

Prenez de la terebentine, faites-la fondre ; ayez des étoupes, trempez-les dedans, & les appliquez chaudement sur la playe avec un bandage.

L'atteinte peut à la verité ne pas guerir avec tous ces remedes, parce qu'il y aura complication, c'est-à-dire que le Cheval aura le tendon de la partie blessé ; ce qui y aura laissé une enflure par le dérangement des parties, qui font que les humeurs s'y amassent, & pour lors la corne du Cheval se resserre & le pied s'étraissit.

Pour remedier à cet accident, on fonde d'abord la playe pour être plus certain de l'endroit où le mal est situé ; & comme, lorsque le tendon est blessé, il est dangereux de renfermer, comme on dit, le loup dans la bergerie, on fait une incision avec le rasoir, pour après sonder davantage le mal & le guerir plus parfaitement : on appelle cela une *Atteinte encornée*, ou *Atteinte sourde* selon quelques-uns.

Quand on fonde un Cheval pour une

atteinte, il faut prendre garde jusqu'où la sonde pénétre; si elle descend profondément entre la corne & le petit pied, si le trou conduit la sonde bien bas, & bien avant entre le petit pied & le sabot, il n'y a point d'autre remède d'abord qu'à dessoler le Cheval, pour faire tomber le tendon blessé & l'extirper; autrement le mal s'aigrit, la gangrene s'y met, & le Cheval en meurt.

Quand il s'agit de dessoler un Cheval & extirper un tendon blessé, c'est l'affaire d'un Maréchal, qui lorsqu'il est habile fait très bien cette opération. Il n'est plus question que de l'emplâtre qu'il faut appliquer alors sur ce mal.

Comme après que le Cheval est dessolé, on fait une ouverture avec un bouton de feu pour pénétrer jusqu'au tendon, on met dans le trou une petite boule d'une composition faite avec six gros de sublimé corrosif, deux gros d'aloë; le tout pulvérisé subtilement, & détrempé avec de l'esprit-de-vin.

Sur cette boulette vous mettrez une tente de filasse bien frotée de la composition précédente, & de *basilicum*. Il faut après que l'opération est faite, & que les emplâtres sont appliqués, laisser ainsi le Cheval cinq ou six jours sans le panser: le lendemain on le saignera du cou; on lui donnera le soir un lavement d'une bonne décoction d'herbes

380 LA CONNOISSANCE  
émolientes, ainsi que nous l'avons dit plu-  
sieurs fois.

Pour sa nourriture, on lui donnera du  
son mouillé, mêlé de deux onces de foie  
d'antimoine en poudre. Il pourroit arriver  
que le Cheval battroit du flanc, à cause du  
mal violent qu'il ressentiroit; ce qui lui  
donneroit la fièvre: mais si le mal n'est point  
trop opiniâtre, les lavemens dissiperont en  
peu de tems ces accidens.

Mais si par bonheur le tendon n'étoit pas  
blessé, & qu'après avoir sondé le Cheval,  
on connût qu'il y eût du pus dans la playe;  
on la laverait avec du vin chaud, & on y  
mettroit dessus une emplâtre d'*unguentum  
bellicum*: il se fait de cette sorte.

*Unguentum bellicum.*

Prenez six onces de terebentine de Venise,  
demie once de poix-resine, une once de  
gomme élemy; & demie once d'aristoloche  
longue, & deux gros de sang de dragon  
en larmes: pulvérisez toutes ces drogues,  
& les mettez bouillir dans la terebentine;  
puis faites une emplâtre, & l'appliquez sur  
le mal.

*D U JAVART.*

Le javart est une tumeur au pâturon,

accompagnée de chaleur & de douleur, causée par un long acide, & coagulé avec un chyle épais & grossier.

On compte de trois sortes de javarts; le *simple*, le *nerveux*, l'*encorné*. Le javart s'amasse par des meurtrissures ou des heurts que se font les Chevaux en marchant, ou bien ce mal leur vient par la négligence de ceux qui les gouvernent, & qui leur laissent amasser de la crasse dans le pâturon, manque de le bien nettoyer.

Le javart simple est aisé à guérir; & pour cela, il faut appliquer un résolutif tel que peut être celui-ci.

*Résolutif pour les javarts.*

Prenez une demie douzaine d'oignons de lis, cinq ou six poignées de mauves & guimauves: hachez le tout menu, pilez-les dans un mortier, & les mettez après dans un pot avec une pinte de bière ou vin blanc au défaut; ajoutez-y du vieux oing, miel, terebentine commune & beurre frais, de chacun un quarteron: laissez bouillir cette mixtion pendant une heure ou davantage même, jusqu'à ce que cela ait fait une manière d'onguent; & quand vous voudrez le tirer du feu, vous le laisserez un peu refroidir, jusqu'à ce que vous puissiez seule-

ment y endurer la main : cela fait, vous appliquerez le cataplasme sur le javart, que vous banderez bien ; il faut le renouveler de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures : cette espece d'onguent fait supurer le javart.

Quand la matiere viendra, il ne faut pas seulement se contenter de la nettoyer ; il est nécessaire encore absolument d'ôter le bourbillon.

Le même onguent peut aussi servir, lorsque le bourbillon est sorti, pour achever de guerir le Cheval ; puis lorsque le mal aura jetté entierement sa matiere, & que la chair sera vive, on le bassinera deux fois le jour avec un demi-septier de vin ou de vinaigre, y ajoutant la grosseur d'un œuf d'alun de roche, & faisant bouillir cette liqueur l'espace d'une demie heure ; & lorsqu'elle sera tiède, on en étuvera le mal, & on continuera ce soin jusqu'à ce que la playe soit entierement consolidée.

On se gardera bien de mener le Cheval à l'eau, tant qu'il aura des javarts aux pieds ; cela ne fait qu'irriter l'humeur.

Pour venir à present au *javart nerveux*, qu'on appelle ainsi parce qu'il naît audessous, ou dessus, ou à côté des nerfs : s'il se forme sous un des nerfs du paturon, il est

fort dangereux, & la cure en est toujours extrêmement difficile. Le javart qui vient sur un des nerfs du paturon se guerit plus facilement, & presque de la même maniere que le javart simple.

Pour la troisième espece de javart, qui croît plus haut que le boulet à côté du gros nerf aux jambes de derriere, il est très-dangereux, & les Chevaux en demeurent souvent estropiez, après avoir été longtems traitez de ce mal.

Pour le *javart encorné* dont on a parlé, il est très-difficile à guerir, & met le Cheval en risque d'être perdu; & sans qu'il soit besoin de dire comment on y remedie, on n'a qu'à voir à l'atteinte encornée; c'est la même chose: les remedes qui guérissent le premier mal, sont très-propres pour l'autre. Voici quelques specifics pour le *javart nerveux*, & surtout une emmielleure qui est merveilleuse.

*Emmielleure pour le javart nerveux.*

Prenez du cumin, gomme - adragan, camomille, de chacun deux gros, quatre gros de terebentine, une once de farine de lin, autant de lard, & six gros de miel: broyez le tout ensemble dans un mortier, mêlez-y deux pintes de vin; faites bouillir

le tout en consistance de bouillie & l'appliquez sur le pied du Cheval, avec un bon bandage, le plus chaudement qu'il est possible. Cette emmielleure est un resolutif admirable.

En quelque'endroit qu'on voye que le javart veuille venir à matiere, il faudra y appliquer le bouton de feu, & y introduire après un plumaceau de *basilicum*; & par dessus, de l'emmielleure ci-dessus, en guise de cataplasme: ou bien on pourra se servir de l'emplâtre blanche, dont voici la composition.

*Emplâtre blanche.*

On prend demie livre de farine de lin, autant pesant de miel, avec deux pintes de lait; on délaye le tout comme pour faire de la bouillie; on le fait cuire: étant à demi cuit, on y ajoûte un quarteron de terebentine, un demi quarteron d'huile d'olive, & on acheve de faire bouillir cette mixtion jusqu'à consistance d'onguent, dont on se sert chaudement pour appliquer sur le javart.

Il est à propos de charger la jambe du Cheval, d'une charge faite avec du gros vin rouge & quelques herbes aromatiques, comme thin, sauge & autres; cela aide à faire  
transpirer

transpirer les humeurs qui peuvent avoir leur passage à travers les pores de la chair.

Le Cheval en cet état doit être privé d'avoine ; on ne doit le nourrir que de son mouillé, de bon foin, & pour le mieux de bonne gerbée, dans le tems.

Pour la seconde espece de *javart nerveux*, on se servira de l'onguent dont on va parler,

*Onguent.*

On prend du sain de porc ce qu'on juge à propos, & des oignons de lis de même ; on les fait bouillir dans un pot, puis on en met tout chaudement sur des étoupes, qu'on applique sur le mal, qu'on bande bien : on continuë tous ces remedes jusqu'à ce que le javart soit venu à supuration & que le bourbillon en soit dehors ; alors on se sert d'*egyptiacum* avec l'eau-de-vie & des plumaceaux frotez de cet onguent, qu'on met dans la playe.

*Autre Supuratif.*

Il faut prendre demie livre de sain de porc, du blanc de poireaux, un quarteron de miel, une poignée d'oseille de la grande espece, & deux onces de terebentine, faire bouillir le tout ensemble, & l'appliquer tout chaudement sur le mal, avec des étoupes. Tous ces supuratifs sont des medicamens qui

B b

s'appliquant aux pores des playes, y retiennent les humeurs, jusqu'à ce que par leur sejour en fermentant, elles soient changées en un pus.

Quand le javart a jetté son bourbillon par le moyen des remedes qu'on y a appliquez, & qu'on voit que les chairs sont belles & bien consolidées, on y met quelque bon dessicatif; comme, par exemple, de la couperose brûlée & pulverisée, & de la cendre tamisée avec du jus d'éclair.

Si les chairs de la playe paroissent baveuses, il faudroit se servir de quelque mondificatif pour ôter les humeurs acides, qui peuvent arrêter quelques autres humeurs, & empêcher ainsi la nature d'engendrer des chairs: un des meilleurs remedes pour cela est celui-ci.

*Baume pour mondifier les playes.*

Prenez quatre onces de cire neuve, autant de poix de Bourgogne, & pareille dose de poix-resine, deux gros de vert-de-gris, une livre & demie de beure frais: il faut d'abord faire fondre la cire & la poix, & ajouter ensuite le beure & le vert-de-gris en remuant. *L'unguentum Apostolorum* est encore très bon pour cela, ainsi que l'urine, l'eau de chaux & le mondificatif d'ache.

Le javart nerveux de la troisième espèce, peut se guérir par les remèdes dont on vient de parler. Ce javart est extrêmement douloureux, & souvent cause la fièvre au Cheval & le dégoût : deux inconveniens très-fâcheux pour lui, & qui le mettent en danger de mourir, si on n'a soin de le traiter dans les formes.

Pour y réussir, il faut saigner le Cheval au cou, afin que les esprits du sang qui fermentent, n'entraînent point avec eux trop de mauvaises humeurs en les faisant tomber sur la partie malade, qui est ordinairement au-dessus du boulet sur le nerf, ou à côté aux jambes de derrière.

Comme le Cheval peut être dégoûté, ainsi qu'on l'a dit, on aura soin de lui donner à manger avec la corne, tantôt d'une panade dont nous avons déjà parlé, & tantôt de son mouillé, dans lequel on aura mêlé deux onces de foie d'antimoine pulvérisé.

Les lavemens rafraîchissans sont très-nécessaires pour les Chevaux atteints du javart nerveux : il faut, pour bien faire, y mettre du policroste. Si on remarquoit que les chairs des playes s'opiniâtassent à surmonter, on employeroit quelque corrosif pour les manger. Ces remèdes ont des parties tranchantes, qui peuvent inciser & rompre les humeurs gluantes & les chairs baveuses.

B b ij

tels font l'alun brûlé, le sel marin, la chaux vive, l'airain brûlé & la poudre de sabine.

Il y a encore une operation qu'on fait de la main pour guerir le javart nerveux, lorsque la force du mal surmonte la vertu des médicamens qu'on y applique; mais comme cela est entierement du ressort des Marêchaux, on la leur laisse faire, esperant qu'ils s'en acquiteront très-bien, s'ils sont habiles en leur métier.

Puisque nous voici sur les maux qui arrivent aux jambes des Chevaux, & que nous avons déjà traité de javarts, nous allons voir à present quels sont ceux auxquels ces parties sont sujetes, pour tâcher d'y remedier.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Des Bleymes, Entorses ou dislocations du boulet,  
& des Enclouëures & Chicots.*

### DES BLEYMES.

**C**'EST un mal qui vient ordinairement aux Chevaux qui ont le talon bas & encastellé, & qui craignent le travail, parce qu'ils ont coûtume d'avoir le talon mou, & trouvant le pavé ou le país trop rude, il s'engendre une corruption en cette partie qui est proche de la sole.

Cette corruption vient d'abord d'une inflammation, causée par un sang meurtri dans le dedans du sabot : elle est très-dangereuse & sujete à estropier un Cheval, si l'on n'y remédie promptement ; car pour guerir une bleyme, on est quelquefois forcé d'en venir jusqu'à dessoler le Cheval, & l'obliger à faire quartier neuf.

Pour découvrir ce mal, on remarquera quand le Cheval seindra du devant, & qu'ayant manié son pied on n'y trouvera point d'enflure ; alors on lui fera parer le pied, & trouvant comme des meurtrissures dans le sabot, on jugera que ce sont des bleymes.

On se disposera alors de les ouvrir jusqu'au vif, d'en faire sortir la matiere, & de mettre dedans l'onguent qui suit.

*Onguent.*

Prenez une livre de sang de cochon, autant pesant de suif & pareille dose de cendre de sarment : faites fondre le suif, mêlez-y la cendre parmi, & le sang après ; & quand le tout sera bien cuit, vous l'appliquerez sur les soles le plus chaudement que vous pourrez, & banderez bien le pied après l'avoir rempli de fiente de Cheval : cela empêchera que la matiere ne soufle au poil ; si l'accident pourtant étoit arrivé, il faudroit se servir d'eau vulnere.

Bb iij

Si on a négligé ou mal pansé les bleymes, de maniere qu'on y ait laissé croupir la matiere ; il faut, si on ne veut point perdre le Cheval, lui deffoler le pied malade, ouvrir la bleyme jusqu'au poil, & mettre dessus une cuillerée d'huile de merveille toute chaude, ou bien de quelque bon onguent chaud, enveloper bien le tout de filasse, & mettre par dessus une rémolade faite ainsi.

*Rémolade.*

Prenez du jus d'absinte, jus de plantin, jus de roses, de bourache & de guimauves, de chacun trois onces ; deux livres de vinaigre, demie livre d'huile d'olives, six petites poignées de farine de froment & demie livre de branche urfine : faites boüillir le tout ensemble & le mettez sur le pied du Cheval.

Il faut renouveler tous les jours cette rémolade, & songer en pansant la playe, de bien nettoyer la matiere. Voici un onguent merveilleux pour les bleymes.

*Onguent pour guerir les bleymes.*

On prend une livre d'huile d'olives, une pinte de vin rouge, feuilles de romarin & feuilles d'orties griesches, de chacune quatre onces ; on met le tout dans un pot de terre

verni, dont la moitié restera vuide : couvrez-le bien avec de la pâte , & laissez bouillir cette mixtion à petit feu de charbon pendant six heures : ensuite laissez le refroidir à demi, & le passez à travers un linge ; ajoutez-y six onces de cire neuve coupée par morceaux, laissez refroidir le tout. Cet onguent s'applique chaudement.

La bleyme est quelquefois encornée , & pour lors il faut agir comme au javart encorné, auquel on peut recourir , sans qu'il soit besoin ici d'user de redite : ce mal estropie souvent un Cheval ou le fait mourir.

La cause extérieure des bleymes est l'atteinte que les Chevaux reçoivent quelquefois, ou bien de petites pierres ou du gravier enfermés entre la sole & le fer qui la foule & la meurtrit : un fer mal poli causera aussi cet accident à cette partie.

Les bleymes sont cause souvent que les Chevaux font quartier neuf ; ce qui fait qu'après ils ne sont plus propres qu'à labourer la terre.

Quand les bleymes commencent à se former, & qu'il ne s'y est point encore formé de matière, on se contente de parer le pied pour découvrir le mal, & d'ôter toute la sole meurtrie ; au lieu que s'il y a matière, on soignera d'en déterger la playe, & d'y appliquer ensuite du baume de merveille.

B b iij

ENTORSES ou DISLOCATIONS  
DU BOULET.

Il arrive bien souvent qu'en marchant, un Cheval fait un faux pas, soit pour avoir posé le pied à terre en un endroit raboteux, ou pour se l'être pris en quelqu'ornière & l'avoir voulu ôter avec violence ; ce qui fait que le boulet se tourne à côté, & qui est cause du relâchement des ligamens de la jointure du pied.

Il y a des entorses bien plus difficiles à guerir les unes que les autres : on en voit qui se passent par le moyen du repos seul, & d'autres qui sont peu de chose à la vérité, si l'on n'y remédie de bonne heure ; mais qui étant négligées, sont capables d'estropier un Cheval.

Les luxations qui se font aux jambes de derrière, sont beaucoup plus dangereuses que celles des jambes du devant. Voyons quels remedes on peut apporter à ces entorses ou mémarchures différentes, comme on voudra les nommer, puisque ce ne sont que termes synonymes.

Pour faire que le Cheval guérisse promptement, & sitôt qu'on s'apperçoit qu'il s'est donné une entorse, il faut le prendre en main, & incontinent qu'il est arrivé à l'écurie, avant que le pied soit refroidi, lui froter le

boulet de couperose dissoute à froid dans une pinte d'eau, & appliquer après par dessus une compresse en quatre, avec un bandage pour la faire tenir. Il faut renouveler cette friction de six heures en six heures, & le Cheval guérira en deux jours: qu'on ait surtout pour avertissement de ne point laisser refroidir le pied du Cheval; car la guérison après en est bien plus longue, puisque ce n'est que le sel des esprits beaucoup agitez, qui opere le plus en cette occasion. Au défaut de couperose, on peut seulement se servir d'eau de vie ou d'esprit de vin en cataplasme, fait ainsi :

*Cataplasme.*

Prenez une chopine de vin blanc, demie écuelle de farine de froment; ajoutez-y demie livre de miel & trois onces de saindoux: faites bouillir le tout ensemble, & l'appliquez chaudement.

*Autrement.*

Vous prendrez trois gros oignons, dont vous ôterez les envelopes du dedans, & ne laisserez que celles du dessus; vous remplirez les cavitez de poudre d'encens, & mettrez après ces oignons dans trois ou quatre grosses poignées d'étoupes, puis le tout entre deux

cendres chaudes & couvertes d'un peu de braise: laissez cuire ainsi ces oignons.

Etant cuits, ôtez-les du feu, prenez-les avec les étoupes de dessous seulement, & les appliquez ainsi chaudement sur le boulet, ou ils resteront deux jours entiers.

*Autrement.*

On prend une livre de gaudron & une chopine d'eau-de-vie, qu'on met bouillir ensemble pendant un quart d'heure; on y ajoute deux onces de bol fin pulvérisé, & de la farine autant qu'il en faut pour réduire ce remède en consistance de bouillie: après quoi on jette le tout sur des étoupes, puis on l'applique chaudement autour du boulet. Ce dernier remède est meilleur de tous, & fort aisé à composer.

Si l'entorse du Cheval ne guérit pas après tous ces remèdes, c'est une marque que la nature est foible en cet endroit, & que le mal surmonte les propriétés des médicamens qu'on y applique: c'est-pourquoi on a recours au feu, qui est un puissant résolutif; & pour cela, on environne le boulet de rayes de feu, sans percer le cuir, avec un cerôïene par-dessus, tel que celui qui suit.

*Cerôïene.*

Prenez de l'huile de laurier, huile rosat,

de cumin , & de camomille , de chacune trois onces ; demie livre d'huile d'olives , autant pesant de fain-doux ; terebentine & huile d'aspic , de chacune une once : faites fondre toutes ces drogues à petit feu , en les remuant avec une spatule ou autre utensile semblable ; étant fondus , vous en frotterez chaudement le boulet du Cheval. On applique ce cerouïene tous les deux jours , jusqu'à ce que les chairs soient tombées.

Ensuite on frote les playes que le feu a faites , avec de l'eau-de-vie ou de la poudre d'alun brûlé : on continuë ce soin jusqu'à parfaite guérison.

L'entorse du boulet peut se remettre avec les mains , de la même maniere qu'on remet un pied démis ; après quoi on bandera le pied du Cheval qu'on aura froté d'eau-de-vie : il sera bon aussi d'y appliquer quelque'un des remedes dont on a parlé , pour fortifier la partie.

La charge que voici est très-bonne pour frotter les jambes du Cheval , & particulièrement celles de derriere , si par malheur l'entorse y est survenuë. Voici quelle est cette charge.

*Charge.*

Il faut prendre une livre de semence de

lin, la pulveriser, autant de miel & pareille dose de terebentine; faire boüillir le tout ensemble dans deux pintes de gros vin, jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance d'onguent, dont vous frotterez les jambes du Cheval.

Il est à propos de saigner le Cheval à la veine du cou, pour arrêter l'effervescence du sang, qui dans son mouvement causeroit du desordre au boulet; & quand le Cheval est guéri, il faut le ménager au travail, crainte d'un plus grand inconvenient.

#### DES ENCLOUEURES.

Le mot d'*encloëure* s'entend assez de lui-même, sans qu'il soit besoin d'en donner d'autre définition. Pour guerir ce mal, vous vous servirez de l'onguent suivant, supposé que le coup soit récent.

##### *Onguent pour l'encloëure.*

Prenez de la cire neuve, de la gomme-elemi, de la poix de Bourgogne & de la terebentine de Venise, de chacune une once; du mastic, du benjoin & du storax liquide, de chacun deux gros: pilez le tout ensemble dans un mortier chaud, & en faites un onguent, que vous appliquerez sur le mal.

*Autrement.*

Vous prendrez de l'huile de terebentine, & la ferez fondre dans le mal : au défaut de cette huile, vous vous servirez d'huile de noix, ou d'huile de millepertuis, ou de celle de pétréole ou de camomille ; toutes ces huiles sont propres pour les chicots, les encloüeurs & clous de ruë, étant mises le plus chaudement qu'il sera possible.

Si on est à la campagne & qu'on ne soit pas à portée de toutes ces huiles, on prendra de l'ortie griesche & du sel, à dose égale ; on pilera le tout dans un mortier ; étant pilé, on le mettra dans la playe, après en avoir ôté l'ordure, le pied se portera mieux, si l'on y met le cataplasme précédent. Page 393.

Quand un Cheval est encloüé, il faut d'abord le déferer pour mieux voir où est le mal ; mais si l'encloüeur ou le chicot a voit causé une playe où il y eût de la matiere, il faudroit sonder la profondeur du mal, & ôter l'ordure le mieux qu'il seroit possible, puis verser dedans avec une cuillère de fer de la terebentine chaude, avec le cataplasme ci-dessus.

Ou pour le mieux, si l'on voit que le mal augmente & resiste à ces remedes, on le traitera comme les bleymes encornées : voyez l'article.

## DES CHICOTS.

Les Chevaux prennent les chicots dans les tailles nouvellement coupées ; ils leur offensent la sole , & penetrent quelquefois jusqu'au petit pied. Ces playes sont dangereuses , & souvent très-longtems à guerir. Il faut se comporter à leur égard comme aux encloüeurs , & on réussira dans leur cure.

Pour la nourriture du Cheval atteint de clous de ruë , ou de chicots, on lui donnera du son mouillé mêlé de deux onces de foie d'antimoine en poudre , & le jour d'après autant pesant de poudre cordiale.

## CHAPITRE XIX.

*Comment remedier aux Nerfs foulez ,  
aux Courbes & aux Eparvins.*

## NERFS FOULEZ ET PIQUEZ.

**L**A foulure des parties tendineuses ou nerveuses, vient toujours de quelque cause violente : d'où vient qu'elle arrive aux Chevaux dans les courses trop rudes , & les efforts extraordinaires qu'on leur fait faire , & qui dérangent ou rompent les

petites fibres nerveuses, de maniere que les esprits animaux ne scauroient plus passer.

Les causes les plus ordinaires de la courbure des jointures, sont la contraction des ligamens & des tendons des muscles, qui retirent les parties, & qui les tiennent raccourcies.

Les Chevaux se blessent les nerfs des jambes, lorsqu'ils se les attrapent des pieds de derriere, ou bien même des pieds de devant; & comme l'usage des nerfs est de pousser les esprits animaux aux parties, afin que par le moyen de leur influence ordinaire & continuelle, la nutrition se fasse, il arrive que lorsqu'ils sont blessez ou foulez, étant dans l'impuissance de faire leurs fonctions, ces mêmes esprits qui ne peuvent plus avoir leur cours ordinaire, s'y amassent en foule, & causent l'enflure aux parties offensées.

Ces nerfs qui auparavant faisoient mouvoir les jambes du Cheval, & qui les soutenoient, se relâchent après le coup, par le défaut des esprits qui ne peuvent couler dans les petites fibres du ligament; ce qui gêne leur ressort.

Ces coups ne sont quelquefois rien dans leur commencement, mais d'autres fois aussi ils sont fort dangereux, & capables de rendre un Cheval estropié, si on n'y soigne; l'en-

flure qui croît à ces parties foulées, cause de la douleur au Cheval & le fait boiter.

Mais comme on ne sçait souvent d'où vient que le Cheval boite, parce qu'on n'a pas vû comment le Cheval s'est blessé, il faut examiner la jambe boiteuse, passer la main dessus; & où l'on sentira qu'il y aura dureté & enflure, & que le Cheval sera sensible à cette partie, à cause de la douleur qu'il y sentira, ce sera là que sera le mal, qu'il faudra panser de la maniere que voici.

On se sert d'huile d'olives, dont on frote la partie blessée, en approchant une pelle rouge tout contre pour mieux faire penetrer les parties de cette huile: il faut du moins tenir ainsi cette pelle un bon quart d'heure; quand la contusion est fraîche, cela suffit pour la guerir.

Si par négligence ou autrement, on la laisse un peu meurtrie, on se servira de la charge qui suit.

*Charge.*

Prenez quatre onces de semence de lin en poudre; du miel & de la terebentine, quatre onces de chacun aussi: faites bouillir le tout ensemble dans une pinte de gros vin, & le laissez réduire en consistance d'onguent; ensuite appliquez chaudement cette charge sur le mal avec des étoupes, & le  
bandez

bandez bien, crainte que le remede ne tombe. Vous laisserez ainsi le Cheval pendant deux jours, puis vous y remettrez de la charge comme auparavant, & continuerez jusqu'à quatre fois: le Cheval guerira.

Il y en a pour dissiper l'enflure qui est venue à la partie blessée, qui scarifient cette enflure, & qui après appliquent dessus un pigeon vif coupé en deux, qu'ils lient avec une bonne bande de toile; ils l'ôrent vingt-quatre heures après, & frotent la partie avec de l'eau de vie ou de l'esprit de vin: ces remedes suffisent pour guerir un nerf foulé. Voyons à present quelle est la cure des courbes.

## DES COURBES.

La courbe est un amas d'humeurs flegmatiques, qui forment une tumeur grosse & dure dans la jointure du jarret; ce mal n'est que trop apparent aux Chevaux pour ne pas s'en appercevoir.

Le remede le plus assuré pour guerir la courbe, est d'y appliquer le feu, encore souvent cette tumeur ne se dissipe pas; mais du moins cette operation empêche qu'elle ne grossisse, & la resserre un peu: on laisse ce travail aux Maréchaux habiles qui s'en acquiteront très bien.

Il y en a qui s'imaginent guerir les courbes en arrêtant la veine de la cuisse par le moyen d'une ligature qu'ils y font, puis y appliquant un desiccatif : mais plusieurs experiences ont fait voir que c'étoit inutilement tenter cette voye, d'autant que cela ne peut arrêter l'humeur qui se décharge par d'autres conduits sur la partie affligée.

Comme les courbes sont des tumeurs faites par des humeurs acides, coagulées & enfermées d'ordinaire dans un kiste particulier, si la courbe commence, qu'elle soit petite, que son kiste ne soit pas encore bien épais, on peut se servir de résolutifs, comme de l'emplâtre de mercure, d'une lame de plomb frotée de vif argent, ou de quelques emplâtres où l'on ajoute le mercure : ces remedes s'insinuant dans la tumeur, divisent les humeurs qui commencent à se condenser, & en leur donnant du mouvement les font dissiper.

Quand le kiste est plus condensé, c'est à-dire qu'on a laissé croître la courbe, on employe des remedes plus puissans, qui peuvent par leurs parties âcres rompre un kiste moyennement dur, & faire sortir les humeurs ; on se sert des emplâtres de *galbanum* : on peut même y ajouter l'antimoine en poudre, parce que par ses parties régulières & métalliques, il peut beaucoup servir à

la division des parties grossieres qui se rencontrent. Ces sortes d'emplâtres font venir plusieurs pustules sur la tumeur, qui font sortir des eaux.

Lorsque le kiste est extrêmement épais, on ouvre la tumeur avec des caustiques, l'on mange le kiste, & l'on traite la courbe comme un ulcere.

Les Chevaux de trait sont plus sujets aux courbes que les autres, à cause de l'effort que les jarrets font en tirant; on peut si l'on veut, appliquer le retoire que voici sur les courbes lorsqu'elles sont recentes.

*Retoir.*

Prenez du verd de gris, du mercure, du soufre, de chacun trois gros, deux gros de cantarides & autant d'euphorbe, mettez le tout en poudre, incorporez-le avec huile de laurier, & faites du tout un onguent que vous appliquerez sur la courbe. Il faut bien bander le jarret, crainte que l'emplâtre ne tombe: si le feu & tous ces remedes ne font rien à la courbe, le Cheval est bien en danger d'avoir cette tumeur pendant toute sa vie.

DES ÉPARVINS.

Il y a de deux sortes d'éparvins, l'éparvin  
Cc ij

*sec* & *l'éparvin de bœuf*: le premier n'est pas si dangereux que l'autre ; cependant si on le néglige , il peut rendre un Cheval estropié.

Le seul remede qu'on y peut apporter , est d'y appliquer le feu quand on l'a découvert. C'est ordinairement au jarret que ce mal arrive ; & on remarque qu'un Cheval est atteint d'un *éparvin sec* , quand en marchant il leve la jambe tout à coup , & la hausse plus que de coutume. Ce symptôme est fort aisé à remarquer pour peu d'application qu'on y veuille faire.

Le feu donc est le seul remede qu'on y peut apporter ; & quand il sera appliqué , on en agira comme aux courbes.

*L'éparvin de bœuf* , ainsi appelé , à cause que les bœufs y sont fort sujets , est une humeur qui naît au bas & au dedans du jarret. Il seroit à souhaiter qu'on connût d'abord quand cette grosseur commence à se former : peut-être par le moyen des remedes dont on vient de parler , pourroit-on la guerir.

Cette humeur fait quelquefois boiter les Chevaux , quelquefois aussi ils n'en boitent pas. c'est selon le plus ou le moins de douleur qu'ils en ressentent ; ces Chevaux ne sont guères d'un bon service , à quoi qu'on puisse les employer : c'est pourquoi ils diminuent beaucoup de prix quand on les achete. Au

reste, c'est un mal fort incommode pour un Cheval qu'un éparvin, & dont la guérison, pour parler nettement, est fort douteuse.

---

## CHAPITRE XX.

*Des soins qu'on doit apporter après les Sur-os, les Fusées, les Osselets, Mollettes & Vessigons.*

### DES SUR-OS.

ON appelle Sur-os certaines tumeurs dures & calleuses qui se forment sur l'os du canon. Il y en a de trois sortes, savoir, les *sur-os ordinaires*, les *fusées* & les *osselets*. Parlons d'abord des premiers; il n'y a point d'autres symptômes de ce mal, que la grosseur qu'on voit à la partie dont on vient de parler.

Le sur-os vient aux Chevaux ou pour avoir trop travaillé, ou pour quelque coup qu'il se font donné sur l'os du canon. Il y en a de plus dangereux les uns que les autres; mais de quelque nature qu'ils puissent être, & lorsqu'on a découvert ce mal, il faut avec le manche du brochoir frapper dessus jusqu'à ce que la tumeur ou le calcul soit ramolli, puis lui donner des coups de flam-

mes tout au tour & au milieu jusqu'à ce qu'il saigne, & en tirer le plus de sang qu'on pourra.

Ensuite frottez le sur-os de sel, de sorte qu'il entre dans toutes les ouvertures que la flamme a faites, essuyez bien le sang; puis vous ferez bouillir de l'huile de noix, dans laquelle vous mettrez une gouffe d'ail que vous retirerez & que vous appliquerez aussi-tôt sur le sur-os, le plus chaud qu'il sera possible; il faut toujours continuer jusqu'à ce que le sur-os soit amolli.

Après cela ayez de l'ail crud, pilez le & l'appliquez sur l'endroit brulé; liez-le avec une ligature faite en façon de fangle; il ne faut laisser cet ail que vingt-quatre heures sur la tumeur, & l'attacher si haut, que le Cheval n'y puisse porter la dent.

Au bout de ce tems on ôte le bandage, & six jours après on mene, si l'on veut, le Cheval à l'eau; & au retour, il faudra à chaque fois laver les playes d'eau de vie jusqu'à ce qu'elles soient refermées, & menager après le Cheval au travail.

*Autrement.*

Après que le sur-os est ramolli, on le frotte d'un onguent, dont voici la recette.

*Onguent pour le sur-os.*

Prenez du mercure & du soufre, de chacun trois gros, deux gros d'euphorbe, & autant pesant de cantarides, réduisez le tout en poudre & l'incorporez dans l'huile de laurier & un peu de beurre salé.

On met de cet onguent sur une compresse, on l'applique sur le sur-os, & on l'y laisse durant vingt-quatre heures seulement; ensuite on bassine le mal soir & matin avec de l'eau fraîche, prenant garde que le Cheval n'y puisse approcher la dent.

Quelques-uns, après avoir amolli le sur-os, y appliquent un bouton de feu, tandis qu'ils tiennent dessus une coëne de lard large & épaisse comme une pièce de quinze sols, observant de mettre le gras en dehors; puis ils en font chauffer un autre qu'ils appliquent sur un autre endroit de la coëne, & toujours sur le sur-os: on continuë d'en agir ainsi, jusqu'à ce que le sur-os soit dissipé.

*Autre remède.*

Vous prendrez des mouches cantarides pulvérisées subtilement, deux gros d'eau forte, deux onces & demie de beurre frais, & ferez un onguent à froid de toutes ces drogues; après cela vous vous en servirez

C c iiiij

en emplâtre que vous mettrez sur le sur-os avec un bandage pour le tenir en état.

Laissez cette emplâtre sur le mal pendant vingt-quatre heures, ôtez-la après, & pressez le mal avec les doigts en descendant en bas pour en faire sortir des eaux rousses: il faudra après rebander le mal, & y remettre du même onguent jusqu'à ce que le sur-os soit fondu.

*Autre remede.*

Pelez le sur-os avec une tuile chaude, ou avec un rasoir; battez-le jusqu'à ce qu'il soit amolli avec un petit bâton de coudre; fendez le cuir ou le scarifiez avec une lancette, puis mettez dessus de la *tapsus barbatus* la largeur seulement du sur-os; il faut ne l'y laisser que pendant douze heures: cette herbe est corrosive, & mange la substance endurcie du sur-os.

A l'égard des *fusées*, ce sont des especes de sur-os qui sont longs & dangereux, parce qu'ils montent dans la jointure des genoux, ce qui est cause que le Cheval boite tout bas: sa cure est semblable à celle des sur-os précédens: ou bien si vous voulez, quand la fusée ou tumeur voudra s'ouvrir, après avoir été amollie, comme on a dit, vous appliquerez dessus une emplâtre de l'onguent que vous ferez en cette sorte.

*Onguent pour les sur-os.*

Prenez une once de beurre, autant d'onguent *marcianum* & *d'althea*, & pareille dose d'huile de laurier, avec deux rognons de mouton bien rôtis; pilez-les bien dans un mortier, mêlez-le tout, pilez-les derechef, incorporez les & les mettez bouillir dans un petit pot, jusqu'à ce que le tout soit bien mêlé.

Ensuite rafez la fusée, & mettez dessus une emplâtre de cet onguent: réitérez cette emplâtre jusqu'à ce que la tumeur soit venue à matiere. Si elle ne s'ouvre d'elle-même, il faudra la percer avec la lancette. On traite les *osselets* de la même maniere que les sur-os & les fusées, n'étant que termes synonymes: quand on panse les tumeurs, il faut toujours attacher le Cheval de maniere qu'il ne puisse porter la dent sur le mal.

## DES MOLLETES.

La mollette est une tumeur molle, grosse comme une noisette, qui ne fait point de résistance au toucher, & qui arrive à côté du boulet au dedans de la jambe, quelquefois en dehors.

La cause de la mollette est une limphe âcre ou acide qui ronge les vaisseaux lim-

phatiques de la peau, cette liqueur souleve l'épiderme en de petites tumeurs, desquelles il découle une serosité jaune ou blanchâtre.

Quoique les mollettes soient sans danger, elles ne laissent pas de causer des ulcères rongeurs, quand on ne les a pas bien traitées ou qu'on les a négligées.

C'est l'ordinaire des bons Chevaux quand ils sont vieux, d'être sujets aux mollettes: la cause vient des grands efforts qu'ils ont fait en travaillant.

Quand on voit un Cheval atteint d'une mollette & qu'elle est récente, on prend de la mie de pain toute chaude, gros comme le poing, on l'imbibe d'esprit de vin, puis on l'applique chaudement sur la mollette avec un bandage. On laisse ce restrictif vingt-quatre heures sur la tumeur, ce temps suffit pour la resserrer.

Si on imbibe une compresse d'esprit de vin, de vitriol ou d'alun, cela operera le même effet; parce que ces parties agissent en faisant separer la partie serreuse & fibreuse: on doit préférer l'esprit de nitre dulcifié à tous les autres.

*Autre remede.*

Il faut pendre une pinte de bon vinaigre, quatre onces de galbanum pilé, qu'on laiss-

sera infuser dedans sur les cendres chaudes pendant quatre heures.

Cette infusion faite, mettez dedans une livre de terebentine commune, & faites cuire le tout à feu lent l'espace d'une demie heure; ajoutez-y trois onces de mastic en poudre, une livre de bol fin; mêlez bien la composition & en faites une charge que vous appliquerez sur la mollette.

Le retoire dont on a parlé à la page 403, est excellent pour les mollettes; d'autres y appliquent le feu, & d'autres percent adroitement la pellicule, par ces ouvertures en font tomber les eaux, puis frotent la playe d'esprit de vin, ou d'eau de lessive, & la mollette se dissipe.

Le plus sûr remede pour les mollettes, est d'y appliquer le feu, la mollette ne revient plus. A l'égard des mollettes nerveuses, elles se guerissent aussi par le feu: il faut leur donner bien vivement, sans percer néanmoins le cuir; si ce mal est recent, le remede l'emportera; mais si on le laisse vieillir, le suc nourricier ronge par son acrimonie les vaisseaux limphatiques de la peau, fait que les succs' extravasent & se coagulent par l'acide en substance spongieuse & molasse d'abord, mais qui dans la suite endurecit. C'est alors que les mollettes sont difficiles à guerir ou quelquefois incurables.

Les Chevaux en boitent tout bas, parce qu'elles sont enracinées dans les tendons, ce qui fait qu'on ne les sçauroit guerir sans exposer le Cheval au danger.

## V E S S I G O N S.

Les vessigons sont des enflûres molles, qui viennent à droite & à gauche du jarret du Cheval; & pour parler medecin ce sont des tumeurs enkistées, c'est-à-dire, qui renferment une humeur particuliere dans une membrane propre. Les Medecins l'appellent *meliceris*, parce que l'eau qui en découle, a la couleur de miel.

Ces tumeurs enkistées ne viennent que de la dilatation de quelque vaisseau lymphatique, où la limphe se coagule & se change en une matiere telle que nous venons de le dire: & les Chevaux ont des vessigons pour avoir été frappez au jarret; ou bien pour avoir fait quelque effort qui rompt ou qui affoiblit un vaisseau lymphatique.

Toutes ces tumeurs sont difficiles à guerir quand on n'y remedie pas de bonne heure; elles ne se resoudent que très difficilement, à cause de la viscosité de la limphe; & quoique d'elles mêmes elles soient presque toujours sans danger, on ne doit pas comme on a dit, les negliger; parce qu'il en peut

arriver des ulcères, des excrescences & d'autres difformitez qui diminuent beaucoup de prix un Cheval: quelquefois aussi il en devient estropié, quand le mal est trop enraciné.

Pour guerir les vessigons, il faut d'abord en raser le poil & fendre superficiellement & adroitement la peau du côté du jarret. Cela fait, on decouvre une pellicule pleine d'une eau rousse, qu'on perce avec la pointe de la lancette, afin d'en faire couler toute l'humour, & l'enflûre cessera.

Après cela, on prend de la terre sigillée pulverisée, du bon vinaigre & un blanc d'œuf, on bat le tout ensemble & on en fait des petites boulettes qu'on met dans la playe, qu'on bande ensuite d'une compresse. On continuë ces soins jusqu'à la guérison du mal.

Mais si la tumeur avoit été negligée & qu'il se fût formée une dureté, il faudroit traiter ces vessigons comme les mollettes. Consultez l'article.



## CHAPITRE XXI.

*De la cure des Malandres, Solandres, des Grampes & du Jardon, Capelets, coups de pied & enflûres en consequence, ou autres qui surviennent aux jambes des Chevaux.*

## DES MALANDRES.

**L**Es Malandres sont des especes de crevasses qui viennent au pli du genouil des Chevaux : ce mal tient un peu dans l'épaisseur de la peau ; il vient d'obstructions qui se font faites dans les rameaux capillaires qui aboutissent à la peau, par quelques acides qui y ont coagulé les humeurs. Le sang qui demeure, s'y fermente par l'exaltation de ses principes, & produit de la douleur qui fait souvent boiter un Cheval, ou du moins qui lui tient les jambes roides.

Si l'on veut remedier aux malandres qui se connoissent aux jarrets par une humeur qu'on en voit découler, il ne faut point fermer la crevasse, parce que le Cheval se purge par cette ouverure ; mais se servir d'alkalis fixes pour absorber & émousser les acides, sans leur donner aucun mouvement & sans y exciter beaucoup de fermentation.

On pourroit aussi se servir de sulfres fort exaltes, pourvu qu'il n'y ait que des fels alkalis fixes & point de fels volatiles ; c'est pourquoi on se contente de bien nettoyer les playes, & de les frotter après de précipité blanc, de teinture d'antimoine, de sel de tartre dans de l'eau de vie, ou de fuye de cheminée : ou bien on prend du verd de gris détrempé dans du vinaigre.

Il y en a qui frottent le mal de savon noir pour le nettoyer, puis qui lavent la partie avec de l'urine, ou du lessu, ou eau de lessive.

L'huile de papier & l'huile de tartre sont très-spezifiques pour les malandres, ou bien l'huile de lin mêlée également avec de l'eau de vie.

*Autre remede.*

Prenez du meilleur vinaigre que vous ayez, de la moutarde & de la fuye de cheminée ; broyez le tout ensemble, faites-en un onguent dont vous frotterez la malandre.

DES SOLANDRES.

Les Solandres se manifestent au pli du jarret & ont leurs causes semblables à celles des malandres : c'est pourquoi la cure n'en est point différente. Les dernières sont plus dangereuses que celles-cy, & arrivent aussi

416 LA CONNOISSANCE.  
plus rarement. Si elles causent de l'enflure,  
& tiennent par-là le jarret du Cheval tendu,  
il n'y a point d'autre remede que d'y appli-  
quer le feu en forme de fougere. Passons  
aux *grampes* ou *crampes*.

#### DES GRAMPES.

Cette maladie n'est pas difficile à con-  
noître ; & on s'apperçoit qu'un Cheval en est  
atteint , quand au sortir de l'écurie , on lui  
voit traîner la jambe sans la plier : cela pro-  
vient d'une foiblesse de nerf au jarret qui  
est roide ; & pour y remedier , prenez la  
jambe de derriere du Cheval , faites-lui avec  
un peu de violence plier le jarret , & la  
grampe cessera : ou bien frottez la partie  
avec de l'esprit de vin.

#### JARDON.

Cette incommodité est plus à appréhen-  
der qu'on ne s'imagine : elle peut estropier  
un Cheval , & le rendre inutile.

L'aliment trop alteré sans être corrompu,  
excite ce jardon , qui est une excrescence  
calleuse , qui presse les nerfs & les tendons  
qui font le mouvement de la jambe.

Cette tumeur suivant l'alteration de l'a-  
liment qui se philtre au travers de diverses  
membranes , & qui s'y fixe par quelques  
acides , on a besoin de resolutifs pour guerir  
les

les jardons: voici ceux dont on peut se servir.

*Emplâtre résolutive sans attirer à matiere.*

Prenez quatre onces de gomme ammoniac, faites-la delayer dans une suffisante quantité de vinaigre; ajoûtez-y trois onces d'antimoine reduit en poudre très-subtile, & faites une emplâtre de cette composition. Elle n'agit pas d'abord, elle fait élever des pustules & tire quelques eaux; ensuite on voit tout d'un coup le jardon disparoître.

#### DES CAPELETS.

Le capelet est une tumeur qui vient à la pointe du jarret: elle paroît en cet endroit grosse & detachée de l'os, & n'est point douloureuse.

Quand le capelet est recent, on peut le guerir; & pour cela on se sert du leniment que voici pour frotter la partie tumescée.

#### *Leniment.*

Prenez de l'esprit de vin, ou de l'eau de vie simplement deux onces, trois onces d'huile de laurier; agitez bien le tout & en huilez le capelet, sur lequel on mettra une vessie de cochon, après l'avoir bien frotté avec la main: au défaut d'huile

D d

418 LA CONNOISSANCE  
de laurier , on se servira d'huile de noix.

Les huiles sont mises pour empêcher la dissipation des parties spiritueuses ; on se sert de la vessie , parce qu'elle fait que le bandage qu'on applique dessus ne s'imbibe pas de toute la liqueur , & l'on frotte la partie pour aider à la penetration des parties volatiles.

Quand cela est fait , on rase le poil , on applique dessus l'emplâtre resolutive , dont on a parlé ci-dessus.

Si pourtant le capelet a été negligé , & que la douleur y soit survenue , il n'y a point d'autre remede que le feu ; encore la cure en est douteuse : mais lorsqu'on a rien à se reprocher là dessus , on se console plus aisement de la perte d'un Cheval.

Le trop grand travail , les fatigues extraordinaires , ou lorsque le Cheval se frotte rudement contre quelque chose de dur , tous ces mouvemens sont la cause de ce mal.

*Des coups de pied & enflures qui viennent aux  
jambes des Chevaux.*

Les jambes des Chevaux sont sujettes à plusieurs sortes d'enflures : les unes viennent de contusion , comme pour avoir reçu rudement quelque coup de pied de Cheval , ou par un écoulement de mauvaises hu-

meurs, qui tombent sur les jambes & qui les gorgent.

Dans le premier cas, la tumeur qui se forme est un *phlegmon*, où les fibres de la partie meurtrie sont comprimées & se serrent en s'approchant les unes auprès des autres; le sang & les autres liqueurs nourriffieres sont chassées de leurs tuyaux, & se repandent dans l'interstice des fibres.

Dans cette forte expression du sang & des autres liqueurs, la situation & l'arrangement des autres particules n'étant plus de même, les pores des particules alkalines par où la matiere subtile avoit auparavant un cours libre, changent de figure, deviennent obliques ou plus étroits dans leur milieu qu'à la superficie; ou bien ces pores sont occupez par les sels acides qui ont rompu leurs liens.

La matiere étherée qui coule sans interruption par tous les pores de nos parties, trouvant ces chemins retrecis, elle entre avec effort dans les pores alkalins du sang; trouvant d'abord un obstacle qu'elle ne peut surmonter, elle est repercutée dans le sang qu'elle agit extraordinairement; & cette agitation inegale & irreguliere dure autant de tems, que la matiere subtile trouve des obstacles qui l'empêchent de continuer son mouvement aussi vîte que de

coûtume; c'est-à-dire, tant que les acides se trouvent engagez dans les pores des alkalis.

Lorsque les alkalis & les acides se sont mêlez ensemble, les souffres qui étoient joints aux premiers, restent seuls dans la serosité. C'est pourquoi le phlegme les pressant de tous côtez, unit ensemble leurs petites rameaux, ce qui compose ensuite des grumeaux, qui étant poussez dans l'ouverture des tuyaux, les bouchent, en sorte que le sang & les autres liqueurs se coagulent & s'y arrêtent; de maniere que cet endroit enfle, & qu'il s'y forme une tumeur par ce moyen.

Cette tumeur se guerit en appliquant dessus l'emmiellure, dont voici la composition.

*Emmiellure.*

Prenez de la poix resine, de la poix de Bourgogne, de l'althea, de l'huile de laurier, de la farine de fèves, de la camomille, de chacune quatre onces, six onces de miel, deux onces de terebentine de Venise, autant d'alun, du bol d'Armenie & du sang de dragon, de chacun une once, avec six livres pesant de vin rouge: reduisez toutes les drogues en poudre, & les mettez dans un pot vernissé: faites boüillir le tout; étant boüilli & réduit en consistance d'onguent,

frottez-en la tumeur le plus chaudement que vous pourrez, une fois par jour seulement, jusqu'à ce que l'enflure soit dissipée.

Il arrive quelquefois qu'il y reste encore quelque enflure aux jambes: alors on pourra se servir du remède qui suit.

*Remède pour l'enflure aux jambes.*

Vous prendrez un bon demi seau de lie de vin rouge, une pinte de vinaigre, deux poignées de racine d'orties grêles bien découpées, & une livre de miel. Vous ferez bouillir le tout ensemble, avec une chopine de farine de seigle: ensuite vous en chargerez les jambes enflées du Cheval tous les jours une fois seulement, jusqu'à parfaite guérison.

Cette charge est merveilleuse pour les autres enflures, qui peuvent arriver à un Cheval; mais si on avoit négligé une enflure, & qu'on voulût après la traiter, il faudroit employer de puissans résolutifs, c'est-à-dire, qui pénétrassent bien avant à travers les pores, pour dissiper les humeurs arrêtées en cet endroit, si bien que le remède suivant seroit très-propre pour cela.

*Résolutif.*

Prenez une chopine d'urine d'un homme

D d iij

fain, demie once de sel de tartre & un gros de gomme ammoniac ; mettez bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il soit réduit à un demi septier : après cela, vous frotterez l'enflure de cette composition soir & matin, jusqu'à ce que le mal soit guéri.

Il y a des Chevaux qui pour avoir trop travaillé, ou pour avoir fait de trop longues courses, ont les jambes enflées deux heures après qu'ils sont arrivez à l'écurie. Cette enflure n'est point dangereuse, & le remede précédent peut la dissiper. On pourra y ajouter, si l'on veut, quatre onces d'esprit de vin. Ce resolutif est aussi très-specificque pour prévenir l'enflure, & il seroit bon d'en avoir toujours de tout préparé, quand on va en campagne.

Voici un autre remede qui est très-bon pour dissiper une enflure aux jambes, provenant d'un coup de pied.

*Remede.*

On prend du miel commun, on en charge toute la jambe enflée, après avoir fortement frotté l'endroit avec de l'eau de vie, le lendemain on refrotte encore le mal comme auparavant, sans néanmoins ôter le miel ; on continuë ainsi ce soin pendant sept jours, une fois tous les jours, soignant

chaque jour d'envoyer deux fois le Cheval à l'eau.

Il reste quelquefois aux Chevaux qui ont été fourbus, des enflures aux jambes; parce que les parties du sang n'ont pas encore assez de fluidité pour passer à travers les pores de la chair; ce qui fait qu'il s'y en amasse beaucoup: ce qui cause la tumeur qu'on voit; & si l'on veut y remédier,

Il faut prendre demie douzaine de petits chiens de lait, les faire cuire dans la lie de vin rouge, jusqu'à ce que la chair se separe des os; ensuite on prend de toutes sortes d'herbes aromatiques, comme du thim, de la lavande, de la sauge, du melilot, du millepertuis & de la marjolaine, avec des mauves, des feuilles de poirées, & autres herbes émollientes, si on en a; on met tout cuire avec les chiens pendant trois heures; on remet de la lie à mesure qu'elle diminuë en bouillant, puis on l'ôte du feu: ensuite ajoutez-y six onces d'huile de laurier, une livre de terebentine commune & deux livres de miel, mêlez bien le tout, & tandis qu'il est chaud frottez-en les jambes du Cheval pendant quinze jours, & mettez dessus un bandage, crainte que la composition ne tombe. Voilà dequoi guerir bien des enflures différentes, qui

414 LA CONNOISSANCE  
surviennent aux jambes des Chevaux, soit  
par coups de pied ou autrement. Et comme  
il nous reste encore quelques incommoditez  
de jambes à traiter, difons ia manière avec  
laquelle on y réussit.

---

## CHAPITRE XXII.

*De plusieurs autres incommoditez qui naissent  
aux jambes des Chevaux.*

### DES JAMBES CASSE'ES.

**L**A jambe d'un Cheval peut recevoir  
fracture, lorsque le tibia est seule-  
ment rompu, il se trouve au dedans de la  
jambe; le péroné qui est entier, empêche  
qu'il ne se jette en dehors, parce que le  
tibia étant sain, ne lui permet pas de le fai-  
re; mais si tous les deux sont rompus, ils se  
peuvent aussi bien rencontrer en devant  
qu'en derriere.

La fracture du tibia est plus dangereuse  
que celle du péroné, parcequ'il est plus  
gros & qu'il soutient tout le corps; au lieu  
que le petit ne sert qu'à soutenir les muscles  
de la jambe, qui font les mouvemens du  
pied: mais lorsque tous les deux sont rom-  
pus, la réduction en est bien plus difficile.

Ben des gens ont crû jusqu'ici, qu'il n'y avoit point de remedes aux jambes cassées ou disloquées : mais l'expérience nous a appris qu'on pouvoit les remettre comme aux hommes, & qu'après cela ils ne laissent pas de rendre de bons services & long-tems. Il est vrai qu'il y reste un calus qui rend la partie difforme, mais ce n'est pas une affaire.

On met à ces Chevaux des éclisses avec un bon bandage pardeffus, puis on les laisse dans des pâtures où ils vont à trois jambes, & à la fin, quand la fracture est bien remise, la nature opere d'elle-même, & le Cheval guerit.

## DES JAMBES USE'ES PAR LE TRAVAIL.

Quand un Cheval a les jambes usées pour avoir trop travaillé, il faut se servir de l'emmiellure que voici ; elle peut fort bien les rétablir & les fortifier.

*Emmiellure.*

Il faut prendre un bon litron de farine de froment, & la delayer dans trois pintes de gros vin rouge, comme pour faire de la bouillie ; ajoutez-y du fenegré, semence de lin, bayes de laurier, de chacun deux onces

un quarteron de bol d'Armenie; il faut que toutes les drogues soient pulverisées très-finement, & passées au tamis, puis les delayer avec la farine & le vin, & mettre le tout sur le feu, le remuant toujours avec une cuillere; & si l'on voit que l'emmiellure épaisisse trop, il faudra y ajouter du vin raisonnablement.

Etant à demi cuite, vous y ajouterez un quarteron de terebentine, deux onces d'huile de laurier, une chopine d'esprit de vin, & continuërez toujours à remuer; puis lors qu'elle sera cuite, vous l'augmenterez d'une once d'huile d'aspic, & la tirerez. Il faut que le pot où elle cuit, soit vernissé & bien bouché, afin que les parties volatiles du remede qui doivent agir, ne s'exhalent point.

Pour bien appliquer cette emmiellure, il faut auparavant que d'en frotter la partie mal affectée, la bien frotter avec la main, afin de mettre les esprits en mouvement, & les pores en état de recevoir & donner passage aux parties du remede, pour agir efficacement; on continuë ce soin pendant dix ou douze jours une fois tous les jours.

Il n'y a rien de meilleur en Eté pour fortifier les nerfs des jambes d'un Cheval, que de le mener deux heures entieres au courant de l'eau jus qu'au dessus du jarret: on le fait

encore, si l'on veut, coucher à la rosée pendant tout le mois de May. L'esprit de vin, mêlé avec un peu d'huile de lin, est merveilleux, pour fortifier un nerf d'une jambe, qui est travaillé.

On peut encore se servir du bain que voici ; & pour le bien faire.

*Bain pour les jambes des Chevaux.*

On prend de toutes sortes d'herbes aromatiques, comme thim, sauge, lavande, &c. feuilles de camomille, de mercuriale, racines de violettes, d'orties, feuilles de lierre, rhuë, absinte, bettes blanches, autrement poirées, & lierre, autant de l'un que de l'autre, on fait boüillir tout cela ensemble avec de la lie de vin.

Erant bien boüilli, on l'ôte de dessus le feu, & on le laisse refroidir jusqu'à ce qu'on puisse y endurer la main ; puis on prend de ces herbes, on en frotte les jambes des Chevaux, qui dans la suite s'en trouvent très-bien.

*Autre.*

Ou bien, on prend une livre de miel, quatre onces de beurre, on les fait boüillir ensemble ; après quoi on prend du son, &

on en met telle quantité qu'on juge à propos pour en faire une emplâtre, qu'on applique sur la jambe du Cheval: si cette dose ne suffit pas, il faut l'augmenter.

Le bain precedent peut servir pour les épaules & hanches disloquées. S'il y a chaleur à la partie, il faudra auparavant que de faire une lotion du bain, mettre quelque onguent pour dissiper l'inflammation, & après cela le bain fera merveille.

---

## CHAPITRE XXIII.

*Ce que c'est que Varisses, Crevasses, Poireaux, Crapaudine, Fics, Seimes & Quarte. Leurs remedes.*

### DES VARISSES.

**L**Es varisses ne sont autre chose qu'une dilatation & circonvolution des veines, qui arrivent principalement aux jambes des Chevaux. Leur cause interne est souvent un sang trop grossier, à qui les acides ont donné une consistance épaisse; de sorte que le sang coagulé venant à s'arrêter dans quelques rameaux de veine, il y empêche la circulation, & le sang poussant continuellement pour se faire passage, c'est

une nécessité que la veine se dilate & s'enfle par les efforts que le sang fait pour passer.

Ces tumeurs sont de grosses veines enflées, que quelques ignorans prennent pour des courbes; elles viennent à côté de la courbe & un peu plus bas. Quand on appuye sur la tumeur, elle disparoît, mais elle revient aussi-tôt; au lieu que la courbe est une tumeur dure & qui n'obéit point sous le doigt: cette difference est assez sensible, pour ne s'y point tromper.

On remédie à cette incommodité en arrachant un pan de veine, c'est-à-dire, la maîtresse veine de la cuisse, depuis un demi-pied au-dessus du jarret jusqu'environ quatre doigts au-dessous. L'opération en est très-bonne, mais fort difficile à faire, à qui n'y est pas versé: cependant un habile Maréchal ne doit pas l'ignorer.

Il y en a qui frottent l'enflure avec de l'huile de laurier: cette huile y fait très-bien, & il faut barrer la veine au-dessus & au-dessous du jarret. Toutes ces opérations regardent un Maréchal qui sçait son métier: c'est pourquoi en pareilles rencontres il suffit de dire ce qu'on doit faire, & en laisser l'opération aux maîtres de l'art.

La maniere de panser les varisses, ainsi qu'on vient de le dire, est bien plus sûre

430 LA CONNOISSANCE  
que le feu, que la plupart des Maréchaux  
y donnent; ainsi on conseille de s'en servir.

#### DES CREVASSES.

Les crevasses sont des indispositions qui viennent aux plis des pâturons des Chevaux & qui font bien de la peine. Elles se font connoître par des ulcères, d'où il coule une ferosité, ou plutôt une limphe aigrie par la fermentation, & qui sent très-mauvais.

Lorsque les crevasses ne sont accompagnées d'aucune enflure, on pourra les frotter avec l'onguent que voici.

#### *Onguent pour les Crevasses.*

Prenez quatre onces de térébentine, six onces de cire neuve, autant d'huile de laurier & pareille dose de soufre vif, deux onces de miel, une once d'alun; mêlez & incorporez le tout ensemble; faites-en un onguent dont vous frotterez tous les jours les crevasses, après avoir coupé le poil qui est sur le mal. Cet onguent les desséchera.

#### DES POIREAUX.

Les poireaux ne sont produits que par quelques humeurs fixées par quelques aci-

des dans la membrane reticulaire de la peau. Il faut pour les guerir user ou d'émolliens, ou de remedes qui grattent, & enlevent peu à peu les particules endurcies de la tumeur.

Ces poireaux naissent ordinairement, ou sur le boulet ou aux pâturons des Chevaux, jusques près des fourchettes aux pieds de derriere; & pour les guerir, on se sert d'esprit de nitre, de pierre de vitriol, de sel avec l'ail broyé, ou d'oignon pilé, ou de crotte de chevre avec le vinaigre.

Il y en a qui coupent les poireaux avec le feu jusqu'à la racine, & appliquent dessus l'onguent que voici.

*Onguent pour les Poireaux.*

Prenez du mercure, de la *staphisagria*, qui est une herbe, & des cantarides, de chacun quatre onces, six onces d'ellebore noir, autant d'euforbe, deux onces de vitriol vert, une once de sel nitre, & deux livres & demie de fain-doux; reduisez toutes les drogues en poudre, faites fondre le fain, mêlez le tout ensemble, remüez-le, & en faites un onguent, que vous appliquerez sur le mal. Il faut que l'onguent soit chaud, afin qu'il penetre davantage; & après avoir réitéré cette emplâtre trois

ou quatre fois, vous bafinerez les poireaux d'urine, où vous aurez diflous de la couperofe.

Cet onguent eft encore bon pour la galle & le farcin: il faut en froter les boutons qui font percez.

Quand on coupe fimplement les poireaux, ils reviennent fouvent par le fang qui eft pouffé: c'eft pourquoi pour prevenir cet inconvenient, il y en a qui fe fervent de la pierre infernale, ou de quelque bon cauftique pour les déracer tout-à-fait; où bien, fi l'on voit que l'humeur s'opiniâtre & refifte aux remedes precedens, on prendra trois onces d'eau forte, & on y mêlera une once de vif-argent. Il faudra laiffer agir l'eau forte; après cela on en frotera avec un pinceau les poireaux, qui feront efcharre pour ne plus revenir: puis on deffechera le mal avec quelque bon defficatif.

#### DE LA CRAPAUDINE.

La crapaudine eft un ulcere qui vient au-devant des pieds des Chevaux, & plus haut que la couronne; les jambes du devant & celles du derriere y font également fujettes.

Voici comment fe gueriffent ces ulceres, au cas qu'il y ait inflammation ou enflure.

*Remede.*

*Remede pour la Crapaudine.*

Prenez quatre onces de cumin, huit gros de terebentine, autant de gomme Arabique, de la farine de lin, & du vieux lard, de chacun deux onces, de la gomme adragant, de la camomille & des roses, de chacune quatre gros, & une demie livre de miel, il faut reduire toutes les drogues en poudre, les mêler avec tout ce qu'on vient de dire, puis les faire cuire dans deux pintes de vin, qu'on laissera réduire jusqu'à consistance d'onguent, qui servira pour en frotter le mal soir & matin le plus chaudement qu'on pourra,

Le savon noir avec l'esprit de vin est merveilleux pour guerir la crapaudine. Il faut avoir soin de bien enveloper ces remedes sur le mal avec une bande.

On se sert encore heureusement de l'eau, dont voici la composition.

*Eau dessicative.*

Prenez une livre de couperose blanche, ou de vitriol, autant de salpêtre; mettez-les dans un pot vernissé avec quatre pintes d'eau, que vous laisserez consumer jusqu'à la moitié, faisant bouillir le tout à gros

E c

434 LA CONNOISSANCE  
bouillons, après quoi vous gardez cette  
eau pour en user, jusqu'à ce que la crapau-  
dine soit guérie.

#### DES FICS.

Le fic, que quelques-uns prennent pour une espece de poireau, est une petite tumeur, d'où il s'écoule beaucoup de sang, lorsqu'on la coupe, & même en plus grande abondance que le tubercule ne paroît en contenir. Il en arrive des excroissances; & c'est ce qu'à l'égard des hommes, les Medecins appellent *thimus*, parce que ce mal ressemble à la fleur du thim.

Les causes du fic proviennent d'une lympe acide & visqueuse, qui s'embarasse dans le tissu des glandes de la peau qu'elle fait grossir. Ce mal naît dans les pieds des Chevaux qui les ont profonds, & c'est au haut ou à côté de la fourchette qu'on le voit.

Les fics sont dangereux quand ils ont été negligez, ou mal pansez: il en arrive souvent un ulcere opiniâtre, à cause du long séjour de la matiere qui a le tems de se développer, & d'acquérir une âcreté corrosive, comme de l'eau forte; d'où il s'ensuit un grand desordre dans le pied du Cheval.

Pour donc empêcher ce fâcheux incon-

vient, il faut si-tôt qu'on s'apperçoit que le pied d'un Cheval est atteint de fics, qui y paroissent comme une maniere de poireaux à la fourchette, bien faire parer le pied, puis avec un bistouri couper la sole, jusqu'à ce qu'on trouve de la cavité par-dessous; autrement ce ne seroit que traiter superficiellement ce mal, & laisser croître les racines.

*Onguent pour les Fics.*

Quand donc le mal a été ainsi découvert, on prend quatre onces de souffre, autant de vif-argent, demi-septier d'esprit de vin, de la couperose & du verd-de-gris, de chacun quatre onces; reduisez toutes ces drogues en poudre, puis vous mettrez le tout dans un pot vernissé, & le ferez cuire sur un petit feu.

Cela fait, & lorsqu'après avoir toujours remué, on sent que l'onguent s'épaissit, on l'ôte de dessus le feu, on le laisse refroidir, tandis qu'on a des plumaceaux tout prêts pour les en remplir, & les appliquer ensuite sur le mal.

*Autrement.*

Prenez du vif-argent sublimé, alun de glace, verd-de-gris, couperose, de chacun

E e ij

fix onces: pulverisez subtilement; ajoûtez un quarteron d'huile de laurier, autant d'althea, demie livre de sain-doux, & autant de cire neuve: mettez le tout en un pot; & dès qu'il aura un peu boüilli, retirez-le du feu, laissez-le refroidir: & quand il sera tiède, qui est l'état où il faut que cet onguent soit toûjours appliqué, vous en couvrez des plumaceaux d'étoupes, que vous mettez sur les fics.

Il faut prendre garde, quand on veut extirper des fics, de n'y point laisser venir le sang, s'il est possible; mais en cas que cela arrive, on mettra dessus de la suye de cheminée, avec de la terebentine bien incorporées ensemble.

Quand après ce premier appareil levé, on voit que le sang est arrêté, on se sert des remedes precedens; le premier s'employe à froid, & l'autre tiède: il faut bien bander le pied; cela contribuë à resserrer les canaux par où le sang pourroit se jeter sur le mal.

Il est necessaire que le Cheval qui est atteint de fics, soit dans une écurie qui soit sèche, parce que l'humidité est extrêmement contraire à la guerison des fics: les plumaceaux couverts, comme on a dit, restent sur le mal deux fois vingt-quatre heures, & on continuë de traiter ainsi ces

maux jusqu'à ce qu'ils soient guéris, observant à chaque fois qu'on pansera le Cheval, de bien laver la playe avec du vin tiède; & comme il s'y forme des escarres, il faudra adroitement les faire tomber sans faire saigner le mal, si l'on peut. Toute cette operation au reste dépend de l'adresse d'un Maréchal qui sçait son métier. Voilà comme on traite les fics quand ils commencent à naître, & qu'on peut les guérir.

Mais quand par malheur ils ont été négligés, & qu'ils sont attachés au tendon ou au petit pied, c'est bien un plus grand danger pour le Cheval, il faut alors appliquer sur le tendon de la sabine en poudre, ou de l'alun brûlé: ou bien on se sert, si l'on veut, d'*egyptiac*, de précipité rouge, de sublimé corrosif, ou d'esprit de vitriol, tous ces remèdes nettoient cet ulcère, en rongant & corrodant les chairs baveuses.

On peut même se servir de quelques puissans acides, comme d'esprit de nitre, d'eau forte, ou d'huile de vitriol; parce qu'en faisant une escarre, leurs pointes s'é-moussent & enlèvent les autres, qui pour-roient se rencontrer dans la partie. Ces sortes de médicamens produisent une escarre légère, & quasi imperceptible, en touchant les pores des chairs extérieures des fics: ce qui empêche que les nouveaux

438 LA CONNOISSANCE  
fics ne s'y infinent; de sorte que l'esquille  
qui s'y est formée, tombe, ce qui fait de  
très-bons effets.

Pour en venir à cette operation, il faut  
dessoler le Cheval, sans cela il est impossi-  
ble; & après cela on employe, si on le juge  
à propos, le rasoir, pour faire tomber le  
tendon, ou un bouton de feu, & jamais  
de caustiques. Voici une eau très-specifi-  
que pour guerir un tendon atteint du fic.

*Eau verte pour guerir des fics survenus au  
tendon.*

Prenez quatre gros de verd-de-gris, deux  
onces d'alun, du vitriol & du nimium, de  
chacun quatre gros, faites cuire le tout en  
une livre de vin blanc & deux onces d'esprit  
de vin: on le laisse reposer pour s'en servir.  
Cette eau ne fait qu'une escarre legere au  
tendon, & guerit le fic sans danger.

Un Cheval peut se dégoûter lorsqu'il est  
attaqué de ces sortes de fics dangereux,  
pour lors on lui donne pour nourriture  
du son mouillé, mêlé de deux onces de  
foie d'antimoine; & pour rallentir le fer-  
ment du sang, on lui donnera quelques la-  
vemens jusqu'à ce qu'il ait recouvert l'ap-  
pétit.

M. Soleyfel est d'avis qu'après la cure

on barre les veines dans les pâturons du pied, où les fics sont attachez. Beaucoup de Maréchaux, dit-il, condamnent cette opération; mais il ajoute que c'est parce qu'ils ne la savent pas faire, & qu'elle est absolument nécessaire. Il faut en croire cet habile Ecuyer, & suivre son sentiment.

Il ne reste plus quand la playe a été traitée, & qu'on voit que les chairs en sont belles & vermeilles, qu'à consolider ces chairs; & pour cela, on se sert de remèdes cicatrisans, c'est-à-dire, on met dessus de la litar-geen poudre, & on remplit cette plaie d'étroupes bien démêlées: on peut, si on veut, employer la ceruse, l'airain brûlé ou la poix-resine simplement.

Quand enfin les chairs sont consolidées, qu'il n'y reste plus qu'une certaine croûte à la cicatrice, on l'ôte aisément avec la chaux vive en poudre, delayée dans de l'eau de vie.

## DES SEIMES.

La seime vient ordinairement aux Chevaux de legere taille qui sont vifs, & qui ont le pied delicat. Il y a de deux sortes de seimes, la *seime simple*, & la *quarte*.

La simple vient ordinairement sur le milieu du sabot, & tient à la couronne, & la quarte croît à côté du pied, & bien souvent fait quartier neuf.

La cause de ce mal provient de l'altération du sabot, c'est-à-dire, par les parties volatiles d'un sang trop agité, qui s'extravaçant, cause l'inflammation à la partie, & ensuite un ulcère dangereux, si on n'y remédie promptement.

Les Chevaux ressentent beaucoup de douleur des seimes, qui saignent ordinairement, quand le Cheval travail, au lieu que la quarte ne donne aucune apparence de sang, parce qu'elle n'est pas tant travaillée. Il n'y a point d'autre connoissance pour les seimes & les quartes, qu'une chair qui se trouve meurtrie entre le petit pied & la corne, ce qui incommode beaucoup le Cheval & le fait boiter.

La seime simple & la quarte doivent se traiter comme une atteinte encornée. Il est inutile de repeter les remedes qui y sont propres, on peut consulter l'article.



## CHAPITRE XXIV.

*Des maux auxquels la couronne du pied du Cheval est sujette, des eaux dangereuses qui tombent sur les jambes & les pieds des Chevaux, des formes, des maladies de la fourchette, comme teignes, excroissances de chair, & la methode de remedier à tous ces accidens.*

## DES PLAYES DE LA COURONNE.

**L**A couronne est la partie la plus basse du paturon du Cheval, elle regne le long du sabot, & se distingue par le poil qui l'environne & qui le couvre.

La couronne est sujette à certaines plaies, qui lui arrivent des restes de quelque autre accident survenu au pied du Cheval: cette partie est nerveuse & beaucoup tendineuse, ce qui fait qu'elle est fort susceptible d'alteration.

Supposé donc qu'il y reste quelque playe, imbibée encore de quelque lympe âcre, qui pourroit dans la suite causer un plus grand mal, il faut soigner à la dessecher: voici quelques médicamens propres pour cela.

*Remede dessicatif.*

Prenez de la cendre de papier & du tabac

442 LA CONNOISSANCE  
rapé à dose égale, mêlez ces poudres avec  
de l'huile d'olive, selon que vous jugerez  
à propos, incorporez bien le tout en le re-  
muant, & l'appliquez à froid sur le mal,  
& de la filasse par dessus, ou bien vous en  
imbiberez la filasse en guise de plumaceau,  
que vous mettrez sur la playe.

*Autre remede.*

Prenez des feüilles de camomille, racines  
d'orties & feüilles de lierre, autant de l'un  
que de l'autre, une livre d'huile d'olive &  
un verre d'esprit de vin; faites cuire dou-  
cement le tout ensemble, ajoûtez-y du verd-  
de-gris & de la noix de galle pulvérisée sub-  
tilement, mêlez bien le tout ensemble,  
& achevez de le faire cuire à petit feu:  
étant cuit en consistance d'onguent, vous  
en frotterez la playe.

*Des eaux préjudiciables aux jambes des  
Chevaux.*

Les eaux qu'on voit couler aux jam-  
bes des Chevaux, ne sont autre chose qu'un  
pus âcre & puant, qui sort d'un ulcere for-  
mé par une acrimonie acide & contenuë dans  
le sang & les autres liqueurs, laquelle cor-  
rompt l'aliment propre de la partie, & le

change en pus qui consume & corrode peu à peu les fibres & la substance charnuë.

Les eaux ou pus qui découlent de ces fortes d'ulceres, sont ordinairement jaunes: cette couleur vient d'un mélange des particules volatiles exaltées des liqueurs nourricieres, avec d'autres liqueurs acides & huileuses. La puanteur du pus ne vient que de la fermentation qui fait évaporer les sels volatiles, enforte qu'il n'y a que les sels fixes qui restent & les soufres grossiers qui blessent l'organe de l'odorat; & selon le sentiment des Medecins modernes, cette humeur s'appelle l'*ichor*: elle est claire, sulfureuse & salée; c'est pourquoi on se sert d'acides pour la guerir; mais avant que d'en venir à ces remedes, & comme le trop grand ferment du sang contribuë à la sortie de ces eaux, il faut au commencement qu'on s'apperçoit de ce mal, saigner le Cheval à la veine du cou, puis lui faire prendre tous les matins pendant huit jours de suite, une décoction de saxafras ou falsepareille, il en faut environ dix onces dans quatre pintes d'eau, qu'on met dans un pot bien bouché & qu'on laisse infuser sur les cendres chaudes pendant douze heures; après quoi, on fait cuire cette décoction à feu lent jusqu'à diminution d'un quart, pour ensuite la couler, & en donner une pinte chaque

444 LA CONNOISSANCE  
jour au Cheval. C'est un sudorifique qui  
n'est point chargé de beaucoup de sels vola-  
tiles, & qui consume interieurement l'hu-  
meur maligne qui découle de l'ulcere, puis  
on purge le Cheval. Il faut après frotter le  
mal de l'onguent qui suit.

*Onguent pour dessécher les eaux.*

Prenez de la poudre à tirer, du verdet &  
de la couperose, de chacun quatre onces,  
deux onces de noix de galle pulvérisée sub-  
tilement, mêlez le tout ensemble, mettez-  
le dans deux livres de vieux oing; faites  
cuire cette composition que vous remuerez  
bien: ajoutez-y une once de sublimé corro-  
sif & deux verres d'esprit de vin, laissez ré-  
duire le tout en consistance d'onguent &  
vous en servez.

Tels sont les remèdes dont on peut user  
à l'égard des eaux malignes, qui infectent  
les jambes des Chevaux. C'est ordinaire-  
ment aux paturons, au boulet, & quel-  
quefois entierement sur la jambe que ces  
ulceres se manifestent. Il faut bien se don-  
ner de garde de les laisser vieillir: car  
alors elles changent d'espece, & dégéne-  
rent en des poireaux ou crevasses, dont la  
cure est bien plus difficile & de plus lon-  
gue durée.

Il seroit à propos, quand on voit de jeunes Chevaux qui y sont sujets, de les traiter d'abord comme on a dit, pendant deux années de suite: ces Chevaux seroient garantis d'un mal, qui peut beaucoup les incommoder, & diminuer de leur valeur.

Comme ces eaux sont presque toujours précédées d'enflure & de douleur, il est bon; quand cela est, de frotter cette enflure d'une décoction de souffre avec l'urine, l'un & l'autre sont capables de détruire les aigres & de redonner de la liquidité aux liqueurs.

*Eau merveilleuse de Monsieur de Soleysel pour dessécher les mauvaises eaux.*

On prend quatre pintes & demie d'eau qu'on met dans un pot verni, on y mêle une livre & demie de couperose blanche & autant d'alun, on laisse bouillir le tout, & réduire à moitié, puis on se sert de cette eau pour bassiner les ulcères jusqu'à ce qu'ils soient guéris, & ils guériront en effet, quand il y auroit enflure & douleur.

#### DES FORMES,

La forme est une tumeur causée par des humeurs acides coagulées & enfermées

446 LA CONNOISSANCE  
d'ordinaire dans un kiste particulier ; cette  
tumeur naît sur le paturon entre la couron-  
ne & le boulet , sur l'un des deux tendons  
qui aboutissent à cette partie ; c'est ainsi  
qu'on connoît ce mal.

Si la forme commence , qu'elle soit peti-  
te , que son kyste ne soit pas encore bien  
épais , on peut se servir de resolutifs , com-  
me d'emplâtre de mercure , de décoction  
d'hiebles , & de cataplâmes avec des feuilles  
d'ache : ces remedes s'insinuent dans la tu-  
meur , divisent les humeurs qui commen-  
cent à se condenser , & en leur donnant du  
mouvement , les font dissiper ; mais il faut  
auparavant que d'appliquer ces remedes ,  
raser le poil qui couvre la tumeur.

Mais si les formes sont endurcies , soit par  
negligence ou autrement , il n'y a point  
d'autre remede que de dessoler le Cheval ,  
puis raser le poil tout au tour de la forme ,  
& mettre dessus une lame de plomb frottée  
de vif argent , ou bien une emplâtre de  
gomme ammoniac , ou de galbanum : on  
peut y ajouter l'antimoine en poudre. Il y  
en a qui se servent d'huile de laurier avec  
de la filasse par dessus. Tout cet appareil se  
met artistement , c'est l'affaire au reste d'un  
habile Maréchal.

D'autres , après avoir dessolé le Cheval &  
levé le second appareil au bout de six jours ,

appliquent le feu sur les incisions qu'on y a faites avec un bistouri, puis entourent la playe de plumaceaux de filasse garnie de terebentine chaude, avec un bon bandage pardessus, ou bien on employe l'onguent qui suit.

*Onguent pour les formes.*

Prenez une livre de miel, demie livre de terebentine, quatre onces de galbanum, demie once d'encens, une livre de poix noire, & demie livre de farine de fèves. Il faut mêler toutes ces drogues ensemble, les faire bouillir dans un pot; & y ajouter quatre onces de fort vinaigre. Quand le tout est réduit en consistance d'onguent, on l'applique sur la forme jusqu'à ce que les escarres soient tombées.

Toutes les fois qu'on pansera le Cheval, on soignera de laver la playe avec de l'urine, ou avec de l'eau de chaux: voici comment elle se fait.

*Eau de Chaux.*

On prend deux ou trois livres de chaux vive qu'on fait éteindre dans cinq pintes d'eau commune; après cela & lorsqu'elle est reposée, on la verse par inclination

dans quelque vaisseau ; puis on la passe à la chauffe ; ensuite on y ajoute un demi-septier d'esprit de vin , une once d'esprit de vitriol , & autant de sublimé corrosif en poudre. Cela fait , on serre le tout dans une bouteille pour s'en servir.

Cette eau est chargée de sels volatiles & dissicatifs , renfermez dans la chaux , & est par conséquent très-capable de détruire les levains aigres des formes incisées ; & quand elles sont gueries , on soigne à guérir la sole , comme on le dira dans l'article qui en traite en particulier.

Lorsqu'on a dit qu'il falloit se servir du feu pour guérir les formes , on remarquera qu'il suffit que la lame qu'on y appliquera soit rouge , & non étincelante. Il est encore d'autres particularitez qu'on observe en dessolant le Cheval pour guérir des formes , comme de fendre la fourchette du pied , la tenir toujours ouverte pendant la cure , & autres choses qu'un bon Maréchal doit sçavoir , ce qui fait qu'on a cru inutile d'en parler ici.

#### DES MALADIES DE LA FOURCHETTE.

On appelle fourchette une partie du pied du Cheval. C'est une espee de corne tendre qui fait une espee d'arrête sur le milieu de la sole,

la sole, & qui se partage en deux branches vers les talons en façon de fourche. Il vient plusieurs maladies dangereuses à la fourchette d'un Cheval, comme les enclouïures, les chicots, les fics, les teignes & excroissances de chair: on peut voir ce qui a été dit des trois premières. Reste donc les deux dernières, dont voici la cure.

## DES TEIGNES.

Cette maladie venant d'acides qui ont coagulé des matières tartareuses dans la fourchette du Cheval, elle ne peut être guérie que par des alkalis puissans.

Les teignes causent de grands desordres à la partie où elles se jettent, la fourchette en tombe par morceaux, & sont très-incommodes au Cheval, qu'elles font boiter par la démangeaison excessive qu'elles y excitent; ce qui fait que le Cheval bat souvent du pied.

Les symptômes des teignes, avant même qu'elles soient formées, est une odeur de vieux fromage tout-à-fait puant, & qui frappe l'odorat, pour peu qu'on approche du Cheval: si bien que si-tôt qu'on s'en aperçoit, il faut y apporter les remèdes nécessaires. L'on commence d'abord par passer la fourchette avec le bouton; puis on

F f

frotte les teignes d'esprit d'urine, ou bien on y applique des emplâtres avec les gommes ammoniac, *galbanum*, *sagapenum*, oponax, & autres qui contiennent des sels deterfifs & penetrans.

On se fert aussi d'emplâtre avec le mercure, ou bien de la poix de Bourgogne, ou bien on fait éteindre de la chaux vive qu'on fait bouillir dans de fort vinaigre, qu'on coule, pour après en frotter les teignes, ou bien enfin on employe la couperose blanche & l'alun bouilli dans l'eau.

Pour ôter la cause interieure des teignes, il est à propos de saigner le Cheval à la pince, & de lui faire prendre interieurement un purgatif, qui puisse émousser les acides, comme ceux qui sont preparez avec l'aloë, la coloquinte, le précipité blanc, ou le mercure doux; parce que ces remedes précipitent les sels acides, ils les amortissent, & enfin les peuvent tout-à-fait détruire.

On peut encore donner au Cheval un remede capable d'adoucir & embarasser les acides, comme les fleurs de souffre dans une infusion de scamonée.

Il se peut qu'avec toutes ces précautions, les teignes reviennent après avoir été guerries: quand cela arrive, on se fert de l'onguent que voici.

*Onguent pour les teignes.*

On prend deux livres de vieux oïng, on le fait fondre dans un pot vernissé, on y mêle quatre onces de couperose blanche, deux onces de macis, autant d'alun brulé, & quatre onces de verdet, le tout pulvérisé très-subtilement; on fait cuire le tout sur un feu clair, en le remuant continuellement jusqu'à ce qu'il ait pris corps; étant fait & refroidi, on y ajoute deux onces d'eau forte, après quoi on le serre pour s'en servir & en frotter les teignes. Cet onguent est encore admirable pour dessécher les eaux des jambes des Chevaux, pour les playes sordides & la galle.

*DES EXCROISSANCES DE CHAIR  
qui croissent à la fourchette.*

Ces excroissances paroissent sur la fourchette du pied du Cheval comme des espèces de verruës de la grosseur d'une cerise: elles ne sont produites que par le suc nourricier, qui ronge par son acrimonie les vaisseaux lymphatiques de la peau, les suc s'extravasent, & se coagulent par l'air en une substance spongieuse & mollasse.

Il y a des excroissances qui sont faciles

F f ij

452 LA CONNOISSANCE

à guerir ; celles qui sont enracinées dans les tendons , sont très-dangereuses : car alors on ne sçauroit les ôter entierement , qu'on ne dessolle le Cheval , & que par consequent on ne l'expose à un grand danger.

Les excroissances ordinaires , & qui viennent seulement par quelques humeurs fixées par quelques acides dans la membrane reticulaire de la peau , ou que la chaleur trop grande de l'écurie a obligées de se fixer ainsi , ne sont pas les excroissances les plus à craindre , il y en a néanmoins qui sont douloureuses , & font boiter le Cheval tout bas , elles paroissent à côté de la fourchette. Pour les guerir , on commence par les couper avec une lame de feu , & à en arrêter le sang avec le même instrument , puis d'appliquer sur le mal de l'onguent pour dessécher les eaux : voyez cy-devant page 444.

On laisse cet appareil trois jours entiers sur le mal ; & pour le mieux faire agir , on met par dessus des plumaceaux garnis d'un autre onguent que voici.

*Onguent pour les excroissances de chair.*

On prend ce qu'on souhaite de terebentine de Venise , du fort vinaigre avec de l'alun pulverisé , on fait cuire le tout lentement , puis on s'en sert , comme on a dit.

Si malgré ces remèdes réitérez à plusieurs fois le mal s'opiniâtre, & que les tumeurs reviennent de nouveau, il faut se servir encore des lames de feu, du même appareil & de pareil onguent. Il y en a qui avec ces remèdes frottent encore le mal d'esprit de vitriol, & appliquent le reste par-dessus: mais cet esprit ne s'emploie qu'après qu'on a levé le premier appareil, puis on continue jusqu'à parfaite guérison.

Ces excroissances surviennent encore au bout de la fourchette des pieds de derrière, ce qui fait boiter aussi le Cheval; on se comportera à leur égard, comme au sujet de celles dont on vient de parler; les mêmes remèdes les guériront.

---

## CHAPITRE XXV.

*Médicamens pour les Mules traversières,  
Queuës de rat, ou Arrêtes, Peignes  
& Loupes.*

### DES MULES TRAVERSIERES.

**L**es mules traversières sont causées par des acides de l'air qui sont fichés dans la peau, & qui en ont écarté les fibres avec violence.

Cette indisposition vient au pli du boulet

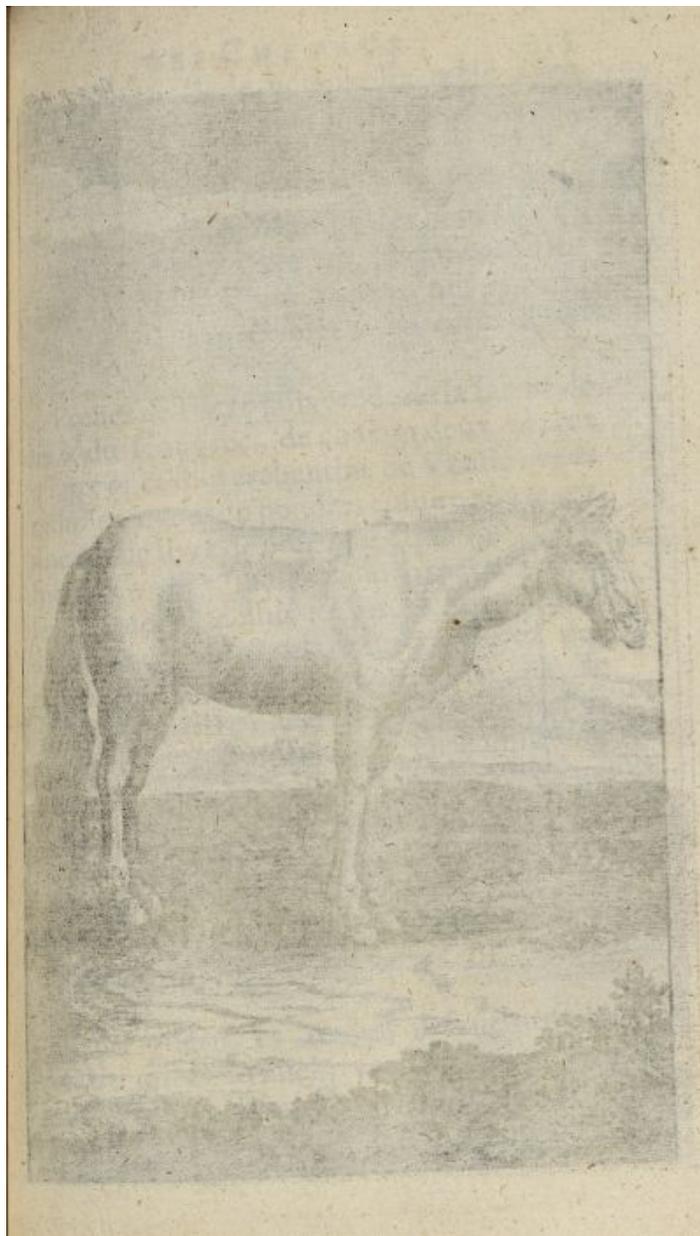
454 LA CONNOISSANCE  
qui est au derriere, elle cause de la douleur  
au Cheval, & l'oblige souvent à boiter. Voi-  
ci un dessicatif merveilleux pour le guerir.

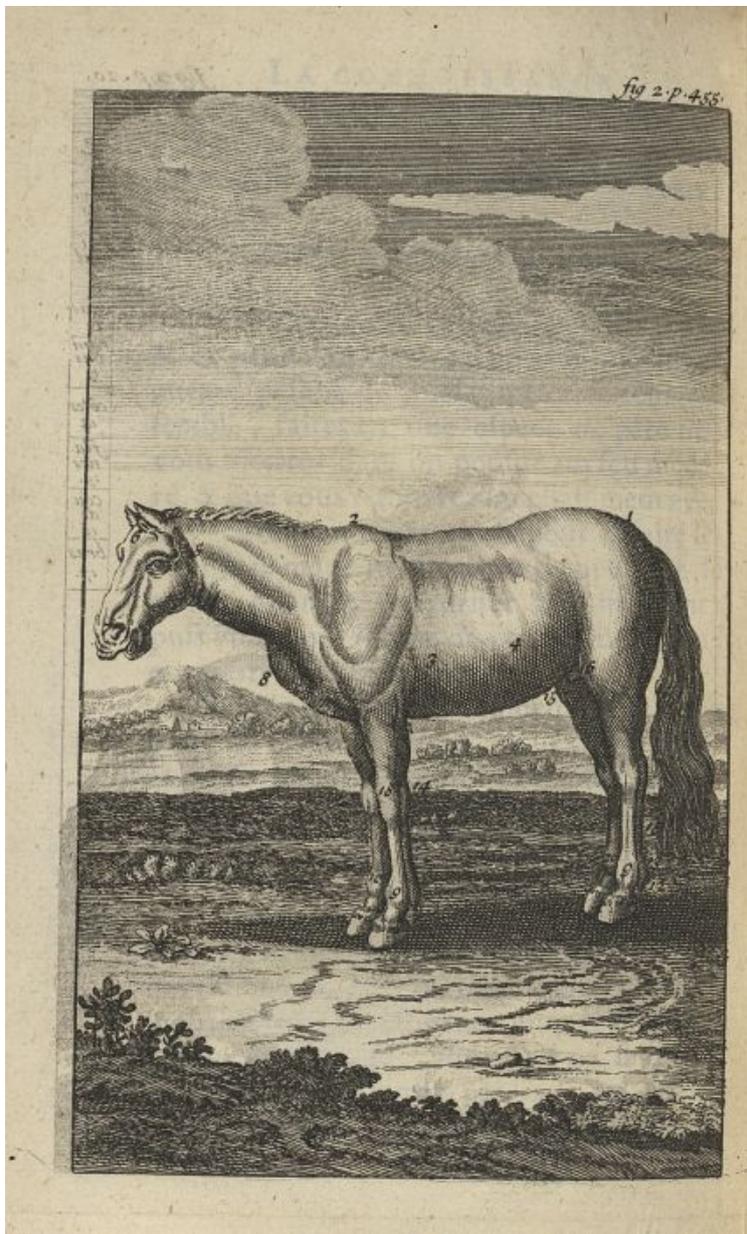
*Poudre à dessécher les mules.*

Prenez de la chaux vive, pulverisez-la,  
& la passez au tamis; il en faut une livre,  
autant pesant de miel, mêlez le tout en-  
semble, faites-en une espece de pâte que  
vous mettrez dans un pot sur un feu mode-  
ré, & que vous remuerez incessamment avec  
une spatule ou autre chose pour le faire sé-  
cher, de maniere que cette composition se  
puisse piler & pulveriser très-finement;  
puis vous vous servez de cette poudre pour  
en mettre sur les mules.

On peut se servir simplement de charbon  
pilé, de savates brulées, ou de sauge dessé-  
chée & mise en poudre, ou bien de plu-  
sieurs autres dessicatifs dont il est un nom-  
bre infini.

S'il paroît enflure à la partie affectée, on  
se sert avec succès de gros vin rouge, où  
l'on a fait boüillir de la sauge l'espace de  
démie heure, dont on lave le mal chaude-  
ment. Cet alkali est penetrant, & est néan-  
moins embarrassé, afin qu'il ne se dissipe  
point & qu'il n'agite pas trop les acides  
contenus dans la peau. On y employe aussi





le blanc rasis & le pompholix mêlé avec un peu d'esprit de vin, pour empêcher la gangrene.

Les Chevaux de carosse sont très-sujets à ce mal, à cause de l'acide des bouës qu'ils amassent au pli du boulet, ce qui leur cauterise la peau. Voici encore un remede dont on use heureusement en cette occasion.

Prenez de l'ocre pulverisé, de la farine de lin & du fénugrec, de chacun deux onces; quatre onces de terebentine de Venise: vous reduisez le tout en poudre; ensuite vous avez une demie livre de poix noire que vous faites fondre: vous y mêlez & incorporez toutes les drogues cy-dessus, vous les faites cuire à feu lent; après cela vous y ajoûtez demie once d'huile d'aspic, une once d'huile de lin, & quatre onces d'eau de vie: laissez achever le tout sur le feu en consistance d'onguent, & vous en servez en cataplâme sur des étoupes, & un bandage par-dessus. Il faut laisser deux jours entiers cet appareil, & le réiterer jusqu'à trois fois.

## DES ARRETES OU QUEUES DE RAT.

Pour guerir les arrêtes il faut prendre quatre onces de miel, verd de gris & couperose, de chacun deux onces, & compo-

fer un onguent du tout, puis en frotter le mal jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Les arrêtes viennent le long & au côté du nerf de la jambe du Cheval, beaucoup audeffous du jarret, & descendent jusqu'au boulet. Elles se manifestent en cet endroit par des calus élevez & dégarnis de poil, ce qui rend la partie qui en est attaquée très-diforme.

#### DES PEIGNES.

On appelle peignes, certaines gratelles farineuses qui croissent sur le pâturon des Chevaux, quelquefois même elles s'étendent jusqu'au boulet. Ces peignes sont causez par une humeur âcre qui fait tomber le poil des endroits où elle se jette. Pour guérir ce mal, on fait une poudre en cette maniere.

On prend de la chaux vive & du miel, de chacun quatre onces: on les mêle ensemble, & on les met dans un pot de terre neuf, qu'on couvre bien & qu'on lute de même avec de la terre grasse; il faut qu'il y ait un petit trou audeffus du couvercle: puis on met ce pot sur le feu, & on laisse cuire ce qui est dedans jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendre, pour en faire une poudre dont on frotte les peignes. La poudre de tabac y est encore très-bonne: ou

bien on se fert d'esprit de vitriol: ce remede est specifique.

## DES LOUPES.

Les loupes sont des tumeurs causées par des humeurs acides, coagulées & enfermées d'ordinaire dans un kyste particulier. Elles croissent sur les jambes des Chevaux; & lorsqu'elles ne font que commencer & que le kyste ne s'est pas encore bien endurci, on peut se servir pour les guerir de resolutifs, comme d'emplâtre de mercure, d'une lame de plomb frottée de vis-argent, d'emplâtre & mucilage de décoction d'hiebles, en y ajoutant le mercure. Ces remedes s'infiltrant dans la tumeur, divisent les humeurs qui commencent à se condenser, & en leur donnant du mouvement, les font dissiper.

Quand le kyste est plus épais, on se fert de resolutifs plus puissans, d'emplâtres avec la gomme anamoniac, ou galbanum: on peut même y ajouter l'antimoine en poudre; & enfin si le kyste est extrêmement endurci, on ouvre la tumeur avec des caustiques, & l'on traite après les loupes comme des ulceres. Voilà toutes les maladies auxquelles les Chevaux sont sujets, & les remedes qu'on y peut appliquer. Voici une figure d'un Cheval qui marque les endroits

458 LA CONNOISSANCE  
où naissent une partie de ces maladies.

1. Galle.	ou meurtris.
2. Mal au garot.	17. Courbes du train
3. Mal de flanc.	de derriere.
4. La Pousse.	18. Crevasses.
5. Avives.	19. Battement de
6. Etourdissement de	cœur.
tête.	20. Boulet disloqué.
7. La Morve.	21. Crapaudine,
8. Avant-cœur.	22. Formes.
9. Sur-os.	23. Malandres &
10. Courbes.	Solandres.
11. Eparvins.	24. Molettes.
12. Favart.	25. Peignes.
13. Bleymes.	26. Poireaux.
14. Grappes.	27. Queue de rat
15. Loupes.	ou Arrête.
16. Testicules enflés	

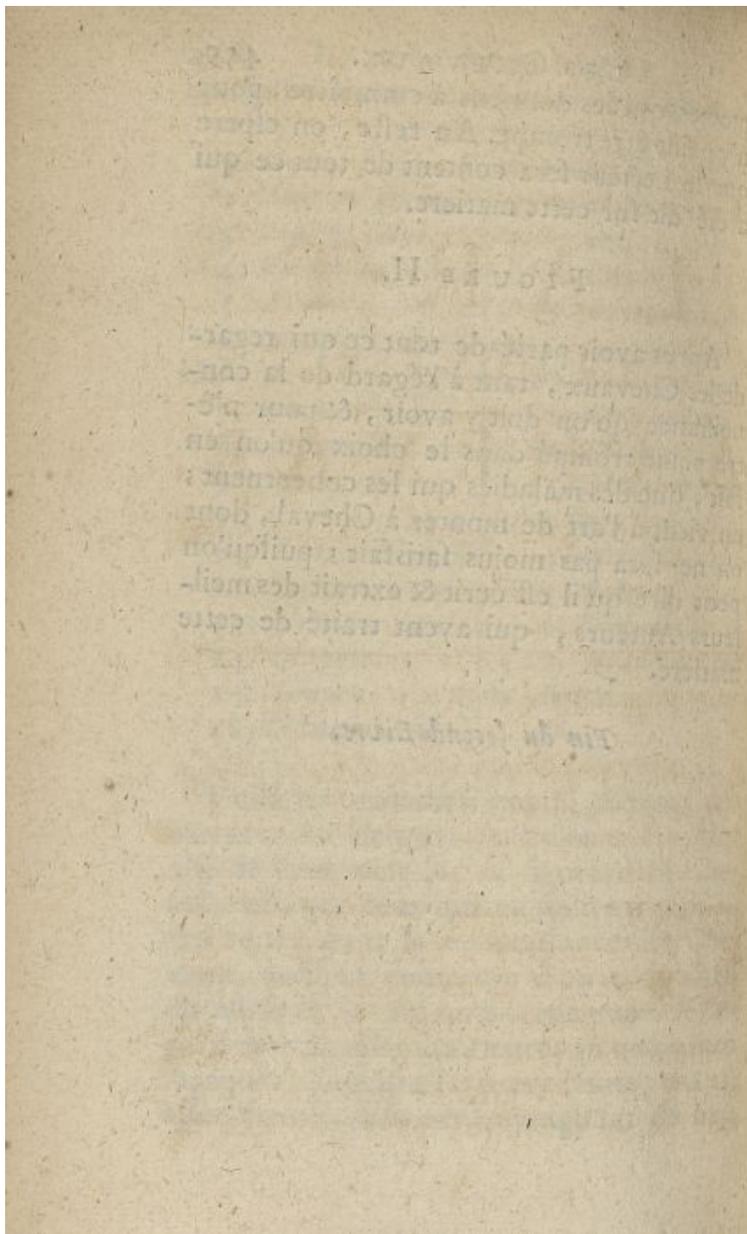
Voilà les maladies qui se peuvent démontrer au dehors, & qu'on a été bien aise de faire voir sur la figure d'un Cheval, afin que ceux qui ne sont pas tout-à-fait versez dans la connoissance des Chevaux, puissent connoître d'un coup d'œil où est situé le mal qu'ils ressentent. A l'égard des maladies interieures qu'on ne peut marquer, ainsi que les precedentes, on s'est assez étendu dans cet ouvrage sur les sim-

DES CHEVAUX. 459  
promes qui les donnent à connoître, pour  
n'y point être trompé. Au reste, on espere  
que le Lecteur sera content de tout ce qui  
a été dit sur cette matiere.

FIGURE II.

Après avoir parlé de tout ce qui regarde les Chevaux, tant à l'égard de la connoissance qu'on doit y avoir, & pour n'être point trompé dans le choix qu'on en fait, que des maladies qui les concernent; on vient à l'art de monter à Cheval, dont on ne sera pas moins satisfait; puisqu'on peut dire qu'il est écrit & extrait des meilleurs Auteurs, qui ayent traité de cette matiere.

*Fin du second Livre.*



L'ART  
DE MONTER  
À CHEVAL.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Des qualitez que doit avoir celui qui veut  
apprendre à monter à Cheval, & comment  
il y doit être.*



L faut tomber d'accord que l'art  
de monter à Cheval est un des  
plus nobles exercices qu'il y ait :  
la passion qu'on a pour cela n'a  
rien que de grand, tout y flatte ; de ma-  
niere qu'il n'y a presque personne qui ne  
souhaite s'y instruire, pour peu que sa

naissance & ses moyens le lui permettent.

Cet exercice est nécessaire non seulement pour le corps, mais encore pour l'esprit. A l'égard du premier, il en corrige les défauts qui fauent aux yeux, & le conduit à sa perfection, pour peu qu'il y soit disposé; & au sujet de l'autre, on peut dire qu'il le reveille & le rend propre aux grandes entreprises.

Il seroit à souhaiter que celui qui veut apprendre à monter à Cheval, fût naturellement dispos de sa personne, bien proportionné en toutes les parties de son corps; & qu'il eût l'esprit bon, c'est-à-dire, capable de raisonnement, & de juger qu'ayant à conduire des Chevaux, qui sont des animaux irraisonnables, il doit s'abandonner tout à la raison, pour la leur faire entendre en quelque façon.

La taille la plus avantageuse pour un Ecuyer, est la moyenne; tels hommes sont pour l'ordinaire fermes & très-disposés à se mouvoir: outre que les aides qu'ils donnent à un Cheval, sont toujours très-fines, ce qui fait bien du plaisir à cet animal; les grandes personnes sont plus sujettes à se desarçonner, & aident moins le Cheval à travailler à propos, & à lui faire marquer ses tems avec justesse: d'où vient aussi que sous les Cavaliers de cette sorte, il se manie avec

moins de plaisir, & qu'il arrive de-là que l'homme ni le cheval ne font rien de bonne grace.

Les petits hommes, il est vrai, sont les plus fermes à cheval; mais c'est tout l'avantage qu'ils ont, parce que leurs aides étant très-foibles, lorsqu'il est besoin qu'ils les donnent, le Cheval ne s'employe que mollement sous eux, ne sentant pas alors avec assez de force, ce qui doit l'animer.

Enfin un homme qui veut apprendre à être bon Ecuyer, quand il en a toutes les qualitez requises, doit se contenter de tirer de bonne grace d'un Cheval tout ce qu'on lui a appris pour cet exercice, lors qu'on l'a dressé, soit pour la guerre, pour le plaisir de la carrière, ou pour toute autre occasion où l'on se trouve.

Quant aux habits, chacun s'habillera à sa fantaisie & selon les coutumes des pays où l'on est, observant néanmoins d'être vêtu le plus à la légère qu'il est possible. & suivant les saisons. Ordinairement ceux qui font l'exercice du manège montent à Cheval en veste avec de petites botines fort légères, & garnies d'éperons, le chapeau enfoncé dans la tête raisonnablement, de crainte qu'il ne tombe, ce qui embrouille le Cheval, & lui divertit l'esprit de ce qu'il doit faire, parce qu'il oublie alors ce qu'on

lui demande par le moyen de l'houffine.

Il faut qu'un homme qui s'exerce au manège, soit bel homme de Cheval, c'est-à-dire, qu'il se place bien sur le Cheval, qu'en le faisant marcher, il ait un air à faire plaisir, & qu'il soit ferme, de manière que sa contenance ne soit point déconcertée, quelque rude maniment que puisse avoir sous lui un Cheval qui sera dressé.

S'il étoit bon homme de Cheval, il en vaudroit encore mieux, puisqu'on peut dire que ces deux qualitez jointes l'une à l'autre, rendent un Ecuyer parfait; & on entend par ce terme, un homme qui a la pratique des Chevaux, qui sçait les conduire, & les dresser à toutes sortes d'airs & de maneges, qui connoit leur force, qui étudie leurs inclinations, leurs habitudes, leurs perfections & leurs défauts, & en un mot, qui prend soin d'en approfondir à fond la nature.

Qui dit bon homme de Cheval, signifie encore celui, qui s'applique à connoître à quoi un Cheval peut être propre, afin de n'entreprendre sur lui que ce qu'il pourra executer de bonne grace; & celui qui possède ce talent, quand il est une fois à Cheval, doit achever le Cheval avec la même douceur, la même force, & la même patience qu'il l'a commencé.

Outre

Outre cela , pour bien monter à Cheval , il faut tenir les resnes de la main gauche , le pouce dessus , & le petit doigt par-dessous entre deux , pour les separer , lever le bout des resnes en haut , à bras ouverts , afin de bien ajuster la bride dans la main , enforte qu'elle ne soit ni trop longue ni trop courte.

Un bon homme de Cheval doit sçavoir ferrer la main de la bride , & la remettre en sa place , qui est environ trois doigts au dessus du pommeau de la selle. Il est bon qu'il ait une physionomie gaye , & qui paroisse riante , quand il regarde la compagnie , sans pourtant qu'il y ait aucune affectation en cela , ni qu'il semble embarrassé.

Qui sçait bien monter à Cheval , doit être placé droit dans le fond de la selle , de maniere qu'il n'en touche presque que le milieu , & doit prendre garde de rencontrer l'arçon de derriere , crainte d'être assis , cette posture a très-mauvaise grace.

Il faut qu'il ait les deux coudes libres , un peu éloignez du corps , & à égales distances , qu'il ait les deux épaules justes , l'estomac avancé , avec un petit creux au dos près de la ceinture , & le poing droit fort proche du gauche d'environ quatre ou cinq doigts. C'est dans le premier qu'il doit tenir la housine par le bout , la pointe éle-

vée en haut, & un peu panchée vers l'oreille gauche du Cheval.

Quand on est à Cheval, il faut que les jambes d'un Cavalier soient portées de biais, que la pointe du pied regarde l'oreille du Cheval, & que le bout soit appuyé fermement sur l'étrier proche l'épaule, faisant en sorte que les talons soient un peu en dehors, de crainte que la molette des éperons étant tournée du côté du Cheval, il ne s'en sente piqué mal à propos, ce qui sans doute causeroit quelque contretems. Et on appelle cela en terme de manege, *dérober les éperons*.

Pour se tenir ferme à Cheval, il faut serrer les genoux de toute sa force. Il n'y a point d'autre moyen que celui-là, quand il est besoin de le faire, & l'on ne doit pas en attendre d'ailleurs, si ce n'est le contrepoids du corps qui y contribuë encore. Telle est la prestance nécessaire à un homme qui commence à apprendre l'exercice du manege, & qui veut devenir un bon homme de Cheval. Telle est la fermeté qu'il doit avoir sur la selle, & qu'il faut qu'il ait toujours, quelque chose que fasse l'animal qu'il monte: si ce n'est quand il manie: étant besoin alors de changer à propos les aides tant de la main que de la houffine.

Il se souviendra encore de tourner les





ongles de la bride en haut, & de laisser tomber la houffine de travers sur le cou du Cheval, pour l'en fraper dans le besoin sur l'épaule gauche, afin de le faire relever du devant, s'il se rend paresseux, observant néanmoins de ne point hauffer le coude, ni mettre le poing hors de sa situation.

Le poing de la bride qu'il tient de la gauche, doit toujours être fort droit, & le tirant un peu du même côté, il présentera de l'autre la houffine au Cheval & auprès de l'œil droit, pour lui apprendre, qu'il doit changer de main; & pour lors on frape le Cheval sur l'épaule droite, & au ventre sous la botte, d'un coup ou deux seulement, se tenant toujours fermement appuyé sur les étriers, enforte que le Cheval ne puisse déplacer son Cavalier du milieu de la selle, ni lui faire quitter sa bonne contenance.

Il est bon pour faire un bel homme de Cheval, & un bon homme de Cheval, de commencer par dresser l'homme, puis après le Cheval; parce que celui-ci étant sans raison, doit obéir au premier, & sçavoir auparavant ce qu'on lui demande: si bien qu'il est bon que l'un & l'autre soient dressés; car qui monteroit un Cheval ignorant, & que l'homme qui le monteroit ne sçût

point son métier, celui-là sans doute risquerait de se blesser ; & l'autre en incommodant son Cavalier, ne pourroit que prendre de très-mauvaises habitudes.

Il arrive cependant quelquefois qu'on met un homme tout neuf sur un Cheval, qui n'entend point le manege ; mais alors, & pour ne courir aucun danger, on proportionne le Cavalier au Cheval, & le Cheval au Cavalier, c'est-à-dire, on connoît auparavant quelle est la portée de l'un & de l'autre, & on prévient par là les accidens qui en peuvent naître.

S'il arrive pourtant qu'on veuille donner un Cheval sans instruction, à un Cavalier novice, voici en cela la précaution qu'on doit prendre : Il faut d'abord tâcher de connoître le naturel de l'écolier, le sonder à fond, envisager sa physionomie, l'entendre parler & le mettre ensuite sur un Cheval dont on soit assuré, pour connoître la force & la fermeté qu'il peut avoir à se tenir dessus.

Là, & avant que de mettre le pied dans l'étrier, il jettera l'œil sur la bride, pour voir si elle est placée dans la bouche un peu au-dessus des crochets ; si la gourmette n'est point entortillée, ou si elle est trop lâche ou trop serrée, & considérera si les sangles & le reste du harnois est en bon état.

Une pareille attention est plus nécessaire qu'on ne pense, puisque la vie d'un Cavalier souvent dépend de la négligence qu'on y peut apporter; ce qui arrive presque toujours à gens ignorans à monter à Cheval, & qui y montent très-peu; & tout cela se fait presque en un moment, quand on y est versé.

Quand donc le Cavalier a remarqué que tout est comme il le souhaite, il avancera proche l'épaule gauche du Cheval; & ayant pris les deux rênes de la bride, & le pommeau de la selle de la main gauche, il mettra le pied dans l'étrier; puis s'appuyant de la droite sur l'arçon de derrière, il s'élèvera, & se placera sur la selle.

Le bon Cavalier doit faire ce mouvement avec tant de légèreté, que le Cheval se sente fort peu du poids de son corps, en sorte qu'il ne l'intimide & ne l'incommode en aucune manière. Ensuite, & lorsque les étriers seront ajustés comme il faut, il mettra les pieds dedans, pour après s'appuyer dessus, & y tenir la posture dont on a parlé.

Il prendra garde, pour avoir cette posture de tirer un peu le dos en arrière, quand il arrêtera son Cheval; ce mouvement est toujours très-nécessaire, soit qu'on arrête de pas, de trot, de galop, à toute bride, ou à quelqu'autre air que ce soit. Le Cavalier

G g iij

en a toujours bien meilleure grace , & c'est aussi un avantage pour le Cheval , qui met plus commodément les hanches sous le ventre , à cause du contrepoids que son homme fait sur les reins du Cheval , en se penchant ainsi le corps.

Il n'y a rien au contraire qui ait si mauvaise grace qu'un Cavalier , qui pour arrêter son Cheval , panche la tête près du crin , & l'estomac près du pommeau de la selle : car outre la mauvaise figure que cela donne à un homme , c'est qu'il est à craindre pour lui , que le Cheval venant à faire quelque faut , ou à donner quelque tour d'esquine , il ne blesse celui qui est monté dessus. Il faut avoïer aussi qu'il ne sçauroit y avoir que des ignorans à monter à Cheval , auxquels peut arriver un tel inconvenient.

Il faut encore que le Cavalier se souviene de bien ferrer les cuisses & les genoux. quand son Cheval marchera soit au pas , au trot ou autrement , s'il veut garder la bonne contenance qu'il doit avoir dessus , & d'y executer de bonne grace toutes les instructions qu'on a données là-dessus.

La figure suivante fait connoître quelle est la posture que doit tenir le Cavalier à Cheval.

FIGURE III.

## CHAPITRE II.

*De l'importance qu'il y a de connoître un Cheval de manege à fond, avant que de le faire travailler. Comment cette connoissance s'acquiert. De quelle maniere il faut dresser le Cheval, & quel il doit être.*

**I**L n'est pas moins important aussi d'examiner le Cheval dans ses yeux, pour juger de son naturel; & il est à propos de le faire remuer doucement quelques fois, & d'autres de le traiter avec plus de vigueur, & même d'y apporter un peu de severité, pour éprouver à fond quelle est sa volonté; voir s'il est fougueux, & de quelle maniere il se gouverne dans sa fougue; sonder quelles sont ses défenses, les mouvemens qu'il se donne avant que de se mettre en furie, & ceux qui l'agitent pendant le tems qu'il y est, & considerer tout ce qu'il fait quand il revient à foi, afin qu'ayant connoissance de toutes ces différentes actions, on puisse, comme on a dit, proportionner l'homme au Cheval: c'est le moyen de bien réussir.

Celui qui veut se mêler de dresser un Cheval, doit avoir beaucoup de patience,

G g iij

de resolution & de jugement : de la patience, en souffrant quelques défauts du Cheval, jusqu'à ce qu'il voye qu'il commence à s'en corriger : sa resolution paroîtra, à ne rien craindre quand il sera dessus : & son jugement, à passer à ce Cheval quelques petits defordres, pour mieux le ramener après.

Il faut bien se donner de garde de le châtier mal-à-propos, & de le battre sans nécessité, sur tout lorsqu'il n'a besoin que des aides : on s'abstiendra aussi de lui donner de l'éperon, de le houssiner, & de le tourmenter de la bride & du cavesson au moindre manquement qu'il fait ; il faut en venir à de plus doux expediens pour le corriger des fautes legeres, & reserver le châtiment pour de plus grandes. Car en agir autrement, c'est être ignorant dans la maniere de dresser les Chevaux : ces châtimens doivent être à propos, & non sans raison.

Il y a des Chevaux de plusieurs sortes, dont on se peut servir dans les maneges. Nous avons les Chevaux d'Espagne, ceux de Turquie, & les Barbes, qui y sont les plus communs & les plus propres à faire quelque chose. Il nous vient aussi des Chevaux de Flandre, d'Allemagne & d'Angleterre, qui sont très-bons ; mais il n'est tel qu'un Cheval Barbe pour la carriere ; &

si la Gascogne, l'Auvergne, le Limosin, le Poitou, la Normandie, la Bretagne & la Bourgogne nous en fournissent, il peut y en avoir de ces Provinces qui soient bons & estimez; mais ils ne valent pas les Barbes dans un manege, tant pour l'instinct qu'ils ont à bien manier avec adresse, que pour la bonne grace qu'ils ont au-dessus des autres.

Quand on veut dresser un Cheval, on observe donc d'abord ce qu'on a déjà dit là-dessus, puis tantôt on le fait manier à courbettes par le droit, après cela on lui fait faire deux voltes à main droite, autant à gauche, & tout cela d'une haleine, sans sortir d'un rond à peu près de la longueur du Cheval. Ensuite on le fait manier en avant, en arrière, de côté, deça & delà, & à une place: puis faisant faire à ce Cheval une courbette de côté, & changeant tout en l'air, on le fait retomber de l'autre côté, autant de fois qu'on le juge à propos, & quelquefois aussi on lui fait faire des passades relevées avec la meilleure grace qu'il est possible.

Tout cela ne se pratique point sans peine, ni sans une grande attention à cet exercice, & on ne peut appeler un Cheval dressé, que lorsqu'il est parfaitement obéissant à la main & aux deux talons, qui sont les

474 L'ART DE MONTER  
deux points principaux, auxquels il se faut  
butter pour réduire les Chevaux.

Or pour y réussir, voici la methode  
qu'on doit y garder. Il faut d'abord donner  
au Cheval les leçons qui sont les plus diffi-  
ciles, comme par exemple, de lui travailler  
la tête, plus que les reins & les jambes,  
prenant garde néanmoins de ne point le re-  
buter, ni alterer sa bonne grace; car elle est  
aux Chevaux, ce qu'est la fleur sur les  
fruits, où elle ne revient plus, si-tot qu'elle  
est ternie: & comme la plus grande difficul-  
té d'un Cheval est de tourner pour faire de  
bonnes voltes, terre à terre, on commence  
à instruire par-là le Cheval ignorant, après  
lui avoir mis un filet dans la bouche, pour  
lui apprendre peu à peu à souffrir le mors,  
& un cavesson de corde, dont on attache  
les deux bouts justes, & qu'on fait tenir  
par un homme, tandis qu'un autre ayant  
en main une chambrière, marche à côté,  
& lui fait peur, pour l'obliger d'aller en  
avant, & tourner hors du rond, de la  
longueur des cordes avec la croupe, tel-  
lement que par cette methode, la tête est  
toujours dans la volte, & le Cheval obli-  
gé à regarder le milieu, ce qui est une  
très-bonne habitude.

Il est donc constant, que la plus grande  
difficulté qu'ayent les Chevaux dans un ma-

nege, est celle de tourner ; que souvent on en voit qu'on fait échapper sans selle & sans bride ; & qui en s'égayant , partent de la main , & s'arrêtent sur les hanches , prenant un quart de volte , ou une demie , sans jamais tourner.

Ces Chevaux échapez feront même deux ou trois courbettes par le droit ; d'autres qui feront plus vigoureux , trousseront autant de caprioles ou de balotades : ce qui oblige à croire que chaque Cheval a naturellement un air particulier , sans avoir celui de tourner , si on ne l'y instruit.

On apprend aisément à un Cheval à tourner , si on le met autour d'un pilier , & qu'on l'y fasse marcher au pas deux ou trois jours sans le battre , puis au trot pendant dix ou douze , après quoi ce Cheval fait connoître quel est son instinct , sa force & tout ce qu'il peut avoir de bon en lui ; & c'est de-là qu'on juge à quoi il est propre , & quelle conduite on doit avoir avec lui.

Cette connoissance du Cheval s'acquiert bien plutôt en un lieu où il est retenu , que si on l'abandonnoit à lui même avec un Cavalier sur lui , parce que dans ces commencemens l'instinct du Cheval est d'employer toute sa force & toute son industrie pour pouvoir se délivrer de la gêne où

l'homme le tient : en quoi souvent il réussit, lorsqu'on se fert d'une autre methode que de celle dont on vient de parler.

Durant le tems qu'il ira au pas ou au trot, on observera de ne le point presser jusqu'à ce qu'il marche & trote facilement, & qu'il s'accoûtume à débarrasser ses jambes, de peur qu'en le pressant, le pied du dedans de la volte, ne heurte la jambe, & que la douleur qu'il en sentiroit, ne l'obligeât à chercher à se défendre, & ne l'empêchât d'obéir.

Mais quand ce Cheval va librement le trot ou le pas, on peut ou par la peur, ou par un coup de chambrière, le pousser au galop, où étant assuré il sera loisible de l'animer davantage, pour l'obliger, en se mettant sur les hanches, à manier seul, & faire quelque tems terre à terre : ce qui se doit pratiquer plutôt à gauche qu'à droite.

Il n'est rien tel que la douceur pour bien dresser un Cheval ; & si l'on pouvoit s'abstenir de le battre pendant tout le tems de son exercice, il n'en apprendroit que mieux les leçons qu'on lui donneroit. La rigueur ne fait souvent que rebuter les Chevaux, étant certain d'ailleurs, qu'un Cheval qui manie par plaisir, va bien de meilleure grace, que celui qu'on instruit par la force.

## C H A P I T R E III.

*Comment gouverner les Chevaux au manege ;  
chacun suivant leur genie particulier.*

**L**orsqu'un Cheval est rétif à l'obéissance, il faut que le Cavalier qui le monte, considere prudemment ce qui l'en empêche. S'il est impatient, méchant, ou colere, on se donnera bien de garde de le battre, surtout s'il va en avant ; parce qu'étant retenu de court, cette gêne suffit pour le châtier, outre que les cordes du caveffon le châtient assez à propos durant ces escapades, & dans le tems qu'il s'efforce de s'échaper.

S'il arrive que le caveffon l'incommode de maniere qu'il s'arrête pour chercher quelqu'autre défense, soit en allant en arriere, ou en se jettant contre le pilier ; alors il sera bon que celui qui tiendra la chambriere, l'intimide un peu, & lui en donne un coup ; s'il voit que le Cheval se défende contre, il faudra redoubler jusqu'à ce qu'il aille en avant, puis le caresser, s'il obéit ; & continuant ainsi à l'instruire avec toute la prudence requise, le Cheval se rendra docile aux leçons du maître.

tre, & exccutera tout ce qu'on demande de lui.

Si le Cheval qu'on veut dresser, est quelquefois paresseux & lâche, ce qui fait qu'il ne veut point obéir, pour lors il faut à son égard employer vigoureuſement la chambrière, ſoit en lui en faiſant peur, ſoit en lui en donnant quelques coups, obſervant néanmoins d'uſer de ce dernier remede avec tout le jugement poſſible, & aux extrémitez ſeulement, lorsqu'on s'appercevra que par malice il cherche à faire du mal à ſon Cavalier.

Si le Cheval a la bouche mauvaiſe, comme il ſ'en trouve aſſez ſouvent de cette nature, il ſe défend touſjours plûtôt: en avant, qu'en arriere, en forçant la main de celui qui le drefſe; mais lorsqu'on s'apperçoit de ce défaut, il faut bien ſe donner de garde de le corriger par les coups, mais au contraire le retenir & le caeſſer, pour lui faire prendre un appui qui ſoit juſte, & le mettre ſur les hanches: cela lui rompra l'habitude qu'il a de ſ'appuyer ſur la bride, & de forcer la main; & pour lors il ſe mettra à trotter & a galoper au même pilier avec beaucoup de facilité: & ce manège durera juſqu'à ce qu'il ſçaſche entièrement ſa leçon.

Si le Cheval eſt peſant, & que ſa peſan-





teur lui empêche d'obéir à ce qu'on lui demande, il faut le dresser, comme on vient de l'enseigner dans l'article ci-dessus, de crainte que si on le pressoit avant que de lui avoir donné allégerie du devant, ou l'avoir accoutumé à se mettre sur ses hanches, il ne s'appuyât sur ses épaules, de manière qu'il fût après fort difficile de le relever.

On voit souvent des Chevaux, qui avec leur pesanteur, sont encore malicieux: on se donnera de garde alors de les presser, avant que de les avoir alléger, crainte de l'inconvénient dont on vient de parler; & d'un autre encore bien plus dangereux, qui est, qu'en le pressant trop, avant que de l'avoir rendu léger, il ne manque pas de mettre sa malice en usage, pour se défendre: d'où il arrive que n'étant pas secondée ni par la force, ni par l'allégerie, il est à craindre que ce Cheval, étant attaché à terre à cause de sa pesanteur, & voyant que sa force ne suffit pas pour le défendre, ne se jette contre terre; ou que tâchant de faire quelques élans, il ne vienne à tomber, ou à se renverser, ou quelquefois même à se coucher.

Mais lorsqu'on remarque qu'un Cheval qu'on dresse, obéit franchement à la première leçon qu'on lui donne, soit de pas,

de trot, ou de galop, & qu'il se presente bien pour manier terre à terre; il faut tâcher de plus en plus, en l'instruisant, de lui donner quelque nouvelle impression: & voici une conduite qu'on peut tenir à l'égard d'un Cheval qu'on veut dresser.

Après avoir commencé à lui donner sa leçon autour du pilier, on l'attache ensuite entre deux autres; puis étant derriere, on lui apprend avec le manche de la houffine, ou celui de la chambriere, à fuir les coups, le faisant marcher doucement, & de côté, deçà & delà.

On sçaura qu'en cet endroit, plus qu'en pas un autre, le cavesson tient toujours le Cheval contraint: c'est pourquoi on doit prendre garde de le travailler alors le plus doucement qu'il est possible, afin de l'accoutumer à souffrir en obéissant, & surmonter sa colere entre ces deux piliers.

Si le Cheval refuse d'obéir, ce qui se trouve rarement, il est bon de le ramener autour du pilier, racourcir la corde du cavesson: & lui tenant la tête proche de ce pilier, le faire marcher des hanches tout doucement avec le manche de la houffine ou de la chambriere: car il est constant que cet animal connoitra bien plutôt ce qu'on lui demande en cet endroit, où il est plus libre, qu'au milieu de deux piliers, où  
il

il se trouve plus contraint.

Cette methode qu'on vient de prescrire pour dresser un Cheval, est très-singuliere, surtout pour trois avantages qui en resultent.

Premierement, que jamais un Cheval conduit de cette maniere, n'est fort en bouche.

Secondement, que cela l'empêche d'être rétif, qui est un grand point en fait de Chevaux.

Et en troisiéme lieu, c'est qu'ils ne peuvent devenir entiers, opiniâtres & revêches à tourner à droite & à gauche, qui sont les plus grands défauts qui peuvent se rencontrer dans un Cheval novice au manege, parce qu'il est contraint d'aller en avant, & que lui faisant voir la chambriere, il s'arrête tout court; au lieu qu'un Cheval entier ne veut pas tourner, que le rétif refuse d'aller en avant, & que celui qui est fort en bouche, n'arrête que quand il plaît au Cavalier.

On voit donc par tout ce qu'on vient de dire, qu'il est important de sçavoir travailler un Cheval avec jugement, quand on le dresse, & de ne rien entreprendre là-dessus mal-à-propos; puisque c'est de-là que dépend la maniere de résoudre & d'ajuster sa tête, & de disposer du reste de son corps à toutes sortes d'airs.

H h

La figure qui suit représente en partie ce qu'on vient de dire.

## FIGURE IV.

## CHAPITRE IV.

*Du tems auquel on doit monter un Cheval qu'on dresse, & de quelques observations là-dessus.*

**S**Upposé donc qu'on ait suivi la methode qu'on vient de prescrire, où jusques-là le Cheval n'a eu personne de monté sur lui, on peut après quatre ou cinq jours de leçons, le monter avec la selle & la bride, pourvû que le Cavalier veuille le travailler avec jugement; autrement, c'est risquer de gâter le Cheval, & de s'attirer soi-même quelque inconvenient fâcheux.

Avant que de monter personne sur un Cheval qu'on dresse, il faut que ce Cheval obéisse sans repugnance aux leçons qu'on lui donne; après cela, & lorsqu'on le voit ainsi assuré, il n'y a rien à craindre pour un Cavalier.

Quand on travaille un Cheval avec la

selle & la bride seulement, sans que personne soit monté dessus, il faut soigner d'abattre les étriers pour deux raisons, & surtout pour les Chevaux qui sont sensibles, & qui en ont bien besoin.

La première, afin que ces étriers en battant contre leur ventre, les accoutument à leur choc, & que par-là ils ne sortent point hors d'eux-mêmes, lorsque quelque autre chose les touche.

L'autre raison est, que cela leur donne occasion de tenir leur queue ferme plutôt que de la remuer, à quoi il est bon de prendre garde; d'autant qu'il n'y a rien de plus désagréable dans un Cheval, que lorsque cette queue va de côté & d'autre.

Un Cavalier qui est léger, & qui se tient ferme, fatigue moins son Cheval, qu'un autre qui se laisse appesantir dessus; parce que le premier est toujours plus en état que le second, de souffrir avec jugement la gaillardise ou la défense malicieuse du Cheval.

Il faut que celui qui monte un Cheval qu'on commence à dresser, ôte ses éperons, & qu'il prenne garde, lorsqu'il est dessus, de ne point remuer du tout, ni lui faire sentir la bride; parce qu'il suffit que ce Cheval sçache qu'il porte son homme, qu'il s'accoutume à le porter volontaire-

H h ij

ment, & que celui qui tient la chambrière, continuë à lui donner la leçon, en le faisant manier ou par la peur, ou par quelque coup appliqué à propos. Cinq ou six jours de leçons ainsi données, suffisent pour faire connoître à un Cheval, que celui qui le monte ne lui cause aucun mal, ni aucune incommodité: d'où il arrive que cet animal s'en laisse approcher aisément, & monter de même.

Quand le Cheval est accoutumé à porter l'homme, & à obéir sous lui sans résistance, il faut lui donner alors un Cavalier, qui entende un peu le manège, & qui ait de la pratique à la main & au talon.

Ce Cavalier commencera sans toucher le Cheval des talons, par tenir courtes les rênes de la bride, afin que peu à peu le Cheval sente la main, & qu'il s'accoutume à s'y laisser conduire, le cavesson en cette occasion est toujours d'un grand secours, comme on a dit. Remarquez qu'il faut que celui qui tient la chambrière, ne s'éloigne point du Cheval.

Si le Cheval a tant soit peu de force, il maniera tout seul, & commençant à prendre l'appui de la main, il faut continuer cette leçon, jusqu'à ce qu'en maniant, il souffre la main & s'y laisse conduire.

Celui qui le monte, doit prendre garde

à ne lui donner cette leçon qu'avec discrétion & prudence, sans l'incommoder de la bride, mais en lui lâchant ou rafermissant la main selon le besoin & l'état où se trouvera le Cheval; après quoi, & selon qu'il aura paru obéissant au pilier, on le renvoyera entre les deux autres, où finit sa leçon; on le fera marcher de côté deçà & delà, sans lui toucher des talons, dont on ne se sert point ordinairement, qu'auparavant il ne souffre la bride, & ne s'y laisse conduire aisément, mais en le touchant du manche de la houssine ou de celui de la chambrière, observant de ne le point animer par trop.

Un Cheval s'instruit toujours bien, quand on commence par le faire obéir à la main plutôt qu'aux talons; parcequ'il suffit que le Cheval qui va en avant, s'arrête & tourne sans autre justesse, & pour lors un Cavalier peut s'en servir au besoin.



## CHAPITRE V.

*De quelques points essentiels à un homme qui veut dresser un Cheval, & comment l'obliger à prendre une cadence terre à terre.*

**Q**UAND le Cheval souffre la main, & y obéit au gré de celui qui le monte, il faut en s'affermissant sur les étriers, que le Cavalier fasse quelque mouvement pour animer son Cheval à manier ; mais s'il se présente de lui-même, sans le secours de la chambrière, le Cavalier aussi-tôt prendra cette occasion pour lui insinuer davantage cette leçon, en le caressant, & l'entreiendra dans cette cadence de fois à autre par les justes contrepoids de son corps, par la vigueur du gras de ses jambes, & par la fermeté de ses cuisses, en l'égayant quelquefois de la voix.

Si par hazard ce moyen ne suffisoit pas au Cheval pour le faire obéir, il faudra que celui qui tient la chambrière, lui fasse peur, & que le Cavalier en même tems le frappe de la houssine sous la botte, en lui parlant, afin que ce Cheval connoisse qu'il faut qu'il manie pour celui qui le monte, comme pour celui qui tient la chambrière.

re. Le Cheval comprendra bien-tôt ce qu'on lui demandera, si on le lui fait entendre distinctement & à propos; & lorsqu'il aura obéi à l'entour du pilier, & qu'il aura parfaitement bien contenté son Cavalier, il pourra le renvoyer à l'écurie, pour le payer de son obéissance.

Si au contraire le Cheval a manqué à son devoir, soit pour avoir oublié les instructions qu'il a reçues, ou autrement, on l'attachera entre deux piliers, sans descendre de dessus, ni y remonter, au cas qu'on en fût descendu, afin que celui qui tient la chambrière, le traite comme on a déjà dit, & que celui qui est dessus, approche doucement la houffine de côté & d'autre, & oblige de même le Cheval à obéir.

Si on a dit qu'il falloit se servir de la houffine, & en fraper le Cheval sous les talons, c'est qu'il faut sçavoir pour bonne maxime, qu'on n'employe les talons que dans la dernière extrémité, & qu'il seroit defagréable dans l'exercice de monter à Cheval, si l'on étoit obligé toujours à donner de l'éperon. Les Chevaux de manege doivent se conduire autrement: outre qu'un Cavalier n'a jamais bonne grace, quand il est obligé de battre souvent son Cheval.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des occasions où il ne faille presser le gras des jambes

H h iij

& les talons ; mais par exemple , c'est lorsqu'on voit le Cheval assuré au pas , au trot , ou au galop , & jamais terre à terre ; quand il est autour du pilier , ou bien lorsqu'il souffre l'homme sur lui ; qu'il obéit à la bride & s'y laisse conduire ; qu'il manie pour la crainte qu'il a de la chambrière , & de la gaule ; qu'il connoît l'une & l'autre , & qu'il va de côté entre les deux piliers , lorsque celui qui le monte lui montre la houffine.

S'il arrive que l'approche des talons l'oblige à se défendre , il ne faut pas pour cela redoubler les éperons , mais lui faire seulement sentir un coup de chambrière , ou lui en donner la peur.

Après qu'il aura pris haleine , & qu'il aura marché de pas , celui qui tiendra la chambrière sera tout prêt à l'en intimider , tandis que le Cavalier ferrera les deux gras des jambes & les talons pour faire partir le Cheval ; & au cas qu'il ne parût pas , la peur & le coup de la chambrière l'obligeroient de le faire , avant qu'il pût songer à se défendre.

Si au contraire le Cheval est des plus dociles , & que la gaule seule & la voix , à l'aide des talons , fussent pour le déterminer , il faut que celui qui a la chambrière ne s'en serve point , & laisse faire l'homme qui est





A CHEVAL. 489  
dessus : car il l'obligera de tout son pouvoir à manier de bonne grace.

*Comment obliger le Cheval à prendre une cadence terre à terre.*

Quoiqu'il y ait des Chevaux qui obéissent à la main & aux talons, & qu'ils s'y laissent conduire au pas, au trot, au galop, & à toute bride, ce n'est pas à dire pour cela, qu'ils puissent prendre tous une cadence terre à terre : or pour les y instruire voici ce qu'il convient faire.

Il faut que ces Chevaux soient sans force, pesans & naturellement desunis. Cela étant, il faut que le Cavalier, après avoir fini sa leçon, fasse attacher son Cheval entre les piliers, & qu'après l'avoir fait aller de côté, deçà & de là, il descende pour lui frapper doucement la poitrine avec la houssine, & lui apprendre à faire des courbettes à l'aide de sa langue, qui est un bruit qu'on ne peut exprimer, & qu'on a coutume de faire, lors qu'on veut reveiller un Cheval.

Si le Cheval qu'on instruit, ne répond point à ce qu'on souhaite de lui, & qu'il y soit rétif, ce qui arrive ordinairement aux Chevaux coleres & stupides, que la moindre nouveauté trouble, le Cavalier ne manquera point de le frapper de la houssine sur

une jambe de derriere, ou sur toutes les deux, pour le faire ruer. Alors le Cheval, pour peu qu'il soit sensible, s'apercevra bien qu'il lui faudra lever les jambes & la croupe même; de sorte qu'après il ne refusera plus à lever le devant, qui est l'action qu'on demande d'abord.

Mais si malgré ces soins, ces moyens n'operoient rien, & que le Cheval fut tellement attaché à terre, qu'il ne voulût point le lever, il faudroit faire tenir un gros bâton haut de terre d'environ un pied & demi; & tenant une des cordes du cavesson, obliger le Cheval à sauter par dessus: & quand il s'en approchera, il faudra que l'homme qui sera dessus, lui aide de la langue & de la houffine sur l'une & sur l'autre de ses épaules. Voilà sans doute le moyen d'apprendre à un Cheval à bien faire une courbette; outre qu'on doit encore l'aider & le caresser à propos, à toutes les fois qu'il obéit, & même quand il semble seulement le vouloir faire, étant certain que les Chevaux ne peuvent rien entendre de ce qu'on leur demande, ni y obéir que par les caresses de la langue & de la main, en leur presentant quelque friandise, comme de l'herbe, du pain, ou quelque autre chose dont on sçait qu'ils sont frians.

Au contraire, quand les Chevaux s'ac-

quittent mal de leur devoir, il faut être prompt à les redresser de la voix, de la houffine, de l'éperon ou de la chambrière, un coup de chacun ou deux tout au plus. Après cela, si le Cheval obéit, & qu'il fasse une bonne courbette, on sera content; & pour prix d'avoir si bien réussi, on le caressera aussi-tôt. On appelle une bonne courbette, quand le Cheval la fait librement, à l'aide de la langue seule, toutes les fois qu'il plaît à celui qui est dessus, de la lui demander, & qu'il accompagne bien ensemble le devant & le derrière.

Après tout ce qui vient d'être dit des instructions qu'on doit donner à un Cheval; pour le dresser & lui donner une cadence terre à terre, il ne dépend plus que de la prudence du Cavalier à sçavoir le faire obéir à propos.

Il est bon qu'il fasse la guerre à l'œil: car il y a mille rencontres différentes qui se trouvent lorsqu'on travaille un Cheval, & qu'on ne peut dire que lorsqu'elles se présentent. Ainsi on doit juger par-là combien la pratique en cette science est nécessaire, & quel jugement il faut y apporter.

La figure qui suit, donne une idée de ce qu'on vient de dire.

FIGURE V.

## CHAPITRE VI.

*De ce qu'on peut souhaiter dans un bon Cheval, après qu'il sçait faire trois ou quatre bonnes courbettes.*

**U**N Cheval qui sçait faire une bonne courbette, est bien capable d'en faire trois ou quatre, & même tant que son haleine lui pourra fournir, supposé qu'on le travaille avec discretion & sans l'irriter. Après cela, & lorsqu'il obéit de plein gré aux leçons qu'on lui a données, il faut faire allonger les cordes du cavesson, & continuer la même leçon pendant quatre ou cinq jours, afin que le Cheval prenne un bon appui dans la main.

Lorsqu'on connoît que le Cheval en maniant s'appuye sur les resnes, & non pas sur le cavesson, on le fait marcher de côté, deçà & delà, des hanches seulement, en approchant les talons tantôt l'un, tantôt l'autre, & de pas: puis faire de même à courbettes deux ou trois de chaque côté, selon qu'il plaît au Cavalier, qui arrêtera son Cheval avec beaucoup de caresses, pour lui apprendre à manier de côté pour les talons, lorsqu'il s'appuye de la main, & en l'aidant de

la houffine, au cas qu'il ne se leve pas assez devant & derriere.

S'il arrivoit qu'un Cheval vigoureux, ou quelqu'autre que ce soit, fût rétif aux leçons dont on vient de parler, il faudroit considerer sa défense; s'il va en avant, & qu'il se défende seulement de son esquine, faisant des fauts au lieu de courbettes, il ne faudra point le souffrir; il suffira qu'il aille bien à toute bride, quand il plaît au Cavalier, mais il sera à propos d'entretenir ce Cheval à la cadence qu'il prendra lui-même, soit caprioles, soit balotades, ou croupades; d'autant qu'il n'est rien de plus vrai que chaque Cheval naît avec un air qui lui est particulier, & auquel il faut toujours l'instruire pour bien faire. C'est pourquoi il est de la prudence de celui qui veut se mêler d'en instruire, de s'y étudier.

Qu'il se donne bien de garde encore de battre son Cheval quand il prend quelque cadence, soit de bonne volonté, ou par défense, quoique ce ne soit pas celle qu'il souhaite, & qu'il observe s'il se défend des fauts, de le faire sauter & de l'y maintenir: car c'est assez qu'il prenne une cadence & qu'il obéisse, étant très-certain que si le Cheval manque de force pour continuer ces caprioles, balotades & croupades, il se rabaissera tout doucement de lui-même à courbet-

res, ou terre à terre ; & qui agiroit autrement, obligeroit un Cheval vigoureux & plein de feu à commettre plusieurs desordres, qui retardant le bon effet qu'on attendroit des soins qu'on prend à le dresser, causeroient à ce Cheval & à celui qui le monte, quantité d'accidens très-fâcheux.

Lors donc que le Cheval fait quatre ou cinq courbettes en une place, & autant de chaque côté, s'appuyant doucement sur les rênes, & non sur le cavesson, on continue toujours & on finit sa leçon entre les deux piliers, comme étant le seul endroit où l'on trouve tout ce qui est nécessaire pour le bien instruire, & que toutes les justesses dépendent de celle de ferme à ferme.

La meilleure leçon qu'on puisse donner à un Cheval, pour lui affermir promptement la tête, lui faire prendre bon appui à la main de la bride, & lui gagner l'haleine sur les courbettes, supposé qu'il ne s'appuye ni ne tire point sur le cavesson, c'est de l'attacher entre les deux piliers avec les longes d'un filet qu'il aura dans la bouche au lieu de bride, & de le faire manier là sans selle, & l'y châtier soi-même.

S'il arrive au contraire qu'il branle la tête, & qu'il s'appuye trop ou trop peu, il faut lui faire peur de la chambrière, en la lui montrant par derrière, & l'en fraper

même, s'il est besoin, avec prudence néanmoins, & pour lors ce Cheval craintif se trouve obligé à manier sur les hanches, & de prendre le bon appui.

Lorsque le Cheval est rendu docile aux leçons dont on vient de parler, & pour lui donner plus de pratique sur les voltes, on le fait remettre autour du pilier, avec une longe attachée au banquet du mors, comme une fausse rêne, & on l'oblige là à lever le devant, & chasser fort en avant, qui est une action moitié terre à terre, & moitié à courbettes, & qui contribuë beaucoup à le refoudre & le déterminer à bien embrasser la volte.

---

### CHAPITRE VII.

*De l'utilité qu'il y a de faire lever un Cheval demi à courbettes, & demi terre à terre, & de ce qu'on doit faire pour l'accoutumer à souffrir les talons.*

**I**L y en a peut-être qui pourroient croire, que la methode de faire lever un Cheval demi à courbette & demi terre à terre, le feroit rabaisser, & oublier de lever haut devant, ce qui contribuë tout à fait à sa bonne grace; mais c'est une er-

reur : & tant s'en faut que telles cadences soient préjudiciables au Cheval, en le rendant pesant, qu'au contraire; & lorsqu'on se sert à propos de cette leçon, elle le relève & l'allege davantage, en ce qu'elle le resout & l'affermir plus sur ses hanches, & l'assure bien mieux dans sa cadence, d'autant qu'il reçoit alors franchement les aides de la main, des talons & de la housine, ce qui le rend souple & prompt à donner tout ce qu'on lui demande.

Quand on a dit qu'il falloit mettre à propos cette methode en usage, c'est qu'on a supposé que ce n'étoit que lorsqu'on verroit le Cheval manquer de resolution, & s'entretenir sur ses courbettes, sans être assuré de sa cadence, de son appui & de ses aides.

Mais si au contraire on remarque que sa vigueur le rende assez resolu, & qu'il soit necessaire de se servir de cette methode, on n'en fera nulle difficulté; & quand ce Cheval y sera réduit, pour peu qu'on lui soutienne un peu davantage la main, il maniera après à courbette ou à caprioles, si c'est l'air qui lui est naturel, & apprendra à faire de bonnes voltes, obéissant entierement à la main, & souffrant peu à peu les talons, ausquels il est bon de l'accoutumer,

*Dé*

*De ce qu'on doit faire pour accoutumer un Cheval à souffrir les talons.*

On suppose qu'on ait un Cheval fort sensible à instruire, sans parler de ceux qui sont durs à l'éperon, & lorsqu'on veut lui apprendre à les souffrir, & qu'on sçait que ce Cheval est bien assuré dans sa cadence à courbettes, on lui fait commencer sa leçon au pilier seul; & là, le faisant aller sur les voltes de son air, & lorsqu'il est en train, on tâche tout doucement à le pincer d'un talon ou de l'autre, selon le besoin, ou de tous les deux ensemble, en un tems ou deux seulement.

Si le Cheval alors souffre le talon, il est bon avec des caresses de lui faire connoître que c'est ce qu'on demande de lui: si au contraire il semble s'en fâcher, on arrêtera l'aide, & on achevera la volte pour le remettre dans la cadence, étant dangereux pour un Cheval de le laisser manier dans une mauvaise.

Si donc le Cheval ne veut pas souffrir qu'on le pince doucement, il faut l'attacher entre les deux piliers, observant de tenir les cordes un peu courtes, & de le pincer délicatement en se levant: s'il rompt sa mesure, faites-le redresser par derrière

I i

sur la croupe avec la houffine, & en lui aidant de la main: que celui qui est dessus, continuë à le pincer; afin que cet animal remarque qu'il faut répondre à l'aide du talon comme à celui de la houffine, ce qu'il exécute en peu de tems, pourvû que celui qui frappe par derriere, & le Cavalier, s'entendent bien.

Pincer un Cheval delicatement & le sçavoir faire à propos, n'est pas une petite science pour un Cavalier, qui apprend le manege; c'est une des principales aides, & des plus necessaires à sçavoir à l'homme & au Cheval, & sans laquelle connoissance il est impossible qu'un Cavalier puisse faire manier son Cheval de bonne grace.

Il y a quelquefois des Chevaux qui sont si impatiens & si sensibles, qu'ils ne veulent point du tout endurer les talons, & qui se mettent alors tellement en colere, que loin d'obéir, ils sont dangereux de causer du desordre. Quand cela arrive, & qu'on remarque que la defobéissance du Cheval est trop opiniâtre, & qu'il n'y a pas moyen d'en rien faire de bon à moins que de changer de methode, on le fait attacher entre les deux piliers, tenant les cordes courtes, après avoir commencé sa leçon autour du pilier seul, pour l'entretenir seul dans sa bonne cadence.





Après qu'on l'a attaché, on prend deux balles à joüer à la paume, qu'on lie aux deux mollettes des éperons du Cavalier; & avec ces éperons ainsi couverts, on oblige le Cheval d'aller doucement de côté de ça & delà, lui faisant sentir ces balles contre le ventre, pour lui donner à connoître que le mal n'est pas grand.

Quand le Cheval a pris l'habitude d'aller de côté au pas, il faut le tenir droit en une place, & approcher de fois à autres les deux talons ensemble, afin qu'il les sente en même tems; mais comme il est accoutumé de les sentir de cette maniere sans manier, on commence à lui donner sa leçon entre les deux piliers, crainte qu'il ne rompe sa cadence, en faisant quelque desordre.

Si le Cheval manie, il faudra lui approcher doucement les talons à tous les tems; & par ce moyen, qui est infallible, ce Cheval souffrira les éperons, quand ils seront couverts des balles dont on a parlé.

Au lieu de mettre des balles, on pourra ôter les éperons, cela produira le même effet contre le ventre du Cheval; & lorsqu'il souffrira l'une & l'autre maniere sans se mettre en colere, on prendra des éperons qui ne piqueront point, & continuant les mêmes leçons qu'on lui aura données, on reprendra les éperons ordinaires qu'on lui

500 L'ART DE MONTER  
appuyera doucement ou un peu plus fort,  
s'il en est besoin : après cela il n'est point  
de Chevaux impatiens qui ne souffre les  
aides au contentement de son Cavalier.

---

### CHAPITRE VIII.

*Des instructions qu'on doit donner au Cheval  
accoutumé à souffrir les talons, & comment  
y rendre sensibles ceux qui ne s'en soucient  
point.*

**Q**UAND un Cheval est réduit au point dont on vient de parler, on commence toujours à lui donner sa leçon autour du pilier & sur les voltes, afin de l'obliger à obéir de plus en plus à la main pour s'y laisser conduire, & à se soutenir dans sa bonne cadence à l'aide des talons qu'il souffre alors volontiers.

On l'attache ensuite entre les deux piliers, observant de tenir les cordes un peu plus longues; puis on commence à le faire aller doucement de côté au pas, deçà & delà, & à reprendre sa cadence au secours des deux talons, sans s'arrêter; & le Cheval qui ne sçait point manier de côté, n'est capable de faire de bonnes voltes que par hazard.

Mais si y étant bien instruit, & qu'allant dessus, il vint à s'élargir, l'éperon le resserreroit; & s'il arrivoit aussi que maniant par le droit il se jettât d'un côté ou d'autre, l'un ou l'autre des éperons l'obligeroit d'aller droit: voilà pourquoi l'on veut que les Chevaux sçachent manier de côté.

Il faut remarquer que lorsqu'un Cheval manie à courbettes de la même pile, celui qui le monte doit l'aider des deux talons, pour lui faire porter ses épaules en avant, & appuyer un peu plus ferme celui du côté duquel il se chasse, afin qu'il y obéisse.

Tous Chevaux véritablement parlant, ne sont pas susceptibles des leçons qu'on leur donne dans un manege, & insensibles aux talons, on en voit qui s'en soucient si peu, qu'on a beau faire, ils ne font chose qui vaille.

Il y en a de si stupides, de si pefans, & qui ont si peu de force aux reins, aux pieds & aux jambes, que tout ce qu'ils peuvent faire est de faire trois ou quatre lieuës par jour; tels Chevaux sont plus propres pour la charette que pour le manege: c'est pourquoi on ne les employe gueres à ce dernier exercice.

On en voit d'autres qui sont assez vigoureux, & dont les pieds & les jambes sont très-bons, mais que le peu de courage rend

si lâches & si insensibles, qu'il faut y apporter beaucoup d'artifice pour les reveiller : on y réussira cependant, si l'on suit la methode que voici.

Il faut d'abord commencer par les bien traiter ; puis après qu'ils seront en bon état, s'ils paroissent toujours lourds & comme endormis, on les met dans une écurie où l'on ne voit goutte, on les y laisse durant un mois ou six semaines sans les en forcer, & on leur y donne à manger quand ils veulent. On prétend que cette maniere de les gouverner les reveille, & les rend bons à l'exercice. Cette voie est douce & telle qu'il faut qu'elle soit pour bien dresser des Chevaux.

Si néanmoins on n'en vient point à bout par là, on mettra le Cheval autour du pilier, où l'on le reveillera avec la chambrière, de la houffine & de la voix de celui qui le monte, afin de lui donner de la crainte, & que par ce moyen il parte librement pour les talons, & s'y rende plus sensible.

Si cette dernière methode n'a pas tout l'effet qu'on en attend, c'est une marque que le Cheval n'est point propre du tout pour le manège, & que c'est tems perdu de vouloir l'y instruire davantage.

FIGURE VI.

## CHAPITRE IX.

*De quelques observations à faire quand on veut monter à Cheval.*

ON suppose sur tout que ce soit de ces gens de distinction qui ne montent que des Chevaux de grand prix, & dangereux à craindre: tellement que pour éviter ce qui en pourroit arriver, voici à quoi il est bon de prendre garde.

Il faut d'abord que celui qui amene le Cheval, le tienne droit, afin que se trouvant du côté de l'étrier pour le tenir, il puisse empêcher que ce Cheval ne fasse du mal.

Quand le Cavalier veut s'approcher pour monter à Cheval, il observera que ce ne soit pas droit en visière, parce qu'il peut arriver qu'un Cheval fâcheux & alerte ne le frape de l'un ou de l'autre de ses deux pieds de devant; & comme le derriere n'est pas moins à craindre, il a soin aussi de l'éviter, lorsqu'il s'en approche.

Il remarquera donc que pour ne point en cela tomber dans aucun inconvenient, il viendra au Cheval du côté gauche, tirant

I i iij

---

CHAPITRE X.

*De certaines instructions nécessaires pour ache-  
ver d'ajuster le Cheval.*

QUAND le Cheval est réduit au point où l'on vient de le laisser , & qu'on l'a sorti des piliers , on le fait promener au pas , au trot , ou au galop , selon que celui qui est dessus le juge à propos , afin qu'il apprenne à se laisser conduire de plein gré par la bride , & à s'arrêter droit où l'on veut.

On se souviendra , comme on a déjà dit , que l'arrêt se doit faire toujours à trois ou quatre tems seulement ; mais si le Cavalier trouve de la difficulté en cette conduite , il se servira des deux rênes qu'il tiendra séparées dans les deux mains , de la manière qu'on se sert des longes du cavesson. Cette methode est excellente , pourvû qu'on sçache en user à propos.

Si néanmoins on remarquoit que le Cheval resistât un peu sous la conduite de la bride , pour lui faire souffrir aisément l'embouchure & la gourmette du mors , on se serviroit d'une sequille , pour empêcher que

le Cheval ne branlât la tête, & on lui feroit porter une petite corde grosse comme la moitié du petit doigt, qu'on mettroit autour de la muserole, & qu'on feroit passer par dedans la selle le long du siege, pour après l'arrêter au pommeau, & qu'on ajusteroit à la longueur qu'on souhaiteroit que le Cheval portât sa tête; & de cette maniere on accoutumeroit le Cheval à aller au pas, au trot, au galop, à courir & à arrêter droit & juste, sans y être contraint au pilier, & sans que l'homme courût risque de rien, puisque peut-être le Cheval executera ce qu'on lui demande, dès la premiere leçon.

Et supposé que cela soit, & que le Cheval obéisse, on lui apprendra à faire de bonnes passades terre à terre; c'est le meilleur manege que le Cheval puisse faire, & le plus beau à voir, & le plus necessaire, tant pour le Cavalier que pour le Cheval, surtout quand ces passades sont relevées à courbettes, qui est tout ce que le Cheval parfait peut faire de mieux, & tout ce qu'il y a de plus excellent dans l'art de monter à Cheval.

Ces passades sont ordinairement les leçons, par où l'on acheve de quitter un Cheval: c'est un veritable moyen pour éprouver sa bonté, parce qu'en partant on connoît d'abord sa vitesse; en arrêtant, sa bonté ou mauvaise bouche; en tournant, son

adresse & sa grace, & en repartant plusieurs fois, sa force, sa vigueur & sa franchise.

Pour donc instruire le Cheval dans l'excellence de ce manège, lorsqu'il sçait bien galoper & arrêter droit, il est bon de le faire marcher deux pas, & au second & en même tems qu'il leve le pied droit de devant, le tourner à main droite tout doucement de pas, pour l'obliger à faire la demie volte, toujours en marchant en avant, & par ce moyen ce Cheval croisera la jambe gauche par dessus la droite de devant. On en fait peu après la même chose à l'égard de celles de derrière, observant de soutenir les hanches dans la justesse & la proportion qui lui est nécessaire, avec les jambes & les talons.

Cette leçon ainsi donnée, on en fait de même à l'autre bout de la passade, pour faire faire encore au Cheval une demie-volte à main gauche; ce qu'on continuë ainsi, jusqu'à ce qu'il les sçache bien faire de pas, & on appelle cela *passager la volte*.

Quand donc le Cheval seroit bien instruit là-dedans à la main & aux deux talons, il est très-certain que lorsqu'on le poussera à toute bride, il fera de fort bonnes passades, soit terre à terre, soit relevées, pourvû que le Cavalier ait employé à propos autour du pilier & entre les deux piliers, les leçons dont on a parlé ci-dessus.

## CHAPITRE XI.

*De quelle longueur & largeur doivent être les passades pour être bonnes : du tems qu'on doit prendre pour faire la demie-volte, & combien il faut de passades pour qu'elles soient de bonne grace.*

**O**N mesure ordinairement la longueur & la largeur des passades à la force, à la gentillesse, & à l'inclination du Cheval ; de manière que s'il étoit engourdi ou pesant, un peu abandonné sur le devant & sur l'appui de la bride, il faudroit tenir la passade des plus courtes, & les ronds plus étroits, que s'il étoit léger & ramingue.

Quand un Cheval est vite, on peut faire ces passades de trente pas de longueur, & le rond de quatre pas de diamètre, coupé par le milieu du centre, pour former la demie volte ; & pour toutes sortes de Chevaux, on trouve que la véritable proportion doit être cinq ou six fois aussi longue que le Cheval ; parce qu'en cette distance on peut aisément remarquer sa vitesse & sa vigueur ; au lieu que si elles étoient plus longues, le Cheval ne pourroit pas repartir avec tant de vigueur trois ou quatre fois au moins, comme il est besoin qu'il fasse.

Il faut observer que la demie-volte qui doit avoir deux pas de largeur ou environ, doit aussi être ovale, pour obliger le Cheval à toujours marcher en avant.

Quant au tems qu'il faut choisir pour faire la demie-volte, c'est au troisième tems de l'arrêt du Cheval, après l'avoir poussé à toute bride, & c'est alors qu'il la fait bonne, à cause qu'il sçait déjà manier autour du pilier.

Après avoir fermé à droite de la main & du talon cette demie-volte, on fait repartir le Cheval de toute sa force, & en arrêtant au troisième tems, on prend la demie-volte à main gauche: & comme on proportionne ordinairement le nombre de ces voltes à la force & à l'haleine du Cheval, on laisse à la prudence du Cavalier à en juger, & de ne point obliger le Cheval d'en faire plus qu'il ne peut, afin qu'il les fasse de bonne grâce.

Quatre ou cinq passades suffisent dans une carrière: on commencera à main droite & l'on finira de même; parce qu'alors le Cheval en peut fournir gayement tout d'une haleine jusqu'à ce nombre, sans se faire battre, ni porter des aides du talon & de la main, ce qui fait que le Cavalier peut fort bien rester en sa bonne posture.

Pour faire des passades relevées qui soient

bonnes & excellentes, il faut que le Cheval; quelque fougueux & plein de feu qu'il soit, obéisse de maniere qu'il demeure patiemment en une place, & droit; puis qu'il sçache bien partir de la main sans aucun desordre; ensuite qu'il arrête juste sur les hanches, & que de la même cadence de son arrêt il acheve la demie-volte, dans la main & dans les talons de l'homme, & qu'il souffre ses aides avec patience; & lorsque cette volte est fermée, il faut que le Cheval attende sur les hanches allant à courbétés, dans la même cadence de son arrêt & de la demie-volte. Cette action dure tant qu'il plaît au Cavalier, & l'on peut dire que cette sorte de manège est ce qui couronne toutes les plus grandes justesses d'un Cheval.



## CHAPITRE XII.

*De la maniere de faire partir de bonne grace son Cheval de la main. Combien il doit y avoir de courbettes à l'arrêt, & de ce qu'on apprend au Cheval pour le perfectionner dans toutes les justesses du manege.*

**P**OUR réussir dans la premiere leçon, il faut lâcher de trois doigts la main qui tient la bride, presser les talons en l'état où l'on se trouve, sans aller chercher son tems plus loin, & accoutumer le Cheval à partir de cette maniere, lequel ne se fera pas plutôt apperçû de cela, qu'aussitôt il échapera de toute sa force, pour peu que le Cavalier lâche la main, & approche les deux gras des jambes.

Et supposé que cette peur des jambes ne fit sur lui aucune impression, on peut se servir de l'aide des talons, si on le juge à propos, sans que le Cavalier puisse pour cela gêner sa contenance tant des bras que des jambes.

Il faut bien se donner de garde de faire partir le Cheval de la main d'une autre maniere, comme par exemple, d'ouvrir les jambes & le bras droit. Cette methode est

très-mauvaise pour deux raisons: la première, que moins le Cavalier se donne de mouvement sur un Cheval, plus il est agréable à voir: & l'autre, qu'il peut arriver qu'on surprendra un Cheval si fatigué, que s'il ne part pas après ce mouvement, & que celui qui le monte demeure les jambes ouvertes, le bras levé, & son Cheval sans faire ce qu'il lui demande, cela aura très-mauvaise grace.

Quant au nombre des courbettes, il en faut neuf, sçavoir trois en arrêtant, trois dans la demie-volte en tournant, & trois auparavant que de partir, supposé que le Cavalier fasse manier seul son Cheval, car si c'étoit dans un tournoi, on en feroit plus ou moins, selon que l'occasion l'exigeroit.

La meilleure leçon dont on puisse instruire un Cheval, après celles dont on a déjà parlé, est le passage fait à la discrétion & jugement du Cavalier: il faut s'en servir à propos, selon les proportions & les distances qu'il juge nécessaires, soit en avant, en derriere, de côté, peu ou beaucoup, en tournant peu ou moins legerement de la main, en élargissant, ferrant, avançant d'un ou de deux talons, selon qu'il est à propos, tantôt à une main, tantôt à l'autre. Ce passage est le seul moyen d'ajuster les Chevaux à toutes sortes d'airs, parce que

c'est le plus doux, & que le Cavalier en même tems montre au Cheval toute sa science, qui consiste en la main & dans les talons, sans que le Cheval prenne de-là occasion de se mettre en colere, ce qu'il est bon toujours d'éviter soigneusement, d'autant que par la force on ne peut presque rien tirer qui vaille du Cheval.

Il est bon de faire travailler les Chevaux, mais il faut que ce soit doucement, peu & souvent: car si le Cheval ne sçait marcher juste au pas de la tête, du corps & des jambes, il est impossible qu'il puisse jamais manier juste.

Ce passage se fait, lorsque le Cheval en tournant ou en marchant de côté, croise les jambes, un peu moins celles de derriere que celles de devant; & pour faire le passage des voltes bien proportionné, il faut que les jambes du devant fassent un cercle à peu près de la longueur du Cheval, & celles de derriere un autre plus petit des deux tiers.

On remarquera qu'il faut user sagement & avec discretion de ce passage, & de travailler toujours le Cheval, parce que c'est ce qu'il y a de plus difficile à apprendre dans le manege: la methode en est si bonne, que le Cheval par-là obéit franchement à la main, tournant & reculant au gré de celui qui le monte.

Il se range de-ça & de-là par la crainte des éperons, & devient capable, sans repugner à la moindre chose, de manier à toutes sortes de mains, soit large, étroit, court, long, & en un mot comme il plaît au Cavalier, parce que la parfaite science d'un Cheval qui manie bien, consiste en obéissant bien à la main, à la bride & aux talons.

Voilà donc quels sont une partie des effets de la methode dont on a parlé: outre que ce Cheval alors manie toujours fort bien sur les voltes & passades longues & courtes, s'il ne va que terre à terre; mais si son air est relevé, ou haut, il fait selon ce qu'il a de force & de vigueur, tout ce dont est capable un bon Cheval de manège, soit sur les voltes redoublées, en avant, en arriere, de-ça, de-là, en serpentant, en une place, & de ferme à ferme, & après cela on peut dire qu'un tel Cheval est parfait; puisque alors il obéit à tout ce qu'on lui demande.



## CHAPITRE XIII.

*Methode pour faire manier les Chevaux après avoir appris le passage.*

**L**A premiere leçon qu'on donne au Cheval, lorsqu'il obéit autour du pilier, à la main, aux talons; qu'il marche bien de pas, de trot, de galop, à toute bride, & de son air sur les voltes; puis lorsqu'on lui approche la tête contre le pilier, qu'il marche de côté, entre les deux piliers, de côté, deçà & delà, & des hanches seulement, & qu'on le sent sous le bouton, & en une place dans la main, & dans les deux talons, qu'il souffre les aides des jambes & des deux talons au besoin, & sans se mettre en colère. soit au pas, au trot, au galop, à toute bride, par le droit, arrêtant juste, & prenant une demie-volte terre à terre, repartant & redoublant le nombre des passades, que sa force lui permettent: enfin lorsque le Cheval manie bien dans tous les airs dont on vient de parler, on lui ôte le cavesson, on le fait promener sur les voltes, en le serrant fort de la main pour lui faire porter les épaules où l'on veut, & connoître si hors le pilier, il ne fera nulle difficulté d'obéir,

ce qu'il executera fans doute, si en travaillant au pilier on l'a senti dans la main & dans les talons.

Si le Cheval au contraire fait une mauvaise manœuvre des leçons qu'on lui a données à ce pilier, on l'y remettra, crainte de desordre, & on continuëra de le travailler ainsi, jusqu'à ce qu'on le juge capable de répondre à ce que le Cavalier demande de lui.

Après cela, & lorsque ce Cheval porté ses épaules où l'on veut, celui qui le monte doit approcher un talon, & puis l'autre: cela contribuë aussi à le faire marcher des hanches de côté & d'autre, sans que les épaules changent fort peu de situation.

Enfin lorsque le Cheval semble obéir de cette maniere, on peut le faire marcher de côté, à droite & à gauche, de la main & du talon tout ensemble, étant toujours sous le bouton, & plus prêt à se mettre sur les hanches que sur les épaules.

Si après toutes ces leçons on sentoit que le Cheval s'abandonnât sur la main plus que le Cavalier ne voudroit, il faudroit alors qu'il arrêtât plus souvent le Cheval, qu'il le levât & le tint sur les hanches le plus qu'il lui seroit possible, & en cas de besoin, qu'il achevât de lui donner sa leçon entre les deux piliers, pour l'alléger davantage.

K k ij

Ensuite, & lorsque le Cheval sçait manier autour du pilier, & obéir au passage, à la main & aux talons, le Cavalier doit le conduire le long d'une muraille, & le promener de pas par le droit deux ou trois tours, pour lui faire connoître la piste; après cela il lui fera faire trois ou quatre courbettes, puis marcher trois ou quatre pas, & continuëra à travailler le Cheval en levant, & marchant de tems à autre, sans néanmoins l'ennuyer, tant qu'il sçache les faire de suite, & qu'il manie par le droit, tant que son haleine & sa force le permettront, au cas qu'on le voulût travailler jusques-là, ce qu'on ne doit pas faire, surtout au commencement des justesses, crainte de l'ennuyer & de le rebuter.

Si durant cette leçon il lui prénoit quelque caprice, il faudroit l'en corriger vigoureusement; mais faire attention auparavant, & voir si c'est malicieusement qu'il le fait, par ignorance, gayeté, ou par un manque de memoire, afin d'y remedier à propos. Il est vrai qu'il est difficile de démêler ces differens caracteres dans cet animal, mais l'usage frequent dans cet exercice, & la grande attention qu'on y apporte, acquiert cette connoissance avec le tems.

Il faut remarquer pour maxime generale, après tout ce qu'on vient de dire, que ce

n'est qu'avec la patience qu'on doit vaincre le Cheval, ou par la violence, mais toujours plutôt par la première de ces deux voyes.

## CHAPITRE XIV.

*De ce qu'il faut faire après que le Cheval manie par le droit de son plein gré, & comment le faire tourner aisément, & plier en maniant sur les voltes.*

**L**ORSQUE le Cheval est parvenu jusqu'au point de manier par le droit avec beaucoup d'obéissance, celui qui est dessus doit se promener rondement sur les voltes du même passage dont on vient de parler, observant toujours de se servir de la main, sans le trop ferrer des hanches; parce qu'il suffit que dans le commencement il marche une hanche dans la volte, à cause qu'il ne se sert toujours que trop des hanches, & que par ce moyen il se rend paresseux à plier les épaules.

C'est pourquoi il faut aussi dans ces premières leçons de justesse se servir de la main, autant que le Cavalier jugera en avoir affaire: car on remarquera qu'il y a des Chevaux qui se serrent trop des épaules,

K k iij

& pas assez des hanches, c'est à ceux-là qu'il faut faire la guerre à l'œil, afin de les obliger à bien entendre, & à bien obéir à la main & aux talons, avant que de les faire manier; alors le Cheval étant ainsi bien instruit, marchera rondement sur les voltes, sans s'embarasser les jambes, ni se les choquer en aucune maniere.

Si par hazard le Cheval se presentoit de l'air qui lui est naturel dans la justesse de sa piste, il faudra que le Cavalier prenne ce tems & l'aide tout doucement, pour l'obliger de faire un quart de volte; puis il fera bon de le caresser, s'il obéit, & de continuer ce même passage, prenant de fois à autre le tems qui se presentera.

Mais comme il arrive quelquefois que le Cheval ne se presente pas de lui-même comme on le souhaite, il faut alors que le Cavalier en le passageant, lui fasse sentir, en se retirant doucement sur la selle, tantôt un talon, tantôt l'autre, puis quelque petit coup de gaulle pour l'animer, & l'obliger de se presenter.

Lorsque le Cavalier s'apercevra que le Cheval commencera à l'écouter, il pourra s'étendre plus vigoureusement sur les étriers & sur la selle; puis prenant le bout des rênes au même tems que le Cheval se presentera, l'aider de la langue & des autres ai-

des, selon l'occasion, pour lui faire faire un quart de volte, ou un peu davantage, ainsi que celui qui sera dessus le jugera à propos.

S'il arrive néanmoins que tous ces petits mouvemens ne réussissent pas pour obliger le Cheval de se presenter, le Cavalier reprendra le bout des rênes, & aidera le Cheval de la langue, & de la gaule sur le devant: s'il refuse après cela de se lever, il faudra lui donner un bon coup des deux talons, puis recommencer de tems à autre à le châtier de la sorte, afin qu'il apprenne malgré lui à être toujours prêt à exécuter ce qu'on lui demande.

On voit quelquefois aussi des Chevaux, qui se presentent, comme on vient de dire, pour faire quelques courbettes par le droit, mais qui repugnent à tourner & à plier, en maniant sur les voltes: voici le moyen dont on se sert pour obliger celui qui a ce défaut, à le faire.

On le promene rondement au pas sur les voltes; puis ayant partagé la volte en quatre, on l'arrête sur chaque partie, droit & juste, & comme il sera instruit dans cet usage, il faudra à chaque fois que le Cavalier l'arrêtera, qu'il le leve en une place quatre courbettes seulement sans tourner; puis continuer, tournant de pas, arrêtant & le-

vant quatre courbettes en une place, jusqu'à ce qu'il sçache parfaitement bien cette leçon.

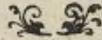
Et lorsque le Cheval est arrivé à ce point, au lieu de faire les quatre courbettes en une place, il faut que le Cavalier tourne doucement la main; & s'il aide bien à propos, il pourra insensiblement obliger le Cheval à faire les quatre courbettes en tournant.

Il y en a, qui au lieu d'agir, comme on vient de dire, font faire au Cheval une volte carrée, large, de manière que le Cavalier fasse marcher son Cheval de côté, sur une des lignes du carré, ensuite que les pieds de devant fassent un quart de rond pour gagner l'autre face du carré, sans que les pieds de derrière sortent de leur place, & qu'ils fassent un angle presque droit. On continuë ainsi sur tous les quatre côtez.

Lorsque le Cheval sçait parfaitement bien cette leçon de pas, on continuë à marcher de côté de pas, & à tenir les quatre encoignures à courbettes, de la même piste qu'on les aura apprises au Cheval, en l'arrêtant au commencement ou à la fin des courbettes. Il faut poursuivre cette leçon avec prudence, sans néanmoins ennuyer le Cheval, & jusqu'à ce qu'il obéisse franchement & sans contrainte.

Quand le Cavalier voit ainsi le Cheval instruit, & pour le manier davantage dans ce qu'il veut qu'il sçache, au lieu de la volte justement carrée, il fera un carré long, & conduire le Cheval à côté sur l'une des lignes; & lorsqu'il sera au bout, il prendra un demi rond des épaules, sans que les pieds de derriere marchent que fort peu, & jusqu'à ce que la tête ait gagné une autre ligne droitement opposée; il faudra que le Cavalier continuë de pas, & lorsque le Cheval reconnoitra bien sa piste, il le relevera au bout des lignes à courbettes.

Mais pour bien faire, il sera besoin que le Cavalier se souvienne d'arrêter avant que de commencer ou de finir; & il est certain que s'il met bien le Cheval au fait de ces leçons, celui-cy s'accoutumera à la patience, à porter librement la tête & les épaules au gré de l'homme, & à garder la juste piste de son terrain, en se levant sans repugnance, & maniant toutes les fois qu'il y est obligé.



## CHAPITRE XV.

*Comment il faut qu'un Cheval soit instruit pour être bien ajusté, & quelle est la fin de toutes les justesses.*

**P**OUR revenir aux leçons où nous avons laissé le Cheval, & supposant qu'il les sçache parfaitement bien, le Cavalier pour achever de l'ajuster, le promenera de pas sur les demi-voltes, & fera en sorte qu'entre elles il y ait de distance deux fois la longueur du Cheval ou environ.

Après l'avoir promené quelque peu, il lui fera faire une demie-volte juste; puis il continuëra cette leçon jusqu'à ce que son Cheval lui réponde sans hésiter, commençant par une, deux, trois ou davantage de demi-voltes d'une haleine, selon qu'il jugera à quoi le Cheval fera le plus assuré, & le mieux instruit, quand il sçaura tout ce qu'on vient de dire; ce qu'on doit toujours lui apprendre avec beaucoup de jugement.

Si l'on a dit de mettre le Cheval sur les voltes plutôt que sur une autre leçon, c'est qu'il est bien plus facile au Cheval de faire une demi-volte seule, qu'une volte entière;





parce que par le moyen de la premiere leçon on a accoutumé le Cheval à avoir assez de patience & d'obéissance pour se laisser conduire de la main & des talons par le droit, & en tournant à une main & à l'autre dans la justesse de la piste qu'on souhaite.

Il est certain que par cette methode, on lui gagne bien plus aisément l'haleine que sur les voltes; car lorsqu'il fait bien une bonne demi-volte, il sera sans doute capable d'en faire une entiere, qu'il doublera autant de fois que sa force & son haleine lui permettront.

Ce n'est pas encore assez pour rendre un Cheval ajusté, que faisant bien une demi-volte, il puisse bien manier sur les voltes, il faut encore lui apprendre à manier sur le côté: à quoi l'on parviendra aisément, si on le promene de pas, de côté, de la main & du talon; puis lorsqu'il obéira de pas, le lever deux ou trois courbettes à la fois, continuer ainsi de pas & à courbettes, selon que le Cavalier le jugera à propos, & tant que le Cheval obéira franchement, & qu'il reprendra d'un talon & de l'autre, sans s'arrêter.

On lui continuera encore la même leçon de côté, deça & delà, & en avant, ce qu'on ne doit point faire à la precedente, observant que si c'est à main droite, il faut

porter la main en la soutenant, & outre cela soutenir le Cheval des deux talons en chassant en avant, l'aider du talon droit plus que du gauche, & continuer ainsi à l'autre main, jusqu'à ce qu'il obéisse franchement.

L'utilité de cette leçon consiste, en ce qu'il est besoin que le Cheval sçache manier de côté, en allant en avant, parce que si maniant par le droit il se jettoit sur un talon ou sur l'autre, & qu'il ne fût pas accoutumé à prendre les aides d'un talon seul, en allant en avant, on ne pourroit le dresser sans quelque desordre, & sans perdre la cadence, d'autant que sentant approcher un talon plus que l'autre, il croiroit qu'on le voudroit faire aller de côté seulement, au lieu qu'étant au fait de prendre l'aide d'un talon ou de l'autre, en allant en avant, cela le redresse, & l'assûre parfaitement bien, & sans qu'il manque ni à sa cadence, ni à sa bonne posture.

Pour finir enfin un Cheval, & lui donner les plus grandes justesses, il faut lui apprendre à aller en arriere, & pour cela, celui qui le monte doit le conduire le long d'une muraille, & le tirer de pas doucement en arriere; puis après qu'on le lui a fait reconnoître, le lever deux ou trois courbettes en une place, & davantage si

on le veut , & le tirer en arriere deux ou trois pas. Ce manége se doit pratiquer à quatre ou cinq reprises de suite.

Pour faire que le Cheval manie bien en arriere , on doit à tous les temps le manier de la main , observant comme le devant retombe en terre , de le tirer doucement , & de l'aider des talons un peu plus en arriere , sans se laisser aller si fort sur les étriers , & sans peser beaucoup sur les hanches , comme on fait aux autres manimens du Cheval.

Cela executé fort à propos , le Cheval sans doute ne tardera pas à faire quelques courbettes en arriere ; c'est alors qu'il faudra que le Cavalier le caresse beaucoup , & qu'il prenne garde de l'ennuyer , parce que les Chevaux volontiers se rebutent plus de manier en arriere , que de toute autre sorte de manége.

On continuë cette leçon au Cheval en le défennuyant , ce qui se fait par quelques voltes ou demi-voltes au commencement ; après quoi un Cavalier trouvant son Cheval fort obéissant à tout ce qu'il demande de lui , peut dire alors qu'il est parfaitement ajusté.

Cependant pour achever de perfectionner encore un Cheval , il n'y a rien de meilleur que les voltes bien rondes , mais elles doi-

vent être larges, moyennes & étroites, autant qu'il plaît au Cavalier; après cela lorsque le Cheval manie bien sur les voltes, telles que celles dont on vient de parler, on peut dire qu'il possède tous les justesses les plus parfaites. La Figure que voici, donne une idée complete de ce qu'on vient de dire.

---

FIGURE VII.

*Remarques.*

Voici quelques Remarques qu'on a été bien aise de faire au sujet de ce qu'on a déjà dit, & que le Lecteur ne sera pas fâché de sçavoir.

On remarquera donc qu'il faut d'abord pour conduire son Cheval rondement sur les voltes, qu'il souffre la main, qu'il y obéisse & que son appui soit bon & juste, sans branler la tête pour quoi que ce soit.

Qu'il aille en avant pour les talons, & qu'il s'arrête toutes les fois qu'il plaît au Cavalier.

Qu'il obéisse aux talons de-ça & de-là, qu'il se leve, & prenne une cadence qui soit juste & égale.

Qu'il souffre les aides & les châtimens de la main & des talons; parce que si le Cheval qui va sur les voltes, n'obéïssoit pas à toutes ces leçons, il ne pourroit pas se laisser conduire d'une piste, étant large des épaules & étroit des hanches, large des hanches & plus étroit des épaules, ni lorsqu'il va trop en avant, qu'il est retenu & porté en avant, ni changer de main à tous les tems.

En un mot, sans toutes les perfections dont on vient de parler, le Cheval seroit incapable de faire toutes les figures qu'il plairoit au Cavalier; & si l'on n'a point dit ici comment un Cheval pouvoit être instruit à changer de main c'est qu'il est certain qu'il le pourra faire, quand il ira bien par le droit en arriere & de côté, en une place sur les voltes & sur les demi-voltes.

On remarquera encore que si on se sert quelquefois de lunettes pour faire travailler les Chevaux, c'est qu'il y en a qui sont si coleres, impatiens, pleins de feu, si rétifs à obéïr, si sensibles, & qui retiennent si peu ce qu'on leur enseigne, que bien souvent ils se rebutent, de telle maniere, qu'ils se précipitent, quelque danger qu'il y ait, sans rien craindre. Il est vrai qu'il se trouve rarement de ces Chevaux, & que quand cela

est, bien souvent les lunettes ne servent de rien pour les corriger.

On peut dire aussi que s'il y en a, qui n'étans pas si furieux, obéissent assez bien aux leçons par le moyen des lunettes qu'on leur met, parce que n'étans point alors divertis par aucun objet qui leur fasse peur, ils apprennent mieux à obéir à la ronde & aux éperons, que si on les instruisoit à yeux découverts; il n'y a que sur les voltes où il ne faut pas les faire manier à yeux clos, parce qu'il est constant qu'ils s'étourdiroient & tomberoient à terre.

Un Cavalier peut tirer de l'avantage des lunettes pour ajuster son Cheval: voici comment.

1°. Il le prendra à pied, & d'une main, par une des resnes tout près de la branche du mors pour le tirer en avant.

2°. Il le fera reculer, le poussant sur la main droite, & le tirant sur la gauche en changeant de main.

3°. Passant de l'autre côté du Cheval, & le poussant sur la main gauche, il le tirera sur la droite, en le frappant doucement au ventre du manche de la houffine, pour lui faire faire la croupe de l'autre côté; & par ce moyen il lui apprendra tous les mouvemens de la main qui tient la bride.

CHAP.

## CHAPITRE XVI.

*De quelques autres airs dont on doit instruire le Cheval, outre celui de terre à terre & de courbettes.*

ON admettoit autrefois sept fortes d'airs, qu'on pouvoit apprendre au Cheval ; mais aujourd'hui on n'en pratique que quatre, sçavoir les deux dont on vient de parler, les *cabrioles*, & un *pas*, & un *saut*, qu'anciennement on appelloit le *galop gaillard*.

Les véritables cabrioles ne sont autre chose que les sauts que fait un Cheval à tems, dans la main & dans les talons, se laissant soutenir de l'un & aider de l'autre, soit en avant, en une place, sur les voltes & de côté.

Tous les sauts néanmoins ne peuvent pas s'appeller *cabrioles*, il n'y a que ceux qui sont hauts & élevez tout d'un tems, & lorsque le Cheval étant en l'air, avant que de tomber à terre, épare entièrement du derrière, c'est-à-dire, ruë en étendant les jambes avec violence, de manière que les jointures des deux jarrets font bruit, ce qu'il continuë tant que son haleine & sa force lui permettent de le faire.

L I

Mais il faut tomber d'accord qu'il se trouve très-peu de Chevaux qui puissent bien manier à cabrioles, parcequ'il faut qu'ils soient très-vigoureux, fort legers, nerveux, & bien fondez sur leurs jambes & sur leurs pieds: car cet exercice les ruine beaucoup plus que tous les autres; & il n'y a que par la methode qu'on va donner, qu'on puisse reduire un Cheval à cette cadence.

On commence par mettre le Cheval au pilier, sans qu'il y ait personne dessus, & là on tâche de le rendre obéissant au pas, au trot, & à souffrir la main au galop, à s'y laisser conduire, & à fuir la gauche de-ça & de-là, après avoir été attaché entre les deux piliers.

Et lorsque sans danger on peut mettre un homme dessus, on fait faire au Cheval le même manege, qu'on continuë, tâchant de le délibérer terre à terre, de le faire aller en avant par obéissance, & de fuir les talons, avant que de le rechercher de plus près.

Quand on juge le Cheval délibéré, & qu'il ne se retient point, il faut le faire lever haut à la fin de la leçon, l'obligeant le plus qu'il est possible, de plier beaucoup les jambes, en frapant doucement dessus, ou bien plus rudement, pour donner à son air

une meilleure grace , qu'elles n'auroient pas , s'il les tenoit roides.

Il arrive aussi quelquefois que le Cheval rendu obéissant jusqu'à ce point , se défend de l'esquine , & que se fiant en sa force , il s'emporte extraordinairement : c'est à faire alors au Cavalier prudent à juger par son expérience de la nature de cette défense.

Si elle se fait en avant , & que le Cheval ne veuille qu'incommoder celui qui le monte , par quantité de sauts , il se donnera de garde de le châtier ; il faudra au contraire qu'il le laisse sauter tant que sa force lui permettra , tâchant seulement parmi ses sauts en avant , de gagner l'appui & l'obéissance de la main , & à régler une cadence proportionnée à l'air qu'on veut qu'il prenne ; parce que ce sera toujours autant de gagné sur le Cheval , qui peut-être trouvera de la facilité à exécuter ce qu'on lui demande , & à le pratiquer sans repugnance : au lieu que si opiniâtrement on vouloit empêcher ce Cheval de faire alors ce qu'il voudroit , on ne feroit rien qui vaille.

Mais si l'on remarquoit que tous ces mouvemens ne se fissent que par malice ( ce qu'on connoît aisément quand on est versé dans le manege , & qu'il s'opiniâtrât à ne vouloir pas aller en avant , il faudroit le délibérer en lui faisant peur de la chambrière ,

L l ij

ou des talons ; observant qu'il ne faut jamais que le Cheval aille en arriere, si ce n'est que le Cavalier le veuille bien.

Qu'on évite surtout en cette occasion de ne rien demander à un Cheval mal à propos, ce que pratiquent certains écoliers en fait de manege, qui le voulant faire trotter ou galoper, soit qu'il se mette à sauter, & que les sauts soient en avant, le châtient, & veulent le rabaisser, quoiqu'il soit leger & plein de force. C'est une ignorance toute pure, & une erreur qu'on ne peut excuser dans un homme qui se pique d'être bon homme de Cheval : voici comment il faut alors en agir.

Quand le Cheval obéit aux leçons dont on vient de parler, & qu'il est bien délibéré à se lever haut du devant, pliant bien les jambes, on commence sa leçon par le terre à terre ; puis, après l'avoir fait attacher entre les deux piliers, observant que les cordes du ca vesson soient un peu courtes, pour lui apprendre à lever le derriere, & ruer des deux jambes à la fois, on le frappe de la houffine sur la croupe, pour l'obliger à ruer.

S'il obéit, il faut aussi-tôt le caresser ; si au contraire il fait le fantasque, ou qu'il ne réponde que mollement à ce qu'on lui demande, on lui presente un bâton qui a environ cinq ou six pieds de long, & une pe-

tite pommette de fer au bout, qui sert de mollette d'éperon, & dont on le touche même, s'il en est besoin, & par cette invention il est sûr qu'il n'y a point de Cheval qui n'apprenne à ruer facilement.

Mais, comme il faut que ce soit également des deux pieds de derriere que se fasse cette ruade, on met un bâton de chaque côté jusqu'à ce qu'il le connoisse; pour lors & quand on le verra approcher, il lui obéira tout d'un coup, sans qu'on l'en frappe, pourvû que cela se fasse avec jugement.

C'est pourquoi il est bon qu'on lui apprenne à ruer peu à peu à l'aide de la houssine seulement, soit en l'en frappant légèrement, ou seulement par le sifflement qu'elle fera.

Si le Cheval aussi faisoit le paresseux, celui qui sera dessus prendra dans sa main droite un petit bâton d'un demi-pied de long, armé à l'un des bouts d'une petite pointe de fer, dont il le piquera sur le milieu de la croupe, de maniere & si prudemment, que le Cheval puisse comprendre, que s'il ne ruë pas, il sera piqué; & que s'il obéit, il ne sentira ni le fer du bâton, ni le bâton: & le Cavalier se contentera pour le coup d'une ruade, jusqu'à ce que le Cheval soit bien assuré à la faire à l'aide seule de la houssine. On prendra garde.

aussi de ne mettre personne sur le Cheval entre les deux piliers, qu'il ne connoisse l'aide de la gaule & des bâtons, & qu'il n'y réponde aisément.

Quand le Cheval sçait bien se lever du devant, plier les jambes, & qu'il sçait ruer parfaitement bien à l'aide des bâtons, du poinçon & du bruit de la houffine, il faut que celui qui est dessus, leve devant dans le tems qu'il retombera à terre, & qu'il presente les bâtons au Cheval, qui les reconnoissant, ne manquera pas de ruer en répondant à cette aide, & fera une bonne cabriole, qui redoublant à chaque fois qu'en levant on lui presentera les bâtons, la fera enfin par le seul moyen de la gaule.

Le Cheval étant instruit à faire une bonne cabriole, on gagnera peu à peu sur son haleine, qu'il en fasse deux ou trois, & l'on continuëra à le travailler de cette sorte à plusieurs reprises & sans le forcer; parce qu'il est certain que l'air des cabrioles se doit faire doucement, & non pas par la violence, comme les autres airs de terre à terre & de courbettes; & par ce moyen en travaillant le Cheval avec jugement, on l'obligera à faire autant de cabrioles, que sa force & son haleine le permettront.

Tout Cheval qui sçait faire trois bons sauts sans intervalle, entre deux, est capa-

ble après cela d'en faire tant qu'il plaît au Cavalier, qui néanmoins doit agir en cela avec prudence, s'il veut que son Cheval soit bien ajusté.

---

## CHAPITRE XVII.

*De ce qu'il faut faire lorsque le Cheval est assuré entre les deux piliers à se lever devant pour l'aide de la langue & de la gaule.*

**A**PRE'S avoir commencé terre à terre autour du pilier seul pour dés-ennuyer le Cheval, on le fait attacher entre les deux piliers dont on vient de parler, observant de laisser les cordes du cavesson un peu longues; & en le soutenant un peu de la main, on tâchera de lui faire faire un, deux, ou trois sauts, sans qu'il s'appuye sur ces cordes, afin de l'accoûtumer à se mettre dans le juste appuy & de le souffrir, ce qu'il n'exécute peut-être pas en un jour, mais peu à peu & bien-tôt; pourvû que celui qui l'instruit, le travaille avec jugement & discrétion, & sans l'ennuyer.

Cette leçon se donne pour mettre le Cheval dans la main; parce que, afin qu'il soit dressé à toutes sortes d'airs, il faut qu'il soit dans la main & dans les talons: après cela, & lorsqu'il s'y soutient par trois bons sauts

L l iij

qu'il fait, toutes les fois qu'on le souhaite, avec un appui qui soit bon & juste, on continuë cette leçon sans passer outre, sinon qu'on le divertit, & qu'on le dés-en-nuye tantôt terre à terre, & tantôt en le promenant de pas, pour le faire après retrancher entre les deux piliers, le levant devant & derriere avec la gaule & le poinçon, s'il en est besoin.

Il faut encore que celui qui est dessus, approche ses deux gras de jambes, & que l'en soutenant doucement, il l'aide des deux talons le plus délicatement qu'il lui sera possible, & le pince de maniere que le Cheval pour cela ne se fâche point.

S'il répond une fois ou deux à cette aide, on le caressera, afin de l'obliger de faire pour les aides dont on vient de parler, la même chose que pour les bâtons & le poinçon; de maniere qu'après cela, le Cheval fera ces sauts égaux dans la main, sans s'abandonner sur les cordes du cavesson.

Il ne faut point laisser manier le Cheval sur la foi, qu'il ne soit assuré entre les deux piliers, & qu'on ne lui donne une autre leçon, à moins que pour le divertir quelquefois, on ne le promene de pas, de côté, la tête contre une muraille, se servant de la main & des talons, puis sur les voltes de pas seulement.

S'il arrivoit que le Cheval ne voulût point obéir à ces leçons, tels que peuvent être principalement les Chevaux nez pour l'air des cabrioles, comme étant plus légers & plus vigoureux que les autres, & par conséquent plus en état de se rendre rétifs à l'obéissance; il faudroit alors que le Cavalier travaillât à l'air des cabrioles avec beaucoup plus de jugement, de patience & d'invention pour ce Cheval, qu'à l'égard des autres qu'on peut forcer.

Il sera bon au sujet du premier, d'user de toutes sortes de moyens pour gagner de lui ce qu'on en souhaite, soit par caresses, par douceur, ou par surprise; ou bien en changeant souvent de place, quand on le jugera à propos, ou le forçant d'obéir par des leçons nouvelles qu'on lui donnera, tantôt entre les deux piliers, tantôt la tête du côté de la muraille, tantôt dans une encoignure, ou le long d'une carrière, ou dans une allée bien droite: employant avec cela une partie des mouvemens du manege; comme, par exemple ceux de la main, de la bride, du cavesson, des contrepoids du corps, des cuisses, des jambes, des talons, de la houffine, des bâtons & du poinçon, observant que tous ces mouvemens s'exécutent à tems & avec beaucoup de prudence & d'adresse. Après cela il n'est point de

Chevaux qu'on ne puisse reduire à l'obéissance, à moins qu'il ne soit atteint de quelque défaut naturel qui l'en empêche.

Il est bien plus difficile de reduire un Cheval vigoureux à la raison, qu'un autre qui n'a de force que ce qui lui en faut pour le terre à terre & pour les courbettes; parce qu'on ne peut forcer un Cheval de sauter, quand il est épuisé d'haleine & de force, à quoi l'air des sauts le réduit bien plutôt que les autres: outre qu'il s'ennuye davantage, par la fatigue continuelle qu'en ressentent ses reins, ses jambes & ses pieds.

Mais lorsque le Cheval répond aux aides, & qu'il fait pour cela quatre bons sauts, il est bon de le promener de pas le long d'une carrière, & de commencer à le lever, s'il ne se presente pas.

Si au contraire, il se presente bien à propos, il faut sans perdre tems, lui faire faire trois ou quatre cabrioles, ou moins, selon qu'il plaît au Cavalier; & par ce moyen le Cheval en marchant & levant doucement, se mettra en peu de jours, & fort aisément par le droit, ou l'on pourra lui gagner doucement l'haleine sans le fâcher, & lui faire faire des cabrioles, tant qu'elle durera: ce qu'on ne doit point néanmoins pratiquer, si l'on veut bien ménager un Cheval.

Si l'on remarque que le Cheval repu-

gne un peu à obéir à la main, aux talons, ou aux aides, dans le tems qu'il est en liberté & sur sa foi, on ne doit point le pousser plus avant, qu'au paravant on ait vaincu cette difficulté par les moyens dont on a parlé cy-dessus, de peur que le Cheval ne prenne une mauvaise habitude, qu'il seroit très-difficile & quelquefois impossible de lui rompre, pour la lui avoir trop laissé inveterer.

Le Cheval étant réduit jusqu'à ce point, on le met autour du pilier, & l'on commence sa leçon de pas: s'il ne se presente point de son air, on continuë terre à terre, avant que de le lever; si au contraire il se presente, on prend ce tems pour tirer de lui deux ou trois fauts, ou davantage, si celui qui est dessus le juge à propos.

Ainsi en levant & marchant de pas à plusieurs reprises, & pratiquant cette leçon avec prudence, le Cavalier aura bientôt réduit son Cheval à fournir une volte entiere, même deux & davantage, si sa force & son haleine le lui permettent.

Après que le Cheval est assuré sur les voltes, autour du pilier, on l'attache entre les deux piliers, & après que celui qui est dessus l'a fait aller de pas, de côté, deçà & delà à l'aide des deux talons, si le Cheval sçait manier à courbettes, il faut qu'il le leve de

cet air, & qu'il lui apprenne d'aller de côté, & à courbettes, selon qu'on l'a déjà enseigné: mais on exceptera de cette règle les Chevaux instruits aux cabrioles & qui manient à courbettes, lorsqu'on l'exige d'eux; & qu'on se gardera bien d'aider de la langue, d'autant que cette aide n'est propre pour les cabrioles, & que pour les voltes on n'a besoin que de la houffine, dont on le frappe sur le cou ou sur l'épaule; & si le Cheval alors se présente de son air: & qu'il obéisse comme à courbettes, il est bon de le caresser, & de l'envoyer à l'écurie quand on le juge à propos.

Si au contraire le Cheval ne faisoit rien de tout cela, & que le Cavalier connût qu'il n'obéit que de pas, ou franchement de côté avec le bon appui dans la main, il le leveroit de son air; & en aidant d'un talon, il lui feroit faire deux fauts de côté, & achever le reste de pas sans l'arrêter: & continuant ainsi à le travailler avec douceur, soit entre les deux piliers, soit la tête tournée du côté de la muraille, le long d'une carrière, si le Cheval est trop ennemi des piliers, il maniera bientôt de côté pour les deux talons; & lorsqu'il obéira parfaitement bien à ces leçons par le droit en une place, de ferme à ferme de côté & sous le bouton, qu'il se laissera conduire de la

main, & prendra les aides des talons au gré du Cavalier, ce Cheval fera pour lors capable de passer aux instructions qui doivent achever de l'ajuster entierement.

---

### CHAPITRE XVIII.

*De la suite des leçons dont il faut se servir pour apprendre au Cheval à faire des cabrioles en perfection : & ce que c'est que l'air, un pas un saut.*

**P**OUR bien instruire un Cheval à faire des cabrioles en perfection, & lorsqu'il est enfin arrivé au point où nous venons de le quitter, le Cavalier peut lui apprendre les voltes, en le promenant de pas assez larges, & sans le ferrer des hanches, qui à l'air des cabrioles, doivent être dehors, & peu sujettés, parce qu'il suffit qu'il y en ait une.

Il faut aussi que le Cavalier se serve de la main pour mener le Cheval rondement des épaules & des hanches, puis après l'avoir promené tant à droite qu'à gauche, si le Cheval se presente, il doit prendre ce tems & l'aider. Si pour lors il le contente, il fera bon qu'il le renvoye à l'écurie, quand il n'auroit fait qu'une demie-volte. Ce n'est pas au grand nombre auquel un Cavalier

doit s'arrêter, elles ne servent qu'à gagner l'haleine du Cheval, qui fait assez quand il obéit.

Supposé que le Cheval fût d'humeur à faire plusieurs demi-voltes, il faut néanmoins n'en user qu'avec discretion, crainte à la fin de le rebuter: & à mesure qu'il continuera cette leçon, il fera franchement des voltes en peu de jours, ce qui doit rendre un Cavalier content sans lui en demander davantage: car qui voudroit le faire marcher en arriere, agiroit mal, en ce que cela n'est pas le propre à l'air des cabrioles, il faut seulement entretenir le Cheval en cette leçon, qui est beaucoup pour lui, puisqu'il est certain qu'il y a peu de Chevaux qui soient capables d'arriver à ce point.

*De l'air un pas & un saut.*

Cet air est tout different des trois autres, dont on a parlé, parce qu'il est composé de tous les trois, qu'il faut que le Cheval execute quand il manie. Les aides du Cavalier doivent aussi être conformes à ces trois airs: tellement que le Cheval maniant à un pas un saut, on puisse dire qu'il manie en même tems terre à terre, à courbettes & à cabrioles.

Pour que le Cheval parvienne à cette

perfection, il faut que celui qui est dessus, lâche la main, afin qu'il fasse le pas avec un peu de colere, comme s'il manioit terre à terre; puis, qu'il la tire promptement, comme quand le Cheval manie à courbettes; ensuite la soutenir pour lui faire faire la cabriole fort haute.

Si le Cheval étoit paresseux, il faudroit lui presser les deux talons au ventre, pour le faire avancer, en lui lâchant un peu la bride, puis les redoubler plus fortement, pour l'obliger à sauter, en tirant & soutenant la main de la bride, jusqu'à ce qu'il sçache parfaitement manier, & qu'il soit assuré de sa cadence.

En ce cas, il faut que le Cavalier diminue ses aides, de maniere qu'il demeure juste sur la selle & en belle posture; ce qui lui seroit difficile, s'il lui falloit à tous les tems aider le Cheval, & par ce moyen aussi l'un & l'autre ne feroient chose qui vaille.

Lorsque le Cheval sçait manier terre à terre, à courbettes, & qu'il fournit quelques cabrioles, on le met autour du pilier: ou quand il a marché de pas, on le leve à courbettes, puis en marchant de pas, on lui demande un saut par intervalle, & de cette maniere on l'accoutume à se lever en marchant, & à répondre au saut, quand on le souhaite.

Ensuite le Cavalier se fera suivre, & donnera un peu plus de fougue au Cheval après le faut, comme s'il vouloit le faire repartir avec les aides dont on a parlé; puis il entrera deux ou trois tems.

Si le Cheval ne répondoit qu'imparfaitement à ces aides, & qu'il résistât à prendre cette cadence, en se transportant par trop, il faudra l'attacher entre les deux piliers, ou bien la tête contre le mur, & là le lever à courbettes, & si-tôt qu'il y aura obéi, lui faire faire un faut, en lui montrant le bâton, & le soutenant de la main & des talons: car étant attaché, il est constant qu'il pourra se porter en avant; & que continuant à se dresser de la sorte, il aura bientôt pris cette cadence.

Quand il y sera bien assuré, & qu'il ira librement dans la main & pour l'aide des talons, il se laissera après facilement conduire par le droit & sur les voltes, étant déjà dressé aux cabrioles.

Mais si c'étoit un Cheval qu'on voulût commencer de cet air, sans le mettre aux cabrioles, il faudroit néanmoins suivre la même methode, n'étant point différente de celle pour le faire venir à ce but; sinon qu'il faudra lui donner la cadence d'un pas un faut.

On auroit sujet de s'étendre davantage  
là-

là-dessus, si on vouloit entrer dans le détail des diverses leçons qui regardent cet air; mais comme on a ci-devant parlé des moyens de reduire les Chevaux à l'obéissance de l'homme, on a cru n'en devoir rien dire ici davantage, sinon qu'on est bien aise d'avertir que pour parvenir à donner au Cheval la cadence d'un pas un faut, il faut que le Cavalier soit bien à Cheval, & de la maniere qu'on l'a enseigné.

S'il trouve son Cheval endormi & paresseux, il est bon qu'il lui donne de fois à autre un bon coup des deux éperons, ou d'un seulement, selon qu'il le croira nécessaire, puis qu'il rasfermisse ses jambes, qu'il presse fort les deux cuisses ensemble, ou l'une plus que l'autre.

Lorsqu'il aura imprimé cette crainte au Cheval, par les aides, ce Cheval maniera pour la peur, & fera paroître l'homme avec peu d'action, qui est l'état, où il faut qu'il soit pour être un bel homme à Cheval, & un bon homme de Cheval, les talons étant les dernières aides dont on puisse se servir pour faire manier les Chevaux.

Ce seroit sans doute un avantage, si le Cavalier pouvoit commencer par faire aller son Cheval de la seule peur, puis, quand il voudra s'allentir, trouver un aide dans la cuisse qui le releve, avec un autre qui fois

M m

plus ferme au gras de la jambe, & garder les talons pour le dernier.

C'est par ce moyen que le Cavalier conserve plus long-tems à Cheval sa belle posture, que s'il commençoit par un grand tems de jambes & par l'aide des talons: cela fait aussi que le Cheval en va plus long-tems, de quelque sorte d'air que ce soit.

Voilà ce qu'on peut dire touchant le maniement des Chevaux, & les moyens les plus courts & les moins dangereux pour les bien dresser & les mettre à la raison. Il faut aussi se souvenir de ce qu'on a repeté plusieurs fois, sçavoir que la bonne methode de bien faire manier les Chevaux consiste à l'égard du Cavalier, d'avoir beaucoup de jugement, bien de la prudence, de faire la guerre à l'œil, de changer d'action de moment à autre, & de travailler plutôt la cervelle du Cheval que ses jambes.

F I N.



# T A B L E D E S M A T I E R E S.

Par ordre alphabetique.

A.

**A** G E. De l'âge des Chevaux, comment s'y connoître, page 28 jusqu'à 38.

*Air.* De quelques airs dont on doit instruire le Cheval de manege, outre celui de terre à terre, 529 jusqu'à 531. De l'air un pas & un faut, 542.

*Ajusté.* Comment il faut qu'un Cheval manie, pour être ajusté, 522.

*Arrête.* Mal qui survient aux Chevaux, avec les remedes, 455.

*Affuré.* Ce qu'il faut faire lorsque le Cheval est affuré entre les deux piliers, 535 jusqu'à 541.

*Atteinte.* 377. Remedes, 378 & suiv.

*Avant-cœur, ou anti-cœur.* Maladie des Chevaux, 303. Symptômes, *idem*, & 304. Remedes, 305 jusqu'à 308.

*Avives.* Ce que c'est, 311. Symptômes, 312. Remedes, 313. jusqu'à 316.

*Avortement des Cavales,* 189 & 190: comment les gouverner pour lors, 191.

B.

**B** ALSANES: ce que c'est, page 89.

*Bleimes:* ce que c'est, 388. Remedes, 389. & suivantes.

M m ij

T A B L E

*Brides.* Des différentes sortes de brides, 114. Branche de brides, 118.

C.

**C**APELETS, page 417. Remedes, *idem.*

*Caprioles :* comment apprendre au Cheval à faire des caprioles, 541.

*Cataracte :* ce que c'est, 243. Remedes, 244 & 245.

*Cavale :* Choix des Cavales pour le haras, 177 *jusqu'à* 180 : tems de les faire faillir, *idem.* Comment les rendre abondantes en lait, 203 *jusqu'à* 206. Breuvage pour les Cavales en travail, 189.

*Cheval.* Chevaux de différentes especes, 1. *jusqu'à* 8. Soins qu'on doit prendre après les Chevaux, lorsqu'on veut s'en servir, 106 *jusqu'à* 113. Comment les gouverner en voyage, 127 *jusqu'à* 141.

Cheval malade, comment le connoître, 207 *jusqu'à* 210.

*Cheval :* Qualitez qu'on doit avoir pour bien monter un Cheval, 461. Bon homme de Cheval, ce que c'est, 464 & 465. Bel homme de Cheval, ce que c'est, *ibid.*

*Cheval de manege,* de l'importance qu'il y a de connoître un Cheval de manege, 471 : Comment l'y dresser selon son génie particulier, 477.

*Chicot.* Remedes pour les chicots, 398.

*Connoissance.* De la connoissance qu'on doit avoir des parties d'un Cheval, 10.

*Coup.* Pour un coup sur l'œil, 246 & 247.

Coup de pied, remede 418 & 419.

*Courbature,* 325. Remedes, 326 *jusques à* 329.

*Courbes :* ce que c'est, 401 & suivantes.

*Couronne.* Playes de la couronne, 441. Re-

DES MATIERES.

medes, *idem*.

*Crapaudine*, mal qui survient aux Chevaux, 432. Remedes, 433.

*Crevasses*, 430. Comment les guerir, *idem*.

*Croupe*: Comment il faut que soit la croupe d'un Cheval pour être belle, 19.

D.

**D**EFAUT. Des défauts à observer sur les Chevaux, & des moyens de s'en garantir, page 51 *jusques à* 62.

*Dégoût*, 320. Remedes, 321 *jusques à* 325.

*Dégouté*: Armant pour un Cheval dégouté, 372.

*Demangeaison*, 284. Remedes 285, & 286.

*Descente*, 360. Comment y remedier, 361. & *suivantes*.

E.

**E**AUX, qui tombent sur les jambes des Chevaux, page 442, ce que c'est, 443. Remedes, 444 & 445.

*Ebullition de sang*, 281; comment y remedier, *idem jusques à* 284.

*Echine d'un Cheval*, ce qu'il y faut remarquer, 18.

*Emmielleure* pour les Chevaux, 418.

*Embouché*. Comment connoître si un Cheval est bien embouché, 123 *jusques à* 126.

*Enclôûture*: Comment la guerir, 396.

*Encolure*. Quelle doit être l'encolure d'un Cheval, 16.

*Enflure aux jambes*, 421. Remedes, *idem jusques à* 424.

*Engraisser*. Methode d'engraisser les Chevaux, 165 & *suiv*.

*Entorse*. Comment y remedier, 392 & *suiv*.

*Eparvins*, 403. Remedes, 404.

*Epaule*. Connoissance qu'on doit avoir des épaules d'un Cheval, 18.

*Epi*, ce que c'est, 86. Remarques sur les épis, 87 & *suiv*.

Mm iij

T A B L E

*Excroissance de chair*  
451 & suiv.

F.

**F**ARCIN: ce que c'est, 264 & 265. Diverses sortes de farcin, *idem* & 266. Remedes, 267 jusques à 276.

*Fatigué*: Comment rétablir les Chevaux fatiguez, 141 jusques à 148. Remarques, *idem*; autrement, 154 jusques à 165.

*Fièvre*: Comment elle se connoît dans les Chevaux, 214 & suiv. Remedes, 217 jusques à 219, diverses sortes de fièvres, 220 jusques à 225.

*Flanc*: ce qu'on y doit observer, 19.

*Flux de ventre*, 316. Remedes, 317 jusqu'à 320.

*Flux involontaire d'urine*; ce que c'est, 298 & 299. Remedes, 300.

*Fluxion*. Cataplâme pour refoudre les flu-

xions, 364.

*Fœtus*. De la generation du foetus dans le corps de la Cavale, 186 jusqu'à 189.

*Formes*, 445. Onguent pour les guerir, *idem*.

*Portrait*. Cheval portrait, ce que c'est, 339. Remede, *idem* & 340.

*Fourbure*, 329: ce que c'est, *idem* & 330. Remedes, 331 jusqu'à 334.

*Fourchettes*. Maladies de la fourchette, 448.

*Fusée*, voyez *Sur-os*.

G.

**G**ALLE des Chevaux, comment guerir, 277.

*Garot*: ce qu'on y doit considerer, 17.

*Gourme*; ce que c'est, 250 & suiv. combien il y en a de sortes, *idem* & 252. Remedes, *idem* jusques à 259.

*Gourmette*: ce que c'est, 121.

*Grampos*, 416.

DES MATIERES.

*Gras-fondu*: ce que des, 241 & 242.  
c'est, 334. Remedes,  
337 & 338.

H.

**H**ARAS. Traité du haras, page 175. Observations pour le bien conduire, 181. *jusques à* 186.

I.

**J**AMBES. Connoissances qu'on doit avoir des jambes d'un Cheval, page 10. parties qui la composent, 10 *jusques à* 13. Autres défauts des jambes, 38 *jusques à* 51.

*Jambe cassée*, 424. Remedes, 425. Jambes usées, *idem*, & comment les rétablir, *idem jusques à* 428.

*Jardon*, ce que c'est, 416. Remedes, 417.

*Javart*, 380. Comment y remedier, *idem jusques à* 388.

*Inflammation* qui survient aux yeux des Chevaux, 240. Remedes,

L.

**L**OUPE, comment guerie, page 457.

*Lunatique*: ce que c'est qu'un Cheval lunatique 23. Comment s'y connoître, *idem*. Remedes, 248 & *suiv.*

M.

**M**AIGRE. Des Chevaux maigres, 340. Comment rétablir, 341 *jusques à* 344.

*Malandres*, 414. Remedes, *idem* & 415.

*Manier*. Comment faire manier les Chevaux de manège, 514.

*Marques*. De quelques marques naturelles qui viennent aux Chevaux, jugement qu'on en peut porter, 86 *jusques à* 93.

*Médicamens*. Des médicaments en general, 211 *jusques à* 214.

*Meubles d'écurie*, 151.

M m iiij

T A B L E

*Mollette* : Ce que c'est, 87. Mollette, mal qui vient aux Chevaux, 409. Remedes, 410 & 411.

*Morfondement*, ce que c'est, 259. Remedes, 260 jusqu'à 263.

*Morsure* de bête venimeuse, 374. Remedes, 375 & 376.

*Morve*. Comment la connoître, 234 & 235. Remedes, 236, 237 & 238.

*Mules* traversieres, 453. Comment y remedier, 454 & 455.

*Mulet*. Moyen d'avoir de beaux mulets, 200 jusqu'à 203.

N.

**N**ERE foulé, page 398. Remedes, 399 & suiv.

*Nourrir*. Comment nourrir les Chevaux, pour les maintenir en bon corps, 93.

*Nourriture* des Chevaux de Carosse & de tirage, 94. Des Chevaux de selle, jusqu'à

105. Autrement, 152.

O.

**O**SSELETS, voyez *Sur-os.*

P.

**P**ALPITATION du cœur, pages 308 & 309. Remedes, *idem*, 310 & 311.

*Peignes*: ce que c'est, 456. Guerison, *idem*.

*Pisser*. Du Cheval qui pisse le sang, 301 & 302. Remedes, *idem* & 303.

*Poil*. Des differens poils des Chevaux, & du jugement qu'on en doit porter, 74 jusqu'à 86.

*Poireaux*: Ce que c'est, 430. Remedes, 431 & 432.

*Poitrine*. Ce qu'il y a à observer, 17.

*Poulain*. De ce qu'on doit faire lorsque le Poulain est hors du ventre de la mere, 192. Comment le gouverner après, 194. Quand

## DES MATIERES.

le fevrier, 195.

*Pouffe.* Maladie des Chevaux, 227. Ce que c'est, & comment la connoître, 228. Remedes, 231 *jusques à* 234.

*Purgation* pour les Chevaux, 226 & 227.

### Q.

**Q**UALITEZ bonnes & mauvaises d'un Cheval, necessaires à connoître, page 72 *jusques à* 74.

*Queuë.* Remarque sur cette partie, 19.

*Queues* de rat, voyez *Arrête.*

### R.

**R**AGE des Chevaux, page 358. Signes, *idem.* Remedes, 359.

*Reins.* Connoissance des reins d'un Cheval, 18.

*Resnes.* Des resnes de bride, 121.

*Retention* d'urine, 295. Remedes, *idem jusques à* 298.

### S.

**S**EIMES. Ce que c'est, page 439. Remedes, *idem &* 440. *Solandres*, 415. Remedes, *idem.*

*Sur os*, 405. Remedes, *idem jusques à* 409.

### T.

**T**AÏE en l'oeil, page 239. Remedes, *idem &* 240.

*Teignes*, 449. Remedes, *idem* 450 & 451.

*Testicules* enfliez, 363. Remedes, 364 *jusques à* 369.

*Tête.* Quelle doit être la tête d'un Cheval, pour être belle, 13. Examen de toutes ses parties, 14 *jusques à* 16.

*Tête.* Des maux de tête des Chevaux, 370. Remedes, *idem jusques à* 374.

*Tomx* des Chevaux, 348. Remedes, 349 *jusques à* 353.

*Tranchées* des Che

TABLE DES MATIERES.

**V**aux, 286. Diverses fortes de tranchées, & leurs remedes, 287 jusques à 294.

*Trastravat.* Ce que veut dire ce terme, 90.

*Travat.* Ce que cela signifie, 90.

*Vers*, 354. Remed des, 355 jusque à 357.

*Vessigons*, 412. Remeds, 413.

*Vuë foible*, avec les remedes, 245.

Y.

V.

**V**ARISSES. Ce que c'est, 428.

Remedes, *idem* & 429.

*Ventre* d'un Cheval, comment il doit être, 18.

**Y**EUX. Observations sur les yeux des Chevaux, 20. jusques à 28.

*Yeux.* Maladies qui surviennent aux yeux des Chevaux, 238.

*Fin de la Table des Matieres.*

---

## APPROBATION.

**J'**AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit intitulé : *La connoissance parfaite des Chevaux, &c.* Cet ouvrage roule sur une matiere dont le nouvel examen, quand il est accompagné de grandes lumieres, est utile au public. Fait à Paris ce 20 Decembre 1710.

LAMARQUE-TILLADET.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT; notre bien amée la Veuve de PIERRE RIBOU Libraire à Paris: Nous ayant fait remontrer, qu'elle souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au public *La Connoissance parfaite des Chevaux, par le sieur Delcamp; Le Diable boiteux, Hypermenestre, Tragedie du sieur Riupeirous*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation

de Privilege sur ce necessaires , offrant pour cet effet, de le faire réimprimer en bon papier & beaux Caracteres, suiyant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante ; Nous lui avons permis & permettrons par ces Presentes de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus specifiez, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur Papier & Caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit Contrescel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun Lieu de notre obeïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Impri-

meurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du dixième Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état, où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le vingtième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept

ans trente : Et de notre Regne, le quinzième.  
Par le Roy, en son Conseil. SAINSON.

*Registré sur le Registre VII. de la Chambre  
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 502.  
fol. 449. conformément aux anciens Reglemens, con-  
firmez par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris, le  
vingt-sept Janvier mil sept cens trente.*

*Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.*

